N° 653 36e Année Tome CLXXXII 1er Septembre 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

Prix : 5 francs | *Etranger*...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

Commémoration d'Albert Samain à Magny-les-Hameaux

7 Juin 1924

PORTRAIT INÉDIT ET AUTOGRAPHE D'ALBERT SAMAIN

MONUMENT, MAISON MORTUAIRE ET PLAQUE COMMÉMORATIVE

REPRODUITS EN PHOTOTYPIE

Un volume in-8 écu — Prix . . . . 5 francs

Il a été tiré :

50 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, à . . **10** francs

A l'occasion du 25e anniversaire de la mort d'Albert Samain (18 août), nous avons réuni, dans ce volume, tous les documents concernant l'inauguration du monument qui lui a été élevé, le 7 Juin 1925, à Magny-les-Hameaux ; liste des membres du comité d'honneur, discours prononcés à la cérémonie, programme de la séance littéraire et musicale qui fut donnée à cette occasion, liste des souscripteurs.

BULLETIN FINANCIER

La tenue de notre marché reste satisfaisante, et si l'activité qui s'y déploie est un peu moins grande que précédemment, cela semble tenir uniquement à la période de vacances où nous nous trouvons, qui éloigne de la Bourse ses clients aussi bien que ses professionnels. Quant à la grève des employés de banque qui paraît en voie d'apaisement, on ne saurait dire qu'elle ait exercé une répercussion sérieuse sur les transactions. En résumé, la fermeté est restée la note dominante, les réalisations, facilement absorbées, étant fréquemment suivies par une nouvelle éclosion d'achats de bonne qualité.

Après la vive reprise de nos rentes, qui s'était manifestée avec une célérité inaccoutumée, on devait fatalement entrer dans une période de consolidation, avant de songer à poursuivre leur relèvement ; c'est ce qui vient de se produire, assez doucement d'ailleurs, leurs cours actuels restant à un niveau auquel tout récemment encore on n'eût osé prétendre : 3 o/o Perpétuel, 47 ; 5 o/o amortissable, 72 ; 6 o/o 1920, 65.20. La remarque précédente s'étend aux diverses séries d'obligations du Crédit National, où nous trouvons le 5 o/o 1919 à 330 et le 5 o/o 1920 à 337.

Aux fonds étrangers, et après quelques mouvements en sens opposés, les Russes gagnent de légères, très légères fractions : Consolidé 4 o/o, 18.75 ; 5 o/o 1906, 19.50, 3 o/o 1891-94, 13.30. Fonds turcs moins bien disposés, la commission chargée d'étudier les propositions du délégué ottoman ayant décidé de s'ajourner jusqu'à la rentrée de septembre.

La grève des employés de banque a créé une atmosphère déprimante autour de nos principaux établissements de crédit, qui cèdent derechef du terrain : Comptoir National d'Escompte, 900 ; Crédit Lyonnais, 1492 ; Société Générale stable à 778. Nos grands chemins de fer ont des échanges suivis avec des cours bien tenus ; toutefois, le Nord se montre plus faible à 1015. Parmi nos affaires de charbonnages, généralement en régression, Courrières se maintient stable à 652. Les valeurs de cuivre et d'étain subissent des sorts différents, en relativité avec les cours de ces métaux, c'est-à-dire hausse des premières, baisse des secondes : Rio, 4550 ; Tekkah, 1780. Les affaires métallurgiques sont calmes, ainsi que celles de filatures, de produits chimiques et de phosphates. Au groupe automobiles, les actions automobiles Peugeot se négocient maintenant sous une seule rubrique et s'inscrivent à 540. Pour l'exercice en cours, il y avait à fin mois une augmentation de 60 millions sur l'exercice précédent.

On continue à rechercher les valeurs d'électricité dont plusieurs s'inscrivent en plus-value. Citons la Maison Bréguet à 750, la part de la Nantaise d'éclairage et de force à 890 et enfin les Constructions électriques de France qui poursuivent sans interruption une revalorisation justifiée. On sait que cette société a pris une large avance dans l'industrie de la locomotive électrique et qu'elle vient encore d'obtenir une commande de 40 unités pour la Compagnie d'Orléans.

Au marché en Banque, les pétrolifères sont assez largement traitées, et si la Royal Dutch fait un saut en avant assez important à 32.250, la plupart des autres valeurs, telle la Shell à 474, ne modifient guère leurs cours précédents. Après un temps d'arrêt nécessaire pour permettre au marché de reprendre haleine, les valeurs de caoutchouc, tant au parquet qu'en coulisse, sont reparties de l'avant ; reprise de Padang à 826 et des Terres Rouges à 557 contre 534. Valeurs sud-africaines fermes dans leur ensemble. La De Beers en particulier accentue ses bonnes dispositions à 1360, sur des indications relatives à la formation d'un nouveau syndicat des diamants, qui contrôlerait la totalité des exploitations diamantifères.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85.00
Six mois	38 »	Six mois	46.00
Trois mois	20 »	Trois mois	24.00
Un numéro	4 »	Un numéro	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MAUPASSANT A ÉTRETAT

—

Aux approches de Dieppe, le train qui vient de Rouen it halte à la station de Saint-Aubin-Offranville. Un peu au ud du village de Saint-Aubin-sur-Scie, dans la direction e Tourville-sur-Arques, un chemin caillouteux et bordé de aies gravit la colline qui sépare les vallées de la Scie et de Arques. Bientôt, à un détour sur un plateau, s'offre une llée de hêtres splendides, qui conduit à un château de rande allure bâti en briques roses mêlées à la pierre grise. C'est le château de Miromesnil, où Guy de Maupassant naquit le 5 août 1850, et où le 6 septembre sera inauguré son monument. Il dépend de la commune de Tourville-sur-Arques et tient son nom d'un de ses anciens propriétaires, Armand-Thomas Hue de Miromesnil, qui s'y éteignit le 6 juillet 1796, après avoir été Garde des Sceaux sous Louis XVI, de 1774 à 1787.

La demeure, un peu trapue, a un aspect somptueux, avec ses deux rangs de hautes fenêtres aux frontons cintrés, séparées par de faux pilastres qui s'élèvent du sol jusqu'à la toiture à pente raide. Partout des guirlandes, des balustres, des urnes, une décoration opulente qui trahit l'époque du grand roi et des architectes de Versailles. La façade postérieure est moins riche et moins imposante ; mais les deux grosses tours d'angle qui l'encadrent lui donnent un vif cachet d'originalité.

C'est dans la tour de l'ouest que Maupassant vit le jour. Le château n'appartenait pas à ses parents, qui l'avaient seulement pris en location pour plusieurs années. Il était alors la propriété de Mme Marescot, qui s'en défit un peu plus tard. Vers 1866, Commanville, le neveu par alliance de Flaubert, se proposait d'en faire l'acquisition. Flaubert, mis au courant de ce projet, écrivait en avril à sa nièce : « J'ai tout de suite deviné que la petite chapelle t'avait profondément séduite. »

Il s'agit de la chapelle du château. Maupassant y fut ondoyé le 23 août 1850, en attendant d'être baptisé, un an après, en l'église de Tourville-sur-Arques. Le petit sanctuaire de Miromesnil, enfoui parmi la hêtraie, prête à la rêverie, et l'érudit Rouennais qu'est M. G. Dubosc l'a comparé à « un ermitage des légendes anciennes », avec son étroit clocheton, ses vitraux représentant le *Christ aux outrages*, ses panneaux de bois finement décorés et sa grille de chœur en ferronnerie.

§

Des circonstances exceptionnelles avaient fait naître Maupassant à Miromesnil. Mais c'est à Étretat que s'écoula son enfance. Ses parents résidaient d'ordinaire dans cette petite ville, et quand Mme de Maupassant mère se fut, par une convention à l'amiable, séparée de son mari, c'est à Étretat qu'elle continua de vivre, dirigeant l'éducation de ses deux fils, Guy l'aîné, et Hervé plus jeune de six ans.

Elle habitait la villa des Verguies, une propriété de famille. Ce nom, variante régionale du mot « vergers », peint le logis. C'était, non loin de la mer et le long de la route de Fécamp, une maison à deux étages, d'aspect rustique et sans recherche architecturale. Neuf fenêtres se découpaient dans la façade ornée d'un balcon que soutenaient des piliers couverts de plantes grimpantes. Le rez-de-chaussée communiquait de plain-pied, par trois portes-fenêtres, avec un vaste jardin planté de sycomores, de tilleuls et de bou-

leaux se dressant parmi des touffes d'épines roses ou blanches et de houx ; des massifs et des plates-bandes de fleurs y jetaient l'éclat de leurs couleurs variées et l'embaumaient. A l'intérieur, les amples pièces renfermaient un riche mobilier ancien, rehaussé de bahuts provenant de l'abbaye de Fécamp et de merveilleuses faïences de Rouen, collectionnées avec amour par les grands-parents.

Dans ce site et dans ce milieu, Maupassant passa son enfance jusqu'à l'âge de treize ans. Au cours d'un article de la *Revue des Revues* (1er juin 1900), Mme Renée d'Ulmès a raconté, d'après les souvenirs de Mme de Maupassant, ce que furent ces jours du premier épanouissement physique et de la première éducation. Des promenades et même des randonnées sur la côte, des excursions au large avec les pêcheurs firent de lui le gars d'apparence robuste et vigoureuse qu'on admira si longtemps. Les libres mouvements, les horizons illimités de la mer et de la campagne modelèrent son caractère et l'imprégnèrent de cette soif de vivre, de cette indépendance et de cette franchise qui demeurèrent sa marque.

La mère s'interdisait de contrarier les tendances de son fils. Elle laissait « le poulain échappé », comme elle l'appelait, courir et vagabonder sans contrainte. D'ordinaire même, elle l'accompagnait. C'était la récompense des heures d'application. Car Mme de Maupassant fut la première éducatrice de l'écrivain. En lui apprenant à lire, elle éveilla son intelligence et commença l'œuvre de formation littéraire que Flaubert devait parfaire.

En même temps, un vicaire d'Étretat, l'abbé Aubourg, qui devint par la suite curé de Saint-Jouin, près d'Étretat, enseignait à l'enfant les rudiments. C'est cet ecclésiastique, sans aucun doute, que Maupassant, au chapitre VII des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, qualifie de « bon gros curé cauchois » et dont il fait son oncle. De cet oncle prétendu, nous trouvons un portrait moins sommaire dans une joviale nouvelle publiée par le *Gil Blas* en 1883 et à peu

près inconnue aujourd'hui pour n'avoir jamais été recueillie. « Nous avons été élevés, mon frère et moi, raconte celui qui signait alors Maufrigneuse, par notre oncle, l'abbé Loisel », qui « desservait depuis dix huit ans la commune de Join-le-Sault, non loin d'Yvetot ». C'était « un grand curé osseux, carré d'idées comme de corps. Son âme elle-même semblait dure et précise, ainsi qu'une réponse de catéchisme ». Il donnait ses leçons à ses neveux dans le cimetière et leur « faisait apprendre par cœur les noms des morts peints sur les croix de bois noir ».

L'enseignement de l'abbé Aubourg, tout en comportant le latin, ne pouvait suffire bien longtemps. Quand il eut accompli sa treizième année, le jeune Guy fut donc placé dans une institution ecclésiastique d'Yvetot. Il ne s'y plaisait guère, et une incartade plus téméraire encore que celles qui avaient précédé l'en fit sortir en 1867. Alors il acheva ses études au lycée de Rouen et subit avec succès les épreuves du baccalauréat en juillet 1869.

Ainsi, de treize à dix-neuf ans, le futur écrivain connut la geôle de l'internat. Aux vacances, et parfois à d'autres époques quand un prétexte le lui permettait, il accourait à Étretat et s'enivrait de vie libre en de folles équipées le long du rivage. Il en savait tous les détails, et comme il aimait à essayer son talent naissant sous la forme des vers, il a laissé de cette région plus d'une description rythmée dont on n'a guère fait état jusqu'ici dans ses œuvres : telle la pièce à peine balbutiante intitulée *Au bord de la mer*, sauvée de l'oubli par la *Revue des Revues* en juillet 1902. Un autre morceau, mieux réussi, dont M. Ed. Spalikowski a reproduit le texte complet dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922, nous décrit un rocher creux, dit *La Chambre des Demoiselles*, qui surplombe la mer à Etretat :

C'est une grotte perdue,
Suspendue
Entre le ciel et les mers,

. . . .
[Un] roc au front élancé.

Il est aussi question dans *Une Vie* de cette « grotte suspendue dans une crête de falaise ». Le premier roman de Maupassant date de 1883, et l'on y a noté d'autres souvenirs d'Etretat. En effet, nous le verrons bientôt, l'écrivain, parvenu à la période de pleine production littéraire, fit souvent appel aux impressionsqu'avait gravées dans son jeune cerveau le petit port normand où il avait grandi, la « petite ville de pêche toujours battue par le vent, par la pluie et les embruns, et toujours pleine d'odeurs de poisson », comme il dit dans sa préface à *La Grande Bleue* de René Maizeroy.

Rappelons seulement ici un épisode qui semble avoir ému Maupassant jusque dans les profondeurs de son être.

C'était en 1868. Un Anglais avait acheté à Etretat, parmi les vergers, une chaumière où il vivait en compagnie d'un ami et d'un singe. Sa réserve et ses allures bizarres ne manquaient pas d'intriguer le pays. Maupassant avait échangé avec lui de menus propos au hasard des rencontres dans la rue. Or, un jour, l'ami, qui n'était autre que le poète Swinburne, faillit se noyer en se baignant dans la mer. L'alarme donnée, Maupassant sautait dans une barque et se portait au secours de l'imprudent, que déjà une autre embarcation réussissait à sauver. Maupassant dès lors fut reçu chez l'Anglais. Il y déjeuna une fois : on lui servit un rôti de singe, et quand il s'apprêtait à boire, le singe en liberté lui poussait la tête contre son verre. La demeure, dont il ne connaissait pas encore l'intérieur, le frappa par sa décoration singulière qu'il rappelait en ces termes, quatorze ans plus tard :

Partout des tableaux, parfois superbes, parfois étranges, fixant des conceptions d'aliénés. Une aquarelle, si je me souviens bien, représentait une tête de mort naviguant dans une coquille rose, sur un océan sans limites, sous une lune à figure humaine. De place en place on rencontrait des ossements. Je remarquai surtout

une affreuse main d'écorché qui gardait sa peau séchée, ses muscles noirs mis à nu, et sur l'os, blanc comme de la neige, des traces de sang ancien.

Ces lignes sont extraites d'un article, *L'Anglais d'Etretat*, qui, paru d'abord dans *le Gaulois* du 29 novembre 1882, fut ensuite légèrement modifié pour servir de préface, en 1891, à la traduction par Gabriel Mourey des *Poèmes et Ballades* de Swinburne. On en peut rapprocher le chapitre intitulé « Dolmancé » dans *Quelques hommes* de Jean Lorrain. De part et d'autre on est enveloppé et comme pénétré de ce fantastique auquel se plaisaient tant les deux auteurs normands. C'est en outre dans l'originale maison d'Etretat que Maupassant trouva le sujet d'une de ses premières nouvelles, *La Main d'écorché*, qu'il remania plus tard avant de l'insérer sous le titre *La Main* dans ses *Contes du jour et de la nuit*.

Après la guerre de 1870, Maupassant mena la vie de fonctionnaire au ministère de la Marine, puis au ministère de l'Instruction publique. Ses occupations le retenaient à Paris. Mais lors de son congé annuel et, quand il le pouvait, en d'autres circonstances, par exemple aux fêtes de Pâques, il regagnait « la chère maison » maternelle et renouvelait à Etretat quelques-uns de ses exploits d'enfance.

Il s'intéressait aussi au théâtre, et c'est à cette époque qu'il composa une vaste tragédie en cinq actes qu'il ne tira jamais de ses cartons. Dans le salon des Verguies, il avait installé une scène. Il jouait lui-même, en compagnie d'amis comme Robert Pinchon, qui vient de mourir à Rouen et dont il sollicitait des pièces à trois ou quatre personnages : « Nous monterons cela grandement, lui mandait-il, et tu te réjouiras, ô régisseur né ! »

Ces divertissements n'empêchaient pas une sévère préparation littéraire sous la discipline de Flaubert. Pendant dix ans, les essais succédèrent aux ébauches. Puis, en 1880, l'écrivain révéla tout à coup sa maîtrise avec la nouvelle

Boule de Suif, insérée dans *Les Soirées de Médan*. «C'est un chef-d'œuvre», s'écriait Flaubert ravi ; et il s'éteignait aussitôt, comme pour laisser libre à son disciple la carrière.

§

De fait, les journaux les plus en vedette s'ouvrirent pour le nouveau venu. *Les Soirées de Médan* avaient paru le 15 avril 1880. Dès le 21 mai, Arthur Meyer annonçait aux lecteurs du *Gaulois* la collaboration hebdomadaire de Maupassant, et celle-ci commençait le 31 mai par le premier chapitre des *Dimanches d'un bourgeois de Paris*. En 1881, ce fut le tour du *Gil Blas* d'accueillir l'écrivain ; puis en 1888 *Le Figaro* se l'attachait, ainsi que *l'Echo de Paris* qui venait d'être fondé.

Fréquemment Maupassant devait fournir contes et nouvelles. Aussi bien il pouvait puiser dans une riche collection de souvenirs, parmi lesquels ceux d'Etretat sollicitaient surtout sa plume. De plus, il était homme à tirer de l'actualité des chroniques vivantes et pittoresques, et à ce titre les spectacles qu'il voyait dans le petit port normand s'offraient à lui comme presque autant de sujets.

Or, feuilletons *le Gaulois* de 1880. A peine la publication des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* est-elle achevée, que nous rencontrons, à la date du 20 août, un article intitulé *Etretat* et signé « Chaudrons du Diable ». Ce nom, qui est celui d'un gouffre à proximité de la ville, doit s'ajouter aux pseudonymes dont usa Maupassant au début de sa vie littéraire : Joseph Prunier, Guy de Valmont, Maufrigneuse. L'article, en effet, est manifestement de Maupassant : les remarques énoncées, la manière, le style l'attestent sans permettre la moindre hésitation. En attendant qu'il prenne place dans une édition définitive, peut-être n'est-il pas superflu d'en rappeler l'économie.

C'est une vue d'ensemble sur Etretat en 1880 : site, population, mœurs, vie balnéaire, anecdotes et racontars.

L'auteur commence par une assez belle phrase, un peu recherchée, mais pleine d'harmonie imitative, où il s'efforce d'expliquer le nom d'Etretat par le murmure de la mer sur les sables de la rive :

Quand, sur une plage pleine de soleil, la vague rapide roule les fins galets, un bruit charmant, sec comme le déchirement d'une toile, joyeux comme un rire et cadencé, court par toute la longueur de la rive, voltige au bord de l'écume, semble danser, s'arrête une seconde, puis recommence avec chaque retour du flot. Ce petit nom d'Etretat, nerveux et sautillant, sonore et gai, ne semble-t-il pas né de ce bruit de galets roulés par les vagues ?

Puis voici le panorama du site :

La plage... semble un décor de féerie, avec ses deux merveilleuses déchirures de falaise qu'on nomme les Portes. Elle s'étend en amphithéâtre régulier dont le casino occupe le centre ; et le village, une poignée de maisons plantées dans tous les sens, tournant leurs faces de tous les côtés, maniérées, irrégulières et drôles, paraît jeté du ciel par la main de quelque semeur et avoir pris racine au hasard de la chute. Poussé au bord des flots, il ferme l'extrémité d'une adorable vallée aux lointains ondoyants et dont les collines, de chaque côté, sont criblées de chalets disparaissant sous les arbres de leurs jardins.

Aux environs, de petits vallons sans nombre, des ravins sauvages pleins de bruyères et d'ajoncs s'étendent dans tous les sens ; et souvent, au détour d'un sentier, on aperçoit là-bas, dans une échancrure profonde, la vaste mer bleue, éclatante de lumière, avec une voile blanche à l'horizon.

Les villas sur les collines environnantes ont été construites par des puissants de ce monde ou par des artistes parisiens dont les familles passent la belle saison au bord de la mer. C'est « l'imposant castel du prince Lubomirski », puis « plus haut, presque sur la crête de la falaise, la tour crénelée édifiée par Dollingen, un courtier d'annonces qui fut homme de lettres à ses heures ». Le musicien Offenbach possède une « villa superbe », riche de beaux salons et d'un cabinet de travail sur les parois duquel se lisent des

motifs d'*Orphée aux enfers* et de *La Chanson de Fortunio*.

Les peintres apportent la note gaie; ils « tirent de bruyants feux d'artifice et promènent à travers le pays des retraites aux flambeaux ». Ce sont eux surtout qui font d'Etretat « un terrain mixte où l'artiste et le bourgeois, ces ennemis séculaires, se rencontrent et s'unissent contre l'invasion de la basse gomme et du monde *fractionné* ».

Car sur la grève de la petite cité balnéaire flâne « une population flottante assez considérable » : des célébrités et des actrices, une jeunesse gaie et des personnages plus mûrs « qui craignent d'accuser leur âge en s'affaissant sur une chaise » ; et enfin, « pour la joie des spectateurs, un groupe d'anciens beaux, à la moustache teinte, piliers de skating et des Folies-Bergère, rôdent autour de vertus faciles, avec leurs figures grimaçantes de vieux polichinelles obscènes ».

Pourtant, si « l'amour tient, comme partout, une large place sur le rivage coquet d'Etretat,... le scandale y est à peu près inconnu ;... la vie s'y écoule doucement, sans émotions et sans incidents dramatiques ».

En quelques lignes, Maupassant retrace la vie de chaque jour :

Les *propriétaires* descendent à la mer invariablement tous les matins (le ciel le permettant) vers dix heures.

Les hommes vont au casino, lisent les journaux, jouent au billard ou fument sur la terrasse. Les femmes préfèrent la plage, dure, caillouteuse, mais par cela même toujours sèche et propre, et travaillent à l'abri d'une tente de toile, ou le plus souvent enfouies dans ces horribles paniers qui rappellent, en fort laid, les antiques tonneaux des ravaudeuses.

Autour des dames et à leurs pieds, les hommes que n'absorbe pas le casino s'assoient et se couchent sur le galet, lorsque leur âge le leur permet, et les conversations s'engagent et se poursuivent jusqu'à onze heures et demie...

A quatre heures de l'après-midi, on redescend à la plage. Même tableau que le matin.

A six heures et demie, on rentre pour dîner, et, le soir, si l'air est pur, le temps clair, on va rêver une heure ou deux au casino ou sur le galet.

Bien entendu,les conversations ne chôment point parmi les groupes ; des potins se colportent. Maupassant en recueille quelques-uns du genre que l'on devine, si l'on observe qu'il avait alors trente ans. Il raconte aussi plusieurs anecdotes, par exemple la visite du ministre Constans qui, dépité de passer inaperçu, partit au bout de deux jours.

Ainsi Maupassant débuta dans la chronique. Deux ans après, il donnait, au *Gil Blas* cette fois, une *Correspondance* supposée entre une nièce et sa tante (*Œuvres posthumes*, édition Conard, t. I, p. 91).

La jeune femme se plaint du manque de savoir-vivre qu'elle constate de plus en plus, un peu partout, en chemin de fer, dans les hôtels, dans les villes d'eaux, sur les plages. A ce propos, elle en vient à parler d'Etretat :

Étretat est le pays des cancans et, partant, la patrie des commères. De cinq à sept heures, on les voit errer en quête de médisances qu'elles transportent de groupe en groupe.

Et pour changer le cours de ses idées moroses, elle relate une soirée musicale au casino.

La tante, que les ans ont rendue indulgente, ne donne pas raison à sa nièce. L'impolitesse des hommes provient surtout de l'attitude des femmes à leur égard. Pour sa part, elle n'a qu'à se louer de la façon dont on respecte ses cheveux blancs. Quant à Etretat, elle ne veut pas altérer la joie qu'elle éprouve à se rappeler ce qu'était la petite station balnéaire une trentaine d'années auparavant.

Tu me parles d'Étretat et des gens qui *potinent* sur cette gentille plage. C'est un pays fini, perdu pour moi, mais dans lequel je me suis autrefois bien amusée.

Nous étions là quelques uns seulement, des gens du monde, du vrai monde, et des artistes, fraternisant. On ne cancanait pas, alors.

Le casino n'existait pas encore et il fallait trouver des divertissements :

Or, devine ce qu'imagina l'un de nos maris ? Ce fut d'aller danser, chaque nuit, dans une ferme des environs.

On partait en bande avec un orgue de Barbarie dont jouait d'ordinaire le peintre Le Poittevin, coiffé d'un bonnet de coton. Deux hommes portaient des lanternes. Nous suivions en procession, riant et bavardant comme des folles. On réveillait le fermier, les servantes, les valets. On se faisait même faire de la soupe à l'oignon (horreur !) et l'on dansait sous les pommiers, au son de la boîte à musique. Les coqs réveillés chantaient dans la profondeur des bâtiments ; les chevaux s'agitaient sur la litière des écuries. Le vent frais de la campagne nous caressait les joues, plein d'odeurs d'herbes et de moissons coupées.

Que c'est loin ! que c'est loin ! voilà trente ans de cela !

Les bals aux lanternes s'apparient aux retraites aux flambeaux mentionnées dans la chronique de 1880. Maupassant transpose donc au titre de souvenirs anciens des impressions récentes. C'est un subterfuge littéraire auquel il n'avait pas besoin de recourir en racontant, le 14 avril 1882, une partie de chasse aux Guillemots, accomplie « par un soir d'avril de l'une des dernières années », ce qui lui permet d'esquisser la silhouette de « la roche dite *aux Guillemots*, près d'Étretat » :

On franchit la Manne-Porte, voûte énorme où passerait un navire ; on double la pointe de la Courtine; voici le val d'Antifer, le cap du même nom ; et soudain on aperçoit une plage où des centaines de mouettes sont posées. Voici la roche aux Guillemots. C'est tout simplement une petite bosse de la falaise; et, sur les étroites corniches du roc, des têtes d'oiseaux se montrent, qui regardent les barques.

Combien d'ailleurs mérite d'être décrite la campagne aux abords d'Étretat, le long de cette route qui conduit aux rochers de Saint-Jouin. Maupassant aimait ce coin de terre normande et le pittoresque village où souvent il se divertit au fameux cabaret de « la belle Ernestine ». Deux fois au

moins il en a parlé dans ses chroniques, et pourtant, fait bizarre, il ne jugea jamais que ces pages fussent dignes d'être réunies à son œuvre. Aujourd'hui il est permis de lire dans l'édition Conard son *Livre de bord*, où il déclare que « les rochers de Saint-Jouin sont les plus beaux de toute cette côte nord de la France » et qu'on peut les comparer à « des ruines de châteaux forts écroulés avec la falaise ». Mais un long article intitulé *La belle Ernestine* reste pour ainsi dire ignoré depuis l'époque qu'il parut dans le *Gil Blas*, le 1er août 1882. Aussi peut-être ne semblera-t-il pas superflu d'y faire quelques emprunts.

Saint-Jouin se trouve à sept kilomètres environ d'Étretat, sur la côte, au sud-ouest, dans la direction du Havre. Avec Maupassant, faisons le trajet à pied.

On monte d'abord la côte du Havre, puis on prend à droite dans un léger pli de terre ; on passe entre deux fermes, deux belles fermes normandes, riches, cossues..... Puis on traverse des champs. L'horizon de gauche est fermé par des villages, des arbres, un clocher pointu. A droite, la côte brusquement tombe à la mer en une chute de cent mètres... La route s'enfonce entre deux collines et nous entrons en une série de ces petits vallons tortueux qui créent le charme si particulier des environs d'Etretat.

Ils sont nus, ces vallons, plantés d'ajoncs jaunes au printemps, jaunes comme un manteau d'or, et verts en été. Ils se déroulent avec une fantaisie charmante, imprévue et toujours coquette. Ils vont à droite, à gauche, se redressent et se courbent encore. Parfois on y rencontre des bouquets d'arbres, des bois de cent pas de long, et parfois des blés mûrs qui ondulent avec un bruit pareil à un crépitement... Voici Bruneval, une vallée profonde qui court à la mer... On remonte par un sentier tout droit ; on pénètre en un hameau de fermes, le chemin passant entre les fossés verts plantés de grands arbres que secoue éternellement et que fait chanter le vent du large, et on arrive au village où demeure la belle Ernestine.

La falaise, « la plus magnifique de la côte », se dresse un peu plus loin :

Ce n'est plus la muraille droite et blanche d'Étretat, mais un chaos étrange de roches éboulées, les unes accumulées comme des ruines de châteaux anciens, les autres gisant çà et là, au milieu d'herbes hautes où bouillonnent des sources.

Mais, non moins que ces rochers pittoresques, « la belle Ernestine », en ce temps-là, attirait les touristes. Elle s'appelait Ernestine Aubourg et tenait l'Hôtel de Paris, une auberge plutôt, parmi la verdure et les vergers :

Une entrée de manoir campagnard mène devant une ancienne et jolie maison, toute vêtue de plantes grimpantes. En face, un beau potager, puis, plus loin, séparée par une haie, une cour herbeuse, qu'ombrage un vrai toit de pommiers.

A l'intérieur, partout des charges et des esquisses laissées par les artistes de passage, et auxquelles se mêlaient des inscriptions en vers et en prose, signées des noms les plus célèbres, car l'hôtelière savait, « d'un sourire ou d'un mot, se faire donner des vers par tous les poètes, des autographes par tous les illustres, des dessins par tous les peintres ». Voici un impromptu de Maupassant lui-même :

APRÈS DÉJEUNER

Quatre vers? Sans sortir d'ici ?
Mais mon esprit bat la campagne!
Et je n'ai gardé de souci
Que pour les verres de champagne!

En cette année 1882, « la belle Ernestine » frisait la quarantaine. Elle avait perdu les charmes de la jeunesse; mais « rieuse et toujours fraîche », elle restait « intéressante autant que femme au monde, curieuse à tous égards, vrai personnage de roman ». Et Maupassant de tracer son portrait :

C'est une forte fille, mûre maintenant, belle encore, d'une beauté puissante et simple, une fille des champs, une fille de la terre, une paysanne vigoureuse.

Le front et le nez superbes, le front droit, tourné comme un front de statue, le nez continuant la ligne droite qui part des

cheveux, rappellent les Vénus, bien qu'ils soient jetés, comme par mégarde, sur une tête à la Rubens.

Car toute cette fille semble Flamande par sa carnation, sa structure, son rire osé, sa bouche forte, bien ouverte. C'est une de ces servantes charnues et saines qu'on a vues danser dans les kermesses du grand peintre... Elle séduit par sa grâce rustique et sa bonne humeur toute ronde.

Maupassant essaye de définir le caractère qui doit correspondre à ces traits physiques.

Au moral, on ne la connaît guère. Elle est brave fille, familière, avec des dehors toujours joyeux, et, peut-être, des dedans pas toujours gais. En elle semble s'être incarné l'esprit normand, bon enfant, rieur et rusé. Car elle est rusée comme personne, mais rusée dans le bon sens du mot, sans aucune perfidie méchante, rusée inconsciente, astucieuse par instinct, pleine de moyens, de diplomatie voilée, d'habiletés campagnardes, d'intentions dissimulées. D'un coup d'œil, elle pénètre et connaît ses clients, elle les juge et les jauge.

Sûre d'elle-même, « la belle Ernestine » gardait en toute occasion son sang-froid et son franc parler. Aussi prêtait-elle aux anecdotes. En voici une, parmi les plus typiques.

En 1881, la reine d'Espagne fit annoncer sa visite. Chacun, dans l'auberge, perdait plus ou moins la tête. Mais la patronne de rassurer ses gens :

« Une reine, eh ben! une reine, c'est fait comme moi. J'vas li servir des tripes, à c'te femme. J'suis sûre qu'a n'en mange pas souvent, et qu'al aimera mieux ça qu'tous vos plats ! »

La reine reprit trois fois des tripes.

Et après le déjeuner, au départ, les habitués de la maison assistèrent à cette scène peu banale :

Ernestine, debout sur la porte, cria : « Au revoir, la Reine! » Un monsieur présent, un peu choqué, lui dit : « Vous l'empêcherez de revenir, vous êtes trop familière. » Elle riposta : « Eh ben! si a n'veut pas r'venir, a ne r'viendra pas. Moi je n'me gêne point. »

La reine d'Espagne revint deux fois.

§

En 1882, la fortune commençait de sourire à Maupassant. Il décida de réaliser un projet qu'il devait caresser depuis quelque temps déjà. Sur un terrain que lui céda sa mère, à l'extrémité d'Etretat, dans la direction du grand val et assez loin dans les terres, il bâtit une maisonnette. Rapidement, le modeste logis se transforma en un confortable chalet à un étage, par l'adjonction, aux extrémités, de deux ailes avancées que reliait un balcon de bois formant terrasse et tout garni de plantes grimpantes. Le crépi jaune des murs, les tuiles rouges du toit s'apercevaient au fond d'un vaste jardin parsemé de massifs où s'épanouissaient, selon la saison, des roses et des œillets, des dahlias ou des chrysanthèmes. Des rangées de frênes et de peupliers blancs marquaient les limites. Dans un angle, un bateau renversé, une caloge reposant sur des piliers de briques et entourée de troènes, servait de salle de bains et même de chambre de domestique, puisque c'est là que couchait François, le valet de chambre. Une autre partie du terrain, plantée de pommiers, constituait une cour normande. Un bassin y avait été creusé à une grande profondeur pour abriter des poissons rouges apportés, paraît-il, du Japon. Un champ de fraisiers était l'objet de soins attentifs. Ailleurs, une surface unie, pour le jeu de boules ou de croquet, et un stand pour le tir. Plus loin enfin, une basse-cour où l'écrivain s'amusait au manège des poules et d'un superbe coq à la crête rouge, ainsi qu'aux ébats de canards de Barbarie. D'autres animaux familiers vivaient en liberté : des chiens de chasse et un superbe épagneul appelé Paff, des chattes comme la petite Piroli et sa fille Pussy qui finit de male mort, un perroquet qui répondait au nom banal de Jacquot, mais disait Cocassant pour Maupassant et saluait les dames d'un : « Bonjour, petite cochonne ! » ; un singe enfin, dont on fut obligé de se séparer, à cause de ses incartades et de ses méfaits.

A l'intérieur, un ameublement varié associait l'étrange à l'original : des faïences de Rouen, des antiquités plus ou moins authentiques, des saints de bois sculpté, un porte-parapluies en forme de botte. La chambre des étrangers surtout avait été décorée avec minutie et pourvue de tout ce qui pouvait répondre au moindre désir.

Telle était la villa de la Guillette. Maupassant avait songé un moment à l'appeler la Maison Tellier. Il y renonça pour ne pas trop effaroucher certaines des amies qu'il y recevait et dont l'une fit prévaloir la dénomination définitive.

§

Dès 1883, le chalet était prêt à accueillir les invités, et jusqu'en 1889, chaque année l'écrivain se plut à y donner des fêtes. M. Camille Oudinot, l'auteur dramatique, en a raconté quelques-unes, et l'on trouve comme une chronique de la villa dans les *Souvenirs* de François. Au 15 août en particulier, Maupassant, grand amateur de feux d'artifice, ne manquait pas d'en allumer un pour divertir ses hôtes. C'était le mois où il recevait le plus. Il faisait les honneurs, non seulement de son logis, mais de toute la contrée, en conduisant ses invités le long de la côte et dans les bois environnants visiter les curiosités naturelles. Parfois même on remontait jusqu'à Fécamp.

Maupassant aimait le séjour d'Etretat, à cause de ses souvenirs d'enfance d'abord, et aussi, prétendait-il, parce que l'air vivifiant de la mer lui facilitait le travail. C'est à la Guillette qu'il composa bon nombre de ses nouvelles.

Il en avait poussé si vivement l'installation, qu'elle était achevée pour l'été de 1883. Le 20 septembre, il mandait à son éditeur, Victor Havard, d'y venir à bref délai. Lui-même, après une courte apparition à Paris, en reprenait le chemin le 4 novembre. Deux petites esquisses, aux touches légères et presque fluides, de la plage d'Etretat à la saison des bains, datent de cette époque : l'une orne *Le Modèle*, l'autre sert de décor au récit intitulé *Adieu*.

Maupassant goûtait une telle joie d'avoir édifié la Guillette qu'il y passa la plus grande partie de l'année 1884. Il y était, pour quelques jours au moins, dès le commencement de février. Le fait n'est pas sans surprendre un peu, car l'écrivain craignait le froid. Mais Etretat lui tenait au cœur :

Etretat est charmant toujours, même en février. Je ne connais rien de plus gai, de plus clair, de plus gentil que ce petit pays, au fond de sa petite vallée, au bord de sa petite plage en croissant de lune, qu'enferment les deux portes, l'une géante et l'autre naine, mais aussi gracieuses l'une que l'autre.

Ces lignes se lisent dans une lettre qui gît, enfouie et perdue, à la troisième page du *Gil Blas* du 13 février 1884. Maupassant s'adressait au secrétaire de la rédaction aux fins d'assurer la publicité qu'il souhaitait à une réclamation au sujet du service postal et télégraphique à Etretat. Déjà la célébrité entourait son nom et il comptait parmi les plus notables de ces « étrangers » qui habitaient « sur la colline ou dans la vallée ». Avec eux, il s'employait à transformer rapidement la bourgade de pêcheurs en une plage élégante, capable de rivaliser avec Dieppe et Trouville. Le succès répondait à leurs efforts et le vaste hôtel des Roches-Blanches, de construction récente, avec son théâtre, son cercle et ses jeux, attirait les baigneurs qui jusque-là n'avaient trouvé à leur disposition qu'un « casino familial, honnête mais ennuyeux », et d' « anciennes auberges, bonnes mais simples ».

Après une villégiature d'environ deux mois à Cannes, Maupassant revenait à Etretat vers la fin d'avril. Il ne s'y arrêtait guère, il est vrai, rappelé à Paris par son installation à la rue Montchanin. Mais, dès le mois de juin, il se fixait à la Guillette pour un séjour qu'il prolongea jusqu'en novembre. François en a relaté quelques incidents, choisis parmi les plus infimes : la chronique des communs.

Pourtant, cette année-là, au cours de l'été, les habitants et les hôtes de la petite station avaient pu assister à un

spectacle original. Chaque matin ils voyaient passer un groupe pittoresque de princes hindous qui s'en allaient, suivis de leurs serviteurs et d'un interprète, prendre leur bain à l'établissement des Roches-Blanches. Les plus grands respects, des marques de vénération étaient réservées à l'un d'entre eux, car il appartenait à la famille du maharadja de Baroda. Il avait l'apparence d'un vieillard, et il mourut un des premiers jours de septembre. Ses compagnons, désireux d'accomplir à son égard les rites de leur religion, sollicitèrent l'autorisation d'incinérer son corps. La cérémonie s'effectua pendant la nuit, au bord de la mer, sous la falaise. Maupassant, curieux de tout, ne manqua pas d'y participer, et il en a donné, sous le titre *Le Bûcher*, une relation méticuleuse et grave, qu'il négligea cependant de recueillir par la suite, mais qu'on lit aujourd'hui dans le volume *Clair de lune* de l'édition Conard. Dans les lignes finales, pénétrées de philosophie, il exprimait pour lui-même un vœu qui ne devait pas se réaliser :

J'ai donc vu brûler un homme sur un bûcher et cela m'a donné le désir de disparaître de la même façon.

Ainsi, tout est fini tout de suite. L'homme hâte l'œuvre lente de la nature... La chair est morte, l'esprit a fui. Le feu qui purifie disperse en quelques heures ce qui fut un être.

Au cours de l'hiver suivant, Maupassant, dont la santé était assez précaire, s'en fut à Cannes se réchauffer au soleil de la Côte d'Azur. Puis, au printemps de 1885, il entreprit en compagnie de quelques amis un voyage en Italie et en Sicile. Au retour, vers le milieu de juin, après une rapide apparition à la Guillette qu'il trouve tout en fleurs, il part de nouveau pour une saison à Châtel-Guyon. Il s'attarde en Auvergne jusqu'à la fin du mois d'août, préparant sans hâte son roman *Mont-Oriol*. Alors il revient s'installer à Etretat. Son valet de chambre François a mentionné ces divers déplacements, mais en brouillant les dates.

Les réceptions, en cette année 1885, se succédèrent nom-

breuses à la Guillette et Maupassant fut presque continuellement pris par ses invités. Ensuite, la chasse s'ouvrit, une quinzaine plus tôt que d'ordinaire. L'écrivain se livrait volontiers à ce sport. Il demeura donc dans son chalet jusqu'au 15 novembre environ, pour regagner Paris et de là retourner dans le Midi, à Antibes cette fois.

Sauf une nouvelle saison à Châtel-Guyon, l'année 1886 ne fut marquée par aucun événement. Du printemps à l'automne, Maupassant dut passer la plupart des jours à la Guillette.

Quand il avait rempli ses devoirs de maître de maison et qu'il était seul, il aimait à se rendre à une villa voisine, la Bicoque. Il y passait volontiers les soirées près de celle dont il disait qu'elle avait « le génie de l'amitié », Mme Lecomte du Nouy, qui semble en effet avoir été sa plus tendre amie et qui repose maintenant non loin de lui au cimetière Montparnasse. Elle lui faisait la lecture, car il souffrait des yeux. Tous deux s'intéressaient au XVIIIe siècle. Ils parcoururent ensemble la correspondance de Diderot avec Mlle Volland, les lettres de la marquise du Châtelet, de Mme d'Epinay, de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse. Maupassant, étendu dans l'ombre, écoutait et, de temps en temps, jetait une remarque ironique ou malicieuse.

Pendant la journée, il faisait de lentes promenades, observant et rêvant. C'est de cette époque que date *La Vie d'un paysagiste* où il écrivait :

> Une feuille, un petit caillou, un rayon, une touffe d'herbe m'arrêtent des temps infinis ; et je les contemple avidement, plus ému qu'un chercheur d'or qui trouve un lingot, savourant un bonheur mystérieux et délicieux à décomposer leurs imperceptibles tons et leurs insaisissables reflets.

Déjà la mélancolie s'était emparée de lui, et volontiers il remuait des souvenirs. Ainsi, dans cette même chronique, raconte-t-il comment jadis il avait aperçu « dans une ferme, un vieil homme en blouse bleue qui peignait sous un pommier » : c'était Corot. Une autre année, il avait un

peu fréquenté Courbet, « un gros homme graisseux et sale » qui « habitait une petite maison donnant en plein sur la mer » et qui, « avec un couteau de cuisine, collait des plaques de couleur blanche sur une grande toile nue », ébauche de *la Vague*. A une date plus récente enfin, Maupassant avait « souvent suivi Claude Monet à la recherche d'impressions ».

C'est durant son séjour à Étretat cette année-là aussi, qu'il composa la première rédaction du *Horla*. En l'adressant au *Gil Blas* à la fin d'octobre, il disait à François qui s'est mépris sur la date :

J'ai envoyé aujourd'hui à Paris le manuscrit du *Horla*; avant huit jours, vous verrez que tous les journaux publieront que je suis fou. A leur aise, ma foi, car je suis sain d'esprit, et je savais très bien, en écrivant cette nouvelle, ce que je faisais. C'est une œuvre d'imagination qui frappera le lecteur et lui fera passer plus d'un frisson dans le dos, car c'est étrange.

La belle saison de 1887 paraît avoir été favorable à l'écrivain. Dès la fin de juin, il était de retour à son chalet, où il venait de faire aménager de nouvelles salles de billard et de douches. Il commença aussitôt la rédaction de *Pierre et Jean*. La préface, dans laquelle il a exposé ses idées sur le roman, est datée de septembre. L'œuvre exigea donc à peine trois mois de travail, si l'on tient compte des chroniques hebdomadaires que Maupassant donnait en outre aux journaux. Elle fut conçue, raconte François, dans l'allée des frênes qui avaient été plantés à la Guillette, et à l'ombre desquels Maupassant trouvait l'inspiration en marchant.

Il se délassait de son labeur en se livrant à des observations astronomiques, soit seul, soit en la compagnie d'un M. Louis, qui s'était acquis à Étretat une réputation méritée de savant et qui emmenait le romancier examiner les astres du haut des falaises.

Les réceptions au chalet étaient, en 1887, à ce qu'il sem-

ble, d'une grande simplicité. Léopold Lacour, critique dramatique à *la Nouvelle Revue*, qui fut alors présenté à Maupassant par Mme Lecomte du Nouy, a rappelé qu'on dînait à la Guillette une ou deux fois par semaine, entre intimes. Les conversations restaient étrangères à la littérature, le maître de la maison ne parlant volontiers ni de ses ouvrages ni de ceux de ses confrères. Il préférait bavarder de choses futiles et ne répugnait pas aux potins ; il en inventait même parfois.

Avec ce calme reposant devait faire contraste l'agitation bruyante de 1889. Car Maupassant, pour des raisons de santé, passa l'été de 1888 à Aix-les-Bains et entreprit ensuite un voyage en Algérie et en Tunisie. Il se borna donc à quelques apparitions à la Guillette, sans y séjourner comme de coutume.

Mais en revanche, la Guillette vit, en 1889, se dérouler des fêtes splendides. Environ dix ans après, le 16 août 1898, dans un de ses piquants et savoureux Pall Mall Semaine du *Journal*, Jean Lorrain évoquait cette glorieuse époque :

La Guillette, la petite villa perdue au loin dans la vallée, était le pèlerinage des belles dames de la côte et même d'ailleurs. Des yachts vinrent de Deauville qui mouillèrent en rade, entre la porte d'Aval et la porte d'Amont, tandis qu'une princesse et une marquise authentiques, et du plus joyeux troisième Empire, descendaient, en canot, rendre visite à l'auteur de *Bel-Ami*.

De son côté, François, dont les *Souvenirs* cette fois sont d'accord avec la chronologie, note comment la vie s'écoulait heureuse au chalet :

A peu près tous les jours, on dîne à la Guillette ; le soir, on fait des projections d'ombres chinoises ou l'on joue des comédies. Le nouveau salon, réuni à l'ancienne salle à manger, se prête tout à fait à ces sortes de divertissements.

Maupassant était arrivé à Étretat le 27 juillet. Le matin, il travaillait à son roman *Notre Cœur*. Le reste du temps,

il dirigeait et surveillait les préparatifs de la fête qu'il allait donner bientôt. On faisait la toilette du jardin, on dressait des baraques, on taillait des costumes, on découpait des cartons, on confectionnait des affiches, on disposait des bidons de pétrole et des lances d'arrosage. Un peu à l'écart, une équipe de peintres, sous les ordres de Marius Michel, brossaient un grand tableau figurant un assassinat. Car Maupassant, qui à certaine époque se faisait appeler Bel-Ami et portait une casquette à trois ponts, ne répugnait pas aux représentations réalistes.

Le 18 août, jour de la Sainte-Hélène, un yacht à vapeur aborde à Étretat. Une société choisie, de belles dames aux toilettes claires surtout, en descend sous les regards émerveillés des indigènes et des baigneurs. La foule, poussée par la curiosité, grossit sans cesse ; on se presse aux abords de la Guillette où Maupassant reçoit ses invités. Des drapeaux flottent parmi les arbres auxquels sont accrochées des lanternes de papier. Dans la prairie, à droite, des musiciens, habillés de longues blouses bleues et coiffés d'énormes chapeaux, sont juchés sur des tonneaux ; ils jouent des airs de danse. Un bal en plein air s'organise; chacun s'y livre avec ardeur ; Maupassant prend les dames par la main et les entraîne jusqu'à l'essoufflement. Des jeux succèdent. Puis bientôt on se tasse le long d'une allée de verdure noyée de pénombre. Au fond, une scène étrange retient les regards. Autour d'une femme, totalement dévêtue et pendue par les pieds, un sergent de ville s'agite ; il lui plonge un poignard dans le ventre; le sang jaillit. Le clair-obscur aidant à l'illusion, on croit assister à un crime réel ; des spectateurs, fortement émus, poussent des cris de terreur. Les gendarmes, prévenus, surviennent ; ils se précipitent sur l'assassin, le saisissent et l'enferment dans une cabane voisine simulant une prison. Mais le criminel, à la stupeur de chacun, met le feu à sa geôle et s'enfuit. Des pompiers accourent et jettent de l'eau sur la maisonnette qui brûle d'autant mieux qu'elle est faite de bois et de paille et qu'elle

a été arrosée de pétrole ; les flammes montent à belle hauteur, si bien que, de dépit, les pompiers abandonnent l'incendie et dirigent leurs lances sur la foule. Clameurs et sauve-qui-peut général.

Ainsi se déroulèrent les péripéties du *Crime de Montmartre*. Maupassant, fort amusé, s'écriait de temps à autre : « Très bien, l'assassinat ! Parfait ! C'est très farce ! »

Après le spectacle, les invités se répandirent dans les jardins et le carré normand. Des baraques étaient dressées çà et là. Dans l'une d'elles, une familière de la maison, experte en occultisme, tirait les cartes et disait la bonne aventure sous un costume de Mauresque. Plus loin, une autre amie de l'écrivain faisait, parmi les fleurs, les honneurs d'un buffet gracieusement décoré, où d'accortes jeunes femmes versaient le champagne ou le bischof et distribuaient des rafraîchissements variés. Une tombola, dont les lots garnissaient une étagère disposée au fond du jardin, termina la fête. D'heureux gagnants se montraient plutôt embarrassés, quand on leur remettait un coq ou un lapin vivants.

Ce fut une journée de joie inoubliable. A huit heures et demie, les convives se réunirent à table pour un festin qui s'acheva en une soirée musicale au cours de laquelle Massenet exécuta sur le piano les plus belles pages de son *Werther*, alors encore inédit.

C'était, hélas ! le chant du cygne que la Guillette entendait ce soir-là. A partir de cette date, il n'en est plus fait mention dans les *Souvenirs* de François. La maladie, de plus en plus, s'emparait de Maupassant. Il avait besoin d'un climat chaud. Il abandonna les côtes embrumées de la Manche pour chercher le salut sur les rives de la Méditerranée ou sur son yacht. Il se désaffectionna de son chalet où, comme il l'écrivait à sa mère, il était toujours « repris de migraine, de faiblesse et d'impatience nerveuses ». Le vent l'incommodait et il souffrait du froid, au point de ne jamais

laisser éteindre son feu. Déjà, à la fin de 1889, il espérait vendre la Guillette à la municipalité d'Étretat qui projetait de créer un jardin public dans le voisinage.

Mais ce n'est qu'en 1893 que la villa passa en d'autres mains. Au début de cette année-là, M. Camille Oudinot y fit un pèlerinage et la trouva bien triste, les volets clos, les couleurs effacées. A l'intérieur, on inventoriait le mobilier. Alentour, les arbres avaient grandi comme pour masquer la maison et jeter un voile sur le passé.

A. GUÉRINOT.

L'HOMME SUR LA NUE

Jésus n'a pas été conçu dans un ventre de femme, mais dans des cerveaux de voyants et de prophètes. Il est apparu à travers la brume brillante d'un songe, et pendant deux siècles il a flotté inerte et anonyme dans les esprits avant d'y prendre une forme distincte, un nom, une activité sensible. Qui dira sa génération? Ses plus lointaines origines remontent peut-être à la Perse et à l'immémoriale Babylonie. Mais en Judée, d'où il devait s'élancer pour conquérir l'Occident, il parut pour la première fois dans l'étrange livre de Daniel.

§

Vers l'an 175 avant notre ère, une députation des Juifs, conduite par Jason, frère du grand-prêtre, vint se prosterner devant le nouveau roi de Syrie, Antiochos IV, Dieu Manifesté, Porte-Victoire (1). Elle le supplia d'accorder à Jérusalem le nom d'Antioche-Hiérosolyme et d'y instituer un corps d'éphèbes qui en ferait une cité toute grecque. La requête fut agréée (2). Héritier d'Alexandre-le-Grand, le nouveau souverain se proposait d'unifier l'Orient par les institutions grecques, et sa fantaisie s'amusait à l'idée de civiliser même les Juifs. Jason demanda pour sa part la tiare et la robe aux grelots d'or qu'il offrit de payer plus cher que les payait son frère. Le roi les lui accorda. Telle

(1) Inscription de ses monnaies (E. Babelon, dans A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Paris, 1914, p. 655).
(2) I *Maccabées*, I, 11 sq; II *Macc.* IV, 7, sq. E. R. Bevan : *The House of Seleucus*, London, 1902, p. 168-169.

fut la toison d'or que ce Jason hébreu rapporta de son expédition.

Sur son austère montagne, Jérusalem essaya de devenir une petite Athènes. Les portiques d'un gymnase furent dressés au bas du Temple d'Iahvé. Les jeunes prêtres juifs se montrèrent tout nus sur la piste, un peu gênés par leur circoncision. Au sortir de la course, du saut, de la lutte, en quittant le disque et le javelot, ils ajustaient sur leur tête, au lieu du turban, le flexible pétase des éphèbes athéniens. Le grand-prêtre Jason les encourageait : il était de fait un fonctionnaire grec, fermier des impôts. Il se parait de son nom grec, pour lequel il avait changé son nom juif. Il savait vivre et le montrait en envoyant au nom d'Iahvé une somme d'argent au dieu Héraklès pour les jeux qui se faisaient à Tyr tous les cinq ans (3). Le roi vint voir sa nouvelle Antioche. Il fut reçu à la mode grecque par des cortèges aux flambeaux et des acclamations. Il accepta le titre de *stratège* de la cité (4).

Au bout de quelques années, tout se gâta. Il restait des Juifs hâves et taciturnes qui refusaient d'être Grecs à ce point et, au bon goût d'Athènes, préféraient leur vieille crasse babylonienne. Le roi Antiochus fit des fautes. Il avait de grands besoins d'argent, car il était magnifique. Pour faire crever de jalousie le roi d'Égypte et étonner les Romains, il se ruinait en fêtes, en pompes et en banquets où, déguisé en maître d'hôtel, il se mêlait sans façon à ses invités. Il destitua Jason et vendit la charge de grand-prêtre à Ménélas, juif plus offrant et plus grec encore, qui n'était pas de la famille d'Aaron, pas même de la tribu de Lévi (5). Cela donna une arme terrible au parti des

(3) II *Macc.*, III, 18-19. Un « Nikétas, fils de Jason de Jérusalem », contribua à une fête dionysiaque en Carie, vers le milieu du IIe siècle. (Le Bas et Waddington : *Voy. archéol. en Grèce et en Asie Mineure*, III, n° 294.)

(4) II *Macc.*, IV, 22 ; IX, 19, Niese : *Kritik der beiden Makkabäerbücher*, 1900, p. 30-31.

(5) II *Macc.*, IV, 23-24 comparé à III, 4. Josèphe (*Antiq.* XIV, v, 1) fait une confusion (Th. Reinach : *Œuv. compl. de Fl. Josèphe*, tome III, Paris 1904 p. 94, n° 1).

turbans contre celui des pétases. Le roi eut des revers en Egypte. Il eut besoin de s'appuyer sur Jérusalem, devenue camp retranché, au moment où elle était profondément divisée et où Jason y rentrait par surprise et y faisait couler le sang. Faute de connaître les Juifs, il crut que les protestataires étaient des traîtres vendus à l'ennemi. Dans sa rage, il décida de les mater et d'extirper d'un coup leur barbare superstition.

Il fit occuper Jérusalem par ses mercenaires de Mysie et par sa garde macédonienne. Il fit placer au beau milieu du Temple d'Iahvé le plus pur chef-d'œuvre de Phidias et de l'esprit humain, la reproduction de la statue de Zeus Olympios Porte-Victoire, le dieu dont il était lui-même la terrestre manifestation. L'autel d'Iahvé fut profané avec du sang de cochon et par-dessus fut érigé l'autel de Zeus, sur lequel désormais devaient se faire tous les sacrifices. La couronne de lierre fut obligatoire pour tout le monde aux Dionysies. Le jour de naissance du roi dut être célébré chaque mois selon les rites grecs. Les dieux grecs furent installés dans toutes les bourgades. Les synagogues naissantes furent détruites par le feu, les rouleaux sacrés déchirés et brûlés, ou pis encore, ornés des images des dieux, la circoncision et toutes les pratiques du culte juif interdites sous peine de mort.

Alors, en cet étroit champ clos, eut lieu le duel décisif de Zeus et d'Iahvé. Si Zeus avait pu tenir là, il serait peut-être aujourd'hui le Dieu de l'Occident. Mais c'est Iahvé qui l'emporta.

La force d'un Dieu, c'est l'énergie de ses champions. Les fanatiques d'Iahvé se jetèrent dans le désert, entre les pierres grises, allumées de soleil. Ils tombèrent sur les villages avec furie, massacrant les renégats, circoncisant de force les enfants. L'un d'eux fut appelé le *Maccabée*, le marteau, pour la force de ses coups.

Ce fut un ouragan invincible. Les pétases disparurent. Les lévites reprirent leurs caleçons. Tout ce canton monta-

gnard fut porté à un degré si sauvage de révolte que, trois ans après que l'autel de Zeus avait été érigé, il fut culbuté, jeté au fumier, la merveille de Phidias balayée comme l'ordure la plus infecte, le Temple nettoyé de beauté, un feu neuf allumé, Iahvé ramené en son réduit vide, au chant des psaumes, dans le parfum des encens, la strideur des harpes, le délire des cymbales, l'agitation des palmes, et à jamais rétabli dans ses droits. La victoire d'Iahvé eut lieu à l'automne de l'an 165 avant notre ère. Les conséquences en durent toujours.

La furie sacrée de ces jours anciens nous est encore sensible. Comme des flacons de jade conservent un parfum subtil ou âcre, deux psaumes ont enfermé et exhalent encore le fiévreux désespoir de la lutte et la jubilation forcenée de la victoire.

Le psaume de la lutte s'indigne contre le ciel. Il est douloureux, mystérieux, impérieux. On sent qu'entre Iahvé et ses fervents il y a un secret. La guerre faite au Temple n'est pas terrestre. Il va se produire à coup sûr des prodiges surnaturels. Il ne s'agit que de tenir. Mais on meurt de ne pas savoir *jusqu'à quand*.

D'une voix sourde, le poète incantateur somme Iahvé de sortir de l'inaction. Il lui rappelle ses prouesses primitives. C'est lui, Iahvé (et non pas le Mardouk menteur de Babylone), qui a fendu en deux l'Abîme et dompté les monstres du Chaos, à la création du monde. L'heure est venue de déployer la même force. Qu'attend-il donc ? Ce Dieu ne sentira-t-il pas son humiliation ? Contre les bêtes ne défendra-t-il pas sa tourterelle ?

> Ils ont mis le feu à ton sanctuaire (6),
> Détruit et profané la demeure de ton Nom.
> Ils ont dit en leur cœur : Abattons-les tous !
> Brûlé, par le pays, toutes les assemblées de Dieu (7).

(6) Les portes du Temple avaient été brûlées (I *Macc.*, IV, 38). Cf. L. Randon dans *La Bible du Centenaire*, Paris 1919, III, p. 76.

(7) Il s'agit des synagogues. C'est la première fois qu'elles sont mentionnées

Nous ne voyons plus de signes, il n'est plus de prophète
Et nul parmi nous ne sait *jusqu'à quand*.

Jusqu'à quand, ô Dieu, l'oppresseur insultera-t-il ?
Sans fin l'ennemi méprisera-t-il ton Nom ?
Pourquoi te croises-tu les bras
Et retiens-tu ton poing dans ton sein ?

Pourtant Dieu est mon roi depuis l'antiquité :
Il fait les délivrances sur la terre !
C'est toi qui par ta force as fendu la Mer,
Broyé les têtes des Monstres sur les eaux !

Tu as fracassé les têtes du Léviathan,
Pour le donner en curée au peuple du désert !
Tu as fait jaillir la source et le torrent,
Séché les flots éternels !

A toi est le jour, à toi la nuit,
Tu as établi la lumière et le soleil !
Tu as fixé toutes les bornes de la terre.
L'été et l'automne par toi furent fondés !

Souviens-toi, Iahvé, que l'ennemi blasphème,
Qu'un peuple pervers outrage ton Nom.
Ne livre pas aux bêtes la vie de ta tourterelle,
N'oublie pas à jamais tes malheureux !...

Lève-toi, Dieu, défends ta cause !
Souviens-toi que le pervers t'insulte sans relâche !
N'oublie pas la clameur de tes ennemis,
Le hurlement de tes agresseurs qui monte (8) !

Ainsi, parce qu'une poignée de braves rebelles tient la campagne dans le désert de Judée, Iahvé doit renouveler pour eux un exploit au moins égal à la création de l'univers. Cela ne manque pas de folle grandeur. Si la mesure exquise fait la beauté de la poésie grecque, c'est la démesure qui fait la beauté barbare de l'hébraïque.

Quant au psaume de victoire, il est tout débordant de fanfaronnade, tout balbutiant de jubilation. Il exprime la

en Judée. En Egypte, elles existaient depuis plus de quatre-vingts ans (W. Bousset : *Die Religion des Judentums*, 2e éd. 1906, p. 72).
(8) *Psaume* LXXIV, 7-19, 22-23.

pure allégresse d'être là vivant et d'entrer dans le temple que l'art ne souille plus. Il décèle la formidable attente que le succès accroît dans le cœur des combattants.

Tous les peuples m'entourent :
Au nom d'Iahvé je les taille ! (9)
Ils m'entourent, m'entourent toujours :
Au nom d'Iahvé je les taille !
Ils m'entourent comme des abeilles,
Me brûlent comme un feu de broussailles :
Au nom d'Iahvé je les taille !

On me poussait fort pour me culbuter,
Mais Iahvé m'a secouru.
Iah est ma force et mon chant :
Il est mon Sauveur !

Cris de joie et de triomphe
Dans les tentes des justes !
La main d'Iahvé fait des prodiges !
Vive la main d'Iahvé !
La main d'Iahvé fait des prodiges !

Je ne mourrai pas, je vivrai
Et raconterai les œuvres d'Iah.
Iah m'a rudement châtié.
Mais il ne m'a pas mis à mort !

Ouvrez-moi les portes de la Justice,
J'entrerai et louerai Iah !
— (*Les prêtres*) C'est ici la porte d'Iahvé,
Ce sont les justes qui peuvent entrer.

Je te loue, car tu m'as écouté,
Tu as été mon Sauveur.
La Pierre que les constructeurs ont rejetée
Est devenue la *tête d'angle* (10).

Ces derniers mots font allusion à un vieil oracle d'Iahvé, dans Isaïe :

Voici, je vais placer une pierre en Sion,
Pierre éprouvée,

(9) Le mot signifie aussi : je les circoncis !
(10) *Psaume* CXVIII, 10-22.

Pierre d'angle, précieux fondement :
Qui s'y fiera ne branlera (11) !

La Pierre dans Isaïe est Iahvé lui-même. Dans le psaume, ce sont les dévoués qui se sont faits le rempart d'Iahvé. C'est le carré des intransigeants.

Nous qui, après plus de deux mille ans, lisons ces deux derniers vers, nous les trouvons étrangement divinatoires. Oui, un large et bel édifice grec était en train de couvrir le monde. Quelques juifs têtus ont refusé d'y entrer et violemment ont posé une autre tête d'angle. Elle a subsisté et c'est sur elle que plus tard l'histoire docile s'est mise à bâtir. Quelle image prophétique !

Le poète l'entendait autrement. Il n'attendait pas les lentes réalisations de l'histoire, mais un bouleversement immédiat et, sur la pierre d'angle, l'érection soudaine d'une Jérusalem d'apocalypse.

Le livre de Daniel est né dans l'exaltation de la même lutte, l'exultation de la même victoire. Il écoute l'appel déchirant du psalmiste : « Nous ne voyons plus de signes, il n'est plus de prophète et nul parmi nous ne sait *jusqu'à quand.* » Il répond : « Voici justement des signes, voici un prophète qui vient vous dire *jusqu'à quand.* » Il nous livre ainsi le secret profond d'Israël, la raison cachée d'incroyables sursauts. Ce secret, c'est l'attente frénétique de la fin du monde.

Nul fait moral n'a autant pesé sur nos destins. Un clan héroïque, accroché à sa montagne où il pouvait à peine respirer, a cru pendant plus de six siècles à la révolution universelle imminente qui allait le tirer de sa détresse et contenter d'un coup sa grande soif de dominer. Cette chimère tenace a plus compté à la fin que l'art de l'Hellade et que la chose romaine. Elle a fini par trouver la voie par où elle a pu, en se transformant un peu, soulever le monde méditerranéen et tout l'Occident.

(11) *Isaïe*, XXVIII, 16.

A l'heure que je marque ici, elle était déjà très vieille. Elle était née d'antiques rêveries orientales et d'une persistante incapacité de vivre. C'est Nabuchodonosor, non Titus ni Hadrien, qui a déraciné Israël. Après l'exil de Babylone, la réinstallation d'une partie des Juifs en Judée n'a été qu'une longue tentative *sioniste*, soutenue par un déraisonnable espoir, vouée à la déconfiture finale. A l'étroit entre deux mers, l'une liquide, l'autre de cailloux et de sable, les farouches amants de Jérusalem occupaient une charnière du monde, l'isthme montagneux qui est le seul passage de l'Asie à l'Afrique. Tous les conquérants du monde devaient les y rencontrer et tenter de les assouplir. Eux, ils avaient le cou raide, car ils rêvaient aussi, eux petits, d'une immense et fantastique domination.

Au départ affreux, reins nus et la fourche sur la nuque, pour Babylone, les oracles de Jérémie leur avaient promis que l'exil ne durerait que soixante-dix ans. Après soixante-dix ans, Iahvé visitera son peuple, le ramènera, le bâtira, et ne le ruinera plus, le plantera et ne l'arrachera plus ; un fils de David sauvera à jamais Israël et Juda (12). Ezéchiel ensuite avait annoncé que l'exil ne durerait plus que quarante ans et que lui, Ezéchiel verrait la *corne*, c'est-à-dire le roi puissant, qu'Iahvé ferait pousser à la maison d'Israël (13).

Quelques-uns revinrent à Jérusalem. La *corne* tarda à pousser. Le pauvre Zéroubbabel, fils de David, fut sous la verge d'un sous-préfet persan. Alors le prophète Haggaï ordonna de rebâtir le Temple. Dès qu'Iahvé aura sa maison, il agitera le ciel, la terre, la mer, le continent, toutes les nations, culbutera les trônes, les chars, les cavaleries et mettra Zéroubbabel comme un sceau à son poing (14). Le prophète Zacharie confirma l'oracle. Zéroubbabel rebâtira le

(12) *Jérémie*, XXV, 11 ; XXIX, 10 ; XXIV, 5-6 ; XXIII, 5-6.
(13) *Ezéchiel*, IV, 6 ; XXIX, 21.
(14) *Aggée*, I, 8 ; II, 6-9 ; 20-23.

Temple ; Iahvé y surgira ; quatre forgerons célestes abattront les *cornes* des ennemis d'Israël (15).

Le Temple fut rebâti. L'univers ne s'en aperçut pas. La cavalerie persane continua ses randonnées, jusqu'au jour où les Macédoniens sautèrent sur les chevaux. Les forgerons célestes ne se montrèrent pas. L'espoir fut refoulé pendant trois siècles lents.

Il éclatait et rejaillissait en tumulte, maintenant qu'une bataille inégale avait été engagée contre les Macédoniens et gagnée, gagnée ! Ah ! cette fois, cette fois, c'était l'aube rouge du Grand Jour d'Iahvé ! Chacun en était sûr. Tout le monde souhaitait passionnément que quelqu'un l'eût dit.

Les voyants étaient discrédités. Pour un Joël ou un Malachie, dont on avait gardé les oracles, il y avait eu trop d'exaltés et de fous vides, décevants et funestes. Si quelqu'un se mêlait à l'avenir de prophétiser, il était enjoint à ses propres parents de lui passer l'épée à travers le corps (16). Le livre seul contenait désormais la parole de Dieu. Seul comptait ce qui était écrit. A l'exemple de la Perse, Israël s'était constitué des écritures saintes.

Mais la liste des livres divins n'était pas tout à fait close, et telle était l'innocente candeur des pieux bibliophiles qu'ils ne s'étonnaient point qu'on leur présentât quelque livre récemment retrouvé, écrit avant le Déluge sous la dictée de Dieu par Noé lui-même, ou même tracé par le patriarche Hénoch, le septième homme depuis Adam, qui avait été emporté vivant au ciel et de cet observatoire avait vu et noté tout ce qui s'était passé depuis au ciel et sur la terre. Par crainte des moqueries et de l'épée, les nouveaux prophètes devaient se faire scribes audacieux et ingénieux faussaires. Ce fut l'origine des apocalypses, soi-disant antiques révélations, en réalité nouvelles effusions de l'incompressible génie prophétique.

C'est ainsi que, dans l'émoi de ces jours trop riches et

(15) *Zacharie,* VI, 12 ; II, 1-4 ; 13-17.
(16) *Zacharie,* XIII, 3 (Deutéro-Zacharie).

trop chauds, fut découvert un rouleau mystérieusement scellé. Quand on rompit le sceau, on lut, ô merveille, l'histoire et les visions de Daniel, personnage fabuleux, ange plutôt qu'homme, patron légendaire des savants et des interprètes de songes. Il était censé avoir vécu à Babylone au début de l'exil, afin qu'il pût expliquer et corriger la prophétie inaccomplie de Jérémie.

On lisait, ô surprise extrême et pourtant si attendue, que les soixante-dix ans de Jérémie signifiaient soixante-dix fois sept ans et que, par conséquent, l'échéance inouïe tombait maintenant (la chronologie des Juifs était imprécise et passionnelle). On voyait, avec quels trépignements d'admiration, quelles bénédictions à Dieu ! que Daniel avait exactement prévu jusqu'au détail tous les faits et gestes des rois de Syrie et d'Egypte, leurs expéditions, leurs mariages. On voyait annoncés avec la dernière précision l'installation dans le Temple de l'ordure de Phidias et, douze cent quatre-vingt dix jours après, le nettoiement. C'est à quoi on venait d'assister.

Et après ? Ah ! après, heureux qui pourra compter treize cent trente-cinq jours encore ! Mikhaël, l'ange défenseur des Juifs, est à son poste, prêt à clore les annales des peuples. Un dernier tourment, le plus grand de tous, va fondre, pour faire droit à la prophétie d'Ezéchiel. Dans treize cent trente-cinq jours, les bons Israélites qui sont inscrits au Livre du ciel seront sauvés à jamais. Leur corps deviendra sidéral. Les vivants ne seront pas seuls. On verra ce prodige : les meilleurs héros et les plus odieux renégats qui ont péri pendant la lutte ressusciteront soudain, les premiers pour la vie éternelle, les autres pour un éternel pilori. Ainsi seront réparés les hasards injustes de la mort (17).

La date de ce livre mémorable est claire : la mort d'Antiochos Epiphane (164) est le dernier événement prévu (18).

(17) *Daniel*, ch. IX, XI, XII.
(18) *Daniel*, XI, 45.

Quant à l'auteur, il est naturellement inconnu. On peut se le figurer comme un de ces *savants* qu'il a en si haute estime et qui vont devenir des astres éternels (19). Babylone était la métropole intellectuelle de Jérusalem. Je me représente un *chaldéen* ou un *mathématicien*, un de ces astrologues-devins qui colportaient dans les provinces la science baroque de Babylone et excitaient la curiosité des Grecs, la crainte et le mépris des Romains.

Il n'était peut-être pas de ceux qui savaient déduire un horoscope, prédire une éclipse de lune et les fines conjonctions des planètes. Il n'enseigne pas une cosmologie révélée, comme son rival inconnu qui, vers la même époque, faisait parler le patriarche Hénoch sur les portes du soleil et des vents et tous les secrets du ciel (20).

Son savoir éminent, à lui, sa haute science était la divination par les songes. Il est le prince des songeurs. Son génie est d'avoir imaginé, peut-être d'avoir eu, deux songes sublimes où toute l'histoire du monde est ramassée et symbolisée, du point de vue d'un compagnon de Juda Maccabée. Pour voir combien, en oniromancie, il l'emporte sur son rival, il suffit de lire dans le *Livre d'Hénoch* un songe qui a le même objet et qui est une interminable confusion de brebis, de taureaux en rut et d'étoiles (21).

L'un des deux songes étonnants est prêté par fiction à Nabuchodonosor, l'autre à Daniel même. Tous deux ont le même sens, qui est d'annoncer l'empire sans limite et le règne sans fin des compagnons du Maccabée. Le second est d'une portée incalculable. Il a dans son sein le germe de Jésus.

Le premier fut inspiré, j'imagine, par l'objet exécrable sur lequel s'accumulaient l'abomination, la douleur et l'horreur des Juifs, la puante idole qu'un pouvoir maudit imposait au Temple. Elle prit un sens de symbole et con-

(19) *Daniel*, XI, 33 ; XII, 3.
(20) Les sections 6-36, 83-90 et probablement aussi 72-82 du *Livre d'Hénoch* sont contemporaines du livre de Daniel ou un peu antérieures. R. H. Charles, *The Book of Enoch*, Oxford, 1912, p. LII-LIII.
(21) *Livre d'Hénoch*, trad. F. Martin, Paris 1906, ch. 85-90.

densa en elle toutes les tyrannies. Les statues grecques étaient souvent de plusieurs matières, or avec ivoire, terre cuite avec métal. Telle se dressa une formidable statue de songe. Elle représentait toutes les dominations, chacune pire que la précédente, qu'avaient fait peser sur Israël les peuples impurs.

La tête était d'or. C'était Nabuchodonosor. Les bras et le buste, d'argent. C'étaient le Mède et le Perse. Les hanches et le ventre, de bronze. C'était Alexandre le Macédonien. Les jambes, de fer, les pieds mi-fer, mi argiles. C'étaient les royaumes grecs, le syrien et l'égyptien, mal soudés l'un à l'autre.

Une pierre est lancée, non de main humaine. Ce sont les Juifs, marteaux de Dieu. Elle frappe les pieds de fer et d'argile, les broie. Du même coup s'écroulent fer, bronze, argent et or. Ils se dispersent et s'envolent comme fait la balle légère sur les aires d'été. Et la pierre grandit, grandit, devient une montagne qui emplit la terre (22).

Ainsi la statue renversée est le signe que l'empire juif va succéder à celui d'Alexandre. Par quels moyens, grand Dieu ? Par une révolution cosmique. Certains rêves sont les aveux des sentiments inassouvis. Voici un jour ouvert jusqu'au fond du juif en armes. Son cœur démesuré est affamé de l'impossible. Il allonge son action de toute celle d'Iahvé, laquelle n'a pas de limite. Il ne peut que retomber cruellement sur le réel. Ses succès les plus inattendus resteront en disproportion infinie de son espoir.

Le second songe, plus mouvant, dit exactement la même chose, mais avec d'autres images. Il paraît se diviser en plusieurs visions, peut-être de plusieurs nuits. Le songeur n'est pas inactif. Quoique endormi, il s'efforce de voir et de comprendre ce que lui montrent « les visions de sa tête ».

Je regardais dans ma vision, pendant la nuit. Et voici les quatre Vents des cieux se ruant vers la grande Mer (23).

(22) *Daniel*, ch. II.
(23) *Daniel*, VII, 2; trad. A. F. Gallé, Paris 1900.

La grande Mer, c'est Tehom, c'est Rahab, la vieille ennemie d'Iahvé, qu'il a vaincue au commencement des temps, mais qu'il n'a pas anéantie, et qui est toujours prête à vomir des monstres contre lui.

Les quatre Vents donnent naissance à quatre Bêtes qui s'élancent de la Mer. La première est le Lion ailé de Babylone. Le songeur le suit des yeux jusqu'à ce que les ailes lui soient arrachées et qu'il soit redressé sur deux pattes, apprivoisé. La seconde est l'Ours de Médie et de Perse. Il tient dans sa gueule, entre ses crocs, trois côtes. Des voix disent : Hardi! Mange beaucoup de chair! — Le songeur regarde. Voici que sort Alexandre le Grand, une Panthère à quatre têtes et quatre ailes, car autant de royaumes sont issus de lui.

Le songeur sonde les visions nocturnes. Et voici la dernière Bête, la plus affreuse, le roi de Syrie.

Elle a double dents de fer, longues ; elle mange, broie et des pattes écrase le reste.

Elle a dix cornes, dix rois successifs. Ah !... Voici que pousse une petite corne, Antiochos, le Dieu Manifesté, qui profère de grands blasphèmes.

La mesure est comble. Dans le songe, voici des trônes qui s'apprêtent pour le grand jugement. Un vieillard chargé de jours vient siéger : Dieu.

Son vêtement est blanc comme neige, le poil de sa tête comme laine pure. Son trône est flammes de feu, les roues feu ardent. Un fleuve de feu jaillit et coule devant lui. Mille milliers le servent, une myriade de myriades se tiennent devant lui.

Le jugement a lieu. Des livres sont ouverts. La Bête redouble ses bravades et ses cris d'orgueil. Elle est tuée, dépecée, brûlée au feu d'Iahvé. Les autres bêtes sont gardées vivantes pour le suprême assaut qu'Ezéchiel a prédit.

Maintenant, maintenant est arrivée l'heure juive ! L'avènement d'Israël a lieu. C'est la vision à jamais fameuse d'où

bien plus tard naîtra un être divin qui la réalisera d'autre façon.

Je regardais dans les visions nocturnes. Et voici venir, avec les nuées du ciel, comme un fils d'homme. Il arriva jusqu'au Vieillard, devant qui on le fit approcher. Il lui fut donné empire, gloire et royauté, pour que l'adorassent tous les peuples, les nations, les langues, que son empire fût un empire éternel, qui ne changeât point, et que sa royauté ne fût jamais détruite. Mon âme, à moi Daniel, se rétracta en son fourreau, tant m'effrayaient les visions de ma tête.

Ces lignes oraculaires auront leur propre destin. La nue qui monte dans le songe est grosse d'un dieu futur. O dormeur à demi expiré, tu ne sais pas ce que vient d'exhaler ton front brûlant! Voici apparu pour la première fois, créé au sens humain, l'homme céleste de saint Paul qui doit venir et à qui est remis le Jugement du monde, le mystérieux *Fils de l'homme* qui, après saint Paul, parlera et agira dans les évangiles. Il y a ici plus qu'une prédiction fatidique. Il y a le blême linéament d'un être spirituel. Il importe d'en marquer le contour fuyant.

Un *fils d'homme* (*bar enâsh*), dans la langue araméenne où est notée la vision, est l'expression usitée pour dire un homme. Le dormeur ne voit pas précisément un homme. Il voit une figure de songe qui est *comme un homme*, alors que les précédentes étaient comme des bêtes. L'empire nouveau qu'elle symbolise diffère donc des empires déchus autant que l'humain diffère du bestial. Cette figure ne sort pas de la Mer, génératrice des monstres ennemis de Dieu. Elle avance dans le sillage des nuées, qui sont le chariot d'Iahvé (24). Ce qu'elle représente n'est donc pas enfanté par l'abîme, mais originaire des cieux.

Que représente-t-elle ? La réponse est donnée clairement à deux reprises. C'est le règne universel des bons Juifs, investis par Iahvé de leur royauté. Ils sont nommés « les saints des *Très Hauts* ». Les *Très Hauts* sont les plus

(24) *Isaïe*, XIX, 1.

hauts cieux de l'astrologie babylonienne. Alors que les peuples païens sont sortis de l'Abîme, les Juifs élus ont une origine très céleste. C'est pourquoi leur règne se confondra avec celui d'Iahvé.

Les saints des *Très Hauts* recevront la royauté et ils posséderont la royauté pour toujours, d'éternité en éternité... Et la royauté, l'empire, la majesté de tous les royaumes sous tous les cieux furent donnés au peuple des saints des *Très Hauts*. Sa royauté sera éternelle, tous les empires l'adoreront et lui obéiront (25).

Voilà ce que représente le *fils d'homme* : la même chose exactement que la Pierre dans l'autre songe. Il est un pur emblème. Il emblématise les saints d'Israël dans leur règne prochain. Il n'est pas un être particulier, il n'est pas un être du tout. Il n'est encore ni un dieu, ni un ange, ni un homme. Il a la même inexistence que les formes irréelles que nous prêtons aux nuages. Il est un signe dans un rêve. La réalité signifiée, se sont les Juifs, les Juifs du parti vainqueur.

Il serait donc vain de scruter d'où venait ce *fils d'homme*, où il se trouvait avant d'être pris dans le train des nuées. Il n'y a pas lieu de lui chercher un nom ni d'aviver ses traits de songe. Le Mardouk de Babylone ou tel mythique héros s'opposant aux monstres primitifs, comme un homme à des bêtes, lui ont peut-être donné sa figure. Il n'est pourtant pas un être mythique lui-même, seulement un terme allégorique. Ce serait un complet contresens de prêter à l'auteur du livre de Daniel l'idée hardie qu'il existe vraiment, dans la très haute sphère, en face d'Iahvé, une sorte d'Homme céleste.

Le contresens pouvait être fait. Il sera fait et il sera d'une magnifique fécondité. Disons mieux : ce sens neuf, osé, théogénique, sera pris par la vision de Daniel. Les textes sacrés ne sont point choses mortes, arrêtées dans une seule manière d'être. A force d'être pressés, remâchés,

(25) *Daniel* VII, 18, 27.

médités, repensés, ils changent, prolifèrent, ont d'étonnantes poussées. Ils rendent autant de sons qu'ils frappent de têtes mystiques. Bientôt on ne sait plus ce qu'ils ont d'abord voulu dire. Il vient un splendide faux sens qui parle mieux au cœur que le sens original et le fait oublier.

Le livre de Daniel fut mis en état de fructifier dans les têtes. Il fut admis d'emblée parmi les écrits sacrés qui faisaient suite à la Loi et aux Prophètes. On lui fit place entre le rouleau d'Esther et le rouleau d'Esdras. On le regarda comme le plus secret trésor d'Israël, le livre qui révélait *jusqu'à quand.*

Les espérances fantastiques dont il est le témoin ne pouvaient d'aucune façon être accomplies. Le précaire royaume juif qui finit par se constituer à la faveur de l'anarchie syrienne dut peut-être son existence au rêve surnaturel des premiers jours maccabéens, mais il n'en fut aucunement la réalisation. Qu'importe ? Une prophétie à laquelle on s'attache ne sera jamais prise en défaut. Les oracles non accomplis sont constamment réajustés et donnent lieu à de nouvelles révélations. Le livre de Daniel est au point de départ d'une longue littérature de fin du monde.

L'autre développement est plus prodigieux. Un rêve de Daniel prendra tant de consistance dans les âmes qu'il deviendra la vision primordiale sur quoi est fondé le christianisme. L'*Homme sur la nue*, tissé dans l'étoffe des songes, deviendra le Fils de l'Homme, Jésus, l'être divin le plus effectif, le plus conquérant, le plus rayonnant de puissance. La clef des songes lui a ouvert la céleste carrière.

Si on mesurait la gravité des événements à leurs conséquences les plus lointaines, il n'y aurait peut-être pas dans l'histoire universelle d'événement plus grave que le songe que fit, une limpide nuit d'entre les nuits, dans les chaleurs et les parfums de la victoire, près de la muraille du Temple reconquis, un astrologue juif dont on ne sait pas le nom.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

LA PURE, LA MERVEILLEUSE,

LA VICTOIRE AUX GRANDES AILES

—

Composé en août-septembre 1915, pour le premier anniversaire de la Bataille de la Marne des 5-12 septembre 1914.

Prélude dédicatoire pour 1925

A
GABRIELE D'ANNUNZIO

AU POETE ET AU HEROS

AU CRIEUR DU SUPERBE VERS FRATERNEL
« FRANCE, FRANCE, SANS TOI LE MONDE SERAIT SEUL »

AU PLANEUR DES AIRS
AU LUTTEUR DES TERRES ET DES EAUX

A CELUI QUI JAMAIS NE SÉPARA L'ART DE LA VIE
MAIS EN COMBLANT LA VIE DE TOUTES LES FORCES DE L'ART

A CELUI QUI JAMAIS NE SÉPARA LE PRÉSENT DU PASSÉ
POUR TOUTES LES PUISSANCES LES PLUS NEUVES DE L'AVENIR

AU MAINTENEUR ÉBLOUISSANT DE L'OCCIDENT

POUR LE TRIOMPHE DE SA CULTURE
CONTRE LE FLOT DES BARBARIES

ET POUR TOUTES LES EXALTATIONS DE L'ÊTRE
CONTRE L'IDÉAL DU TROUPEAU

JE DEDIE

EN CES JOURS INFAMES DE BÊLEMENTS
D'ABATTEMENTS, DE RENIEMENTS
ET D'INJURES SACRILÈGES AUX DIEUX DE NOTRE SANG

CETTE ODE

CE CHANT SIMPLE ET PRÉCIS
DES FAITS
REVÉCUS PAR LE CŒUR

A LA GLOIRE DE LA BATAILLE
PLUS NÉCESSAIRE POUR LA JUSTICE QUE TOUTE PAIX

A LA GLOIRE DE LA VICTOIRE
AUSSI PURE ET BELLE QUE LA VÉRITÉ

COMME AU PLUS ILLUSTRE DE CEUX
DONT L'EXEMPLE NOUS PUISSE RECREER
L'AME ET LA FOI D'UN VAINQUEUR
POUR LE SALUT DE L'OCCIDENT

(son admirateur son servant)
R. S.

I

Silence... dernière angoisse du destin,
si longue et dure...
Silence d'espérance et de peur,
de foi et de douleur,
silen-ce pur,
silen-ce plein...

Tout d'un coup il s'ouvrit comme un œuf dans la main,
et ce fut toi!

Toi dont on était sûr,
toi que l'on attendait
du fond de notre sang,
toi, toi, que l'on tenait
couvée sous la chaleur du cœur,
entre nos doigts joints
dans la paume...

Ce fut bien toi,
quelque chose d'abord comme une lueur,
de frissonnant, d'incertain,
mais qui bientôt éclata, rayonna
dans une prodigieuse lumière séculaire...

O naissance d'une surnaturelle merveille!
Eclosion attendue, pourtant inconcevable
comme celle d'un ange né du ciel et de la terre!

O double cri de l'âme et de la chair
jailli en un seul cri, un soir, dans nos oreilles!
Nous en fûmes, d'un coup, comblés et allégés
d'un souffle immense...

Délivrance, délivrance!
bondie enfin de sa coque, brisée
d'un retournement de l'être :

Ah! c'est bien toi,
Victoire!
la toujours jeune, éblouissante gloire
de l'Essor éternel, aigle et cygne à la fois,
qui fut de siècle en siècle, de maître en maître,
l'Ange Libérateur...

II

Eve protectrice, Mère renaissante,
L'Eau originaire, la petite Vierge
qui se refait et nous refait toujours purs,
se cache, invisible entre ses berges.

Le Barbare, de toutes ses puissantes
foulées, s'avance,
la sait là, et s'en rit.

Eve, petite Eve,
elle était là, aussi,
sans défense,
Geneviève,
— et la Bête s'arrêta.
Et devant Jeanne, plus tard,
l'Eve de Loire,
— La Bête recula.

Aujourd'hui, aucun nom de chair,
même d'une humble sainte,
n'est sur elle,
sur toi,
Victoire!
La Vierge protectrice nous demeure indistincte
de l'eau nue,
et le ciel,
qu'elle impose de toute sa lumière à la terre,
refoule par elle les forces féroces et obscures.

Eau divine d'un simple ru!
En ses blanches vapeurs
montent, grandissent des ailes suspendues,
mystérieuses, qui sur la Bête s'abattent,
et l'enveloppent dans la stupeur.

Victoire au seul nom d'eau mêlée de terre féconde,
Marne!

La rieuse rivière à son miroir d'argent
finissait une églogue en rires du dimanche,
lorsque, héroïne, soulevée d'ailes immenses
dans l'ouragan de l'Occident,
elle s'unit de leur garde
à l'âme de trois petites sœurs,
trois èves, petites bergères, soudain guerrières,
et jamais plus infranchissable barrière
ne sauva de la horde nos champs.

III

Jeunesse! première des quatre eaux vives irrésistibles!
Aile blanche de tes quatre ailes angéliques,
Victoire!
Vaillance, au pourpre vol étincelant!
Ingénu, intrépide élan
azuré de la foi!
Et l'abnégation suprême, ses battements noirs
qui soutiennent de la mort la course de la vie!
O quadruple vertu du corps et de l'esprit
qui, d'un bond, retourna l'histoire!

Victoire! Victoire!
Joie de te crier
enfin, beauté céleste si humaine!
Joie, joie de t'appeler
d'un nom neuf et clair!
De ne plus courir à perdre haleine
galopant après toi dans la nuit,
mais de te saisir à pleines chairs, d'un poing dur,
par une journée radieuse,
et de te renverser meurtrie,

toute brûlante dans tes ailes
comme sur un lit des dieux!

Les yeux sur les yeux,
la bouche sur la bouche,
blessure sur blessure,
joie, joie! Montjoie!
O mortelle immortelle,
t'échapperas-tu encor de ta couche
en épouse infidèle,
Victoire!

Pourquoi, pourquoi
Nous fuirais-tu encor,
toi que nous avons tant méritée?

Nulle, jamais, fut-elle plus que toi
nous-mêmes? l'éternelle ressuscitée,
si soudaine, si légère,
qui se revigore
de nos terres,
— pour y rester.

Nulle, moins que toi, n'est la furie envahissante
pour le saccage et la rafle d'esclaves,
la démente
à la face insatiable de stupres et de crimes :
Tu ne sais pas vaincre pour le butin
qui tomba toujours de tes mains,
ô insouciante,
ô magnanime!

IV

Je ne dirai point la bataille.
Comment l'oser?
moi qui n'y étais pas;

Moi qui n'en ai pu rien mesurer
mê-me d'une motte à mon soulier,
mê-me d'un mètre de mon pas.

—

Je ne dirai point la bataille,
la gigantesque de huit jours,
et son arc de cent lieues.
L'ai-je vécue de tout mon corps?

Sur quel bord, sur quel bord
de ses quatre rivières
ai-je ouvert d'un flot de mes veines
l'illumination de l'aurore?

De quel droit, de quel droit,
moi, vieux honteux,
si loin sous un ciel bleu à la splendeur stupide,
oserais-je, Héros, avec vous revivre,
des pointes de l'arc à son centre
tendu jusqu'à se rompre,
votre triomphe!

— Lorsque vous relançant
par myriades de flèches vivantes,
vous avez dégonflé le monstre de son ventre,
cloué au sol par votre exploit.

Je ne dirai point la mitraille,
les victorieux, secs et claquants abois
de nos canons, comme des chiens étiques, frénétiques
et bondissants;
Ni les grêlons croulants des nuées noires
ennemies, et les entonnoirs
des cratères jaillissants
de fumée, de feu, de boue et de sang.

Je ne dirai point les entrailles
au sac crevé sur le pantalon rouge,
quand il servait de cible enflammée à l'obus;
Leur pourriture chargeant le vent du soir,
et les appels sans fin des plaintes dans la nuit.

Ni l'orage,
ni le charnier fumant,
je n'ai rien vu, rien entendu,
(ah! s'il fallait des yeux pour voir!)
que le flot, éternel, qui se dresse,
et qui s'écrase
contre un autre flot au rivage,
sous l'immuable firmament...

V

Et pourtant je l'ai vue,
je l'ai vue, là, tout entière,
sur le corps du martyr, mal sauvé de l'enfer.

Je l'ai vue dans son bloc de boue,
comme s'il portait jusqu'au cou
toute la bure du champ puant
où il collait de tout son sang.

Je l'ai vue sur la main blême qui pendait du drap,
avec les bleues rivières des veines,
qui se croisaient, se liguaient, se gonflaient,
pour arrêter la mort d'un même flux battant.

Je l'ai vue dans ses plaies et leurs cratères béants,
je l'ai vue dans ses yeux aux ciels démesurés
où l'angoisse et l'espoir luttaient des mêmes nuées
qui se déchirent dans le vent.

Puis je l'ai ouïe, je l'ai ouïe
dans les cris
du martyr,
quand de la nappe longue de ses gémissements
ils crevaient
en bulles fétides sur un marais.

Et je l'ai ouïe davantage encor
dans l'immense silence de son corps,
étendu immobile
comme la plaine même déserte
sous les menaces invisibles,
et où il suffisait d'un souffle, d'un soupir
pour qu'éclatât le grand secret.

Pleurer d'entendre, pleurer de voir,
est-ce souffrir?
Et qui n'a la bataille souffert
jusqu'à mourir,
Sera-t-il jamais digne de vivre
de sa gloire?

Ah! l'holocauste des martyrs,
Quelle bataille le vaudra jamais?
— et pour quelle vie,
Seigneur, quelles vies!..

VI

Mais autant qu'eux, je t'ai vue, entendue
en moi,
Victoire!
Au delà de toute souffrance,
au delà d'une mort, toute apparence,
au delà de leur sombre hasard.

Plus qu'eux, peut-être, je t'ai voulue,
créée, justifiée en moi, au delà de moi,
Victoire!
Et du plus loin de ma jeunesse, je te salue,
immatérielle, et comme née de mon âme.

Tu n'aurais pas été par eux
conquise dans ta chair,
si tu n'avais, Ange de l'esprit,
en moi,
grandi
de toutes tes ailes.

Que peut-il être de vie
sans toi,
Victoire!
Sans toi qui la soulèves au-dessus d'elle-même,
rien que pour son plus humble salut.

On est mort
quand la vie ne court,
à travers la mort,
au laurier.

Hélas! combien de nous,
comme en un puits
au fond de soi,
avaient cru leurs mâles vertus
noyées,
avant que n'en surgît,
forte et nue,
sous les brusques pierres du barbare,
ta lumineuse, glorieuse Vérité,
Victoire!

Vérité de raison sur vérité de foi,
tu nous rendis fort notre droit,

Marne sublime, suprême Vérité,
ô chef-d'œuvre de nos batailles.

Toi, toi,
dans un rétablissement,
d'un coup de rein,
redressement naturel de l'être,
tu fus sublime comme on est honnête,
sans y penser, et sans un geste vain.

Ce juste sens du moindre geste,
ce scrupule dans la conscience :
Plus de bretteurs sur un tréteau,
plus d'honneur flambant pour un nez,
plus de dentelles, plus de parades!
La fougue déchire ses fanfreluches,
et l'audace jette ses plumets.

Ah, tu étais moins belle,
Victoire!
quand tu piquais en l'air sur la pointe des sabres
de grands chapeaux.
Panaches de Valmy,
soutaches d'Austerlitz,
tous leurs déguisements s'évanouissent
au pied de ta vérité nue,
La Marne!

VII

Simplicité, sincérité.

Mais rien ne les eût dépouillées
jusqu'à leur pure nudité,
sans cet enthousiasme de la flamme,
flamme plus forte que tous les feux,

qui t'enveloppa, qui te porta, te pénétra,
Victoire!

Flamme qui meut les grandes ailes de l'Ange,
Flamme bénie entre toutes les flammes,
Flamme, la Vierge-Mère du monde!
Flamme rayonnante du dedans,
flamme allègre, flamme contenue;
Toute sa chaleur était clarté,
toute sa lumière était gaîté
qui dirigeait ta marche au but
dans une ivresse miraculeuse!
Flamme sainte, d'où tu jaillis par le miracle,
ô merveilleuse,
qui enfantant l'Esprit des cœurs,
seule, d'âge en âge, nous a sauvés toujours,
Flamme, Flamme! la toute-puissance de l'Amour!

Esprit des chefs, cœur des soldats.
Chacun d'eux en s'oubliant
devenait plus sûr de son frère;
Chacun était de cet oubli
devenu plus sûr de soi.

Chaînes de cent lieues humaines
où dans la fusion nul défaut
ne mit une paille.
Chaîne libre où tout anneau
faisait de son lien fraternel
la tactique même du combat.

Quel acier brûlant fut trempé
à de plus gran-des sources de l'âme,
en ces profondeurs où l'idée
crée la vraie victoire de l'amour?

Il faut aimer pour vaincre la mort,
il faut aimer pour que la mort soit vie.

VIII

Ah! que notre âme se remémore
ce qu'elle était pour nous avant toi,
Victoire!

Ces affres continues
dans un lent traînement de nos jours.

Et nous composions avec elle
comme si elle avait une existence.
Elle arrivait à prendre forme
sous nos hommages.

Notre faiblesse la rendait forte.
Et plus nous croyions l'attendrir
de nos pitoyables images
de vaincus,
plus elle nous enfonçait, lambeau par lambeau,
vivants,
dans la terre.

Ah! toutes ces commémorations
qui ne soulevaient la pierre
du tombeau
que pour y entraîner la vie même!

Et voici maintenant la résurrection,
Victoire!
toute la vie resurgie du champ
d'un trait de l'alouette qui gagne l'azur.

Victoire de l'Alouette! la victoire bénie!
Elle nous rendit la foi,
elle nous rendit l'amour,
elle nous rendit l'espoir,
elle nous rendit la vie.

Où est notre pâle existence?
Nous n'en avons déjà plus conscience,
tellement la Mort est par l'Amour
vaincue,
tellement la Vie nous porte au delà,
au delà de tout, ce que nos yeux peuvent voir.

Victoire! Victoire!
Plus loin que tout nuage,
désormais la route est tracée :
De nos sillons et de nos peines
nous saurons prendre notre élan
pour nous élever droit dans les airs.

Et nous garderons entre terre et cieux,
suspendue,
par toi,
Victoire!
notre âme comme un point mélodieux,
toujours plus haut dans les clartés sereines...

ROBERT DE SOUZA.

LA TÊTE DE VACHE

—

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux...

CH. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal.*

Il entendit un pas s'arrêter derrière lui. Il ne se retourna point. Il l'avait vu venir de très loin sur la berge plate et sinueuse : point noir cheminant comme un insecte entre le gris de l'eau et le vert de la prairie. Un chien ? un homme ? Plus distinct, l'insecte avait deux antennes : le blond réseau d'une épuisette, le scion effilé d'une canne à pêche. A cinquante mètres, c'était un homme, à dix un enfant : cela avait sa taille. Garçon ou fille ? Il ne savait.

— Ça mord ?

Il secoua la tête. Claire, nette, la voix interrogatrice, rabattue par des épaisseurs d'air qui mettaient au-dessus de la vaste campagne une immense calotte d'azur, s'était perdue avec un rire sur l'eau courante. Vexé, il rougit, regardant piteusement, au bout du long fil de sa ligne que le vent gonflait comme une voile, le flotteur de liège, inerte sur le flot berceur.

Un moment passa... *On* le regardait pêcher. *On* voyait qu'il ne prenait rien. Cela gâtait en une minute toute la joie qu'il avait d'être là, au bord d'une rivière, les chevilles dans l'herbe, échappé de la veille au travail abrutissant du Lycée, aux obscurités sans horizons de la grande ville.

Les pieds, derrière lui, ne reprenaient pas leur marche. Il n'entendait pas ce martellement sourd de la terre que, si léger soit-il, l'oreille surprend au bord de l'eau. Pour faire démarrer l'importun, il se retourna. C'était une fille : jupe, cheveux longs. Hormis cela, rien n'indiquait son sexe. Sa

face ronde, ses jambes nues étaient hâlées et dures, son corps sans relief sous une robe de toile déteinte et trop courte. Sa main forte tenait à la fois la lourde perche de l'épuisette et le roseau d'une grosse canne. Son épaule ne faiblissait pas sous le poids. Tout un attirail pendait enfilé à l'autre bras : un panier où reposaient des chaussures sur un vieux caban roulé, un arrosoir, et elle tendait encore vers lui un filet cerclé de jonc, plein de luisances brunes, de nacre, de soubresauts brusques : sa pêche à elle. Mais elle ne se moquait pas. Il s'était trompé. Elle riait seulement de plaisir, les yeux fiers entre les mèches brunes de ses cheveux dénoués.

— Qu'est-ce que c'est... les poissons ? demanda-t-il.

Elle répondit :

— Des gardons.

Alors, il ne put résister. Il jeta sa canne sur la berge, s'avança vers elle et se pencha sur la bourriche : ils étaient six à nageoires d'un rouge de corail, à dos bruns, dont l'un vivait encore. Il respirait vite, avec un petit bruit d'eau, en rassemblant ses forces. Son ventre palpitait, se moirait de bleu et de rose, puis, se tendant comme un arc, il sautait jusqu'en haut de la prison de corde, retombait à plat, vaincu. Le regard du garçon quitta ce petit drame pour la main qui tenait le filet, courut sur le bras à la manche retroussée que l'anse de l'arrosoir ne faisait point fléchir, monta jusqu'à l'épaule ferme et ronde que moulait la robe mince, s'arrêta sur le visage aux yeux brillants. Ils s'entre-regardèrent, se jaugèrent.

Elle ne lui demanda pas qui il était. Elle s'en doutait à sa veste rayée de rouge et de noir, à sa culotte blanche, qui, bien que fanées et trop courtes, mettaient auprès de la rive une élégance inaccoutumée. Un Parisien, bien sûr. La saison d'été amenait des locataires dans les châteaux environnants, dans les maisons bourgeoises, même chez les petites gens. Ils changeaient chaque année, mais on les devinait toujours à leurs façons et à leur mise.

Elle le trouva à son goût. Dans l'échancrure du col Danton, sa chair asphyxiée de petit citadin avait la délicatesse d'une chair de femme. Il était très blond, mince, avec des yeux gris, ni méchants ni hautains. Par orgueil de le connaître, aussi par soumission de petite femme, elle eut envie d'être gentille. Lui n'en pensait pas si long, seulement : « Elle n'est pas poseuse », puis : « Elle est du pays. Elle sait pêcher le poisson. » Il avait l'habitude de ces amitiés éphémères nouées sur les plages.

— Je me lève de bonne heure, dit-elle. Dans la journée, on a besoin de moi. Maintenant, il faut que je rentre... Il est déjà tard... Demain, viendras-tu ?

Il dit : oui, sans la regarder, d'un coup de son menton pointu. Dans le silence, une promesse s'échangea. Alors, elle continua sa route. Quand elle fut un peu loin, elle se pencha sur un trou et cria joyeusement :

— Oh ! y en a-t-il, des belles brèmes !

L'eau porta jusqu'au garçon, en la berçant, la voix cristalline, qui sembla sortir du Cher.

Si bonne heure qu'elle arrivât, le lendemain, avec ses perches sur l'épaule et son attirail au bras, elle le trouva là, tout frissonnant dans le matin bleu. Le soleil invisible caressait là-haut les coteaux roux. Civray, accroché à la colline, étincelait. Mais en bas, la nuit traînait encore sur les prairies plates. Le fond de la vallée se perdait dans la brume. Le ciel, la flaque sinueuse de la rivière, les lointains bouquets de peupliers, les fermes sur des vallonnements doux que séparaient des routes pâles, tout était de ce bleu particulier, un peu gris, un peu mauve, transparent et fumeux, qu'on ne voit qu'à l'aube. Et tout près, autour des deux enfants, l'air aussi était bleu, d'un bleu froid d'aquarium. Le Cher, poussé par le vent précurseur de l'aurore qui le talonnait, se soulevait en une multitude de petites vagues et clapotait sous les roseaux de la berge. Les joues du garçon étaient livides. Stoïque, il recevait sans broncher sur sa chair trop tendre l'âpre et cuisante blessure du froid, que la

brisé mordait et fouillait. La fillette aussi était moins brillante, mais, tout de suite, elle s'activa, froissant de ses pieds des menthes sauvages. Déchargée de ses fardeaux, elle enroula autour du scion flexible de sa canne la résistante soie verte de la ligne, ouvrit une boîte de fer percée de trous, accrocha l'appât à l'hameçon, lança le tout dans la rivière d'un poignet vigoureux, ficha la pointe effilée du roseau dans la terre molle, puis, d'un bond souple, vint à son nouveau camarade.

— Avec quoi pêches-tu ?

— Avec de la pâte, répondit-il.

La toute petite bouche, à la lèvre inférieure renflée, de la fillette fit une moue dédaigneuse.

— Tu ne prendras pas grand'chose avec ça... des ripes... des ablettes. Pour le gardon, faut l'asticot.

Et sans remarquer la grimace dégoûtée du garçon :

— Fais voir...

Elle amena à elle la ligne, l'examina avec une gravité de vieux savant.

— Ton *nain* n'est pas bon, décida-t-elle.

De ses doigts bruns, un peu forts, mais habiles, elle l'arracha, courut à sa trousse de toile grise ouverte sur l'herbe, choisit un hameçon doré, en assouplit le crin à la chaleur humide de sa bouche, l'attacha et, complaisamment, le garnit d'un asticot.

— Voilà, fit-elle avec un petit air délicieusement suffisant. Je t'ai mis un *irlandais*. Avec ça, tu vas prendre de suite du gardon.

Puis elle enleva ses espadrilles, qu'elle rangea soigneusement dans son panier, posa sur le gazon rude deux pieds agiles couleur de cuir : elle était prête. Mais avant de reprendre sa ligne, elle se saisit encore de l'arrosoir, y plongea la main, et lança à poignées actives une boue laiteuse qui troubla l'eau.

— J'appâte, dit-elle en réponse au regard interrogateur

du garçon. Du lait caillé et des raclures de blé que je vais chercher au moulin. Je gratte avec mes ongles...

Elle expliquait à phrases courtes que coupait son geste. Le soleil qui montait la dorait toute et, dans l'effort qu'elle faisait, son corps long se cambrait. La jupe trop courte d'une robe de rebut consacrée à la pêche découvrait par moments, très haut, ses jambes, mais sa peau hâlée la vêtait et ses membres étaient si fermes et si lisses qu'elle restait chaste. Instinctivement, d'ailleurs, malgré sa hardiesse de garçon, elle évitait toute attitude équivoque. Maintenant, ramenant sa jupe autour d'elle, elle la pinça entre ses genoux ronds, s'avança sur une pierre plate avec un rire héroïque au dur baiser de l'eau sur ses orteils, et ils se mirent à pêcher côte à côte, lui un peu en arrière, sur la terre sèche.

— Tire !... mais tire donc ! .. Ça mord...

Trompé par l'effort de la proie qui résistait, battant l'eau de sa queue, le garçon cria :

— Un gros !

Sur l'herbe, ce n'était qu'un goujon. Encore une fois, elle accrocha l'asticot. Puis, au troisième poisson, elle lui passa la boîte. Un instant, le garçon resta immobile devant cet amas de petits vers blancs, gonflés de pourriture, qui s'agitaient en cadence entre les parois de fer, d'un rythme rapide, incessant, désespéré et rebutant. Maladif, avec des faiblesses physiques qui lui venaient d'un sang trop pauvre et d'un estomac débile, l'enfant de la grande ville avait de ces répugnances que ne connaissent pas les campagnards. Pourtant, il ne pouvait avouer cette infériorité. Son orgueil de mâle s'y refusait. Tournant le dos à la fille, il fouilla dans la poche de sa veste rayée et en sortit des gants.

S'en aperçut-elle ? Elle n'en montra rien. Les petites filles tourangelles ont une réserve qui leur tient lieu d'éducation. Il lui sut gré de ne rien dire.

Ils se retrouvaient tous les matins. Comme elle, mainte-

nant, il ôtait ses souliers et il s'amusait de leurs pieds si dissemblables; ceux de la fille impeccables de forme, ambrés, résistants ; les siens soyeux, blafards, laissant transparaître les os et les veines, et roses dès qu'un caillou ou qu'une herbue dure les froissait.

Quand il sut bien pêcher, ils eurent chacun leur place, celle du garçon facilement accessible, de plain-pied avec la berge, comme il seyait à sa supériorité de petit bourgeois; celle de la fille entre deux éminences, au fond d'un trou où elle se laissait glisser sur les reins. Mais tandis qu'elle prenait brèmes et gardons, lui n'amenait toujours que des goujons, ce qui l'humiliait. Alors, elle l'entraîna plus loin, jusqu'à une barque qu'une chaîne amarrait à la rive. Le Cher à cet endroit était profond, verdi par de longues chevelures de végétations aquatiques, qui ondoyaient lentement sous l'épais cristal de l'eau.

— Dans les herbes, on prend toujours du gardon... Monte, dit-elle, en sautant dans la barque qui oscilla sous son poids, envoyant jusqu'au milieu de la rivière un éventail de rides et de vagues.

Mais l'embarcation avait quitté la berge en tanguant sur son amarre. Elle dut lui tendre une main solide aux doigts durs, qui amena si rudement le corps léger du garçon qu'elle le reçut dans ses bras et qu'il la saisit au cou pour ne pas tomber. Elle avait eu un peu peur, car ils ne savaient nager ni l'un ni l'autre, et ils s'embrassèrent, puis se désunirent sans trouble, mais attendris, comme si l'ombre de l'amour, pareille à la brume bleue qui précède le lever du soleil, était passée sur eux. Ils s'installèrent à chaque bout de la barque, la fillette pensive avec, au cœur, la douceur de cette chair fine, le garçon, un goût de menthe sauvage aux lèvres et, sur sa tendre poitrine, le moule du corps rigide aux mystères pressentis. Sans se regarder, ils se voyaient, silhouettes obscures sur l'étincellement aveuglant de l'eau, elle belle comme une statuette, son pied nu agrippé sur le bois mouillé de la barque, sa pauvre robe plaquée sur ses formes robustes, les

cheveux aux joues ; lui fragile et joli comme une fleur de serre et pourtant déjà homme, avec ses clavicules saillantes qui annonçaient des virilités futures.

« Il a les yeux gris comme cette mouette qui passe », pensa-t-elle. Et elle suivit d'un œil amical l'oiseau de la belle saison qui remontait de la mer lointaine, piquait vers l'eau douce et y trempait son aile rapide.

« Qui est-elle ? » se demandait-il. Peut-être une sirène de la rivière.

A vrai dire, il n'avait même jamais bien vu son visage, toujours voilé de ses cheveux qu'elle rejetait sans cesse en arrière, qu'elle tentait parfois d'attacher avec une tige des houblons sauvages qui enguirlandaient la rive et que le vent ou ses gestes dénouaient aussitôt.

— Tu comprends, avait-elle expliqué, je ne peux venir qu'au petit matin. Dans la journée, on a besoin de moi. Alors, sitôt éveillée, j'enfile cette méchante robe et je pars comme je suis. Je me coiffe après, en rentrant.

A travers la grille des mèches sombres, mouillées de brume et d'eau, il n'apercevait que l'éclat des yeux, l'angle d'un sourcil de faunesse relevé à la tempe, une bouche invraisemblablement petite et rouge. Quel âge avait-elle ?

— Quel âge a-t-il ? se demandait-elle. Sans doute est-il plus jeune que moi.

Puis le flotteur du garçon se mit à danser et ils redevinrent enfants.

— Viens vite ! fit-il, la tutoyant, ce qu'il avait évité jusqu'ici de faire. J'en tiens un !

— Attends ! attends ! J'arrive avec l'épuisette, chuchota-t-elle.

Et, doucement, pour ne pas faire chavirer la barque qui penchait sous leur double poids, elle se coula avec précaution à son côté, lui prit la canne des mains, souleva la proie qui sortit du miroir de la rivière dans un éclaboussement magnifique.

— C'est un gardon. Il est beau, dit-elle tout bas en le

replongeant dans l'onde qui redevint silencieuse et polie comme un étain, cachant le drame qui se jouait en-dessous.

— Tire-donc ! fit-il à son tour, impatient.

Mais la bouche de la fillette s'étira de biais, malicieusement. Elle souriait ainsi, drôlement, d'un seul côté, ce qui fichait le sourire comme une flèche dans sa joue ronde. Les yeux fixés sur la ligne, elle la souleva encore et encore réapparut le captif qui battit l'eau si éperdument qu'il sembla se multiplier dans un jaillissement d'étincelles, de nacre, de luisances vertes et de matités noires. Mais déjà le combat qu'il livrait avec la destinée était moins furieux. Il y avait un consentement dans sa défense. La main experte le laissa retomber, et ainsi le jeu se renouvela, éveillant dans les yeux de la fillette l'orgueil de l'Eve future. Attentive, le sourcil relevé, la pointe de sa langue au coin de sa bouche, mi-cruelle, mi-rieuse, elle surveillait sa proie. Quand elle la jugea assez fatiguée pour ne pas rompre d'une secousse l'attache fragile du crin, sans la quitter de l'œil, elle chercha de sa main gauche, à tâtons, l'épuisette posée près d'elle, s'en saisit, l'avança, l'inclina sur le flot. L'autre main, d'un geste doux et sûr, attira en droite ligne le poisson étourdi qui affleura l'eau, la coupa d'un long sillage en une course passive et folle et tomba dans le filet de la femme.

Le garçon, alors, reprit sa respiration suspendue et bondit de joie : la barque tangua, plissant la rivière de cercles nombreux, chevauchés, pressés, qui coururent au loin toucher l'autre berge avec les exclamations des deux enfants.

— Ça mord ? demanda sans s'arrêter un pêcheur qui passait silencieux, son attirail sur le dos, les pieds chaussés d'espadrilles.

— Ça mord, répondirent-ils ensemble, joyeusement.

Et ils écoutèrent le son clair de leurs voix unies qui filait au ras de l'eau avec une fragilité de petite chose déjà morte dans l'immensité du vaste paysage.

Si loin que portait le regard, les prairies maintenant étaient vertes. La brume reculait au fond de l'horizon devant l'apothéose du soleil. La coque noire de la barque semblait flotter sur des feuilles de roses. Roses étaient les joues du garçon, sertis d'un fil d'or les contours bruns de la fillette : ses cheveux en paraissaient blonds, comme s'ils eussent l'un et l'autre employé quelqu'un de ces fards, quelqu'un de ces procédés savants qui créent ou accentuent la beauté. Ils s'étaient remis à pêcher. Le filet s'emplissait de poissons. Le soleil montait encore. En face d'eux, le bord plus élevé, escarpé, bossu, avait des trous hérissés de roseaux où se cachait la poule d'eau. Le jardin sauvage de la rivière, sorti de l'ombre, étalait sur des paliers et des promontoires des thyrses violets et des corymbes d'or. Cela sentait l'amande amère, et la première chaleur du jour vaporisait encore une odeur dominante, un peu fade, de marée sans sel et sans iode, mais saine et vivifiante, qui montait de toute cette eau coulante, de toutes ces plantes, des grèves en miniature coupant la rive, du poisson qui mourait lentement dans sa prison de corde. Les deux enfants emplissaient leur poitrine, et cet air pur les grisant, ils demeuraient silencieux, regardant auprès de leur flotteur quelque branche d'arbre morte, quelque algue affleurant la surface liquide et que couvraient de gaze bleue les ailes métalliques d'une centaine de libellules posées sur ce perchoir flottant.

Puis, toujours trop tôt, l'heure arrivait, apportée par la brise du village proche. Ils en comptaient les coups lents, ouatés par la distance, qui s'attardaient dans l'air avant de s'abattre sur les prés comme du linge qu'on étend. Ils espéraient s'être trompés et pourtant, sans attendre, la fillette rangeait sa ligne, partageait la pêche, tirait sur la longue amarre de la barque pour la ramener au rivage, sautait sur l'herbe et aidait le garçon à descendre, car il s'écorchait toujours les pieds sur les pierres, ce qui le rendait prudent et gauche.

— Mon père est aviateur. Es-tu jamais montée en avion? fit-il. Moi, si.

Et il fut relevé de son humiliation de n'être pas, à la pêche, le plus adroit et le plus brave. Mais elle disait d'un petit ton impatient :

— Il faut que je rentre.

Et elle partait sans se retourner, dans le bruit décroissant des chocs de son arrosoir vide contre les deux perches installées au creux de son épaule.

Il ne lui demandait pas où elle allait, ni pourquoi il fallait qu'elle rentrât tous les jours à huit heures. Il savait qu'elle réapparaîtrait le lendemain à cinq. Çela lui suffisait. Mais un matin, un poisson mystérieux, qu'on ne vit pas, emporta la ligne et la moitié de la canne du garçon.

— Tu viendras chez nous, tantôt, en chercher une autre, dit-elle en guise de consolation.

Montrant de la main le clocher qu'on apercevait au-dessus des peupliers, elle expliqua :

— Il y en a de toutes les grosseurs, de toutes les tailles, des jaunes, des noires... Tu pourras choisir.

— Ton père en vend donc ?

— Pas mon père : il est mort à la guerre. Mais mon grand-père les fabrique et ma mère les vend. Tous les pêcheurs du pays viennent chez nous chercher des *nains*, du blé cuit, des asticots... Une vieille maison auprès de l'église... Tu trouveras bien... Et puis, si tu ne trouves pas, tu demanderas Yvette Formont... Tout le monde nous connaît. Yvette, c'est moi.

— Tiens, c'est vrai, je ne savais pas ton nom.

★

Quand la glissante torpédo s'immobilisa dans un arrêt insensible devant l'entrée du petit magasin hérissé de cannes à pêche comme la hutte d'un fils du Ciel, des visages curieux se penchèrent aux fenêtres des maisons voisines. Un adolescent en descendit, nu-tête, cheveux dorés, entière-

ment vêtu de blanc, chaussé de cuir fauve, de cette élégance difficile à réaliser pour qui n'y est pas accoutumé dès la naissance et réside dans l'extrême impeccabilité des vêtements, la richesse de l'étoffe, la sobriété des détails, l'aisance du port. Au volant, une jeune reine de dix-huit ans, le front ceint d'un bandeau et qui avait les mêmes yeux gris mouette que son frère, dit très haut pour surmonter le ronflement monotone du moteur :

— Dans une demi-heure, Claude. Je te prendrai en repassant.

Elle était déjà loin, évanouie au bout d'un appel de trompe, laissant derrière elle — nouvelle ambroisie — une âcre odeur de graisse et d'essence. Il disparut dans la boutique après s'être, d'un coup d'œil, assuré qu'il ne se trompait pas. C'était bien là : une très vieille construction, morceau d'abbaye que la rue avait coupée en deux. La fabrique s'y étalait à l'aise. D'un côté l'atelier traversé de courroies, de machines, encombré de paquets de bambous arrivant directement du Japon et qui avaient encore leurs feuilles ; de l'autre, le magasin de vente, obscur, tapissé de cannes à pêche. Tout d'abord, venant du dehors ensoleillé, il ne vit rien dans cette sorte de cave, et la jeune femme en noir apparue au seuil de l'arrière-boutique resta, elle aussi, une seconde interdite devant cette apparition immaculée, presque immatérielle. Très vite, il la discerna, la reconnut : en deuil, c'était la mère de sa petite amie. Elle lui ressemblait vaguement, bien qu'elle eût des yeux bleus touchants, meurtris par la vie.

— Mademoiselle... mademoiselle...

Il avait oublié le nom de famille.

— C'est ici ? demanda-t-il avec aplomb.

— Yvette ! cria la mère.

— Voilà ! fit une voix cristalline, la voix de là-bas, mais plus forte et qui semblait venir du ciel.

Par un œil-de-bœuf qui donnait sur la rue, elle l'avait vu arriver et elle tardait à descendre, désorientée, troublée à

l'extrême par le changement du petit garçon aux vêtements trop courts de la rivière en cet adolescent en pantalons longs, presque un jeune homme.

« Je l'ai tutoyé ! » pensa-t-elle avec un délicieux effroi. Puis elle répéta le nom inconnu prononcé par la belle jeune fille : « Claude ». Et elle fut brusquement devant lui, après une grêle de ses pieds rapides sur le tournant escalier de bois, causant au jeune garçon le même étonnement, la même rougeur qui leur montait aux joues en même temps. Ça, l'ondine aux jambes nues de la rivière ! la petite sauvagesse aux pieds bruns, aux cheveux libres !

Ce n'était pas qu'elle eût ce qui peut s'appeler une toilette, mais des bas, des souliers, une robe de satinette noire à petits dessins blancs, une collerette d'organdi fraîche repassée, élégante à force de jeunesse. Avec sa jupe à la cheville, ses cheveux bien lissés relevés sur un front blanc et roulés en deux colimaçons sur les oreilles, elle n'était plus une enfant, mais une jeune fille. Tous deux devaient approcher de quinze ans. Ils se regardèrent, horriblement gênés d'eux-mêmes, de l'effet qu'ils se faisaient l'un à l'autre, et se morigénant de leur erreur. Claude, pensant qu'il l'avait tutoyée, en avait aux yeux une buée de dépit. Elle, plus féline, cachait sous un air naturel le contentement secret, très vif, de toutes les privautés qu'ils avaient osées, se croyant des enfants, et qui en faisaient des amis, malgré tout.

Pour le mettre à l'aise, elle lui montra des cannes à pêche et conseilla son choix. Celle-là était trop lourde, bonne pour les amateurs de brochet ; la canne à lancer demandait tout un apprentissage. Celle-ci, en roseau de Fréjus, légère, annelée de noir par les ligatures qui assuraient sa solidité et dont les trois morceaux rentraient l'un dans l'autre, était la canne idéale.

— La pareille à la mienne, dit-elle pour le décider.

Puis elle lui choisit de même sa ligne. Enfin, pour le garder un peu près d'elle avec l'intuition qu'il fallait que

leur gêne tombât, qu'autrement ils ne pourraient se retrouver ensemble sur la rivière, elle lui montra, étalés sous des vitrines plates, toutes sortes d'engins : les petits poissons d'étain offerts aux voracités du brochet et que la ligne habilement déroulée et roulée par le moulinet fait vivre ; d'autres plus brillants encore, un miroir incrusté dans les flancs ; l'hypnotisante hélice que le flot fait tourner au-dessus de trois sournois harpons d'acier ; la mitrailleuse avec sa couronne d'hameçons que prohibent les lois de la pêche à qui n'a pas affermé un des biefs de la rivière. Elle sortit d'un tiroir les *nains* aux noms mystérieux qui laissent loin derrière eux l'humble hameçon d'acier bleui de notre enfance et révèlent toute une industrie nouvelle créée pour des besoins de nouveaux riches et faisant croire à des poissons plus raffinés : le *président* aux reflets bronzés, l'*irlandais* doré comme un bijou, la *cuiller* de la pêche au lancer, pareille à un pendentif avec sa tremblotante pendeloque d'argent ou d'or et son pompon de soie rouge enveloppant le dard perfide. Encore, elle lui expliqua comment l'on apprête le blé qui doit gonfler lentement au four pour s'attendrir sans s'écraser. Elle le conduisit à l'atelier où le grand-père redressait des bambous à la douce chaleur d'un feu de charbon de bois, pendant qu'un ouvrier devant une machine rivait des douilles de cuivre.

Il commençait à s'habituer à son apparence nouvelle, à la retrouver dans la sûreté de sa main brune, la vivacité de ses gestes, la gentillesse de son inlassable complaisance et cette absence de coquetterie qui avait fait d'elle un si agréable compagnon. De minute en minute, elle devenait quelque chose de plus. Il émanait du décolleté de sa robe qui découvrait, au-dessous du hâle du cou, des régions de pâleurs nacrées, de ses bras, bruns seulement jusqu'au coude, et qui sortaient ronds et très blancs des manches courtes, de sa nuque satinée, de ses beaux yeux au regard direct, de l'harmonie jamais en défaut de toutes ses attitudes, un attrait puissant qui était pour le jeune

garçon comme la promesse lointaine d'un beau jour.

— Il y a encore la fabrique d'asticots, dit-elle avec une moue qui rapetissa sa bouche minuscule, très rouge, à la lèvre inférieure renflée et qui semblait un pétale violent posé sur le fruit doré des joues rondes. Mais c'est là-haut, au grenier. Il faudrait monter...

— Montons ! dit-il, petit homme moderne attiré par le jamais vu, par le côté instructif de toute chose, aussi par le désir de suivre maintenant l'ondine partout où elle voudrait l'emmener, comme le brochet arrive droit au poisson à miroir.

Ils sortirent dans une cour intérieure, exiguë, bornée sur ses quatre côtés par les hauts murs aux assises puissantes de l'ancienne abbaye. Là, tout le passé semblait s'être conservé intact depuis des siècles. A l'abri des intempéries, les pierres n'étaient presque pas rongées. Le sol, cuirassé de pavés pointus partagés en croix par une rigole, n'avait pas fléchi. De vieilles portes de chêne à moulures gothiques tenaient encore solidement à leurs gonds de fer. L'escalier seul, large, en spirale et sans rampe, se ruinait. Ils s'y engagèrent l'un derrière l'autre, et Claude devait attendre pour gravir les marches à son tour que le pied ferme d'Yvette eût quitté les planches basculantes qui retombaient à leur place en laissant voir dessous le vide de salles inhabitées où séchaient des roseaux.

Au premier, un balcon couvert d'où l'on surplombait la cour les arrêta. Des toiles d'araignées pendaient aux poutres. L'appui était du même bois puissant, durci et noir, écaillé d'ardoises extérieurement. Les deux enfants se penchèrent. Un rais de soleil oblique descendant du ciel, dont on n'apercevait qu'un tout petit morceau entre des toits, toucha le front doré de Claude, ses blancs vêtements, sa main parfumée et délicate, appuyée de deux doigts au bois poussiéreux.

« Comme il est joli ! » pensa Yvette.

Il incarnait bien, dans ces vieilles choses, le temps présent avec sa fragilité, ses illusions, ses ambitions et ses orgueils, tout cela dont il ne resterait plus tard qu'un peu de cendre, quelques faits, quelques dates. La fillette était plus près du passé. Avec sa tête fière, ses cheveux roulés en casque sur les oreilles, son corps ferme aux seins naissants que la robe plaquait comme une cuirasse, ses yeux ardents à la pensée simple, elle évoquait le moyen âge et Jeanne d'Arc, l'héroïsme et la foi, tout ce qui vaut et qui dure. Il la regarda énamouré, croyant voir renaître, de la poussière des moines que son esprit instruit ressuscitait, une sainte Geneviève provinciale veillant à la durée de la France. Elle était autre chose encore ; l'instinct éternel des chairs drues et saines.

D'un bond, elle le précéda sur l'escalier qui continuait vers les combles, mais là, il était dangereux de s'engager. A droite, à gauche, des morceaux de murs s'étaient écroulés, des planches entières manquaient, démasquant le vide inquiétant de la cour qu'il fallait enjamber au-dessus de l'appel du vertige.

— Viens ! cria-t-elle.

Le tutoiement lui revenait aux lèvres. Ne s'étaient-ils pas blottis tous les deux, là-bas, sur la rivière, un matin de pluie, sous son vieux caban ? N'avaient-ils pas, dans la même eau, trempé leurs pieds nus ? N'avaient-ils pas frissonné ensemble sous la même brise, échangé leurs hameçons, partagé les appâts et le poisson ? N'était-il pas son camarade, son ami, son Claude ?

— Viens ! Je sais où mettre le pied sans risque. Je monte tous les jours. N'aie pas peur.

Il revit le sourire en coin fiché comme une flèche dans la joue, le sourcil relevé qui donnait à la fillette un air de faunesse. Il reconnut l'étreinte solide de la main vaillante. Il s'abandonna et elle l'amena à elle, un peu effrayé, mais vaincu, comme elle amenait là-bas, sur la rivière, la proie dans son épuisette. En haut, sauvés, ils s'appuyèrent en

riant l'un à l'autre. Il sentit battre contre son épaule le cœur palpitant de la fillette. Mais elle ne l'embrassa pas, cette fois, parce que, plus précoce que lui, elle savait qu'elle était au seuil de l'amour. Lui le pressentait seulement sans lui donner de nom. Il tournait son joli visage imberbe vers la femme-enfant, comme la fleur mâle du noisetier encore en bouton se penche vers la fleur femelle. Il la trouvait belle, si belle avec son épaule ronde, d'une pâleur rosée et vivante, sortie à demi de la robe noire dans l'effort de la montée et qu'avec l'impudeur de l'innocence elle ne pensait même pas à recouvrir. Il ne sut que lui dire :

— Tu viendras pêcher demain ?

— Oui, oui, bien sûr, dit-elle. Mais viens, c'est là.

Elle ouvrit une porte. La toiture défiait le temps. On l'aurait juré neuve. Ses poutres puissantes, d'une délicieuse couleur havane clair, montaient en faisceaux élancés, comme une nef d'église. En face, à dix coudées, était une lucarne, très large, grande ouverte, où s'encadraient, par dessus les toits, le Cher lointain entre ses prairies vertes, les coteaux roux... Le regard s'étendait jusqu'au pont de Civray, jusqu'au moutonnement confus du bois de Chenonceaux. Et ce fut d'abord ce qui attira l'attention de Claude et l'immobilisa sur place, ce paysage tourangeau, ordonné et riant, tout en demi-teintes, en demi-mesures, parfumé des grâce du passé. Yvette, accoudée tout de suite à l'appui d'où elle plongeait, penchée, sur la rue, se retourna, masquant le pur tableau semblable aux miniatures des vieux missels derrière des portraits de saintes. Et c'est alors que Claude, s'approchant, vit la chose.

Sur un large tamis de fil de fer porté en l'air par des tréteaux était une tête de vache, une tête morte aux cornes coupées, dépouillée de sa peau, une tête livide, verdâtre, plaquée de gris et qui pourtant remuait. Les yeux étaient aveugles, et pourtant les paupières se mouvaient lentement, se soulevaient, retombaient sur un regard hideux. La bouche aux lèvres à demi disparues montrait des

dents épouvantables, jaunes, déchaussées, plantées dans une gencive d'un noir gélatineux et rougeâtre, d'un noir écœurant, et pourtant cette bouche morte, ces dents mortes broyaient encore, par delà la vie, une nourriture immonde de tombeau. Des escadrons d'asticots se battaient à l'assaut de cette chair décomposée, filtraient entre les dents, retroussaient les lèvres rongées, les agitaient de leurs mouvements incessants de germes tenaces qui reprennent substance sur la mort : cycle des éternels recommencements.

Claude, devenu plus pâle que ses blancs vêtements, regardait hypnotisé. Ses tendres yeux gris s'emplissaient d'épouvante. Yvette riait.

— Regarde. Elle remue !

Et complaisamment, disputant avec des claques la charogne aux mouches bleues qui s'élevaient en grondant, elle secoua à deux mains le tamis. Une pluie de larves blanches tomba en dessous, dans un baquet plat. Il en sortait de la bouche pourrie qui les vomissait par grappes, du naseau à demi dévoré qui les extériorisait tristement avec la nostalgie des souffles tièdes sous les gais soleils. Ils coulaient des yeux flasques, larmes repoussantes qui n'attendrissaient pas. En même temps, une puanteur atroce se répandait dans le grenier. La brise qui entrait par la large lucarne, apportant de la campagne proche le frais parfum des prairies, n'arrivait pas à la chasser. Elle s'imposait, lourde, infecte, tenaillante et si forte que Claude eut peur de s'évanouir. Yvette n'en semblait pas incommodée. Ses joues étaient toujours aussi roses, ses prunelles aussi brillantes, ses gestes aussi vifs. Elle s'accroupit, tira à elle le baquet où les asticots dépossédés continuaient leur danse macabre, leur grouillement cadencé, incessant, engendrant la première chaleur de la vie sur la pourriture glacée, et elle se mit à jouer, en emplissant ses mains, les faisant couler comme des perles entre ses doigt bruns.

Sa peau était si lisse et si ferme que ces saletés infâmes ne la salissaient pas. Elles glissaient sur son épiderme comme

sur son âme, sans les entamer ni les troubler. Le poison putride ne s'attaquait même pas à ses robustes poumons qui le rejetaient d'un souffle. Rien n'avertissait cette superbe jeunesse. La mort était trop loin d'elle. Sa vie jaillis-lissante balayait tout, repoussait tout, riait.

Claude de blanc devenait blême, puis gris, du même gris verdâtre que la tête. D'un mouvement peureux, il se défendait des mouches bourdonnantes que les gestes de la fillette éloignaient de leur proie et qui en cherchaient une autre. De sa main fine, à la peau trop tendre, il écartait de sa bouche pâle d'autres mouches blanchâtres, fantômales, qui flottaient dans l'air et qu'il craignait d'avaler. Pour fuir l'odieuse exhalaison, il tentait de retenir son souffle léger, et quand, pour ne point perdre l'existence, il le reprenait, l'odeur rentrait en lui impérieuse, menaçant sa chair délicate qu'elle semblait reconnaître, dont elle s'emparait.

Pourtant, il ne voulait pas faiblir. Son orgueil d'homme était là, qui le maintenait debout, immobile. Quelle lutte! Devant ces viscosités noirâtres, ces lambeaux livides qui avaient été de la peau et du sang, qui avaient vécu, respiré; devant ces vers, déchéance révoltante du sépulcre, quelque chose dans son être débile se cabrait : instinct tout physique de ses viscères fragiles, trop proches de l'anéantissement. En même temps, il se surprit à haïr en Yvette sa robuste humanité. Elle le dégoûtait, lui semblant pomper sa vie dans cette charogne, et même dans sa propre substance.

Elle ne se doutait de rien. Simple, rieuse, et parce que cette ordure étant nécessité de commerce, elle en était vaniteuse, la trouvant belle, elle voulut la soulever, la faire valoir. Elle tourna autour, ne sachant par où la prendre. Les cornes étaient absentes, les dents menaçaient. Résolument, elle enfonça son doigt dans un œil et l'enleva triomphalement en l'air par l'orbite, faisant jaillir de l'autre l'œil un flot de bêtes immondes. Puis, brusquement, elle la lâcha.

— Attends-moi, Claude ! Attends-moi ! Tu ne vas pas savoir descendre...

Il était déjà en bas. Il n'était plus, au bout de la rue où elle arrivait à son tour, qu'un peu de fumée derrière une trompe d'auto. Dans la belle torpédo, Claude, encore tout pâle, renversait son corps mou sur les coussins. Quand il tournait la tête vers sa sœur, il respirait avec soulagement le parfum factice, suave et doux, qui s'échappait de ses vêtements.

Tant que durèrent les vacances, il ne retourna pas pêcher. Mais Yvette ne le sut pas. Elle avait découvert un trou à brèmes, bien meilleur, à deux kilomètres en aval, de l'autre côté du pont.

Quand elle passait devant le vieux balcon de bois où un rais de soleil avait touché le front énamouré de Claude, elle croyait voir, à la place même où la poussière des moines, un instant dérangée, se reformait lentement, briller la flamme de son très jeune amour. Son cœur se serrait. L'ange blanc, aux cheveux dorés, avait mis à cet angle de balcon un chagrin très réel. Mais elle repoussait vaillamment ce souvenir. L'avait-elle même aimé, ce Claude ? Il n'était en somme qu'un petit Parisien efféminé, un bourgeois ridicule qui mettait des gants pour enfiler des asticots !

DOMINIQUE DUNOIS.

LES ORIGINES
DE
L'ART DÉCORATIF EN FRANCE

—

Naturellement ce sont les artistes qui ont commencé. Cette vérité a été légèrement embuée par la critique. Elle demeure une vérité.

Avant que l'étiquette d'art décoratif ait été placée sur les travaux de l'artiste pour l'artisan et les produits d'art de l'artisan, des sculpteurs du temps du romantisme, Feuchères ou Antonin Moine, travaillaient pour les orfèvres. Mais ils expliquaient à Théophile Gautier que c'était pour vivre. Gautier, toujours prêt à citer un nom propre et qui donne souvent à ses héros des bottines de Sakorki et à ses héroïnes des chapeaux de Mme Herbault, leur offre des surtouts de table de Falize ou Odiot, sans spécifier les noms des sculpteurs ou des ornemanistes qui les ont dessinés. Ni ignorance, ni indifférence; cela ne comptait pas dans l'œuvre de l'artiste.

Plus tard vint Bracquemond. Dans les débuts de l'art décoratif, on trouve partout trace du passage de Bracquemond. Le fameux service qui porte son nom et qui apportait des nouveautés de forme et de décoration est relativement récent. Mais avant cet aboutissement, avant, très avant les travaux exécutés pour la villa du baron Vitta, avant les tapisseries des Gobelins présentant à l'artisan des difficultés nouvelles obtenues par eux en réalisations neuves, on trouve partout chez le verrier ou le céramiste des modèles de Bracquemond qui n'ont point été exécutés. Peintre, graveur, décorateur, Bracquemond demeure célèbre surtout comme aquafortiste. Décorateur, il a été singulièrement dépassé.

C'est le sort des précurseurs. On triomphe d'après leurs principes et on les cite le moins possible.

Mais la première réalisation complète, la première grande nouveauté dans l'art décoratif, on la doit à Jules Chéret, qui ne s'éparpillait pas, comme son contemporain Bracquemond, mais créait un genre, qu'il portait presque du premier coup à sa perfection : l'affiche polychrome.

Avant lui, l'affiche illustrée existe en blanc et noir, sans variété.

Une seule a gloire d'œuvre d'art, l'affiche des charbons d'Ivry, qui est de Daumier.

Elle est classique et trop connue pour qu'il la faille décrire.

C'est la seule qui ait caractère d'art. À la vérité, quelques barbouillages, sur les murs et dans les gares, donnaient des indications sur des maisons de commerce. L'affiche d'un chapelier du Boulevard Sébastopol, l'*Hérissé*, une affiche enluminée, parfois poussée à des proportions énormes, pour les magasins à *Jean Bart*. Cela n'avait rien de commun avec l'affiche en trois tons, conçue comme un tableau qu'inaugurait Chéret, quand vers 1869 il composait pour la publication des *Trois Mousquetaires*, réimprimés par un journal de Lyon, un véritable tableau romantique, que l'on peut considérer comme la première œuvre notoire de l'art décoratif actuel, de la gamme d'efforts esthétiques que nous groupons sous cette étiquette.

D'autant plus que Jules Chéret débute en artisan. Ce grand décorateur et ce grand peintre n'est pas venu, comme beaucoup de ceux qui ont suivi, de l'art pur à l'art appliqué. Il est, d'origine, un dessinateur industriel dont la spécialité est de créer des vignettes pour les flacons de parfumerie. Il signale l'essence par un bouquet approprié ; de là des études consciencieuses de la fleur ; de là, aussi, ce goût pour les harmonies données par les gerbées de fleurs des champs qui lui forment une gamme de colorations à laquelle son art pictural est demeuré longtemps très fidèle.

Il apportait aussi un sens neuf et précis de l'élégance parisienne. Il en imprégnait une résurrection de la Comédie italienne. Les affiches de Chéret au cours de sa longue carrière ont bénéficié, à la fois des études du dessinateur qui a accumulé, d'après le modèle vivant, tant de sanguines et de dessins consacrés à capter une attitude féminine, aussi des travaux du peintre qui a orné d'un tel horizon de féerie moliéresque la salle de la IVe commission à l'hôtel de ville, et peint l'admirable rideau du théâtre Grévin. Après qu'il ne créa plus d'affiches, il élargit encore sa formule de tableau de genre inclus dans un paysage, qui régit ses grands cartons de tapisseries exécutés par les Gobelins.

Il est d'ailleurs à noter que la rénovation de la tapisserie aux Gobelins date de lui et de l'effort particulier d'un artisan des Gobelins, M. Gauzy, qui entreprit, à titre privé pour sa joie de transcrire en tapisserie l'affiche de la Saxoléine, y réussit, et soumit son travail à Jules Chéret.

C'est sur ce spécimen que se décidèrent les commandes de décorations de M. Fenaille à Jûles Chéret et leur exécution aux Gobelins.

L'air, le printemps, le bouquet de fleurs des champs entraient par cette fenêtre dans la manufacture un peu moisie par tant de Maignan et de Toudouze. Puis vinrent Bracquemond, Raffaelli et toute la belle série des commandes de Gustave Geffroy.

§

Ni Chéret, ni Bracquemond ne furent amenés à l'art décoratif par les théories et les exemples de William Morris. Henry Cros non plus. Lui, ce fut un artiste qui alla vers la décoration, mais par un chemin particulier, et sans souci de la plupart des postulats de l'art décoratif.

Diffusion de la beauté, à laquelle affère l'affiche de Chéret et la céramique de Bracquemond, ornementation du décor quotidien, embellissement de l'usuel, ce sont choses dont il n'a point cure. S'il admettait la réduction des formes et

des lignes au strict nécessaire, ce serait parce que c'est un Grec par la formation intellectuelle et le choix de ses admirations.

Henry Cros est peintre et sculpteur. Bon peintre ; un portrait de lui-même par lui-même est assez connu pour que cette vérité soit admise ; bon sculpteur aussi. Sa première recherche est de concilier les deux arts, d'où des essais de sculpture polychrome.

La polychromie était alors tout à fait abandonnée. Il existait quelque bustes en marbre de couleurs diverses, de statuettes-joyaux où l'orfèvrerie groupant l'or, l'ivoire, les pierres dures, avait plus de place que la sculpture, des statues de marbre, une statue de Clesinger, dont la nudité marmoréenne, d'un blanc pur, s'égayait de bijoux, métal et pierres de couleur.

Henry Cros peignait le buste et la statue et le bas-relief, colorait des terres, les envoyait au potier. Il y avait bien des mécomptes.

Il enduisait le marbre de cire et peignait sur cet enduit savamment appliqué. Sa technique était multiple et ingénieuse. Il pensa à utiliser la cire pour des masques, des médaillons, des décors.

Ce n'était point absolument une invention, mais il avait ses méthodes pour malaxer la cire, la durcir. La matière était colorée dans la masse, elle était ductile au moment du travail. Elle est durable. La tête de cire du musée Wicar (Lille), dont Henry Cros exécuta une copie pour Alexandre Dumas fils, en est le témoignage.

Cros appliquait son procédé au portrait d'où nombre de médaillons modernes, de profils féminins modelés en cire sur un substrat d'ardoise et de grandes cires décoratives, à sujets médiévaux, où son amour de la couleur pouvait se déployer librement.

Mais si solide soit la cire, elle n'est point à l'abri de la fissure et Henry Cros cherchait une autre matière également fusible et docile au travail, puis acquérant par le

refroidissement une solidité totale, et il créa la pâte de verre.

Les colorations données par cette matière lui fournissaient la gamme de tons solides, sombres, clairs ou transparents qu'il désirait. Elles lui paraissaient propres à traduire le rêve de beauté grecque qui l'emplissait tout entier, toute autre esthétique maintenant exclue. La Fontaine, qu'on admire au musée du Luxembourg, donne la formule la plus définitive de cet art. Ce n'était point, non plus, une invention absolue, Henry Cros prétendait que les anciens connaissaient la pâte de verre, et il avait longuement réfléchi devant les figures d'un cabinet du musée Campana, qu'il déclarait certainement créées au moyen de ce procédé. Mais c'était la restauration d'une matière et d'un procédé dont il ne restait plus trace.

Henry Cros, sauf dans des essais de vases décorés, a dédaigné d'utiliser la pâte de verre à l'art appliqué de créer des coupes, des bols, des sébiles. Il est à la source d'une branche d'art appliqué qui a excité l'attention et se formule actuellement par les œuvres d'un Décorchemont ou d'un Despret.

§

Il n'y avait point d'entente entre Henry Cros et Gallé, qui précisément ne travaillait le verre que pour la formule usuelle. Le procédé de fabrication n'était point le même, Emile Gallé ne se servant pas de pâte de verre, mais colorant la masse du verre ordinaire avec des acides. Cros eût volontiers traité Gallé d'empirique. Ce qui n'empêche point qu'Emile Gallé était un artiste, artiste teinté de littérature, très intelligent, nuancé et souvent animé d'un beau lyrisme familier. Chez Emile Gallé, on peut trouver sinon une influence de William Morris, mais des similitudes de pensée. On peut admettre que chez un esprit aussi préparé que celui d'Emile Gallé, le bon grain de William Morris ait contribué à faire lever les belles moissons qui germèrent dans les champs

esthétiques de ce Lorrain. Gallé avait une esthétique, et en somme une esthétique symboliste.

L'esthétique de William Morris affirme cette particularité d'avoir voulu vulgariser un art noble, délicat et raffiné à l'extrême. Les peintres préraphaélites présentent un singulier mélange de minutie et d'allure synthétique. Personne plus que Rossetti ou Burne Jones ne tente de résumer un sentiment dans une figure de femme d'une attitude simple, d'un seul jaillissement de mouvement.

Traitent-ils un détail qui n'est point physionomique, ils détailleront, décriront, sans rien omettre, les fleurettes dans le gazon. Morris s'inspire d'eux dans une large mesure ; il ajoute à leur littérature sa littérature propre et celle qu'il aime. Dans les *Nouvelles de nulle part*, dans un Londres adorable par définition, qui se compose de nids de bonheur sertis de jardinets merveilleux, les personnages ne paraissent sensibles qu'à la beauté des ustensiles dont ils se servent. Dans la décoration de Morris, ce sont les personnages de la Table Ronde, les compagnons du roi Artus, les dames de la suite de Genièvre ou d'Yseult qui centrent les plats de cuivre ou les tapisseries. Le paon devient un motif usuel auprès du lévrier et de la licorne. Les draperies très simples relèvent parfois du goût grec. C'est de la beauté rare et sobre que Morris veut, non point vulgariser, mais répandre et universaliser. La tentative a réussi, car de même que les peintres préraphaélites ont laissé quelques images de femme, d'une beauté si pénétrante que cela efface toutes les infériorités de technique que leur reprochent de beaux peintres d'autres groupes novateurs, Morris et ses élèves inventèrent quelques jeux de nuance d'un charme neuf, qui perdure et a imprégné longtemps l'art de l'étoffe dans ses dessins et ses harmonies.

Emile Gallé participe de leurs méthodes par son goût et son étude patiente de la flore. Si ses efforts se portent d'abord sur l'art du verre, c'est qu'il a hérité de son père une

verrerie qu'il fera marcher, mais dans le chemin d'art qu'il s'est tracé.

Il trouve d'ailleurs l'utilisation de la fleur et de la plante à l'état embryonnaire. On n'a fait en général de la fleur que des imitations grossières, purement extérieures, papier peint ; l'ingéniosité, quand elle s'y trouve, est uniquement dans la disposition du bouquet. De plus, de même qu'il y avait en poésie des mots nobles et des mots bannis, il y a quelques fleurs que la décoration accueille, les plus connues, mais tout ce peuple de petites fleurs des lisières de forêts, toutes ces plantes des champs d'un dessin si curieux, où la fleur est peu de chose, mais la feuille si variée, le mouvement de tige si ornemental, et les nuances de tant de fleurettes qui se perdent dans les tapis de mousse, qui semblent des papillons ou des colibris qui se posent, et qui paraissent passer si rapidement parce qu'on ne s'arrête pas à les regarder, Gallé en fera un inventaire serré, inventaire de poète, et en même temps que profond, local, car Gallé s'avise, après ses premiers efforts, d'être Lorrain.

Ceci n'a point trait à une esthétique générale. Gallé n'est pas en somme tout à fait un régionaliste, car il pense constamment à la conquête de Paris. Mais, il lui est plus facile d'observer aux entours de sa verrerie. Puis on l'appelle Gallé de Nancy. Puis le milieu est assez favorable pour qu'il se crée, autour de lui, une école de Nancy qui tient, dans notre histoire de l'art décoratif, une place qui sera d'autant plus belle qu'elle sera davantage précisée.

Le pays fournit une contribution à l'histoire du mobilier. Tables, armoires lorraines, judicieuses. Il y a dans le passé un ferronnier, Lamour. La gloire vient du grand art, Claude Lorrain, Callot. Il faut admettre que l'initiative et l'apostolat d'Emile Gallé compte pour beaucoup dans l'éclosion de l'Ecole de Nancy.

Les ressources épisodiques de l'art de Gallé ne sont pas uniquement lorraines. Il a trouvé dans les confins de la Lorraine, aux bords de l'Alsace, des meubles en marque-

terie. Il les a étudiés comme un folk-loriste inventorie des chansons. Il ajoutera le meuble à la verrerie en une série d'efforts parallèles.

La verrerie de Gallé garde sa spécialité. Beaucoup d'efforts ont suivi qui ne gardent jamais l'audace précise de ses belles pièces, cette plénitude d'harmonie colorée, en accord avec la joliesse de la forme habilement dérivée d'un mouvement de tige, d'un galbe de fleurs, caresses aux yeux dans leur joli charme logique. Gallé n'a jamais cru que la beauté décorative consistait dans la réduction des lignes au strict nécessaire. Il est partisan de l'arabesque aussi libre que possible pour le décor du verre et pour le meuble.

Voyez la petite armoire vitrée qui rappelle à l'exposition de Galliera son art de meublier. Sur les parois extérieurs, il a jeté une ronce parsemée d'insectes dont il décrit la structure en détail. Evidemment ce n'est nullement nécessaire, c'est même parasite. Cela donne l'accent au meuble et affirme la personnalité de son créateur.

Mais dans cette activité multiple qui compléta la production de l'œuvre d'art par la création d'une usine modèle, dotée de cours, de leçons formant des élèves pour toutes les branches de l'art décoratif, l'apostolat tient sa place et la littérature. Gallé est le meilleur résumateur de ses tendances. Comme Morris, il a fondé un groupe et, quoiqu'ils soient plus près du moment présent par l'âge, il faut compter, sinon parmi les précurseurs de l'art décoratif, au moins parmi ses vétérans Victor Prouvé, peintre, graveur, décorateur, qui le premier considéra la mode en artiste et créa une robe célèbre, Hestaux, le sculpteur sur bois, Gruber, un restaurateur de l'art du vitrail, qui confère au vitrail, soit qu'il envisage une décoration de monuments publics ou d'église, soit qu'il travaille pour l'ornement du home, une clarté, une souplesse, une richesse captivantes, avec un art tout nouveau à traiter en motifs ornementaux les plombs qui joignent les épisodes de verrerie.

Cette école de Nancy fournit un grand meublier, Vallier. Il est peu connu, pas assez notoire pour Nancy et les groupes lorrains. D'abord sa participation aux expositions a été presque nulle ; puis il a le plus souvent travaillé en vue de commandes précises d'ensembles mobiliers. Il eut le goût des grandes dimensions, de la carrure, de la puissance.

Des buffets de Vallin semblent avoir à leurs parois, au lieu de lignes d'angle, de grands arbres dont les feuillages se rejoignent dans l'ornementation des frontons. Si jamais meubles furent puissamment architecturés, ce furent ceux de Vallin. Cette propension au colossal nuisit à son influence. Les meubliers lorrains, tels Majorelle, défèrent davantage aux leçons de Gallé. Leurs meubles souvent relevés de marqueterie ou de placage de grès, plus maniables et légers de lignes, conviennent davantage à l'exiguïté du home moderne.

§

En 1855, une exposition internationale s'ouvrit au Palais de l'Industrie, construit d'ailleurs à cette occasion. En ouvrant cette exposition, on suivait l'exemple de l'Angleterre qui venait de faire aboutir, pour la première fois, un projet d'exposition universelle. Les collections et les aménagements du Palais de Cristal avaient eu grand succès. Le bâtiment du Palais de l'Industrie était pour le temps spacieux et clair. Le succès fut assez grand pour que la mode des expositions fût admise définitivement.

Parmi les branches d'art appliqué qui datent de cette exposition l'origine de leur évolution, la bijouterie peut être citée en première ligne.

L'art du bijou semblait avoir sombré dans la période révolutionnaire. Ni l'Empire, ni la Restauration, ni la Monarchie de Juillet ne lui avaient porté chance. Ce furent époques de cossu, de présentation de belles pierres dans un sertissement banal, des bijoux tout entiers conçus en valeur intrinsèque. A titre d'exception et dénotant

le passage des dessinateurs romantiques dans quelques ateliers de bijoutiers, quelques broches à claymores et biniou, quelques bracelets émailliés, dans ce bariolage régulier des étoffes dites écossaises, travail à bon marché, fait pour quelques amateurs artistes des villes, Jeune-France ou bousingots ou muses romantiques, antithèse à la grosse, bijouterie d'or, faite pour les campagnes, sur un nombre restreint de modèles.

L'exposition de 1855 apportait comme nouveauté l'orfèvrerie russe. La décoration en était à base de petits vitraux enchâssés dans des émaux de couleur. C'était une grande nouveauté pour des joailliers qui employaient presque uniquement les tons de l'or et de l'argent. Un bijoutier, Massin, se mit à alléger les formes de ses joyaux, à modifier les monotones dessins floraux en cours. Ce n'était point une évolution, mais plutôt une recherche, une inquiétude, une orientation. L'évolution était très lente, lorsque apparut Lalique qui, malgré qu'il fût beaucoup plus jeune qu'un Gallé, doit être compté parmi les précurseurs de l'art décoratif, pour avoir pleinement révolutionné une branche d'art appliqué.

L'influence d'un renouveau décoratif n'est jamais bornée strictement à la série que poursuit le novateur. L'art décoratif vit même un peu trop d'échanges d'idées. Le céramiste qui regarde une verrerie ou un bijou, dont l'intérêt et la nouveauté le frappent, ne l'admire pas simplement en dilettante. C'est un industriel que se demande comment il pourra transposer à son profit, pour sa fabrication, l'idée neuve dont il prend notion. Il en va de même pour tous les métiers d'art appliqué. Les jeux de couleurs et de forme que Lalique faisait converger vers le bijou ont eu leur influence, parallèle à celle de Gallé, pour déterminer dans tous les arts décoratifs un mouvement vers des colorations plus ténues et plus complexes.

Lalique était d'origine un sculpteur. Il ne se bornait pas au travail de l'ébauchoir, au maniement de la glaise. Il cherchait à utiliser les matières précieuses. Un des pre-

miers travaux qui le décidèrent à se consacrer à l'art décoratif, fut la décoration de plaques d'ivoire pour orner un grand portefeuille à gravures. Il tâtonne aussi quelques recherches de verrerie, à la campagne à Clairfontaine, avec un outillage élémentaire. Puis il tente le bijou.

Là aussi, il y eut appel à de nouveaux éléments. Il s'agissait d'obtenir dans des lignes nouvelles une harmonie plus curieuse. Lalique fit appel au nombreuses variétés des pierres de chatoiement réel, mais de valeur secondaire. Cette recherche esthétique s'accordait d'ailleurs avec ses possibilités pratiques du moment, mais où Lalique proscrivait le diamant et la perle, il maniait les émaux et trouvait des flexions ingénieuse à ses lignes et à ses maillons d'or légitimait d'un enroulement de tige et de la présence d'une corolle l'enroulement de métal s'épanouissant en chaton, réalisait le sautoir de fleurs entre-croisées. Les arts décoratifs commençaient à être reconnus par les Salons ; au moins s'ouvraient-ils à quelques artisans déjà célèbres, Thesmar, Dammouse, Chaplet. Les vitrines de Lalique, toujours très entourées, paraient les rotondes, constituaient des points attractifs de la curiosité. La presse soutint le mouvement. Lalique fut servi par l'engouement de Jean Lorrain, dont l'empressement à parler des bijoux de Lalique se manifesta par de nombreux filets.

Jean Lorrain, spirituel, fantasque, féminin, affecté, curieux de tout bruit parisien, de toute élégance parisienne, aimait l'objet d'art appliqué et la fantaisie décorative. Il se rencontrait avec Huysmans, un de ses maîtres, dans le goût du tourmenté et du bizarre. Son logis de la rue de Courty étalait sur ses murs, ses consoles, ses guéridons des ribambelles d'objets disparates. Il enluminait lui-même des sculptures, des bustes de femme égorgée, les trouvant ainsi plus dramatiques, et c'était à crier. Des cravates distinguées, des gilets de velours correspondaient aux vieux brocarts, aux étoffes à galons dorés défraîchis dont il pavoisait ses murs. Il alternait des contes féeriques et des potins, très

attentif à toute nouveauté, se hâtant d'en parler et non sans brillant. Il aimait les bijoux, en portait de massifs, dans le genre des faux bijoux du théâtre. L'art de Lalique le toucha, il en comprit les recherches et la diversité de beauté. Il tâcha d'en transcrire le charme, y réussit quelquefois.

L'art décoratif commençait à compter des champions dans la critique, Victor Champier, Roger Marx, qui, fonctionnaire aux Beaux-Arts, put donner forme pratique à des opinions clairvoyantes. Des revues spéciales se fondaient, telle *Art et Décoration* où Emile Lévy groupait de bons écrivains. L'écrivain allemand Meier Graefe fondait également une revue française d'art décoratif et ouvrait une boutique rue des Petits-Champs où les quelques produits initiaux d'art décoratif allemand voisinaient avec les nombreuses œuvres françaises. Ce fut le moment de début de Maurice Dufrène et de Follot. L'art décoratif tranchait dans des vitrines de magasins d'art sur le bibelot artistique du commerce, se dégageait. Les grands bijoutiers commandaient des maquettes à des sculpteurs et à des ornemanistes. L'art décoratif envahissait le livre. Les *Quatre Fils Aymon* de Grasset conquéraient le succès avec des recherches décoratives.

Grasset était peintre. Il avait donné quelques bons paysages, mais c'était le moindre de ses talents. Dès les temps de la *Revue illustrée* de Dumas, il dessinait des caractères d'imprimerie, traçait des pages ornementales, apportait des affiches d'un caractère nouveau. Il s'était imprégné des préraphaélites anglais, mais où ceux-ci cherchaient et trouvaient le calme des lignes, Grasset introduisait le mouvement et véhément, cabrant les chevelures en crinières, dessinant des mains tragiques, créant des types de blondes fatales avec un don d'arabesque parfois japonisant et une force d'abréviation qui ne manquait point de nouveauté, encadrant beaucoup de variété de gestes et de détail dans un ensemble statique.

On a de plus beaux livres illustrés que les siens, notam-

ment l'*A Rebours* de Lepère, mais Lepère a simplement souci de bourrer son texte de médaillons, d'épisodes dessinés, qui, grandis, seraient de beaux tableaux. Grasset considère la page comme une surface où dessiner un épisode. La couleur de son ornementation envahit le texte, met la phrase imprimée sur un fond polychrome qui devient un élément essentiel de la page.

De plus, il créait des modèles pour toutes les branches de l'art décoratif. Il parut, un moment, résumer la somme de connaissances requises par l'art nouveau, dont il était un des créateurs les plus en vue. Son influence sur les jeunes gens, pendant une dizaine d'années, fut énorme.

§

Le premier effort d'exposition collective d'art décoratif fut tenté par Bing, qui passait de l'art japonais à l'art nouveau. Essais de pyrogravure sur étoffes et meubles d'un goût nouveau d'Henry Van der Velde. Dans d'autres petites expositions similaires, on vit apparaître des tableaux de Van Gogh, traduits en panneaux de soie.

L'art du meuble était alors représenté par Gaillard, soucieux de tradition française. On trouvait là d'heureuses décorations de Conder, un peintre anglais particulièrement expert à trouver des jeux lumineux de gammes claires. Cette belle exposition n'obtint pas le succès qu'elle méritait. Les Temps n'étaient pas encore venus.

Pourtant un observateur sagace aurait pu déduire des objections même que soulevait l'art nouveau à sa vitalité et à son intérêt. Le mot *Art nouveau* n'avait pas été trouvé et arboré comme étiquette par les décorateurs. C'était le public de la critique qui l'avait jeté dans l'usage. L'étonnement provoqué par la décoration en lignes de fleurs stylisées, dénotait qu'il y avait réelle invention ornementale. Déclarer que ces lignes décoratives évoquaient des paquets de vermicelle ne soulignait qu'une surprise devant ces éléments nouveaux du décor. Les architectes de l'art nouveau, tel

Guimard, étaient contestés dans leurs recherches de façades, comme dans leurs essais de ménager, au home, une installation préalable de consoles et de placards. C'étaient des recherches. Tout était-il heureux dans les trouvailles des architectes et des meubliers?

Il y eut un courant d'influence anglaise sans adaptation suffisante. Ce fut la période d'imitation du cottage anglais, avec hall ou grande salle ornée d'un seul meuble, simple en ses grandes lignes, compliqué de détails fixés au mur, se développant en variations qui mettaient une petite bibliothèque au dossier du divan, enchaînaient le dressoir à l'armoire, au rebours des nécessités du mobilier moderne de Parisiens plutôt locataires que propriétaires et qui ont besoin d'un mobilier plus maniable et fait de pièces isolées, facilement démontables. Les meubliers s'en rendirent compte assez rapidement.

§

Si l'on voulait se rendre compte de la permanence de la recherche classique chez les artistes de l'art nouveau, on n'aurait qu'à le suivre dans une branche de l'art appliqué. Quoi de plus simple, de plus classique, de plus logique que les travaux d'un ferronnier tel que Robert, ou Szabo, dans le travail de cuivrier d'un Paul Brindeau de Jarny. Ils luttaient contre l'excès d'ornementation inutile dont des industriels, qui s'inspiraient du mobilier usuel, couvraient les rampes d'escalier, les lustres, guillochâient les devants de cheminée. Ils inventaient largement, mais ils retrouvaient aussi la simplicité des siècles précédents.

C'était une renaissance dans cette recherche de pureté de lignes, contrastant avec le gothique tourmenté de la renaissance de la ferronnerie allemande. L'artiste était souvent convié aux travaux de ferronnerie. Ainsi Alexandre Charpentier fut appelé à dessiner les boutons de porte et les serrures de la villa du baron Vitta.

Alexandre Charpentier était un sculpteur vigoureux et

original, très moderniste. Teinté de littérature, il avait absorbé une bonne dose de naturalisme. Il cherchait des projets de monuments dans la vie quotidienne et le travail ouvrier. Il exerçait une influence sur les architectes et on trouvait dans leurs tracts du moment des échos de son enseignement verbal. Le public le connaissait surtout par une série de médaillons qui le mettent, pour une partie de son œuvre, en parallèle avec David d'Angers. Il n'eut pas le temps de donner toute sa mesure. Il a contribué à donner à la décoration de son moment un caractère de force et de simplicité qui lui était dénié sans raisons visibles.

Parallèlement à Charpentier, un autre sculpteur rénovait la décoration, dans un sens de simplicité, mais par d'autres voies. Baffier était régionaliste avec passion. Il était Berrichon, c'est-à-dire d'un pays où l'art et les habitudes tranchent peu sur le style et la tenue habituelle du reste de la France du centre. Mais il y avait une littérature, une manière de folk-lore illustré par ses images de George Sand, assez vives et dont les couleurs simples ne sont pas encore ternies.

Rollinat avait repris la tradition avec son livre de poèmes *Dans les Brandes*, chantant la causse du centre, l'étendue de cailloux et de touffes de bruyères, où passent des personnages de légendes et de contes de veillée, tel le Meneur de loups. Il en imprégnait ce paysage majestueux et dur de couleur un peu fantastique, puisque c'était là son talent, augmentait de nuit verte et d'ombre bougeante et malévolente ces paysages du Berry que George Sand avait dessinés en clair, peuplés de ménétriers guidant des rondes à des noces de village où, après la messe de l'église, on entendait une sorte de messe profane, enchaînant des chansons traditionnelles. D'ailleurs, Rollinat silhouettait aussi, avec une simplicité forte, les passants du Berry, ouvriers ou paysans. Tout cela ne fut pas sans influence sur Jean Baffier, d'abord un statuaire pareil aux autres des Artistes français, puis ému par la simplicité du gothique et en tirant des effets heureux, puis créateur en grandes pièces déco-

ratives, où les formes humaines de contour et de soutènement, au lieu d'être empruntées à la mythologie, sont fournis par des paysans ou paysannes, interprétés réalistement avec une synthèse du costume qui en gardait tout le caractère. Il ouvrait une voie large et maintenant très fréquentée.

§

Les efforts des céramistes ont abouti à l'art de Metthey. Si Baffier autorise l'axiome d'art décoratif qui veut réduire la ligne et l'ornement au strict nécessaire, Metthey l'infirme complètement.

Metthey, d'origine, était peintre. Il trouvait réalisées, avant lui, par Chaplet et Delaherche de belles recherches dans les formes et les colorations du vase de grès.

L'homme du point de départ avait été Carriès, un sculpteur, contemporain d'Henry Cros et un peu plus ancien dans ses tentatives que Baffier.

Le grès était sa matière favorite. Il en utilisait les qualités, très attentif aux caprices du feu et respectueux du hasard de leurs trouvailles. Epris de la splendeur des matières, il était amoureux de pittoresque.

Des effigies de lui rivalisent d'humour et de primesaut avec des gargouilles d'église. Son œuvre, assez nombreuse, est fréquente en beaux jeux de polychromies et en masques expressifs ; c'est un potier et un statuaire.

Metthey demeure un peintre. L'invention des formes est chez lui médiocre. Il accepte le modèle connu du vase, du plat, de l'assiette, de la bonbonnière, mais il l'orne avec une puissance et une variété d'invention, avec une richesse saine et sobre, tout à fait remarquables.

Il réalise, dans un service nombreux, une décoration particulière pour chaque pièce. Son décor est pleinement original. Il n'emprunte aux Japonais que leur savoureuse soudaineté de présentation, leur dédain de l'imitation stricte de la nature. Il est le créateur de fonds colorés très chauds sur lesquels s'enlèvent des accords de tons éclatants, avec des élé-

ments de fleurs et de fruits. Pour entourer des vases, il a recours parfois au ressouvenir de l'art grec, mais toujours animé d'une touche très moderne. Ce n'est point un précurseur, mais sa réalisation a été presque dès l'abord complète, et il est de ceux qui ont mis le plus d'art dans l'art décoratif.

Comme Carriès, il est mort trop tôt pour tirer de son art et de sa connaissance des métiers du feu toute les conséquences qu'il voyait avec précision. Il eût édifié des cheminées en céramique; il créait une poterie populaire aux beaux et sobres dessins.

§

Encore qu'il fût très jeune à ces temps de débuts de l'art décoratif, il faut citer Maurice Dufrène, qui commençait à égrener, sur tous les chemins de l'art du meuble et du service céramique, nombre de jolies inventions. Cette production nombreuse, toute de style très français, eût été, si on l'eût mieux regardée, la meilleure objection à ceux qui accusaient l'art nouveau de se germaniser.

Qu'il y ait eu en Allemagne un grand mouvement d'art décoratif, c'est incontestable. Tout était fait pour le favoriser : création d'immenses musées d'art décoratif, richement dotés et partant mieux fournis que les nôtres et, en ces années de la fin du XIXe siècle, ce n'était pas difficile; facilités données aux meubliers par le prêt des meubles des musées; bourses de voyage et de travail. Pourtant le mouvement voulu par l'Etat, dans ce sens et en lutte contre Paris, était si dépourvu de chefs de file que l'Allemagne s'adressa, pour le diriger et le seconder, à des étrangers, à un Suisse, Berlepsch-Valendas, et à un Belge, Van de Velde.

Quelle qu'ait été par la suite l'importance de ce mouvement, ce n'est pas ce qui nous occupe, mais l'originalité ethnique n'est point à la base. Ceci dit pour s'expliquer l'étonnement qu'éprouvèrent les bons juges en entendant traiter le style nouveau de munichois.

Dans les envois des artistes allemands, à leurs expositions

toujours bien organisées, combien retrouvions-nous de modèles français! Agrandis plus que déformés, variés d'attributions, passant du vitrail à la tapisserie, de la céramique à la verrerie. Le mouvement viennois était plus libre, plus personnel, mais personne ne s'aviserait de comparer un Koloman Moser à un Gallé ou à un Labique. L'impulsion acceptée, il est facile d'abonder dans le détail, mais dans cet art du verre, ni Keppring, ni Taffany, ni les Catalans qui excellent à ce moment dans la verrerie, n'ont ajouté grand'-chose aux trouvailles de nos verriers, ni aux recherches polychromes de Gallé, ni aux recherches des sculptures de Lalique, ni à la décoration *mouvementée* de Daum.

§

L'exposition du passé de l'art décoratif français à Galliera permet d'étudier l'art très mobile et très varié de Bellery Desfontaines, peintre d'origine, excellent, meublier qui adapte à la décoration du meuble le système de sculpture modelée sans volumes, sans épaisseur, de J.-F. Raffaelli.

Ce système de sculpture qui est, en somme, un allègement du bas relief, avait été innové pour une décoration de la façade du café Riche, composée en majeure partie de ces études sculptées de Raffaelli et de peintures de J.-L. Forain, ensemble très heureux, bien vite descellé, démarouflé et disloqué. Il semblait un moment que l'art décoratif allait conquérir la Taverne, et en ce sens la Taverne Pousset du boulevard des Italiens, détruite par le percement du boulevard Haussmann, réalisait, sauf peintures, un ensemble décoratif très heureux. M. Chailly, en édifiant la Taverne de Paris, de l'avenue de Clichy, était mieux inspiré. Les panneaux de Jules Chéret, la grande synthèse de Montmartre qui est peut-être l'œuvre maîtresse de Steinlen, même la fête parisienne de Grun, bien encadrés de bois clair selon l'esthétique de l'Ecole de Nancy, constituent un exemple type de taverne d'art, mais cette initiative n'a pas été suivie.

L'exposition de Galliera fait place à d'autres vétérans, à

Brateau, un des maîtres de l'étain, à Grandhomme, excellent émailleur, à Feuillatire qui créa de belles décorations d'émaux translucides, à Moreau-Vauthier très pittoresque, qui travailla pour Falize et réalisa avec Binet une belle porte décorative pour l'Exposition de 1900, Clément Mère, Massoul. On eût voulu y trouver la belle horloge monumentale que Jouas expose chez Blot. Jallot et Gallerey y sont bien représentés. André Mare, un peu moins. André Mare s'appuie sur le vieux style français, sur le meuble de campagne, armoire normande ou bretonne. Il aime centrer ses créations de la corbeille de fruits qui fut une des marques des vieux artisans. Il y joint une nouveauté subtile dans les proportions. C'est un peintre de grande valeur, un créateur de formes meublières justes et sobres. Mais ceci est de l'histoire toute actuelle de l'art décoratif, comme la création par André Hellé d'un style décoratif pour les enfants : art de meublier, d'illustrateur d'albums, de décorateur de ballets.

La reliure présente les noms et les œuvres de Marius Michel et de René Kieffer.

L'innovation en ce genre est difficile. Les recherches pour l'appropriation de la décoration de la reliure au sujet sont souvent des plus heureuses ; les œuvres s'ajoutent dignement au grand passé de la reliure française, dans une tradition de sobriété.

§

Les précurseurs de l'art décoratif ont fondé un art viable, affirmé dans toutes les branches de l'art appliqué une incontestable supériorité de Paris, dans l'invention du modèle, dans l'ingéniosité d'appropriation de leurs œuvres à l'utilité sans perdre la nation esthétique. Leur influence a été énorme. A mesure que peintres, sculpteurs et critiques affirmaient le krach tout prochain de l'art décoratif, ils le formulaient plus nettement. Ils ont créé largement, logiquement, fortement.

GUSTAVE KAHN.

SOUVENIRS DE POLICE

SARAH BERNHARDT ET LA DUSE

—

Le commissaire de police, chargé de la sécurité du public, dès qu'il a mis le pied dans un théâtre, y prend le commandement suprême. C'est le capitaine de qui dépend le salut de l'équipage et qui, dès qu'il a mis le pied sur son navire, assume tous les droits, puisqu'il assume toutes les responsabilités ; mais, dans la pratique, le pouvoir discrétionnaire que lui confèrent les règlements se voit astreint à bien des accommodements. Il est des directeurs négligents ou jaloux de leur autonomie, auxquels il n'est pas toujours facile de faire entendre raison. Le commissaire a beau se sentir armé de la loi et brandir la menace d'une contravention, il n'ignore pas que ses menaces risquent le plus souvent de demeurer sans sanction, à l'encontre d'un directeur riche d'appuis et d'influences, tel qu'un Lucien Guitry par exemple, ou une Sarah Bernhardt.

Cette dernière, surtout, passait pour une administrée peu commode. Sa susceptibilité la rendait redoutable. Sa manie était de considérer tout ce qui émanait d'elle comme intangible et supérieur. Ah ! qu'elle dut se reprocher, dans l'excès de son orgueil, de n'avoir pas eu, la première, l'idée d'inscrire son nom au fronton de son théâtre, et d'en avoir laissé l'initiative à Antoine ; mais l'idée d'Antoine se justifiait davantage. Son théâtre était une création véritable. Il représentait presque une école, un ensemble d'efforts, une formule d'art. Antoine avait mis son talent au service des autres. Sarah Bernhardt, au contraire, professait l'opinion de Médée : « Moi seule et c'est assez ! » Elle voulait

que son théâtre fût considéré comme le théâtre par excellence. Elle y avait installé le cérémonial en usage dans les théâtres subventionnés et y réprimait avec sévérité les moindres infractions d'étiquette. Mon collègue Cœuille en sait quelque chose, lui qui, par mégarde, un soir où il était de service à son théâtre de la place du Châtelet, y fit sa tournée d'inspection des coulisses, le chapeau sur la tête. Un employé lui en fit la remarque d'un ton si peu civil qu'il lui ôta toute velléité de s'y conformer. Il se contenta de répondre d'un ton railleur :

— Comme à la Comédie-Française, alors ?...

Le mot fut rapporté à Sarah. Rien ne pouvait la piquer davantage. Comme si son théâtre ne valait pas celui de la rue de Richelieu ! Elle se précipita au téléphone, pour se plaindre de cet attentat de lèse-majesté, mettant en émoi la préfecture de police, le ministère de l'Intérieur et, je crois bien, jusqu'à l'Elysée. Elle fit tant que le commissaire se vit, dès le lendemain, avisé qu'il était dorénavant frappé d'interdit de service dans les théâtres subventionnés, ce qui, étant donné son caractère, lui fut particulièrement sensible. La mesure était arbitraire et ridicule en ce sens qu'elle semblait implicitement reconnaître à un théâtre privé un caractère officiel. Elle fut bientôt rapportée, mais Sarah put croire un moment qu'elle tenait sa vengeance.

Pour ce qui est de moi, je n'eus jamais à souffrir de ses humeurs. Je la trouvais, au contraire, affable à chaque rencontre, ce dont je m'applaudissais d'autant plus que notre premier contact s'était produit dans une atmosphère d'orage et, pour ainsi dire, en plein cataclysme. C'était en 1897, à l'époque où elle dirigeait le théâtre de la Renaissance. Cumulant les fonctions de directrice et d'artiste, Sarah ne délogeait guère du théâtre. Elle y prenait ses repas et, toujours entourée d'une nombreuse compagnie, y tenait table ouverte. Les repas lui étaient apportés du dehors. Elle les faisait venir du restaurant sis, non loin de là, rue Saint-Martin, à l'enseigne réputée du *Plat d'étain*, dont le pro-

priétaire était mon ami Bouzon. Sarah passait pour frugale et se flattait de ne boire que de l'eau, secret, disait-elle, de sa persistante jeunesse, mais elle comblait ses invités de mets fins et de vins de crus. La note du restaurateur s'en enflait d'autant. Elle dépensait sans compter. Elle avait beau gagner des sommes folles, l'argent lui coulait des doigts. Elle se trouvait, souvent, à court de ressources, n'ayant pas même en poche de quoi solder le prix de la course en fiacre qui la ramenait, la nuit, chez elle, boulevard Péreire. Bouzon lui avait ouvert un large crédit, mais, à la longue, une inquiétude lui venait de ses difficultés croissantes à se faire payer, et, voyant s'accumuler les notes en souffrance, il finit par se demander s'il ne serait pas prudent d'arrêter les frais. Il en était là de ses réflexions lorsqu'un dimanche matin, jour où Sarah donnait deux représentations, elle le fit prévenir qu'il aurait à servir, avant la représentation du soir, un dîner de plusieurs couverts. La tablée était de choix, paraît-il. Sarah exigeait un menu en conséquence. Bouzon vit là l'occasion de tenter un coup de force.

Il feignit d'accepter la commande, mais aux approches de l'heure fixée pour se mettre à table, il se rendit au théâtre et déclara sans ambages à sa cliente qu'il ne consentirait à lui fournir les vivres que contre argent comptant et règlement total de ses dettes antérieures.

La somme était trop forte pour qu'elle pût s'exécuter. Et voilà Sarah affolée. Aux premiers mots de réclamation, elle avait bondi, lâchant ses invités, entraînant Bouzon dans le coin le plus obscur et le plus isolé du théâtre, pour discuter à l'abri des oreilles indiscrètes. On devine que la discussion fut aigre, et c'est au moment le plus aigu du conflit que le hasard me fit tomber sur les deux adversaires, comme un bolide, à l'improviste. J'avais assisté à la matinée. C'était mon premier service à son théâtre. Je ne la connaissais pas encore. J'avais quitté la salle après l'écoulement du public, et m'en étais allé sans réfléchir que j'avais oublié un pli de service dans la cabine des sapeurs-pompiers. J'étais revenu

en toute hâte le chercher et m'étais précipité à travers le dédale des couloirs d'un élan d'autant plus débridé que j'avais la conviction de n'y rencontrer personne. Sarah, stupéfaite autant qu'irritée de cette intrusion cavalière, se demandait d'où sortait cet inconnu, si familier avec les lieux qu'il y pénétrait d'autorité et s'en ouvrait les portes sans crier gare. Déjà ses yeux me foudroyaient et je la sentais prête à me foudroyer de la parole et du geste. Le cordial bonjour que me jetai l'ami Bouzon l'arrêta. C'est de lui qu'elle apprit qui j'étais. La présentation souffrit d'abord quelque peu de l'ambiance orageuse, mais changea vite de caractère. Le visage de Bouzon, jusque-là contracté, s'était déridé et épanoui à mon approche. Ne pouvait-elle en inférer l'indice que l'orage s'éloignait et sentir poindre en elle l'espoir d'un arrangement possible? Ce sourire n'était-il pas un premier pas fait sur le terrain de la conciliation? Ne sachant plus à quel saint se vouer, Sarah se mit en tête de m'accueillir comme un envoyé de la Providence, un instrument de salut, et de m'admettre en tiers dans la discussion, en m'assignant le rôle d'arbitre. Elle comptait évidemment, soit sur ma qualité d'ami de Bouzon pour l'amener à composition, soit sur ma qualité de magistrat pour lui imposer une décision en sa faveur, sans réfléchir, dans son désarroi, que l'affaire n'était pas de ma compétence et que les liens d'amitié qui me liaient à Bouzon ne pouvaient que redoubler mes scrupules d'intervenir et me rendre plus pénible le poids d'une sentence. Je n'avais d'autre ressource que de louvoyer entre les deux et mettre leurs intérêts en balance. Toutefois, il m'apparut, aux explications de Sarah, qu'elle était en droit de faire valoir des circonstances atténuantes. Dépourvue de qualités ménagères, elle péchait par excès de confiance en son entourage. Je la soupçonnais trahie et exploitée par toute une bande de parasites et de profiteurs, et la preuve, c'est qu'elle s'était récriée à l'énoncé du chiffre de sa dette. On l'avait laissée dans l'ignorance. Des lettres de réclamation ne lui étaient pas parve-

nues. On détournait de leur véritable destination des sommes même importantes qu'elle distribuait, à chaque instant, pour des buts fixés. Je ne dis pas que ses commettants fussent des gens malhonnêtes, mais ils profitaient de son désordre, j'imagine, pour opérer, dans sa comptabilité, ce qui se pratique couramment dans les grandes administrations d'Etat : le système de virements. Elle avait beau assurer Bouzon qu'il n'avait rien à craindre, qu'il serait désintéressé dans un bref délai, ce dernier se montrait intraitable. A la fin, Sarah, décidée à tenter un dernier effort, à racler ses derniers tiroirs, à adresser un dernier appel à ses familiers, sortit, en nous priant de l'attendre. J'en profitai pour incliner Bouzon à l'indulgence. Sarah, somme toute, était solvable et de bonne foi. Puisqu'elle avait pris l'engagement solennel de le désintéresser sous peu, et qu'il n'en était pas à une centaine de francs près, n'était-il pas préférable d'user encore de patience, plutôt que de se brouiller définitivement avec une cliente si fastueuse et de s'en faire une implacable ennemie, décidée à ne plus s'incliner que devant la décision des tribunaux ? Ça lui éviterait les ennuis d'un procès. Ce serait toujours autant de gagné, et je m'enhardis jusqu'à lui représenter ce qu'il y avait de répréhensible ou tout au moins d'inélégant, dans son procédé d'*ultimatum*. Ce geste comminatoire, cette manœuvre de la dernière heure, risquait de lui aliéner l'opinion. Il allait s'ensuivre un scandale qui, étant donné surtout la qualité de Sarah et de ses invités, risquait d'avoir les répercussions les plus fâcheuses pour son crédit et le renom de son établissement. Ce dernier argument parut faire impression sur Bouzon, car c'était, au fond, un brave homme. Il finit par reconnaître qu'il avait été mal inspiré. Aussi, quand Sarah revint, désolée de n'avoir pu recueillir qu'un acompte dérisoire qu'elle lui offrait, il le repoussa du geste en disant : « Non ! j'ai foi en votre parole, vous

me réglerez le tout ensemble. Je vais donner l'ordre à mes gens de vous servir. »

Sarah, soulagée d'un lourd poids, rayonnait. Le regard affectueux qu'elle tourna vers moi me fit comprendre qu'elle m'attribuait le mérite de sa victoire et qu'elle m'en était reconnaissante, et j'appris de Bouzon, quelques jours plus tard, qu'il avait été payé rubis sur l'ongle.

§

Sarah était un rare exemple de vitalité et d'énergie. On la sentait armée d'une volonté de fer. Toute jeune, au couvent de Grandchamp, où elle fut élevée, elle avait pris pour devise : « Quand même ! » et à qui l'interrogeait sur ses rêves d'avenir, elle répondait : « Je me ferai religieuse, à moins que je ne me fasse actrice. » Le théâtre l'attirait comme un instrument de règne et de domination. Dévorée d'un incessant besoin d'activité, elle se mêlait de tout, touchait à tout. Elle était peintre, sculpteur, écrivain, ce qui poussa un poète humoriste à lui dire :

Bref, vous auriez enfin, Sarah, toutes les bosses,
S'il ne vous en manquait pas deux.

C'est qu'elle était maigre et qu'on lui soupçonnait la poitrine plate ; mais le rimailleur s'abusait. Sarah tint à lui prouver, en s'exhibant le lendemain sur la scène, suffisamment décolletée, qu'il ne lui manquait pas même ces deux bosses là.

Donc, Sarah s'était faite actrice et n'avait pas tardé à s'élever au premier rang. Elle avait fini par être l'idole du public.

J'avais hésité longtemps à partager cet engouement. Je n'approuvais pas qu'on la tînt pour la plus grande tragédienne du siècle et qu'on osât la comparer à Rachel. Je n'ai pas connu Rachel, mais je sais qu'elle s'accommodait de tous les rôles du répertoire, et ce m'est un indice suffisant de sa supériorité. Sarah n'était excellente que dans les rôles qui s'adaptaient à son tempérament. Elle n'a jamais

remporté, dans les autres, que des succès contestés. On se souvient qu'elle avait quitté la Comédie-Française à la suite d'une représentation de *L'Etrangère*, où elle avait été quelque peu malmenée par la critique. Je lui faisais grief de se faire confectionner des rôles sur mesure par Sardou et des dramaturges à sa dévotion, et — ce qui pis est — de ne choisir le plus souvent que des auteurs d'une veine fossile ou médiocre, alors qu'il existait autour d'elle, comme l'avait prouvé l'entreprise d'Antoine, des talents neufs et vigoureux en appétit de se faire voie, auxquels elle aurait pu fournir l'occasion de s'affirmer. Et puis, elle était inégale et capricieuse. Elle avait vite fait de « déblayer », comme elle disait, quand elle avait ses nerfs, ou quand la physionomie du public ne lui revenait pas. Elle avait ses mauvais jours, et je ne l'avais peut-être encore vue que ces jours-là, car, si invraisemblable que cela puisse paraître de la part du parisien-né que je suis, je n'avais eu que de rares occasions de l'entendre. Lorsque mon service m'amena à la Renaissance qu'elle dirigeait, mes préventions ne firent que s'accroître. Elle jouait à ce moment *la Samaritaine* d'Edmond Rostand. Le rôle lui convenait peu. Elle s'y démenait comme une possédée, sans souci de faire mentir sa légende :

Reine de l'attitude et princesse du geste

et elle s'y égosillait jusqu'à l'éraillement, à la grande surprise des spectateurs venus sur la foi de sa réputation de « voix d'or ». Rostand ne s'était pas encore rendu populaire avec *Cyrano de Bergerac*. Sa pièce n'avait obtenu qu'un succès d'estime. Le public était tiède et clairsemé. Les recettes s'en ressentaient, et, aussi probablement, le jeu de Sarah.

C'est pourtant à ce même théâtre de la Renaissance que je devais prendre bientôt mesure de sa valeur.

Elle y donnait, le dimanche, des matinées classiques, dont *Phèdre* constituait le plat de résistance. C'était l'un

de ses rôles préférés et l'on m'avait dit : « Attendez de l'y voir, avant de la juger. » Je la vis dans *Phèdre*, sans en être autrement ébloui, mais il advint qu'à l'une de ces matinées, par suite d'une indisposition subite ou d'un caprice, elle dut céder son rôle à une autre. Sa doublure était une artiste réputée. Son infériorité m'apparut nettement. Sarah avait tout de même une autre allure, sous le bandeau royal.

J'avais désormais un terme de comparaison. L'avantage lui demeurait sans conteste. Je compris que je l'avais mésestimée, soit qu'en me la vantant à l'excès, l'on m'eût trop fait espérer d'elle, soit que mes préventions m'eussent privé de la liberté de jugement. Les qualités de son jeu m'apparurent plus évidentes aux représentations suivantes; mais j'attendais toujours le coup de foudre du génie. Il se produisit enfin, dans les circonstances que je vais dire.

§

La cabale qui venait d'imposer chez nous Gabriel d'Annunzio se devait d'y imposer la Duse, à qui le liait une affection étroite à ce moment. Je dis la « cabale », parce qu'il avait fallu, en vue du succès, donner un coup de barre concerté pour remonter un courant d'indifférence et d'hostilité. L'Italie s'était aliéné nos sympathies par sa politique germanophile et son adhésion à la triple alliance. On se souciait peu, en France, de faire écho à ses gloires. Il y avait aussi des préventions d'ordre littéraire à dissiper. L'Académie française, dont les conjurés avaient sollicité le patronage, s'était, d'abord, récusée. Annunzio, « l'Enfant de Volupté », se présentait, environné d'un bruit qui avait couleur de scandale. Sa fougue passionnée, son lyrisme échevelé, sa pente à ne traiter que des sujets scabreux, ses esclandres répétés, effarouchaient un peu sous la Coupole. Et, en dehors de l'Académie, nos gens de lettres ne se montraient guère davantage disposés à l'accueillir.

L'accusation de plagiat se dressait contre lui de tous côtés. Zola lui reprochait de s'être paré effrontément de ses dépouilles et de celles de nos romanciers naturalistes. Joséphin Péladan lui faisait grief d'avoir démarqué son *Ethopée* et de lui avoir emprunté sa casuistique érotique, et il était vrai que l'Art, à la fois brutal et raffiné, de Gabriel d'Annunzio offrait trace de ces influences diverses.

— « Je n'aime pas cet Italien ! » avait déclaré Maurice Barrès (il n'était pas alors de l'Académie) la première fois qu'on lui en avait parlé. C'était, pourtant, de tous nos littérateurs en renom, celui que l'on pouvait estimer le plus susceptible de lui témoigner des sentiments bienveillants, en vertu d'une apparente conformité d'humeur. Sans doute, le pressentiment de la même destinée sur le point de les emporter, tous deux, des confins de l'anarchie et de la déconsidération bourgeoise, au sommet de la popularité, en leur imprimant à chacun, dans leur patrie respective, sous la pression des événements, figure de héros national, n'allait pas tarder à les réconcilier, mais, pour l'heure, Barrès s'irritait sourdement de voir Annunzio se faire mérite personnel d'une doctrine qui, somme toute, n'était que la contrefaçon de son « Culte du moi ».

Annunzio disposait pourtant de nombreuses sympathies dans le clan des poètes nouveaux, que requéraient son tour hardi, son style pittoresque et imagé, et qui, lorsque l'Art est en jeu, ne s'en laissent point imposer par des considérations de morale et de Patrie. Et il entretenait des intelligences un peu partout, dans le monde de la presse et du théâtre. Il avait pour lui ceux qui se piquaient d'être des raffinés d'art, des chercheurs de sensations inédites, à la façon de Jean Lorrain, dont les chroniques du *Journal* étaient alors fort suivies, et de Robert de Montesquiou, l'oracle des salons, qui devait lui rallier la foule des snobs, toujours en quête de nouveauté. Il bénéficiait surtout de l'attention sympathique, depuis longtemps éveillée autour de la Duse, sa principale interprète, que la Presse

étrangère ne cessait de signaler comme l'une des plus éminentes illustrations du théâtre contemporain.

C'était l'avis d'Alexandre Dumas fils, qui lui était reconnaissant d'avoir accompli ce miracle de faire triompher à Rome, dans une traduction italienne, *La Princesse de Bagdad*, dont le talent de Croizette n'avait pas réussi, chez nous, à conjurer l'échec. Dumas sentait la nécessité de prendre une éclatante revanche, et il s'était dans ce dessein, attelé à *la Route de Thèbes*. Mais il s'arrêtait souvent, découragé de la besogne, se demandant en vain à quelle interprète sûre il pourrait confier sa fortune, et il allait répétant à chaque instant : « Ah ! si j'avais la Duse !... » Il avait fini par se flatter de l'espoir de lui faire créer un rôle à Paris, car elle parlait couramment notre langue, mais il était mort avant d'avoir pu réaliser son rêve. Ce n'était pas seulement à Rome que la Duse avait fait triompher *La Princesse de Bagdad*, comme, d'ailleurs, les autres pièces traduites de Dumas fils et du moderne répertoire français, ni dans tous les théâtres de la Péninsule, mais à l'étranger, car elle avait joué un peu partout, sauf en France. Elle avait été acclamée en Allemagne, en Espagne, en Russie, en Scandinavie, en Amérique... Elle venait même d'être acclamée à Londres, où l'élite de la Comédie-Française, Bartet en tête, était allée, en grande pompe, la féliciter dans sa loge. Il ne lui manquait plus que la consécration de Paris. Elle fut longtemps avant de s'y résoudre, car la Duse, contrairement aux gens de sa confrérie, n'avait pas l'ombre de cabotinage. Aussi timide que géniale, trop éprise de perfection pour ne pas douter de ses ressources, elle ajournait sans cesse cette épreuve suprême, et, quand, enfin, cédant à des sollicitations instantes, elle y consentit, elle ne voulut se produire à Paris que dans le répertoire italien, autant par modestie que pour ménager la susceptibilité de ses émules françaises. Il lui fallait un théâtre. Montesquiou s'entremit auprès de Sarah Bernhardt pour lui faire obtenir la Renaissance. Elle en prit possession (juin 1897) et c'est elle qui

allait me fournir l'occasion de connaître la vraie Sarah, au cours d'une soirée si fertile en incidents qu'il me faut bien la relater par le menu.

§

C'était une représentation de gala donnée au profit de la statue d'Alexandre Dumas fils. Elle se composait d'un spectacle varié : un à-propos en vers d'Edmond Rostand, un acte inédit de Sarah : *L'Aveu*, joué par Raphaële Sisos, Dumény et Marquet, des fragments d'opéra (*Le Trouvère*, *La Traviata*, *Samson et Dalila*), chantés par le ténor Tamagno, la Névada et Mme Héglon, deux actes de *La Dame aux camélias*, joués par Sarah Bernhardt, le deuxième acte de *La Femme de Claude*, joué *en italien* par la Duse et sa compagnie. Le superlatif des vedettes comme on voit. Ajoutez-y Coquelin Cadet et Yvette Guilbert. Cette dernière n'était pas la moindre attraction du programme, surtout pour une assemblée de gens du monde et de personnalités officielles, comme l'était celle de ce soir, peu habitués à se mêler à sa clientèle ordinaire, car Yvette était une gloire de café-concert, où elle avait créé un genre avec les chansons de Xanrof, de Mac-Nab et des fournisseurs attitrés de l'ancien *Chat noir*. C'est au Concert parisien qu'elle avait paru pour la première fois, en octobre 1890. Du coup, elle avait conquis Paris et son succès durait depuis lors. Pourtant, Yvette faisait fi de sa réputation d'étoile de *caf'conc'*. Elle se sentait la vocation du théâtre. Elle aurait voulu rivaliser avec nos plus célèbres comédiennes et briller, comme elles, au ciel de l'art. Dans son âge tendre, alors qu'elle gagnait sa vie comme vendeuse à je ne sais quel magasin du Louvre, du Bon Marché ou du Printemps, c'est à la Comédie-Française qu'elle rêvait, derrière son comptoir. Et, dès 1886, elle s'était essayée au théâtre en jouant, aux Bouffes-du-Nord, le rôle de la duchesse de Nevers dans *La Reine Margot*. Son insuccès ne réussit pas à la décourager. Elle passe à Cluny, où elle

joue dans *Rigobert*, puis aux Nouveautés, aux Variétés, où on lui confiait des « pannes » et des « levers-de-rideau », puis, en tournée, dans les casinos des stations balnéaires. Le succès ne venait toujours pas. Un soir qu'elle fredonnait dans les coulisses d'un théâtre de province, son camarade Barral lui dit : « Tu as une voix charmante, pourquoi ne chantes-tu pas ? » « Tiens ! c'est une idée », répond Yvette, et elle se fit chanteuse ; mais elle s'était faite chanteuse comme d'autres se font carmélites par désespoir d'amour. Le café-concert, c'était son couvent. Elle n'y était pas plus tôt entrée qu'elle brûlait d'en sortir. Elle attribuait ses déboires de comédienne à son insuffisance d'études. Son seul professeur avait été un personnage obscur, le père Landrol, et son apprentissage n'avait duré que six mois. Elle jugeait indispensable de se perfectionner et s'était, en secret, remise à l'école, prenant leçon des maîtres de la scène. Et c'est parce qu'elle se croyait suffisamment armée de leur science, qu'elle avait offert gracieusement son concours à cette soirée de gala, s'imaginant l'heure venue de se révéler au public sous un jour nouveau. Le public n'en savait rien. Il s'attendait à retrouver, avec elle, ces refrains montmartrois qu'elle débitait tantôt d'une verve rentrée, sans avoir l'air d'y toucher, tantôt d'une mimique suggestive, avec une netteté de diction parfaite, et qui, à force de courir les rues, avaient fini par trouver écho dans les salons les plus gourmés. Si le public spécial de ce soir l'avait, en partie, peu fréquentée, sauf aux *Ambassadeurs* où elle venait d'émigrer, il n'en avait pas moins, dans les yeux, sa mince silhouette popularisée jusqu'à l'obsession, par les affiches placardées à tous les coins de rues, sa mine futée, ses bras gainés d'interminables gants noirs. Il était plein de sa verte renommée, et le régal ne lui en semblait que plus cher. Aussi, lorsque son tour de chant fut venu (car dans l'esprit de tous il ne pouvait s'agir d'autre chose que d'un tour de chant) un frisson d'aise parcourut la salle. Les diplomates, le haut personnel des ambassades, et les duchesses

douairières, dont s'emplissaient les loges, allaient pouvoir s'encanailler sans dommage. Ça allait être comme une tournée de grands-ducs, une descente dans les bas-fonds de Paris, une petite débauche, faite en bonne compagnie. Mais, ô stupeur ! au lever du rideau, l'on vit paraître, dans un froid décor de salon, cérémonieusement assise devant un meuble dit « Bonheur du jour », au lieu de l'Yvette Guilbert populaire et consacrée, une correcte dame du monde, tenant à la main un livre qu'elle se mit à lire à haute voix. Ce livre, c'était : *Les Lettres à Françoise*, de Marcel Prévost, nouvellement paru. L'assistance en fut si déroutée qu'elle ne put réprimer une rumeur de désappointement. On refusa de l'écouter. Ni le talent de la récitante, ni celui de Marcel Prévost, ici, n'étaient en cause. Yvette Guilbert aurait lu le mieux du monde un pur chef-d'œuvre que l'effet produit eût été le même. Le malaise ne provenait ni de ce qu'elle lisait ni de sa façon de lire, mais de l'atmosphère contraire, de liesse et de gouaille légère, que son seul nom avait répandu dans la salle. Son passé pesait sur elle. Le public avait espéré un moment de détente. Il s'était préparé à rire. On lui donnait du sérieux. On l'invitait à réfléchir. Ça ne faisait plus son compte. Ce qu'il aurait voulu, ce qu'il réclamait, c'était : *Les Vierges*, *Le Meublé du quartier latin* :

Et c'est l'chien qui r'lave les assiettes
A l'hôtel du numéro trois.

Entre l'Yvette présente et le public, s'interposait le souvenir de *La Pocharde* :

J'viens d'la noc' à ma sœur Annette
Et comme' le champagne y pleuvait,
Je n'vous l'cache pas, je suis pompette,
Car j'ai pincé mon p'tit plumet.

Les échos semblaient siffloter d'eux-mêmes, couvrant sa voix :

Y a des fill's qu'ont la vie heureuse
Et qu'occup'nt des bell's positions,

Moi, j'suis tout simplement pierreuse,
L'soir, dans les fortifications.

Quel rapport cela avait-il avec *Les Lettres à Françoise* ? Yvette Guilbert, intimidée par cet accueil hostile, après avoir essayé de se cabrer et de tenir tête, finit par perdre pied. Ce fut la déroute complète. Se levant, rouge de colère et de dépit, elle sortit de scène, sans même esquisser le salut d'usage, repoussant si violemment la porte sur elle que tout le décor en frissonna. Il n'y avait là qu'un public sélect et choisi. Un retour de conscience lui inspira le remords d'avoir manqué inconsciemment aux règles les plus élémentaires de la courtoisie. Il se mit à applaudir d'autant plus vigoureusement qu'il voulait réparer son offense, mais c'est en vain qu'il rappela l'artiste. Elle s'abstint de reparaître, et l'on devinait à la manœuvre du rideau, à sa descente hésitante, à ses relevées soudaines, qu'une agitation se produisait dans les coulisses, et qu'Yvette, pressée par ses camarades de répondre aux appels, s'y refusait avec obstination. Elle venait d'apprendre à ses dépens que nous restons esclaves des préjugés de l'opinion, et qu'il est inutile, quand une fois elle nous a collé une étiquette au dos, de vouloir s'en affranchir.

Je le répète, la manifestation n'était pas dirigée contre son talent ni celui de Marcel Prévost, mais tous deux ne pouvaient manquer de s'en trouver mortifiés, et je crois bien que le souvenir de cette soirée fut pour quelque chose dans la vigueur avec laquelle Marcel Prévost devait, quelques années plus tard, requérir contre D'Annunzio et l'accuser d'un excès d'impudence à l'apparition de son roman : *Il Fuoco*. Marcel Prévost avait la partie belle pour donner carrière à son ressentiment. Rien n'était plus répréhensible que ce livre, où son rival heureux d'un soir (heureux en cela qu'il pouvait prendre sa part du succès de ses compatriotes) livrait le secret de ses amours avec la Duse et la déshabillait en public. Le coup porté était si rude que le coupable essaya de se défendre, mais son cas n'était pas

défendable. Il ne lui était pas permis de faire montre d'effronterie et de cynisme à ce point. Il avait beau se réclamer des privilèges de l'Art. Ce qui est odieux sort du domaine de l'esthétique.

A cette représentation de gala, la Duse devait paraître, comme je l'ai dit, dans le 2e acte de *La femme de Claude* (version italienne) et Sarah dans deux scènes de *La Dame aux camélias*, celle du jeu, où Armand Duval lui jette à la face, en guise de mépris, les billets de banque qu'il vient de ramasser, et la scène finale où les deux amants se retrouvent pour se voir séparés par la mort. La Duse et Sarah allaient donc s'affronter devant tout Paris. Ce devait être une partie décisive, un duel sans merci, car il s'agissait bien en réalité d'un duel.

C'est sans enthousiasme que, sur les prières de Montesquiou, Sarah avait accueilli la Duse. Les majestés de théâtre, pas plus que les autres, n'ont le goût du partage. Sarah n'était pas d'humeur à faire bénévolement épaule à la consécration d'une rivale. C'était déjà bien assez qu'elle fût obligée de lire chaque matin dans les journaux tant d'articles consacrés à sa louange. Chacun s'y employait, les uns par ordre, parce qu'ils étaient payés pour cela, les autres par snobisme ou par simple malice, histoire d'embêter Sarah, car elle avait aussi ses jaloux et ses ennemis. La Comédie-Française, dont elle s'était séparée avec éclat et qui avait toujours son départ sur le cœur, en profitait pour lui manifester sa rancune. Son administrateur, Jules Claretie, ne ratait pas une occasion de célébrer le génie de la Duse et de rappeler qu'elle avait été une *Dame aux camélias* incomparable, ce qui ne pouvait manquer d'alarmer Sarah. Et voilà que le jour même de la représentation, éclate dans la Presse un article de la célèbre Adélaïde Ristori, écrit pour la circonstance en français, affirmant que la Duse est la seule actrice dont on puisse dire qu'elle incarne la « femme contemporaine ».

— Ils veulent me dépouiller de ma gloire et m'enterrer,

s'écriait Sarah, réagissant sous la violence du choc, mais je leur montrerai que je suis toujours là !

A ses rancunes de métier, s'en mêlaient d'ordre matériel. Sarah avait prêté gracieusement son théâtre pour un nombre convenu de représentations. Or, la Duse, souvent souffrante, devait les espacer et prolongeait son séjour. Sarah s'irritait de la voir abuser de son hospitalité, car durant ce temps, sa troupe à elle et son personnel ouvrier chômaient, dont il lui fallait assurer néanmoins les appointements mensuels. — « Oh ! la rosse, grinçait-elle, on n'a pas idée d'un pareil sans-gêne ! »

Sarah était furieuse. La Duse n'en pouvait mais. Inquiète, désarmée, douloureuse, pleine de scrupules, elle n'était pas responsable de son bruit. Elle s'en effrayait au contraire. Elle essayait de se le faire pardonner à force d'humilité et de prévenances. Son premier geste à Paris avait été d'accourir à la Renaissance, en spectatrice, pour applaudir Sarah. D'un bout à l'autre de la représentation, elle avait affecté de l'écouter debout, dans sa loge, en signe de profonde déférence, ce qui lui était d'autant plus pénible qu'elle était de constitution délicate et, sauf sur les planches où la passion l'électrisait, fléchissait vite sur ses jambes.

A cette soirée, la Duse fut admirable, au dire de ses partisans. Je me retranche derrière leur opinion, car je n'entends pas l'italien. On avait beau me dire : « Vous n'avez pas besoin d'entendre l'italien pour comprendre qu'elle joue humain », comment aurais-je pu apprécier pleinement la justesse de son débit dans un dialogue dont le sens m'échappait ? Il m'y aurait fallu un effort d'attention dont je me sentais incapable. La salle était archi-comble. Il y faisait une chaleur accablante, J'avais cédé mes places à des amis. Impossible de trouver un coin fixe où me caser. Je me glissais où je pouvais, dans les attitudes les plus disloquées pour ne pas gêner les spectateurs agglutinés en rang de sardines. Mon faux-col se trempait de sueur. L'eau me ruisselait par le corps. Je devais aller, par instants, aspirer

un semblant d'air dans les couloirs. Finalement, j'allai me réfugier sur le plateau. Sarah était là, derrière un portant, épiant de l'œil, par une échancrure de la toile, les mouvements du public et le jeu de la Duse. Incessamment, des bravos crépitaient, dont elle se montrait visiblement agacée, comme d'une fusillade ennemie dirigée contre elle.

Près d'elle, se tenait un groupe de familiers qui, jaloux de lui complaire, affectaient de hausser les épaules et de ricaner à chaque réplique applaudie de la Duse. L'un d'eux, se détachant, un moment, se mit à arpenter l'arrière-scène et à mimer, en les outrant, ses gestes désordonnés, ses contractions de visage et sa démarche claudicante (la Duse boitait), et Sarah retournée l'approuva d'un sourire, ne sachant pas, la malheureuse ! qu'un jour elle boiterait encore plus fort, puisqu'on lui couperait la jambe.

Elle n'en accueillit pas moins, dans ses bras, la Duse, au sortir de scène, mais c'était pour la galerie. Un flot de gens venait de surgir, comme par enchantement, de toutes parts, pour féliciter l'Italienne. Il lui fallait bien dissimuler sa rancune, par orgueil. Avec cette exagération qui est la caractéristique des gens de théâtre, Sarah couvrait la Duse de baisers et d'effusions :

— Divine !... Ah ! chère, vous avez été divine !

Et elle resserrait si fort son étreinte que le vers célèbre me revint en mémoire :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Sarah devait étouffer sa rivale ce soir-là. Elle devait l'étouffer, à mon sentiment du moins, non par des procédés criminels, mais en remportant sur elle une victoire achetée au prix d'un effor surhumain. J'étais revenu dans la salle pour l'entendre. Elle m'apparut transfigurée. On la sentait surexcitée à la fois par l'atmosphère capiteuse qui régnait autour d'elle et par l'aiguillon de la rage. Ses moyens s'en trouvaient décuplés, et il faut bien avouer que le rôle lui allait comme un gant. Sa voix même avait changé. Pleine

d'inflexions caressantes, sans ombre d'éraillement, elle résonnait d'un timbre pur. Son jeu sobre et concentré prenait, du contraste avec le jeu exubérant et presque impulsif de la Duse, une valeur plus significative. J'en fus à ce point conquis que j'en oubliai les tortures de ma position instable et que je ne sentais plus fondre l'empois de mon faux-col. Je suivais tous ses mouvements, tant je les trouvais riches en nuances, chargés d'intentions secrètes. Ses silences mêmes étaient éloquents. Ce n'était plus une actrice que j'avais sous les yeux, mais une femme vivant sa vie. Je n'oublierai jamais l'air dont elle acceptait, à l'acte du jeu, la flétrissure d'Armand. Sous son masque de victime résignée, grondait la révolte de ses vrais sentiments refoulés. C'était d'un effet si poignant qu'on y prenait l'impression du sublime, et je ne puis oublier davantage son geste de stupeur accablée, au dernier acte, lorsqu'elle apercevait pour la première fois, dans une glace à main, son front blanchi et défiguré par la maladie. On la voyait couler à pic au fond d'un abîme de désespoir, et le sursaut brusque qu'elle avait, quand le bruit de la glace, roulée à terre de ses mains, venait la tirer de son anéantissement, était une trouvaille de génie. Ce jeu de scène durait une minute à peine et c'était un infini de pathétique déchirant. Si admirable que la Duse ait pu se montrer dans ce rôle, je ne pense pas qu'elle ait jamais pu y surpasser Sarah, qui, ce soir-là, s'était surpassée elle-même. Ajoutez, pour avoir idée de la perfection du spectacle, que Guitry jouait le rôle d'Armand et vous concevrez pourquoi cette représentation demeure l'un des points culminants de mes souvenirs de théâtre.

ERNEST RAYNAUD.

LE CAMP DU DRAP D'OR

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES (1)

—

DEUXIÈME ACTE

LA COMEDIE DE L'AMOUR

Le jour de Noël 1514, à Paris.

Une grande salle richement ornée et tapissée de hautes-lices flottantes, dans le palais royal des Tournelles. Au fond, large verrière, devant laquelle est une antichambre formant galerie et qui tient tout le dernier plan de la scène. A droite de la salle, en pan coupé, une large porte aux deux battants écussonnés (avec les lys de France et le hérisson de la maison d'Orléans) donne sur les appartements royaux. Une porte ogivale à gauche et non loin d'elle, au premier plan, une vaste cheminée où brûlent de grandes bûches. C'est vers la fin de la journée. La neige tombe au dehors.

SCENE UNIQUE

MADAME D'AUMONT, suivante de la reine, puis MILORD DE SUFFOLK, ambassadeur d'Angleterre, LA REINE MARIE, ANNE DE BOLEYN, première suivante anglaise de la reine, LE ROI LOUIS XII et la VOIX DE LA TREMOUILLE; en fin de scène UN PAGE, ANNE DE BEAUJEU, LA VOIX DE FRANÇOIS D'ANGOULEME, puis ce même FRANÇOIS, L'AVENTUREUX et BONNIVET.

Au lever du rideau la scène est vide. Mais un jeu de quilles — de douze quilles peintes au vermillon — est installé sur le parquet à gauche, entre la porte ogivale et la galerie : les lueurs du foyer en avivent encore la teinte sanglante. Juste en face, la grande porte de droite est large ouverte. C'est de là, ou plutôt du fond de la première chambre royale, qu'au milieu d'exclamations joyeuses et de rires féminins sont jetées successivement, par quelques joueurs inaperçus, des boules qui vont abattre les quilles, heurter le mur et rebondir, ou, lancées maladroitement, roulent sur le plancher de la galerie et vont se perdre au loin dans la coulisse.

LA VOIX aiguë de MARIE D'ANGLETERRE

Non, monsieur de Suffolk, ne jouez plus! ni vous, mon-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 652.

sieur de La Trémouille! — Madame d'Aumont, veuillez nous ramasser les quilles.

Une dame d'honneur, vêtue de noir, traverse la scène et relève une à une les quilles tombées, puis elle recule et va se tenir immobile au fond de la scène. A partir de cet instant, dialogue précipité entre les voix ci-dessous indiquées.

LA VOIX fraîche de miss ANNE DE BOLEYN

Nous vous avons battus!

LA VOIX rude de SUFFOLK

Madame la reine, vous nous faites tort, et vous aussi, miss Boleyn.

LA VOIX courtoise de LA TREMOUILLE

Certainement.

LA VOIX DE SUFFOLK

Et vous trichez!

LA VOIX DE LA TREMOUILLE

Non pas, je ne dis point cela!

LA VOIX DE SUFFOLK

Si fait, monsieur de la Trémouille. Elles trichent. Nous avons sept points contre elles cinq.

LA VOIX DE MARIE

Oh! le mauvais caractère.

Les voix se rapprochent, on les entend très distinctement.

LA VOIX D'ANNE DE BOLEYN

Maintenant, la partie est entre le roi et la reine.

LA VOIX très fatiguée, vieillarde même du roi Louis XII.

Oui, entre moi et ma petite reine.

LA VOIX DE MARIE

Je vous ai battus. Vous n'êtes que des seigneurs. Le roi me battra.

LA VOIX DU ROI

Onques je n'ai battu lys ni roses.

LA VOIX DE MARIE

Tenez, sire, miss Anne de Boleyn doublera ma partie. A nous deux nous battrons le vainqueur d'Agnadel.

LA VOIX DU ROI

Oh! mais, nous verrons cela!

SUFFOLK, paraissant, narquois et sombre.

Noble reine, j'irai du moins chercher les boules égarées.

LA REINE MARIE, le suivant aussitôt.

Noble seigneur (*elle fait la révérence*), madame d'Aumont y suffira. (*A sa dame d'honneur*) Madame, allez donc nous chercher les boules, comment dites-vous? égarées — que vous parlez bien le français, milord ambassadeur! — là- bas au fond de la galerie. (*A Suffolk.*) Votre maladresse en a perdu bien dix.

Sort par la gauche Madame d'Aumont, l'air pincé.

ANNE DE BOLEYN, toute jeune, moqueuse et adorable fille, qui vient de traverser la scène en courant et donne de grands coups de pied aux boules restées dans le jeu ; elle les renvoie ainsi jusque dans la chambre où se tiennent, invisibles, les deux autres joueurs :

Gare les jambes!

LA VOIX DU ROI

Aïe!

ANNE DE BOLEYN

Pardon, monsieur de La Trémouille!

LA VOIX DU ROI

Non, c'est moi.

ANNE DE BOLEYN

Oh! pardon, sire. — Encore une!

LA VOIX DU ROI

Aïe! Aïe!

LA REINE MARIE, éclatant de rire.

Echec au roi! (*Et soudain gentiment apitoyée.*) N'allez pas me le tuer, vous, méchante.

ANNE DE BOLEYN

Encore une, la dernière! (*Elle va pour donner un grand coup de pied, mais elle s'incline, prend la boule, la tient à deux mains devant elle et s'en vient, d'un pas majestueux, la remettre entre les mains royales que l'on voit,*

seules, trembler hors la porte.) Sire, à vous le globe. Vous êtes empereur.

A ce mot le roi laisse tomber la boule sur ses pieds.

LE ROI

Aïe! Aïe! Aïe! *(Il entre en scène. Nouveaux rires des deux femmes et même du roi qui, clochant et courbé, va s'asseoir dans un fauteuil.)* Miss Anne de Boleyn, je vous remercie. Roi me suffisait.

Epanouissement général, excepté du lord ambassadeur qui, décidément, ne rit point.

LA REINE MARIE, vers la coulisse de gauche.

Eh bien! madame d'Aumont, si vous ne les trouvez toutes, appelez-nous!

SUFFOLK

Non! Vous le savez, madame de Beaujeu ni madame de Savoie ne veulent que vous franchissiez cette galerie. Infinité de seigneurs pourraient vous y rencontrer, de paroles et d'allures... bien trop libres.

LA REINE MARIE

A cette heure? Et qui ?... Bonnivet, l'Aventureux, Monsieur d'Angoulême? Ils sont charmants, galants, très sages.

ANNE DE BOLEYN, riant.

Les galants de la galerie.

LE ROI, pris d'une toux opiniâtre.

Que dites-vous, ma petite reine et vous, miss?

SUFFOLK, au roi.

Votre palais royal des Tournelles, sire, on y entre comme dans un moulin. Trop ensoleillé, les éphémères y tournent.

LA REINE MARIE, désignant la verrière transparente derrière laquelle une bourrasque de neige tourbillonne.

Pas en ce moment, il neige!... et la nuit tombe.

ANNE DE BOLEYN

Des éphémères en décembre! à la Noël!

SUFFOLK

C'est le jour au contraire, et je m'entends. Le jour des quémanderies! Dans son noir château de Westminster, le roi Henri VIII, mon maître...

LE ROI, au milieu de sa toux, les yeux pleins de larmes.

... vit et tourne, lui, comme un ours. Vous avez raison. Mais ce n'est à vous de me le rappeler, monsieur l'ambassadeur! Ma vieille cousine Anne de Beaujeu suffit pour nous admonester. Je n'ai que faire de votre censure anglaise.

ANNE DE BOLEYN

Attrape!

La reine Marie bat des mains.

SUFFOLK, décontenancé.

Sire.

LE ROI, lui tendant affectueusement la main.

Aimez donc n'être que mon très bon ami, souventes fois mon conseil.

SUFFOLK

En cela je le suis... ou crois l'être. Il est des jours où Paris entier se rencontre ici...

LA REINE MARIE, excédée.

Encore!

LE ROI, dont la toux s'est apaisée.

Ce sont mes jours de fête à moi, Suffolk, retenez cela : mes jours de fête. Le peuple me vient parler librement de ses joies, de ses peines surtout, de ses angoisses... Que d'impôts!... Je l'écoute, je le comprends, je réforme autant que je le puis selon les vœux de son grand cœur. Le grand cœur du peuple, oui, Suffolk, vient, ici, battre contre le mien. Et je l'entends! Ce matin encore, je l'écoutai. Ce me fut, voire, une musique délicieuse...

LA REINE MARIE, venant lui caresser le front et la chevelure.

Mon gentil seigneur est si poète.

LE ROI

Un ménestrel plutôt, ma jolie reine. Ah! je pourrais faire chanter tant de cœurs!

LA REINE MARIE

Le mien chante près du vôtre.

LE ROI

Rossignol de mon âme...

ANNE DE BOLEYN

Tiens, c'est l'âme à présent...

LA REINE MARIE

Nenni! les rossignols sont vilains et roussiots.

LE ROI

Eh bien donc, l'alouette...

LA REINE MARIE

C'est gris.

LE ROI

Le...

ANNE DE BOLEYN

Ça ne chante pas.

LE ROI

Quel?

ANNE DE BOLEYN

Eh mais, l'oiseau des îles... d'une île : l'Angleterre!

LE ROI

Vous punirez, madame, votre première suivante. Elle se moque de moi.

LA REINE MARIE

Non! elle est jeune, un peu vive, tout espiègle.

LE ROI

Et trop franche.

LA REINE MARIE

Mais elle vous respecte, elle vous aime.

ANNE DE BOLEYN, tendant le bras.

Je le jure!

LA REINE MARIE

Et d'ailleurs ce qu'elle dit n'est pas vrai; car je chante.

LE ROI

Vraiment?

LA REINE MARIE

Vraiment oui.

LE ROI

Et quoi?...

LA REINE MARIE

Oh! rien... peu de chose... un air qui passe...

LE ROI

Encore?

LA REINE MARIE

Vous le voulez?... (*Elle chante à voix douce, presque timide.*)

A ce royaume dépité
Qui ne trouve reine en sa terre,
Est-ce qu'un ange de clarté
Vient du ciel ou de l'Angleterre?

LE ROI, enthousiasmé.

Un ange, c'est cela! un ange!

ANNE DE BOLEYN

Un ange n'est pas un oiseau.

LE ROI, furieux.

La ferez-vous taire! (*Un silence.*) Et qui vous apprit cette chanson? Elle est d'un tour!

LA REINE MARIE

Mon page.

LE ROI

Qui la tenait?

LA REINE MARIE

De Monsieur de Bonnivet.

LE ROI

Qui la tenait lui-même?

LA REINE MARIE

De Monseigneur François...

LE ROI

François?...

LA REINE MARIE

D'Angoulême.

LE ROI

Et de qui la musique?

LA REINE MARIE

De Monsieur d'Angoulême.

LE ROI

Et les paroles?...

LA REINE MARIE

De Monsieur d'Angoulême.

SUFFOLK, crispant les poings.

Madame, madame...

LE ROI, mécontent.

Enfin, ces fêtes populaires, monsieur l'ambassadeur, me valent mieux que tous nos dîners et nos bals.

SUFFOLK

Oh! certes!

LA REINE MARIE

Ah! mais non!

LE ROI

Je vous y vois briller, il est vrai... danser, rire...

LA REINE MARIE

Alors vous êtes heureux! Ce sont, alors, vos yeux qui brillent de grand bonheur.

LE ROI

Oui... oui... je suis heureux.

ANNE DE BOLEYN

Et vous les rendez tous jaloux!

LE ROI

Qui?

ANNE DE BOLEYN

Tous vos seigneurs de la cour de France.

LE ROI

N'empêche qu'à ce régime — nouveau pour moi, petite fille — je me tuerai, vous n'aurez plus de roi.

LA REINE, s'agenouillant près de lui.

Et les Français n'auront plus de reine. Je mourrai aussi.

LE ROI, lointainement.

Oh! vous...

LA REINE MARIE

Mais ce n'est pas vrai!

LE ROI

Ma triste vie déjà ne tient plus, en nom Dieu! qu'à un fil... Je suis si vieux, morose et fatigué... oui, oui, malade... et pour cela... oui... bien laid.

LA REINE MARIE

Pour cela? Mais cela n'est pas! Vous êtes gai, vous êtes fort!... vous êtes beau!...

ANNE DE BOLEYN, bas à Suffolk.

Il est superbe.

LE ROI, doucement à Marie, et lui caressant les cheveux.

La folle...

LA REINE MARIE

Tout à l'heure, vous étiez si gaillard, vous jetiez les boules en riant, et avec une furie!

ANNE DE BOLEYN, bas à Suffolk.

Il y a boule et boule.

SUFFOLK

Taisez-vous, petite vipère!

Le roi dodeline de la tête.

LA REINE MARIE, se levant et s'écartant de lui.

Vous me faites beaucoup de peine. (*Frappant du pied.*) Et puis vous me froissez, là!... Je sais mieux que vos médecins ce qu'il vous faut! (*Le roi essaie un sourire misérable.*) Du mouvement, de l'exercice !

LE ROI, dans sa pensée.

A un fil, à un fil...

ANNE DE BOLEYN, bas, poussant du coude Marie.

Le fil de la vierge.

Celle-ci va pouffer de rire.

LE ROI, se dressant, puis retombant sur son fauteuil.

Que dites-vous, toutes deux ? Venez ici, madame ! (*A Suffolk, après un silence.*) En outre, Monsieur de Suffolk, ces visites du peuple — mes fêtes — nous coûtent moins cher que tous nos fols plaisirs. (*Marie d'Angleterre, qui s'était approchée à contre-cœur, lui tourne le dos.*) Eh! oui, madame, j'aime mieux faire rire les courtisans de

mon avarice que d'entendre gémir le peuple à mes profusions. (*La reine Marie sanglote, ce dont ne s'aperçoit tout d'abord le bon roi, qui, s'adressant à Suffolk :*) Que sera l'Angoulême après nous? Hélas! nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout! (*La reine pleure à cris aigus, comme une enfant.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu! c'est moi qui ne suis qu'un fou, un vieux fou... Voilà que, moi, j'ai fait pleurer ma reine... (*Miss Anne de Boleyn console Marie en lui frappant doucement dans les mains, puis en lui essuyant les yeux de ses doigts légers.*) C'est cela, miss : consolez ma petite reine... dites-lui que je ne suis qu'un vieux fou...

ANNE DE BOLEYN

Un méchant prince!

LE ROI, soupirant.

Oui... (*il pleure à son tour*) je ne suis qu'un méchant... Allons, venez, madame... ici, tout près, venez lui pardonner, à votre vieux fou... Venez donc, ma petite fille... Allons... oui, comme cela... Hé, hé, ne pleurons plus. (*Et dans un sourire.*) Ce soir nous danserons.

Il baise au front la reine Marie qui se fait câline et sourit elle-même : elle n'a jamais pleuré.

LA REINE MARIE

Mon cher seigneur...

LE ROI

Dix semaines, petite fille, dix semaines de mariage !... les regrettez-vous?...

LA REINE MARIE

Oh!

LE ROI

Regrettez-vous...

LA REINE MARIE

Quoi? mais rien, rien...

LE ROI

L'Angleterre?

LA REINE MARIE

Oh! monseigneur!

LE ROI

Ah! c'est que ma France est belle...

LA REINE MARIE

Et vous, gentil. (*Le roi, de ses bras qui tremblent, lui entoure la taille et, les joues baignées de larmes, contemple son visage avec adoration. Soudain elle s'échappe et court vers la coulisse de gauche.*) Enfin, madame d'Aumont! que fait-elle?

ANNE DE BOLEYNE, qui l'a rattrapée, dans un souffle.

Ce n'est pas possible... elle est allée au retrait...

Elles rient toutes deux comme des folles.

LE ROI, sévèrement.

Pourquoi riez-vous? (*La reine Marie le va dire à l'oreille du roi qui se met à rire de tout son cœur.*) Appelez-là !

LA REINE MARIE

Nous irons la chercher.

LE ROI et SUFFOLK, ensemble.

Non!

SUFFOLK

Madame de Beaujeu vous défend...

LA REINE MARIE

Ah! vous nous ennuyez... Qu'elle vienne nous le dire elle-même!

LE ROI

Pardieu non! Cette longue figure, on ne la voit que trop.

LA REINE MARIE

La vôtre aussi, milord, quand vous grondez.

SUFFOLK

Madame...

LA REINE MARIE

Vous grondez toujours.

LE ROI

Certes! on ne vous voit rire souvent.

SUFFOLK

Je ne le pourrais, sire. Le roi Henri VIII, mon maître...

LE ROI

Il n'est de roi, ici, que moi! (*Un silence.*) Eh! oui, pourquoi toujours cette mine renfrognée? Traitons-nous de politique? (*Plus long silence.*) Et puis... nous ne faisons de mal.

SUFFOLK

Non vous, sire.

LA REINE MARIE et ANNE DE BOLEYN

Nous, alors?

SUFFOLK

Je ne dis pas cela.

LE ROI

Que dites-vous?

SUFFOLK

Que tous seigneurs en France n'entendent point l'honneur des rois...

LE ROI

Comme vous?

SUFFOLK

Comme il le faudrait!

LE ROI, d'une voix sombre.

Vous le dites rudement. Il se peut... et même (*d'une voix plus sombre encore*) il est trop vrai. (*Tendant la main vers Suffolk.*) Mon ami.

Celui-ci, respectueusement, baise la main royale.

SUFFOLK

Rien que votre honneur...

LE ROI, dans un mauvais rire.

Oui, et celui de mon frère Tudor!

SUFFOLK

Non! votre honneur...

LE ROI, de ses deux mains serrant avec effusion les mains de Suffolk.

Mon ami.

La reine Marie et la jeune Anne boudent dans un coin. Rentre madame d'Aumont, tenant sept boules dans ses bras.

LA REINE MARIE, à celle-ci.

Déjà!...

ANNE DE BOLEYN

Quelle envie!

MADAME D'AUMONT, interloquée, perdant une boule.

Une envie?...

ANNE DE BOLEYN

Vous le voyez bien. (*Madame d'Aumont laisse tomber une autre boule.*) Mieux encore. (*Une troisième boule choit au parquet.*) Ah! mais, c'est grave. (*Tombe une quatrième boule.*) Il faudra soigner cela.

LE ROI, se rigolant, à l'oreille de Suffolk.

Eh! oh! eh! une vraie purge.

Milord ambassadeur consent à sourire.

MADAME D'AUMONT, de plus en plus interdite, laisse choir trois autres boules qui font au plancher grand tapage.

Oh! pardon, madame.

ANNE DE BOLEYN

Eh bien, ça va mieux. Vous êtes plus légère.

MADAME D'AUMONT

Je... Madame... je ne pus en retrouver que sept.

LA REINE MARIE

Il en manque autant. Retournez!

Sort, toute piteuse, madame d'Aumont.

SUFFOLK, à la reine.

Ah! vous voyez, madame, laissez-moi l'aider.

LA REINE MARIE

Je ne vous aime plus.

LE ROI, dans un rire.

Femme!

SUFFOLK

Ma reine...

LE ROI, riant de plus belle.

Il se trompe. Sa reine!...

LA REINE MARIE

Non! puisque je vous le dis! je ne vous aime plus! Messire le roi, je n'aime plus milord de Suffolk.

LE ROI, déniant.

Bah! bah!

LA REINE MARIE

Renvoyez-le.

LE ROI

Il reviendra.

LA REINE MARIE

Je veux qu'il parte! Ordonnez-lui...

LE ROI

Mon cher duc est anglais. Il partira d'un côté, reviendra de l'autre.

LA REINE MARIE

Vous ne voulez pas? (*Criant vers la porte ouverte.*) Monsieur de La Trémouille, rappelez-le!

ANNE DE BOLEYN, allant regarder au seuil de la porte.

Tiens, mais où donc est monsieur de La Trémouille ? On ne le voit plus.

LA REINE MARIE

Comment?

ANNE DE BOLEYN

Ah! si fait! là-bas... dans la troisième chambre du roi... Attendez!... En grande conférence avec madame de Beaujeu

LA REINE, bas à Suffolk

Eh bien, monsieur l'ambassadeur, courez en faire autant.

SUFFOLK

Non pas!

LE ROI

Il ne se mêle de politique française. Un Anglais!...

LA REINE, bas à Suffolk

Partez, grand jaloux!

SUFFOLK

Je n'ai que dire à madame de Beaujeu.

LA REINE MARIE

Embrassez-la pour moi et dites-lui que je l'aime.

LE ROI, riant.

Ah! ah! ah! l'esprit de France... Heu! que dis-je là, moi-même!... Obéissez, monsieur de Suffolk.

SUFFOLK

J'irai, sire... puisque vous me le commandez. (*Il fait un pas vers la porte.*) Mais...

ANNE DE BOLEYN

Il ne l'embrassera pas.

LA REINE, criant.

A cause de sa barbe! elle pique!

Eclats de rire de la reine et d'Anne de Boleyn.

LE ROI, se soulevant à la force des poignets.

Taisez-vous! Mais taisez-vous donc!... Elle entendrait la neige tomber.

ANNE DE BOLEYN

Eh ! oui, elle se lève.

SUFFOLK

Elle va venir. Alors je reste.

ANNE DE BOLEYN

Non, elle se rassied.

LE ROI, se replongeant dans son fauteuil, et se frottant les mains.

Tant mieux !... Elle vous a une oreille...

LA REINE MARIE

D'Anne... comme dit Monsieur d'Angoulême.

Le roi pouffe entre ses doigts.

SUFFOLK, à part.

Toujours lui! (*Haut.*) Monsieur d'Angoulême dit cela?

LA REINE MARIE, rougissante.

Oui... on me l'assure...

ANNE DE BOLEYN, jouant la grande dame froissée.

Merci beaucoup, madame, j'en suis une autre.

LA REINE MARIE, enchantée de la diversion.

Quoi?

ANNE DE BOLEYN

Une autre Anne.

LA REINE MARIE

Anne, ma chère Anne, Dieu! que vous l'êtes!

ANNE DE BOLEYN

C'est bien ce que je dis. Mais je partage...

Rire du roi.

LA REINE MARIE, désignant le jeu de quilles.

Reprenons le jeu! Sortirez-vous, milord?

ANNE DE BOLEYN

A nous le jeu! A vous le Beaujeu.

LA REINE MARIE

Comme dit...

SUFFOLK

Hein?

LA REINE MARIE

Monsieur de Bonnivet! (*Le roi s'esclaffe. Milord ambassadeur sort furieux. La reine vers Suffolk disparu* :) Hé la, ne vous retournez pas! Quelle figure il me fait!

LE ROI, riant plus fort.

De baudet portant la gabelle!

LA REINE MARIE, les mains en entonnoir aux deux coins de la bouche.

Surtout, envoyez-nous mon page. Il retrouvera les boules!

Le roi, tout secoué de joie, achève un rire frénétique dans un lugubre et long râle. Anne de Boleyn et la reine Marie se précipitent vers lui. Et maintenant, courbées des deux côtés de son fauteuil, elles tapent dans les paumes du vieux roi, lui soufflent au visage, lui font des tractions de la bouche en lui tenant le nez et le menton, enfin le raniment.

LA REINE MARIE

Mon Dieu!

ANNE DE BOLEYN

Attends, il respire...

LE ROI

Brr... brr... brr... Ah! (*il hoquette*) enfin, c'est passé.

Il respire longuement.

ANNE DE BOLEYN

J'ai eu chaud.

LA REINE MARIE, appliquant la main d'Anne de Boleyn sur son cœur.

Pose ta main là.

ANNE DE BOLEYN

Eh bien?

LA REINE MARIE

Ecoute avec tes doigts... Le canon.

LE ROI, comme égaré dans un rêve, il saisit les poignets de la reine.

La canonnade? Oui, nous le vaincrons!

ANNE et MARIE, doucement.

Qui?

LE ROI

Maximilien...

LA REINE MARIE

L'empereur?...

LE ROI

Non, non, petite fille! le maure, le Sforza, le duc de Milan. (*Anne de Boleyn fait un signe comme pour dire : il est fou.*) J'aurai mon héritage. Visconti, je suis Visconti. Ne le saviez-vous pas ? Belles plaines, riches, des blés, et Milan, Milan surtout ! J'aurai le Milanais. Il est à moi. Je l'ai. Il est à moi. C'est mon bien. Comprenez-vous, mon bien, mon bien, mon bien... (*Orgueilleusement.*) Ah!

LA REINE MARIE

Vous sentez-vous mieux?

LE ROI

Bien... Mon bien!... (*D'une voix sourde.*) De Lyon à Moulins, mes grandes armées s'apprêtent. On traversera les Alpes. Nous tombons sur les Suisses : on en fait du sang; les bandes de Colonna, elles s'envolent, on écrase le pape... (*Anne et Marie font vivement un signe de croix.*) les Espagnols, pfuitt!... plus rien. Tout à l'heure ils seront là, Trivulce, Bayard, et me diront... oh! je respire, oui, je vais mieux... où tout cela en est. Bayard, Trivulce... ah! ah! mais!... des fidèles... des fidèles...

LA REINE MARIE

Et Bourbon?

LE ROI, se dressant.

Non! pas celui-là. C'est l'abime. (*Il retombe. Un long*

silence.) Froid comme un lac sans fond. Heu, j'en ai si peur!

ANNE DE BOLEYN

Il est bien calme cependant.

LA REINE MARIE

Et ne dit jamais rien.

LE ROI

Il n'est d'eau pire que l'eau qui dort.

LA REINE MARIE, très bas, à miss de Boleyn.

Tu comprends?

ANNE DE BOLEYN

Rien du tout.

LE ROI, réunissant leurs fronts contre lui, et en grand mystère.

Anne de Beaujeu, Bourbon. Louise de Savoie, Bourbon. (*Il met un doigt sur ses lèvres.*) Chut!

ANNE ET MARIE, de même, en hochant la tête gaminement.

Chut!...

LE ROI

Mais pas au roi, non!... pas au roi!

Il fait une grande dénégation de la tête. Elles l'imitent.

LA REINE MARIE, étourdiment.

Et monsieur d'Angoulême?

LE ROI, se levant.

Ce gros garçon gâtera tout! Oh! mais je ne suis mort! je ne suis mort!

Il tourne d'un pas hardi autour de la salle et fait tomber une quille que lestement il ramasse.

LA REINE MARIE, battant des mains.

Vous allez même très bien.

Le roi s'essaie à faire des moulinets avec la quille.

ANNE DE BOLEYN

Trop bien.

LE ROI, des voltes de sa quille abattant tout le jeu, dans un bruit de bois aheurtés.

On les écrasera, — comme ça! (*Puis levant au ciel ses*

mains libres.) Louis XII le conquérant!...Que dites-vous? Il nous faut de l'or? On en trouvera. Nous imposerons notre bon peuple... Mais pas trop! J'aime être aimé. (*Les deux poings sur les hanches, et bombant le torse.*) Voilà!

LA REINE MARIE

Bravo!

ANNE DE BOLEYN

Vous êtes magnifique!

LA REINE MARIE

Et vous allez pouvoir nous battre, comme les Espagnols à Ravenne !

LE ROI, glorieux et riant de son mot.

Foi de Gaston!... eh!... eh!... je le ferai! (*Survient un page de la reine. Anne et Marie tout de suite courent à lui et le cajolent. Le roi, comme s'il levait un étendard, d'une voix stridente* :) Montjoie et Saint-Denys, toute la chevalerie de France! aux étendards! gendarmes, stradiots, mes lansquenets, aux armes!... Les hacquebutiers vont passer, prenez garde!... Les canons... Roulez, roulez, roulez sur les cadavres, du sang partout! la gloire! Dans le soleil rouge, Italie! Italie!... (*Tout à coup, le roi fléchit, il crispe une main sur son cœur.*) Aïe! (*Et très bas dans un souffle*) pas d'émotion... chut!... les médecins... chut! chut!... la mort... Allons, tiens-toi, vieux cœur.

Le page émerveillé, Anne et Marie apitoyées, mais à demi souriantes, ont regardé le vieux roi qui maintenant rêve, les poings et le menton sur le dos du fauteuil.

LA REINE MARIE

Page, vite! ramassez les quilles. (*Ce que fait le page en s'accroupetonnant et rampant.*) Ensuite, vous aiderez madame d'Aumont à chercher les boules.

Elle désigne la coulisse de gauche. A cet instant madame d'Aumont paraît : elle court, soutenant une grosse charge de boules dans ses bras.

MADAME D'AUMONT

Je les ai toutes retrouvées!

Mais elle s'étale de tout son long et les boules vont rouler de droite et de gauche.

LA REINE MARIE, au page.

Eh bien, maintenant, ramassez la dame d'honneur.

Le page se précipite en gambadant. Celle-ci, très digne, se relève toute seule, mais soudain, agrippant son coeffon abattu, elle se sauve confuse par la porte de droite. Alors la reine, Anne de Boleyn et le page commencent le jeu des coups de pieds aux boules, qui poursuivent dans la bonne direction madame d'Aumont jetant des cris de paon. A sa suite, le page lui-même disparaît, poussant la dernière boule.

ANNE DE BOLEYN, s'agenouillant.

Monseigneur le roi, tout est prêt. Avant la bataille, armez-nous chevalières.

LA REINE MARIE, s'agenouillant aussi et battant des mains.

Oh! oui, c'est cela!

Toutes deux courbent le dos.

LE ROI, qui s'est retourné, jouant la majesté.

Nous n'avons pas notre bonne épée.

ANNE DE BOLEYN

Prenez cette quille. (*Elle lui tend l'une des quilles du jeu. Le roi lui en frappe les reins.*) Oh! mais, pas si fort.

Puis il en caresse le dos de sa reine.

LA REINE MARIE, d'une voix angélique.

Plus fort, sire.

LE ROI

Voilà. C'est fait. Vous êtes chevalières.

LA REINE MARIE

Comment? est-ce tout? On ne dit rien?

ANNE DE BOLEYN

Nul discours?

LE ROI, dignement.

Pas pour les dames.

LA REINE MARIE, déçue : elle se relève.

Ah!...

ANNE DE BOLEYN

Qu'importe! si nous sommes chevalières. Nous le sommes bien, n'est-ce pas?

LE ROI

On ne peut plus! Des mains du roi.

Anne de Boleyn lui reprend la quille et la replace debout dans le jeu.

ANNE DE BOLEYN, *se levant.*

Maintenant, sire, à vous l'honneur. Vous jetterez les boules du fond de votre chambre.

LE ROI

Point!

LA REINE MARIE

Oui, mon gentil seigneur, à vous de commencer!

LE ROI

Je ne souffrirai...

LA REINE MARIE

Si, mon grand seigneur. A vous de lancer les boules!

LE ROI

La courtoisie...

La reine Marie et Anne de Boleyn, lui tenant les mains, l'entraînent vers la porte de droite.

ANNE DE BOLEYN

Vous êtes le roi.

LA REINE MARIE

Vous êtes mon roi.

LE ROI

Mais alors, mesdames, vous m'accompagnez.

ANNE DE BOLEYN

Non pas!

LE ROI

Vous! ma jolie reine?

LA REINE MARIE

Non, sire, nous voulons voir de plus près vos exploits.

LE ROI

Hum!...

ANNE DE BOLEYN, *le poussant familièrement.*

Vite, c'est à vous.

LE ROI

Eh bien, je lancerai les boules d'ici.

ANNE DE BOLEYN

Ce n'est le jeu...

LA REINE MARIE

Un roi, jamais, ne doit tricher.

ANNE DE BOLEYN

Et puis ce serait trop facile.

LE ROI

Bon, bon.

LA REINE MARIE

Rendez-moi fière, vaillant guerrier! lancez les boules hardiment!

ANNE DE BOLEYN

Nous jugerons les coups. Brr! Quel massacre! J'en frémis d'avance.

LA REINE MARIE

Oui! et l'on vous dira combien de quilles mordront la poussière.

LE ROI, fanfaron.

Vous allez voir!... Mais attendez un peu... (*Il appelle du seuil de la porte.*) Madame d'Aumont! (*Recoiffée, madame d'Aumont paraît.*) Retraversez la salle. Entrez dans la galerie. (*Désignant le fond gauche de la scène.*) De ce côté. Veuillez bien regarder s'il n'y reste pas de boules.

MADAME D'AUMONT, froissée.

Sire, je vous jure...

LE ROI

Allez! (*Il appelle de nouveau.*) Page!... (*Tout courant, le page est déjà sorti.*) Eh bien, où courez-vous?

LE PAGE

Sire, aider cette pauvre madame d'Aumont...

LE ROI

Tenez-vous dans la galerie — là — de l'autre côté. (*Rappelant madame d'Aumont.*) Psitt!... Madame d'Aumont, et vous, monsieur, s'il pointait quelques seigneurs aux environs, d'une part ou de l'autre, appelez-moi! — Je vous battrai, mesdames, je vous battrai.

Le roi sort en se frottant les mains. Madame d'Aumont et le page se rendent à leur poste,

en dehors de la scène. Ils disparaissent, la dame d'honneur trottant menu et le page lui faisant un pied de nez.

ANNE DE BOLEYN, *décontenancée, à Marie.*

Il nous a battues, le renard.

LA REINE MARIE

Enfin nous voilà seules...

ANNE DE BOLEYN

Pas pour longtemps... Mais nous sommes battues.

LA REINE MARIE

Ce n'est un sot.

Une boule roule et se perd dans la coulisse.

ANNE DE BOLEYN

Oh! non plus un foudre...

LA REINE MARIE

De guerre, si fait!

ANNE DE BOLEYN

A la guerre amoureuse?

LA REINE MARIE

Je ne sais...

ANNE DE BOLEYN

Qui mieux que toi le sait?

LA REINE MARIE

Crois-tu que je n'aie de pitié?

Une boule roule, abattant une quille.

ANNE DE BOLEYN

Toi?

LA REINE MARIE

Voilà mon secret.

ANNE DE BOLEYN

De l'espoir ?...

Une boule roule et s'arrête à mi-chemin, comme attentive.

LA REINE MARIE

Nous verrons cela plus tard.

ANNE DE BOLEYN, *riant.*

Tu ne verras rien! (*Et grave.*) Aide-toi, le ciel t'aidera...

LA REINE MARIE

Ce François...

Une boule se perd dans la coulisse.

ANNE DE BOLEYN

Il est beau.

LA REINE MARIE

Il est beau.

ANNE DE BOLEYN

Il est si beau... qu'il ne régnerait.

LA REINE MARIE, agacée.

Oh!

ANNE DE BOLEYN

Toi, tu règnerais longtemps...

LA REINE MARIE, épouvantée.

Laisse-moi! Démon!

ANNE DE BOLEYN

D'ailleurs, à ne vous rejoindre, qui te prouve son amour? (*Une boule dans la coulisse.*) Eh bien, à défaut de lui...

LA REINE MARIE

Oh!...

ANNE DE BOLEYN

Suffolk.

LA REINE MARIE

Non! — Plus! — Non! (*Très candide.*) Avec un Français le péché serait moins grand.

ANNE DE BOLEYN

N'importe comment, hâte-toi!

LA REINE MARIE, comme stupéfiée.

Mais...

ANNE DE BOLEYN, prise d'un rire enfantin.

Ah! ah! ah! ah!

LA REINE MARIE

Ne ris pas si fort.

ANNE DE BOLEYN

Bon. Il nous crible.

A partir de cet instant, les boules promptement se succèdent, abattant des quilles, re-

bondissant contre le mur ou s'égarant dans la coulisse.

LA REINE MARIE

Il y met un feu.

ANNE DE BOLEYN

Que n'en mit-il autant...

LA REINE MARIE, se laissant rire.

Chut! (*A voix haute.*) Bravo, sire! Un, deux, trois, quatre...

ANNE DE BOLEYN

Cinq!

LA REINE MARIE

Six! Vous marquez six points. (*En réalité trois quilles seulement furent abattues. Les trois autres ont chu, grâce aux coups de pieds adroits d'Anne et de Marie. La reine, à voix basse* :) Eh, bien, tu l'as vu?

ANNE DE BOLEYN, rapidement.

Monsieur d'Angoulême? Comme je te vois. Mais un court instant... Hier, ici même...

LA REINE MARIE

Tu lui as dit?

ANNE DE BOLEYN

L'heure, c'est tout. Madame de Savoie rôdait, et son Grignaux.

LA REINE MARIE

Il va venir.

ANNE DE BOLEYN

A quoi bon maintenant! (*Donnant un coup de pied à une boule.*) Sept!

LA REINE MARIE, faisant de même.

Huit!

ANNE DE BOLEYN

Tu exagères.

LA REINE MARIE

Il a des yeux de taupe.

ANNE DE BOLEYN

Alors, neuf!

Depuis un moment, les boules ne roulent plus, mais elles ne s'en aperçoivent.

LA REINE MARIE

Comment le prévenir pour ce soir?

ANNE DE BOLEYN

La lettre que je t'ai dictée.

LA REINE MARIE

Oui, tu sais mieux le français que moi. — Dix! — Relèves-en deux ou trois. — A qui la confier?

ANNE DE BOLEYN

Tu le sais bien.

LA REINE MARIE

C'est hardi...

ANNE DE BOLEYN

Mais drôle... Elle remplacera, dans sa main de sorcière, l'abominable lettre qu'elle te fit écrire.

LA REINE MARIE

Et tu crois vraiment que madame de Beaujeu ne se doutera...

ANNE DE BOLEYN

De rien. — Onze! (*Regardant vers la porte.*) Il travaille moins.

LA REINE MARIE

Et puis, j'ai deux lettres : tu m'en dictas une autre. Celle-là, je la confierai à mon page.

ANNE DE BOLEYN

Il t'est fidèle, ce petit bout d'homme ?

LA REINE MARIE

Comme Trivulce et Bayard au roi. — Mais... mais... les boules ne vont plus! Çà! que fait-il?...

ANNE DE BOLEYN, avançant de quelques pas et s'inclinant vers la droite.

Je ne vois plus personne. — Si! tais-toi! quelqu'un s'est caché derrière la tenture de la porte.

LA REINE MARIE, les poings serrés.

Mon Suffolk. (*Abattant une quille.*) Douze! — Sire, vous avez gagné!

ANNE DE BOLEYN

Mais non, j'en ai relevé trois. — Sire, à vous encore!

LE PAGE, accourant au fond de la scène, du côté droit.

Sire, monsieur de Bonnivet!

MADAME D'AUMONT, entrant à son tour, du côté gauche.

Sire, monsieur de la Mark!

ANNE DE BOLEYN, bas.

L'Aventureux...

On entend la voix de François, accompagnée d'une frêle musique, chanter dans la coulisse :

A ce royaume dépité
Qui ne trouve reine en sa terre...

LE PAGE et MADAME D'AUMONT, tendant le bras vers la coulisse de gauche.

Et monsieur d'Angoulême!

LE PAGE

Avec son luth!

MADAME D'AUMONT et LE PAGE, courant vers la porte de droite.

Sire! Sire!

Ils disparaissent.

LA VOIX DE FRANÇOIS se rapproche.

Est-ce qu'un ange de clarté...

Dans l'embrasure de cette même porte, la rigide madame de Beaujeu, vêtue de noir, coiffée de noir, le visage hautain, paraît.

ANNE DE BOLEYN

Madame de Beaujeu!

MADAME DE BEAUJEU, sèchement.

L'heure est venue de rentrer, mesdames. (*Elles obéissent avec lenteur.*) Vite! le roi vous attend... bien fatigué...

LA VOIX DE FRANÇOIS, langoureuse et charmante.

Vient du ciel...

MADAME DE BEAUJEU, à la reine.

Vous tuerez ce grand prince, madame, vous le tuerez!

Sortent en passant devant elle — et courbant la tête — les deux amies.

LA VOIX DE FRANÇOIS, après une suite de roulades enjolivées par les sons du luth :

... ou de l'Angleterre?

MADAME DE BEAUJEU, se retournant, d'une saccade, avant de partir.

Celui-là, tout à l'heure, nous lui donnerons son beau congé!

Elle sort d'un pas ferme et la pointe du menton dressé. — Entrent l'Aventureux, de ses bras marquant la mesure, et François d'Angoulême jouant du luth.

FRANÇOIS D'ANGOULEME, apercevant Bonnivet qui paraît les bras levés et marquant la mesure, de l'autre côté.

Hé, Bonnivet! D'où viens-tu? toi qui ne me quittes jamais!...

BONNIVET

De la lune. Et vous, les troubadours, que poursuit-on ici?

L'AVENTUREUX

La comète de 1514.

BONNIVET

Ce météore à cheveux blonds repassera la Manche en 1515!

Ils s'embrassent tous les trois dans une seule étreinte.

FRANÇOIS

Lunaire, allons, d'où viens-tu?

BONNIVET, dans un salut grandiose, le chapeau traînant à terre.

Nous fîmes la cour, Seigneur, à votre chère maman.

FRANÇOIS

Satyre!

BONNIVET

Et à votre sœur.

FRANÇOIS

Joaillier! — Oui, ne cherche pas à me tromper avec elles...

BONNIVET

Puissé-je vous aimer, fier sultan, non moins que sœur et mère vous adorent.

FRANÇOIS

Qui me tutoiera, si ce n'est vous, amiral?

L'AVENTUREUX

Amiral! Pas encore!

FRANÇOIS, à l'Aventureux.

Taisez-vous, maréchal.

BONNIVET

Pas encore! Ah! je t'en donnerai, du bâton.

L'AVENTUREUX, saisissant une quille.

Le voilà, le bâton! Et même, j'en ai deux. (*Il prend une autre quille de la main gauche.*) Ce gros-là m'insulte. Je me défendrai, sire.

FRANÇOIS, jetant son luth.

Sire? Pas encore... (*Il chope deux quilles.*) On se moque? nous allons voir ça!

L'AVENTUREUX, à Bonnivet.

Je te vais gaufrer le poil.

BONNIVET, sautant lui-même sur deux quilles et les faisant tournoyer.

Et moi, je te bouterai le derrière.

FRANÇOIS, brandissant les siennes, en guise de massues.

Je vous exterminerai tous les deux, comme Charlemagne les Turquins!

BONNIVET

François! François! quand sauras-tu l'Histoire?

FRANÇOIS D'ANGOULÊME

Quand je règnerai!

Au milieu de grands éclats de rire, ils s'entrebattent. Voltes et parades, bruit de quilles entrechoquées. Ce qui procure à l'œil et à l'ouïe des spectateurs l'illusion et le plaisir d'une danse rythmée, aux sons mats du bois heurté contre le bois.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

ANNE ET LOUISE

Peu d'instants après. La même grande salle. Les quilles sont rangées au coin de la cheminée où le feu s'assombrit. La porte de droite, celle des appartements royaux, est fermée. La neige tombe en rafale au dehors.

SCENE I

FRANÇOIS D'ANGOULEME, assis mollement dans un fauteuil, près de la cheminée. Etendus au parquet, devant lui, sur des coussins amoncelés, BONNIVET et L'AVENTUREUX. Puis MONSIEUR DE GRIGNAUX.

FRANÇOIS D'ANGOULEME, tenant un papier en main et s'adressant à l'Aventureux.

Plus de bois? Mets une quille au feu. Je gèle.

L'AVENTUREUX, nourrissant le foyer.

On peut bien en mettre quatre ou cinq.

BONNIVET

Six.

FRANÇOIS

Les économies du royaume! (*Un silence. La flamme pétille.*) Pour cette belle Agnès...

L'AVENTUREUX, l'interrompant et se levant.

Hé là, vous saignez encore.

Il lui étanche d'un linge bleu sa joue sanglante.

FRANÇOIS

Tu cognes bien. Une de tes quilles m'entra dans le nase.

BONNIVET

Et moi, dans le flanc. J'ai les boyaux crevés.

L'AVENTUREUX

Et moi donc... quarante-trois blessures.

FRANÇOIS

Hein?

L'AVENTUREUX

Quarante-deux à Novarre, et une, quarante-trois.

Il montre sa tempe ensanglantée.

BONNIVET

Douillet!

L'Aventureux se recouche.

FRANÇOIS

Pour cette Agnès, je vous le dis, elle fut à notre grande sainte, notre Jeanne champenoise...

L'AVENTUREUX

Lorraine!

FRANÇOIS

...lorraine et champenoise, une très bonne amie.

BONNIVET, se rigolant.

Agnès Sorel?

FRANÇOIS

Oui, et de tout temps, la plus fine conseillère, le plus entendu ministre de son roi. Et c'est pourquoi je lui tournai ces rimes. Goûtez encore.

L'AVENTUREUX

Monseigneur, vous aurez peut-être en votre belle amie, madame de Châteaubriant, un ministre et une conseillère tout aussi preud'homme.

BONNIVET

Preude femme ! J'en doute et je fournirais bonnes raisons...

FRANÇOIS

Ah! disait d'elle — de notre Agnès — le gentil Charles VII : Voyez-ci la moins folle femme de France!

BONNIVET

Charles VII? mais non! Louis XI, et de sa glaciale et redoutable fille, madame Anne de Beaujeu.

FRANÇOIS

Brr! Tu crois? Il la nommait ainsi?... la moins folle femme?...

BONNIVET

Elle-même! — qui nous vint glacer de sa présence, depuis plus d'un mois, notre royal palais des Tournelles, et glacer non point que ces murs dont les tentures grelot-

tent à ses entrées solennelles, mais le cœur, l'âme, l'esprit des trois plus chaleureux messires du Royaume: l'Angoulême, l'Aventureux et le Bonnivet, ce futur amiral! Et quand j'y pense, le nez me gèle.

L'AVENTUREUX

Une quille?

Il en jette une au feu.

BONNIVET

Mets le reste!

Ce que l'Aventureux exécute aussitôt.

FRANÇOIS

Economie!

BONNIVET

Tiens, réchauffe-nous l'âme. Recorne-moi tes vers.

A cet instant, de gauche à droite, monsieur de Grignaux traverse la salle. Il se retourne et salue benoîtement.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Messeigneurs...

Puis il continue sa marche, ouvre la porte des appartements royaux, et vite la referme sur lui.

FRANÇOIS

Le Grignaux! Que va-t-il faire chez le roi?

BONNIVET

Prendre de ses nouvelles pour ta chère maman.

L'AVENTUREUX

Suivons-le...

FRANÇOIS

On nous fermerait la porte au nez.

BONNIVET

La troisième?

FRANÇOIS

Les trois.

BONNIVET

Flatteuse confiance... Chut!

MONSIEUR DE GRIGNAUX rouvre la porte, et ne passant que la tête :

Monsieur d'Angoulême, voudrez-vous m'excuser,

j'oubliai... Madame de Châteaubriant, par qui j'eus l'honneur d'être consulté, vous cherche dans les entours.

FRANÇOIS

L'embrassâtes-vous de ma part?

MONSIEUR DE GRIGNAUX, sursautant.

Pâques-Dieu!

Il referme brusquement la porte. Rires de l'Aventureux et de Bonnivet.

FRANÇOIS

La jalouse... Nous l'enfermerons dans sa chambre.

L'AVENTUREUX

Encore une recluse !

BONNIVET

Non pas! C'est un beau prétexte. On voudrait nous voir bien loin. Toi surtout, conquérant!... Allons, tes vers.

FRANÇOIS, suivant de l'œil sur son papier.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites...

Peuh! cela ne dit rien comme ça. Je vous les veux chanter, j'en fis musique.

BONNIVET soupire.

Enfin!...

FRANÇOIS

Mon luth.

BONNIVET ramasse l'instrument dans un coin et le lui passe, non sans avoir traîné ses ongles sur les cordes en poussant un aigre

Mia-ou!

FRANÇOIS, la tempe vers le luth, chante en s'accompagnant.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites
(La cause étant de France recouvrer)
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot hermite.

BONNIVET

L'affreux tintamarre!

L'AVENTUREUX

Les jolis vers. Bravissim'!

BONNIVET

Courtisan!

L'AVENTUREUX

Je les trouve...

BONNIVET

Enfin, ils valent mieux que ton quatrain à cette folle et tendre Marie...

FRANÇOIS, saluant avec respect et laissant choir son luth.

Notre reine.

BONNIVET

Et la vertilleuse amie de ce brandon de Suffolk.

FRANÇOIS, riant, les mains levées.

Chaude, celle-là!

L'AVENTUREUX

Comme braise.

FRANÇOIS

Un tison.

BONNIVET

Une torche. Mais quoi! vos cerbères féminins nous en dérobent les étincelles, nous l'enfouissent, l'emprisonnent, lui faisant cages de leurs jupons, votre mère, votre femme, votre sœur et cette Anne... oh! cette Anne!...

FRANÇOIS

Il va braire. Plus que toi, je suis impatient!

BONNIVET

Mais gare au marmot!

FRANÇOIS

Ffft!... Ceci me regarde.

BONNIVET

D'ailleurs, je t'empêcherai de faire des bêtises.

FRANÇOIS

Comment!

BONNIVET

Par des moyens à moi.

FRANÇOIS

Je te tue, l'amiral, si tu me cours à la traverse!

BONNIVET, montrant le feu.

Plus de quilles.

FRANÇOIS, se levant.

Mon épée!

BONNIVET

Oui, et monsieur dira plus tard : mes bourreaux!

Un petit froid.

L'AVENTUREUX, se levant à son tour.

Pour le quatrain à la reine, bien me plaisait-il à moi. (*Lyrique et minaudant.*)

Est-ce qu'un ange de clarté
Viendrait du ciel ou d'Angleterre ?...

BONNIVET

Pardieu! c'est toi qui l'offris, la goule sucrée, les yeux béats, et sur ton cœur la main ouverte en pâquerette. (*A François.*) Tiens, regarde-le...

L'AVENTUREUX

Est-ce qu'un ange de clarté...

BONNIVET

Il va lui pousser des ailes!

L'AVENTUREUX

Viendrait du ciel ou d'Angleterre ?

FRANÇOIS

Non! j'ai changé.

Vient du ciel ou de l'Angleterre ?

C'est plus doux.

L'AVENTUREUX, ouvrant les bras, comme s'il volait.

Oui, c'est plus doux.

Vient du ciel ou de l'Angleterre !...

BONNIVET, se levant.

Saint-Crespin! Il s'envole!

Bonnivet prend l'Aventureux à bras le corps pour l'empêcher de monter au ciel.

FRANÇOIS

Ah! les bons juges. (*Relisant pour lui ses vers et les rythmant du doigt.*) Seul Marot ou quelque auditoire un peu sévère et docte...

Entrent, sortant des appartements royaux, Madame de Beaujeu, tenant une lettre à la main, et Monsieur de Grignaux.

SCENE II

Les Mêmes, ANNE DE BEAUJEU, MONSIEUR DE GRIGNAUX.

BONNIVET

Voilà ton affaire... Oh! oh! écoute un peu cela.

ANNE DE BEAUJEU, restée comme monsieur de Grignaux à deux pas de la porte.

Je vous le répète, monsieur, on n'entre pas ce soir dans la chambre du roi.

BONNIVET, à François.

Comme nous! évincé!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Pâques-Dieu, je venais pour madame de Savoie mendier de ses nouvelles.

ANNE DE BEAUJEU

Tant pis. Nul dans sa chambre, nul dans ses appartements, nul dans les environs...

BONNIVET

Je les vois venir.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Hors vous, madame ?

ANNE DE BEAUJEU

Ses familiers et la reine. Interdiction que je regrette en ce qui vous touche, digne monsieur de Grignaux. Car vous me fûtes souvent de bon conseil.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Cette partie de quilles nous l'a fort éprouvé.

ANNE DE BEAUJEU

Point! il se porte comme un chêne.

FRANÇOIS, à l'Aventureux.

L'Aventureux, mon luth. Partons. Je m'ennuie.

BONNIVET, lui saisissant le poignet.

Reste, imprudent.

ANNE DE BEAUJEU

Eh bien, me dites-vous, ces drôles sont ici? (*Bas.*) Remettez cette lettre (vous savez ce qu'elle contient) à

Monsieur d'Angoulême, et que tous déguerpissent... (*Réfléchissant.*) Non! je la lui remettrai moi-même.

BONNIVET, se plongeant dans un salut bien trop respectueux pour n'être pas ironique.

Madame de Beaujeu... m'accorderez-vous une audience?

François s'incline. Aussi L'Aventureux.

ANNE DE BEAUJEU, dédaigneusement.

Hé? Que nous veut-on, céans, monsieur de Bonnivet? (*Sans attendre la réponse.*) François, cher enfant, il vous faudra vider cette salle. Messire le roi, bientôt, y viendra prendre l'air neuf et son repos.

FRANÇOIS

Il me semblait, madame, l'avoir tout à l'heure entr'aperçu...

ANNE DE BEAUJEU

J'ai dit, François.

FRANÇOIS, s'inclinant de nouveau.

Bien, nous nous retirons, madame.

L'Aventureux ramasse le luth et, sans le vouloir, le fait chanter.

L'AVENTUREUX

Oh! pardon!

Monsieur de Grignaux et Bonnivet pouffent dans leur main. Madame de Beaujeu hausse les épaules.

ANNE DE BEAUJEU, elle va pour tendre la lettre à François.

Tenez... (*Soudain elle se ravise.*) Mais que voulait-on de nous?

BONNIVET, s'avançant.

Monsieur d'Angoulême...

FRANÇOIS

Allons, viens, tais-toi!

BONNIVET

... régalait d'un bouquet de rimes les vertueuses ombre et mémoire de cette dame très sage et bien illustre: Agnès Sorel... (*Anne de Beaujeu sursaute d'indignation. Monsieur de Grignaux lève les bras en l'air. François et l'Aventureux veulent entrainer Bonnivet, mais celui-ci*

résiste)... louant donc — et plus haut même que sa beauté — ses vertus et sagesse...

ANNE DE BEAUJEU

Qu'ai-je à faire de ces billevesées!

BONNIVET

... et la nommant, peut-être à tort, la moins folle femme de France. (*Anne de Beaujeu devient verte.*) Or je vous tiens, madame, pour bon juge de ce cas. La doit-on nommer en effet...

ANNE DE BEAUJEU lui tourne le dos, et se dirigeant vers la porte des appartements.

On se moque!... Le roi! je veux dire au roi!...

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Laissez, madame, c'est un ignorant. Il est sans doute plus bête que méchant. (*A son tour, Bonnivet sursaute. François et l'Aventureux se rigolent et se rigoleront de plus en plus. Monsieur de Grignaux sentencieusement:*) Je vais le corriger. Hum, hum! monsieur de Bonnivet! Si, comme vous l'entendez, cette personne fut sage, dites, Pâques-Dieu! elle fut des moins folles, et non la moins folle, ni du tout folle, et non plus, Pâques-Dieu! très sage, car de femme sage au monde, il n'y en a point. (*Plus grand sursaut de madame de Beaujeu. Grignaux se rattrapant :*) Sauf une! (*Entre par le fond, à droite, Louise de Savoie.*) Sauf deux! (*Entre par la porte ogivale madame Marguerite.*) Trois! (*Entre par le fond, à gauche, madame Claude.*) Quatre!

Les trois seigneurs s'enfuient en riant aux éclats, cependant que tout l'orgueil de madame de Beaujeu lui guinde le corps et que monsieur de Grignaux, en pleine confusion, rougit comme une pivoine.

SCENE III

ANNE DE BEAUJEU, LOUISE DE SAVOIE, CLAUDE DE FRANCE, MARGUERITE et MONSIEUR DE GRIGNAUX, puis un PAGE DE LA REINE.

LOUISE DE SAVOIE, riant.

Jeunesse et folie!

MONSIEUR DE GRIGNAUX, voulant faire diversion, à madame de Beaujeu.

Altesse, mais il me semble... vous oubliâtes de remettre au seigneur François cette lettre de la reine...

ANNE DE BEAUJEU

Hé! oui! les réflexions de ce singe enrubanné...

LOUISE DE SAVOIE, courroucée.

Singe, mon fils?

ANNE DE BEAUJEU, sèchement.

Monsieur de Bonnivet.

MARGUERITE, au comble de la surprise.

Comment! une lettre de la reine!...

LOUISE DE SAVOIE

Que dites-vous? une lettre de la reine!

MARGUERITE

A François!

CLAUDE DE FRANCE

Une lettre de la reine à mon époux!

ANNE DE BEAUJEU

Mesdames, je la lui fis écrire — sur vos conseils nourris de sagesse, monsieur de Grignaux...

LOUISE DE SAVOIE, bas à Grignaux.

De quoi vous mêlez-vous?

MONSIEUR DE GRIGNAUX, finement.

Attendez donc.

ANNE DE BEAUJEU

Et devant moi! En termes sévères, pesés, irréprochables, vraiment royaux, que je lui dictai, la reine Marie exclut de la cour votre fils, madame, et le renvoie en votre Amboise.

LOUISE DE SAVOIE

Que me dites-vous là? Je le veux ici, moi!... Allez-vous contrarier...

ANNE DE BEAUJEU

Ses chances au trône? Mais il les a toutes. Mais il est le dauphin. Eh! quoi! vous craindriez une destinée

plus haute à mon gentil neveu le Bourbon? Serait-ce donc tant pour vous déplaire? Il la mérite et de votre aveu.

LOUISE DE SAVOIE

Très haute, non pas la plus haute.

ANNE DE BEAUJEU

Mais puisque je vous l'ai promis! N'avez-vous plus de mémoire? Nous le hucherons à la connétablie. Ce sera le bout. Contre l'impossible, d'ailleurs, je ne suis si folle que de m'aller casser le nez. Maudite loi!

LOUISE DE SAVOIE, hypocritement.

Vous pensez : maudite loi salique?...

ANNE DE BEAUJEU

Eh! certes. Sinon je règnerais. Bourbon épousa ma fille et, mort de Dieu! il règnerait à son tour. Mais laissons cela.

LOUISE DE SAVOIE, aigrement ironique.

Oui, laissez, madame... Alors, pourquoi cette lettre?

ANNE DE BEAUJEU

Voulez-vous que ne règne votre progéniture? que, par entremise, le roi, déjà tout cadavre, nous fasse un...

LOUISE DE SAVOIE

Exactement, qu'y a-t-il dans cette lettre?

ANNE DE BEAUJEU, tendant la lettre à monsieur de Grignaux.

Vous le voulez savoir? Monsieur de Grignaux, rompez le cachet.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Hein?

ANNE DE BEAUJEU

Ouvrez. Lisez.

MONSIEUR DE GRIGNAUX, effrayé.

Pâques-Dieu! madame...

MARGUERITE, réprobatrice.

Oh! non! non!

ANNE DE BEAUJEU

Délicatement, soulevez le cachet.

MONSIEUR DE GRIGNAUX, piteusement.

Brisé!...

ANNE DE BEAUJEU, hautaine.

Je réparerai. Je sais faire cela. (*Réprobation générale.*) Eh bien, lisez donc!

CLAUDE DE FRANCE, les mains au visage.

Mon Dieu!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Je lis?...

ANNE DE BEAUJEU ET LOUISE DE SAVOIE

Lisez!

MONSIEUR DE GRIGNAUX, lisant.

« Gentil François, tout de suite mes plus doux baisers. »

Claude jette un cri et se retire à l'arrière-plan.

ANNE DE BEAUJEU, levant les bras.

Ouais! je ne reconnais pas...

LOUISE DE SAVOIE, ironique.

C'est là ce que vous lui faites écrire?

ANNE DE BEAUJEU

La damnée! Rendez-moi cela!

LOUISE DE SAVOIE, à Grignaux.

Continuez, je le veux!

ANNE DE BEAUJEU

Rendez-moi...

LOUISE DE SAVOIE

Je vous le dis, madame, je veux qu'il continue.

MONSIEUR DE GRIGNAUX, à voix tremblée.

« Je profite de ce moment où notre sire le roi pousse un cri bien douloureux et qui retentit bien fort dans mon cœur... hélas! cher et pauvre roi... »

ANNE DE BEAUJEU

Démone!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« ... pour vous écrire... car voici que madame de Beau-

jeu, la vieille fée, comme l'appelle monsieur de Grign... hum! hum! »

ANNE DE BEAUJEU, à part.

Tu me le paieras, vieillard!

LOUISE DE SAVOIE

Continuez donc!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« ... se trémoussant et courant vers le roi, me laisse un instant seule... (*Claude de France chancelle comme si elle allait tomber. Marguerite apitoyée va la rejoindre et la serre dans ses bras.*) ... et j'use de son absence pour substituer à la lettre infâme qu'elle me dicta cette autre lettre où mon cœur se pose.... » Pâques-Dieu! je ne puis continuer!

LOUISE DE SAVOIE

Il le faut.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« ... mon cœur et mes lèvres... »

LOUISE DE SAVOIE

Allons!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« ... et que très pudique madame de Beaujeu vous remettra. »

Dame de Beaujeu crispe les poings. A l'arrière-plan, Marguerite ne peut s'empêcher de rire, le menton sur la nuque de madame Claude qui sanglote contre sa poitrine.

LOUISE DE SAVOIE

Monsieur de Grignaux, poursuivez! (*Anne de Beaujeu va pour se retirer, furieuse.*) Quelque bravoure, madame! (*D'un ton sarcastique et froid.*) Voyons jusqu'au bout cet ouvrage où si bien vous collaborâtes.

ANNE DE BEAUJEU

Ne poussez pas trop loin mes rancœurs. (*Eclatante.*) Je vous mettrais du Bourbon sur votre route!

LOUISE DE SAVOIE

Trop tard! Soyez forte! (*Un silence crispé.*) Soyez... Anne de Beaujeu!...

MONSIEUR DE GRIGNAUX soupire et continue.

« Son ange gardien ne l'ayant prévenu du bon tour, c'est donc qu'il veut s'en gausser avec nous. »

ANNE DE BEAUJEU

Et blasphématrice!

MONSIEUR DE GRIGNAUX, reprenant vite.

« Aussitôt le coucher du roi, ce soir, venez à la porte des appartements. »

LOUISE DE SAVOIE, désignant la porte de droite.

Ici, dans une heure.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« Tout allégée de mes scrupules, décidée enfin, j'en sortirai pour... »

LOUISE DE SAVOIE

Qui vous arrête?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Une ligne de points... trois, quatre lignes de points...

LOUISE DE SAVOIE

Enfin, c'est tout?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Plus rien. Ah! si fait, dans la corne. « Cependant et de crainte que cette lettre ne vous soit remise assez tôt par les honnêtes et dignes mains, car elles sont honnêtes et dignes, je le reconnais... »

ANNE DE BEAUJEU se redresse, étonnée, quasi charmée.

Hé...

MONSIEUR DE GRIGNAUX

« ... de la sorcière! (*Anne bondit pour arracher la lettre à Grignaux. Le bras ferme de Louise de Savoie lui intercepte le passage*)... je ferai ce que je n'osai faire jusqu'à présent. Une autre lettre pour vous sera confiée à mon page. Il l'ira porter à monsieur de Bonnivet aux fins qu'il vous la remette incontinent. Mêmes vœux d'une petite reine vous y trouverez. L'une des deux lettres vous parviendra, je l'espère. A ce soir, mon gentil prince... »

Claude gémit longuement.

LOUISE DE SAVOIE

Plus rien?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Si. Oh! que c'est petit... « Craignez jusqu'à l'ombre de Suffolk. »

MARGUERITE, cherchant à consoler Claude et en même temps à dompter son rire.

Ma sœur...

CLAUDE DE FRANCE à Marguerite.

Laissez-moi! laissez-moi! vous riez!

Elle s'enfuit par la porte de gauche.

MARGUERITE

Oh! ce n'est point ma faute. Ma sœur... mon amie!

Elle va pour suivre Claude.

LOUISE DE SAVOIE, la rappelant.

Marguerite! (*A Grignaux et à madame de Beaujeu.*) Que faire à présent?

ANNE DE BEAUJEU

Nous irons trouver le Bonnivet!

LOUISE DE SAVOIE

Non! (*A Marguerite.*) Ma fille, allez me quérir ce seigneur. Vous savez où il gîte. Mais rien à votre frère. N'abordez monsieur Bonnivet que s'il est seul. (*A part.*) Ils ne se quittent pas.

Tout à coup la grande porte de droite s'ouvre : un page sort en courant, il agite espièglement une lettre au-dessus de sa tête et se sauve par la galerie et hors la scène.

MARGUERITE

Le page de la reine! avec une lettre !

ANNE DE BEAUJEU

Eh! rattrapez-le donc!

LOUISE DE SAVOIE, une main sur l'épaule de Marguerite, lentement.

Ma fille, soyez prudente. Surtout, rien devant François.

ANNE DE BEAUJEU

Mais laissez-la donc partir!

LOUISE DE SAVOIE, à part.

Bon. Elle ne le rattrapera.

Sort Marguerite poursuivant le jeune page. Monsieur de Grignaux a glissé la lettre dans sa vêture.

SCENE IV

Les Mêmes, excepté MARGUERITE.

LOUISE DE SAVOIE

Nous aurons à deviser, madame.

ANNE DE BEAUJEU

J'y compte.

LOUISE DE SAVOIE

Souffrez que je donne un ordre à monsieur de Grignaux.

ANNE DE BEAUJEU, à part, les yeux sur Louise de Savoie.

Cette carogne, je le sens dans mon âme, est complice du jeu. Avertissons le roi.

Elle fait quelques pas vers la porte, mais s'arrête, essayant de surprendre le dialogue suivant.

LOUISE DE SAVOIE, à Grignaux.

Monsieur de Grignaux... (*Ils s'entretiennent à voix basse, puis on entend des mots.*) Comment! vous n'entrâtes point chez le roi? malgré mon ordre!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

La porte de sa chambre était close. Je frappai. Rien. Silence.

LOUISE DE SAVOIE

On craint Angoulême.

Plus un mot ne se devine.

ANNE DE BEAUJEU, l'oreille tendue.

Mais à quelles fins complice?... je le saurai. Bon! je le sais: la hâte de régner. C'est gentiment l'assassinat d'un roi que l'on médite. Laissons ces bavards. (*Elle va pour sortir.*) Point! Voyons de quelle sorte elle voudra m'engluer.

LOUISE DE SAVOIE, chaleureusement, à mi-voix.

Si je ne le garde moi-même, je veux des nouvelles.

MONSIEUR DE GRIGNAUX, de même.

Lettre en main, dame de Beaujeu sortit, m'entraînant quoi que j'en eusse...

LOUISE DE SAVOIE, le fixant dans les yeux.

Etes-vous pour elle? êtes-vous à moi?

MONSIEUR DE GRIGNAUX, très équivoque.

Je suis l'homme le moins divisé, Pâques-Dieu!

ANNE DE BEAUJEU, frappant du pied.

J'attends, madame.

LOUISE DE SAVOIE, haut, à Grignaux.

Sachez donc, entrant chez le roi, monsieur de Grignaux, si la sœur de madame Claude, notre petite Renée, veille toujours à son chevet. On nous le dit bien fatigué. (*Lentement et regardant Anne de Beaujeu.*) Mortellement las. Cette partie de boules...

MONSIEUR DE GRIGNAUX

De quilles.

LOUISE DE SAVOIE, dans un sourire étrange.

Oui, on lance des boules, on n'atteint pas toujours les quilles.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Voilà.

LOUISE DE SAVOIE

Faites!

ANNE DE BEAUJEU, excédée.

A quoi sert!... La reine Marie n'est-elle pas auprès de lui? D'ailleurs, il n'est couché.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Monsieur de la Trémouille aussi doit veiller notre bon sire.

ANNE DE BEAUJEU

Je vous dis qu'il n'est couché!

LOUISE DE SAVOIE

Monsieur de La Trémouille et à coup sûr milord de Suffolk! L'audacieux favori d'Henri VIII se montre plus

jaloux de l'honneur du roi... et de la reine que pas un d'entre nous.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Oh! il ne quitte guère les époux.

LOUISE DE SAVOIE

C'est ainsi qu'il comprend son ambassade.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Le roi l'en aime beaucoup, et lui murmure les chagrins de son pauvre cœur.

LOUISE DE SAVOIE, vers son ennemie, haussant les épaules.

Œuvre de madame!

ANNE DE BEAUJEU

Certes oui, je le tiens là! Son amour, tout respectueux pour la reine, m'est garant d'une surveillance incorruptible auprès d'elle.

LOUISE DE SAVOIE

Nous l'y souffrons, nous, avec effroi. C'est un Anglais.

ANNE DE BEAUJEU

N'est-elle pas Anglaise?

LOUISE DE SAVOIE

Madame de Beaujeu, un mot d'entretien.

ANNE DE BEAUJEU, hautaine.

Eh! vous me l'avez demandé! Je le souhaite et je l'attends.

Elles se mesurent de tout leur orgueil. Un silence.

LOUISE DE SAVOIE, avec une lenteur calculée, d'une voix qu'elle rend émue, à Grignaux.

Ils tueront le roi de leurs palabres... Recommandez-leur bien qu'ils ne le fatiguent trop. Mais entrez cette fois. Criez mon nom! (*A voix basse.*) Et tâchez de lire sur tous les visages.

Sort Grignaux par la porte de droite, Louise de Savoie remonte vers la galerie et semble regarder, la tête haute, si nul gêneur ne serait à rôder aux environs.

SCENE V

ANNE ET LOUISE.

ANNE DE BEAUJEU, à part.

Pourquoi l'éloigne-t-elle? Et à moi que me veut-elle? Donc, à moi les premiers mots! (*Brusquement à Louise de Savoie qui redescend en scène.*) Votre fils, madame, notre dauphin, s'il mourait...

LOUISE DE SAVOIE

Rien ne fait prévoir.

ANNE

Votre fils unique...

LOUISE

Mais bien portant.

ANNE

Gros batailleur d'hommes et de sangliers, tournois et chasses le peuvent mettre à mal.

LOUISE

Rien ne fait prévoir.

ANNE

Tout arrive.

LOUISE

Le sens de vos paroles excepté, qui ne m'arrive point.

ANNE

Je reprendrai donc. Votre fils François, s'il mourait...

LOUISE

Et je répète, moi : rien ne fait prévoir.

ANNE

S'il mourait toutefois...

LOUISE

Je vous entends... Vous aiderai-je à porter jusqu'au trône votre joli neveu et gendre messire de Bourbon?

ANNE

Il est votre amant. Et ma fille est morte.

LOUISE

Que dites-vous là! que prononcez-vous là!

ANNE

Ma fille est morte. Il est votre amant.

LOUISE

Vous tairez-vous!

ANNE

Le mot vous déplaît? Qu'il soit donc seulement votre bel ami.

LOUISE

Je ne sais qui me retient de vous céder la place!

ANNE

Ce serait bien naturel. Je suis, moi, fille de France.

LOUISE

Vos paroles indignes!

ANNE

A mon âge, et pour avoir tant vu, madame, tout étudié, tout reconnu possible de ce qui ne semblait l'être, je vous le dis gravement : rien ne me semble indigne de telles prévoyances... Et surtout à vous devraient-elles paraître excellentes et nobles. Uue reine, qui serait vous... cela vous déplairait tant?...

LOUISE

Je suis bonne mère.

ANNE

Mais aussi bonne amie...

LOUISE, comme effrayée.

Le roi Louis XI est devant moi.

ANNE

Même pas son ombre... Peut-être sa raison.

LOUISE

François est mon orgueil.

ANNE

Bourbon est mon orgueil. Il est aussi le vôtre.

LOUISE

Pour la sagesse qui est en lui, que j'admire.

ANNE

Et pour une ambition que vous n'ignorez pas.

LOUISE

Je ne l'ignore pas. Et lui conseillant...

ANNE

La modestie?

LOUISE

... d'élever son âme jusqu'à l'espoir des plus hautes destinées... auxquelles je veux aider pour ma part...

ANNE

... A l'exclusion du trône.

LOUISE

Certes!... j'ennoblis autant qu'il se peut faire l'influence que sur lui vous me prêtez, madame. (*Un temps.*) Cependant...

ANNE

S'il mourait...

LOUISE

Qui, encore?

ANNE

Votre fils!

LOUISE

Je ne veux rien prévoir. (*Un silence.*) Vous avez toujours haï notre Maison.

ANNE

Moins que ne le fit Anne de Bretagne! Et je le prouve.

LOUISE

Non! Vous ne songez qu'à moi.

ANNE

Je songe à vous parce que vous y songez en votre âme.

LOUISE

Non! non!

ANNE, sèchement.

Adieu!

LOUISE, elle lui tourne le dos et remonte jusqu'aux verrières.

Adieu, madame.

Anne de Beaujeu fait quelques pas vers la porte.

ANNE, entre ses dents.

L'exil pour ces gens-là!... indignes de régner!... Nous

en trouverons les raisons dans leur jeu même. Place libre alors, mon Bourbon!

LOUISE, de loin, comme indifférente.

Vous retournez au roi?

ANNE

Le conjurer de se bien garder d'aucune émotion et surtout amoureuse, — vous le savez, il aime à la folie sa jeune reine — d'aucune inquiétude qui, savamment excitée jusqu'à la jalousie, le mènerait au tombeau. (*Tressaillement de Louise de Savoie.*) Ah! ah!...

LOUISE, craignant d'avoir été surprise.

Excitée, dites-vous, et par qui?

ANNE

Je vous dis pourquoi. — Par qui? le sais-je, moi, provinciale en cette cour? (*Au moment où elle va franchir le seuil de la porte, monsieur de Grignaux, paraissant, la rencontre et la salue. A celui-ci :*) Eh bien! le roi!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Tout brave et tout rieur. Il lutte avec monsieur de la Trémouille.

Sort la duchesse Anne en triomphant.

SCENE VI

LOUISE DE SAVOIE, MONSIEUR DE GRIGNAUX.

LOUISE DE SAVOIE

Elle m'a devancée. Elle m'a devinée.

GRIGNAUX

Devinée?

LOUISE DE SAVOIE

Avec quelle promptitude de jugement sur la funeste ambition où me pourrait entraîner...

GRIGNAUX, dans un souffle.

Messire de Bourbon.

LOUISE DE SAVOIE, sévèrement.

Qu'est-ce à dire?

GRIGNAUX

Oui, Pâques-Dieu, lui-même, de qui ces faux semblants : noblesse de cœur, vertus royales, austère esprit encharibotent depuis beau temps votre âme souveraine. Eh bien, elle eut raison, tout est possible, et que nous abandonne un jour, Pâques-Dieu, votre gros vaillard de fils...

LOUISE DE SAVOIE

Quoi! vous aussi?

GRIGNAUX

Malgré l'âge qui vous sépare du Bourbon et tel que ... vous pourriez être sa mère... (*saluant*) je ne dis point selon le visage, ni les agréments que nous offre une jeunesse éternelle — si notre Parlement, coiffé de lui pour son intégrité malicieuse, notre Eglise de France — la folle! — qui met en lui l'espoir de rentrer en ses biens, le peuple qui l'adore pour sa superbe, enfin, madame, et ses victoires, le font monter jusques au trône, vous voilà donc, reine... qui sait... cela peut sembler... Mais autant que madame de Beaujeu, votre futur connétable se joue de vous! Pâques-Dieu, ce n'est point vous, ce n'est point Louise de Savoie qu'il irait... qu'il voudrait épouser, mais bien plutôt, à défaut d'une fille royale, de cette Renée par exemple, une fille du sang jeune, fraîche et matrone.

LOUISE DE SAVOIE

Grignaux!

GRIGNAUX

Je veux dire au sein capable de lui donner enfant... j'ai nommé votre fille Marguerite!

LOUISE DE SAVOIE

Elle est la femme de monsieur d'Alençon!

GRIGNAUX

Messire d'Alençon périrait à son tour. Et ce serait l'œuvre de Louis onzette.

LOUISE DE SAVOIE

Hé?

GRIGNAUX

Ainsi je nomme, après monsieur de Bonnivet, dont l'esprit est d'un diable, la vieille fée de Beaujeu. Louis onzette nous irait par magie précipiter sa fièvre, à ce d'Alençon déjà toute langueur. Bonne chienne chasse de race! (*Il se met à rire.*) Mais ne craignez! Ceci n'adviendra. Votre François l'aimable règnera, je vous le jure. Et très vite. Et vous le désirez ainsi. Et vous le voudriez à l'instant roi. Car la nature — Dieu en soit loué, Pâques-Dieu! — vous créa plus orgueilleuse mère que très bonne amoureuse. Votre âme, où se livre un tournoi gigantesque, laisse voir au diable y regardant la blanche armure de François renverser, jusqu'au sable, certaine armure noire bien-aimée.

LOUISE DE SAVOIE, profondément.

Oui.

GRIGNAUX, satisfait.

Ah!... Enfin, et puisqu'un bon tiens vaut mieux... régnant comme vous le faites et saurez y pourvoir, sur le cœur de votre fils...

LOUISE DE SAVOIE, souriante.

Oh! non pas en matière d'amour.

GRIGNAUX

Je passe!... vous règnerez bien plus sûrement, et longtemps, sur ce royaume de France et le cœur mis à la chaîne de l'insatiable Bourbonien.

LOUISE DE SAVOIE

Monsieur de Grignaux, vous êtes un dangereux sorcier!

GRIGNAUX

On n'a point chambellé dix ans à l'ombre de Louis XI...

LOUISE DE SAVOIE, agacée.

Toujours l'ombre de Louis XI.

GRIGNAUX

Il fut grand! Son ombre ira plus loin que nous. (*Un*

silence.) Pour moi, que ferai-je de cette lettre? La vieille sorcière me l'a laissée, ce que n'eût osé son père.

LOUISE DE SAVOIE, *brusquement.*

Déchirez-la... Cette lettre est de moi.

GRIGNAUX

Pâques-Dieu, je le savais!

LOUISE DE SAVOIE

Qui vous l'a dit?

GRIGNAUX

Mon plus petit doigt...

LOUISE DE SAVOIE

Ecrite par la reine cependant...

GRIGNAUX

Dictée à notre reine Marie par miss Anne de Boleyn, sa première suivante, une enfant de quinze ans, mais de beau vice, et que vous gagnâtes à de telles farces impudiques.

LOUISE DE SAVOIE

Sorcier! — La reine sera au comble de ses désirs...

GRIGNAUX

Et le roi, pris de furieuse rage — car peut-il ignorer maintenant! — sera, lui, aux portes de la mort.

LOUISE DE SAVOIE

Taisez-vous!

GRIGNAUX

Oh! ils sont loin, là-bas, dans la troisième chambre. Et ils parlent...

LOUISE DE SAVOIE *remonte jusqu'aux verrières d'où, le front sur une vitre, elle regarde tomber la neige.*

Les beaux linceuls sur toutes choses... (*Un temps.*) A son heure, Dieu l'appellera.

GRIGNAUX, *gaiement.*

Ce Dieu, votre complice...

LOUISE DE SAVOIE

Je ne vous laisserai pas!..

Elle s'est tournée vers Grignaux, puis,

haussant les épaules, elle regarde encore les frimas.

GRIGNAUX, avançant d'un pas vers elle. D'un ton léger.

Ce Dieu, votre Dieu, qui ne voudra point, dans son indulgence pour les Maisons d'Angoulême et de Savoie, que votre gros François, devant que Louis XII ne meure, compose un petit braillard à la reine... Oui, la belle neige... Le Seigneur, donc, ira vite.

Louise de Savoie, résolument, lui tourne le dos. A cet instant, derrière la portè fermée, celle des appartements, on entend la voix crieuse et fraîche d'Anne de Boleyn. Celle-ci, ayant ouvert la porte brusquement, s'échappe en courant à travers la salle.

SCENE VII

Les Mêmes, ANNE DE BOLEYN ; dans les appartements la voix de MADAME D'AUMONT.

ANNE DE BOLEYN

Mais si, mais si, je rapporterai les quilles!

LA VOIX DE MADAME D'AUMONT

Miss Anna, voulez-vous revenir!

ANNE DE BOLEYN, faisant un tour sur elle-même, se retroussant le nez et tirant la langue.

Tiens, madame d'Aumont! (*Puis elle repart et se cogne rudement contre monsieur de Grignaux qui chancelle, une patte en l'air.*) Oh! il y a du monde.

GRIGNAUX

Pâques-Dieu!

ANNE DE BOLEYN, au milieu d'une révérence.

Seigneur. (*Elle repart de nouveau — son but est vers le foyer — chantant:*) Quilles, quilles, quilles, quilles, je rapporterai les quilles! Mais où sont-elles? (*Elle cherche partout et fait un bruit de lèvres, en agitant deux doigts comme si elle appelait des moineaux.*) Quilles!... quilles!... quilles!...

LA VOIX DE MADAME D'AUMONT

Miss Anna, revenez. Madame de Beaujeu me battra!

ANNE DE BOLEYN

Si elle vous crève, il ne sortira que du son. (*De nouveau elle tourne sur elle-même.*) Plus de quilles! (*Et soudain se précipitant sur Grignaux.*) Les auriez-vous avalées, monsieur de Grignaux? (*Elle lui tâte le ventre. Sursaut du compère.*) On ne sait jamais... Non! c'est tout rond. Et puis, il en ressortirait bien une par la bouche.

LA VOIX DE MADAME D'AUMONT

Miss Anna!

ANNE DE BOLEYN, faisant accomplir un demi-tour à l'ample monsieur de Grignaux.

Voir, de l'autre côté?

GRIGNAUX se met à rire, et désignant Louise de Savoie qui, d'abord attentive, s'est retournée vers la neige.

Mademoiselle...

ANNE DE BOLEYN

Ah! Enfin!... (*Elle court vers Louise de Savoie, puis s'arrête, et se plongeant en une nouvelle révérence :*) La neige de Paris est aussi blanche que celle de Londres, madame.

Point de réponse. Grignaux lui fait signe de se rapprocher encore. Soudain Louise de Savoie se retourne, capte les poignets d'Anne de Boleyn et se penche à son oreille :

LOUISE DE SAVOIE, vivement.

Eh bien, que font-ils?

Tout ce dialogue sera dit à mi-voix et avec la plus grande rapidité.

ANNE DE BOLEYN

Ils parlent, ils parlent...

LOUISE DE SAVOIE

Ils parlent trop!

ANNE DE BOLEYN

... nommant Suffolk, la reine Marie, moi-même, et votre fils François.

LA VOIX DE MADAME D'AUMONT

Miss! miss!

ANNE DE BOLEYN

Je n'entends pas beaucoup... Je suis de l'autre côté de

la porte... Cependant j'ai entendu ces mots : « Tout à l'heure » et « galerie »...

LOUISE DE SAVOIE, à Grignaux.

Que complotent-ils?

ANNE DE BOLEYN, très bas.

Et puis cet autre...

LOUISE DE SAVOIE

Lequel?

ANNE DE BOLEYN

« Mort ». — Vous savez, ce n'est qu'un bruit d'abeilles...

GRIGNAUX

Abeilles?... oh! pour quel miel!

LOUISE DE SAVOIE

C'est bien, retournez, chère enfant.

ANNE DE BOLEYN, se sauvant vers la porte de droite.

Bonjour à messire François! Je lui suis dévouée. Il est beau!

LOUISE DE SAVOIE

Folle!

GRIGNAUX, à part.

Tous des fous.

Au moment où Anne de Boleyn va franchir la porte, madame d'Aumont y passe la tête.

MADAME D'AUMONT

Eh bien, miss, les quilles?

ANNE DE BOLEYN

Moins sottes que vous, elles sont parties chercher les boules!

Les vantaux se referment sur les éclats de rire de la jeune fille et les remontrances de madame d'Aumont.

SCENE VIII

LOUISE DE SAVOIE, MONSIEUR DE GRIGNAUX.

Lentement, Louise de Savoie redescend vers le foyer.

GRIGNAUX

Madame, il n'est prudent de rester en ces lieux. (*Sans*

lui répondre, elle s'assied dans le fauteuil près de la cheminée.) Malgré l'hiver, un orage s'y prépare... Comment! vous vous asseyez?

LOUISE DE SAVOIE

J'attends ici quelqu'un.

GRIGNAUX, regardant vers la porte.

Vous ne craignez...

LOUISE DE SAVOIE

Moi présente, ils n'oseront venir. Laissez-moi, si vous avez peur.

GRIGNAUX

Non! bien que je ne sois un tel guerrier... A l'heure dite, pourtant, dès le couvre-feu...

LOUISE DE SAVOIE

L'heure n'est venue.

GRIGNAUX

Il vous faudra laisser le champ...

LOUISE DE SAVOIE

De bataille? Oh! il ne se passera rien. Ce sera très simple.

GRIGNAUX

Dieu, la nature, vous aideront.

LOUISE DE SAVOIE

Je suis de glace... Les flammes s'éteignent. Il n'y a donc plus de bûches?

GRIGNAUX, cherchant.

Non... Si fait! *(Il déniche une quille oubliée contre la cheminée.)* Une quille! Oh! miss Boleyn, vous ne l'aurez pas. *(Désignant le foyer.)* Je l'y mets?

LOUISE DE SAVOIE

Allez! *(Grignaux s'agenouille, place la quille dans les braises et ravive le feu en soufflant dessus. Louise de Savoie crispe ses poings sur les bras du fauteuil. Un silence.)* Enfin, ses médecins, que pensent-ils?... Vous les avez revus?

GRIGNAUX, toujours à genoux.

Même chose, Pâques-Dieu! Il voulut faire du gentil compagnon avec sa femme. Or il s'abusait. (*Présentant ses mains au feu.*) De malingre qu'il fut toujours, le voilà cacochyme. (*A cet instant, un bruit d'armes, de piaffements, un hennissement se font entendre au dehors. Grignaux se lève et trotte assez effrayé jusqu'aux verrières.*) J'entends gros bruits dans la cour. (*Il regarde.*) Des hommes, des chevaux...

LOUISE DE SAVOIE

Laissez! continuez.

GRIGNAUX, redescendu vers elle.

Ce n'est plus qu'un souffle. Il passera très facilement des bras de l'amour aux bras de Satan.

LOUISE DE SAVOIE

Ou de Notre Seigneur.

GRIGNAUX

Ou de Notre Seigneur. Mais, il *passera*. Que le ciel et l'enfer s'en disputent l'âme...

LOUISE DE SAVOIE

Je lui souhaite le ciel.

GRIGNAUX

Notre léger coup de pouce l'enverra donc plus vite entre les bras de Dieu. C'est œuvre pie.

LOUISE DE SAVOIE, chaleureuse.

Et vous croyez bien, vous croyez, n'est-ce pas, qu'un tel accès de jalousie vieillarde, en l'état où nous le soignons, le ravira brusquement... à notre chagrin?

GRIGNAUX

Je ne fais que rêver... (*Brutalement.*) Toutefois cette idée n'est pas de vous!

LOUISE DE SAVOIE, ironique.

Et de qui vraiment?

GRIGNAUX

De votre seconde âme (*ricanant*) si tant est que je sois

la troisième, de monsieur le président Duprat que vous nommez déjà votre chancelier — oui, j'en jurerais !...

LOUISE DE SAVOIE

Bon. Cela est vrai.

GRIGNAUX

Je le savais.

LOUISE DE SAVOIE

Vous savez tout.

GRIGNAUX

Car cette idée, cette lettre, ce proche événement qui en sera la plus jolie conséquence : la mort d'un prince...

LOUISE DE SAVOIE

Eh bien!

GRIGNAUX

C'est moi qui les lui conseillai.

LOUISE DE SAVOIE

Vous? hein? Que ne le fîtes-vous à moi-même?

GRIGNAUX

Un chambellan, Pâques-Dieu, n'est pas un chancelier.

LOUISE DE SAVOIE, *réfléchissant.*

Je crains fort qu'elle ne m'ait sur ce point aussi... qu'elle ne vous ait deviné...

GRIGNAUX

Madame de Beaujeu? qu'importe. Le coup sera porté. Deux fois porté même! grâce, je le jure, à son bavardage.

LOUISE DE SAVOIE

Le roi prévenu par elle avec douceur se méfiera... Enfin, il n'est si mal, et que me disiez-vous? il lutte avec monsieur de la Trémouille. Alors, ce n'est un souffle... Plus d'émotion, plus de...

Elle tremble de froid.

GRIGNAUX, *raillant, une main vers le feu.*

Plus de bûches.

LOUISE DE SAVOIE

Ne vous moquez pas!

GRIGNAUX, à voix ferme, le bras tendu vers la porte.

Mais peut-être est-ce déjà fait!

LOUISE DE SAVOIE, frissonnant.

Non! Il y aurait des cris. Je suis de glace...

GRIGNAUX

Appelez un valet, il nous donnera du bois.

LOUISE DE SAVOIE, ironique.

Appeler en cet instant? Louis XI n'eût pas fait cela. D'un même cœur — bien que sans nous être consultées — nous avons éloigné, madame de Beaujeu et moi, tous valets, écuyers, gardes, et même le bouffon du roi, mons Triboulet, grands obstacles toujours à l'issue de ces drames familiers. Car nous sommes en famille. Hors vous d'ailleurs.

GRIGNAUX, tendant le bras vers la porte.

Et le Suffolk, là-bas. (*Se tournant avec inquiétude vers le fond.*) Oh! oh! le tapage recommence...

LOUISE DE SAVOIE, avec pitié.

Non, messire Grignaux, écoutez bien, c'est le vent. (*A partir de ce moment, la bise enragée de l'hiver cognera aux vitres et geindra par à-coups. Madame de Savoie toujours assise, désignant un fauteuil sur la droite.*) Approchez-moi ce fauteuil.

GRIGNAUX

Comment?

LOUISE DE SAVOIE

Oui, approchez-moi ce fauteuil.

GRIGNAUX, d'assez mauvaise grâce, exécute l'ordre.

Voilà.

LOUISE DE SAVOIE

Brisez ce fauteuil.

GRIGNAUX, au comble de la surprise.

Hé!

LOUISE DE SAVOIE

Brisez ce fauteuil! Oh! il n'est pas solide. Ici, l'on

est économe. Vous dois-je aider?... (*Et en effet, se levant, de ses bras forts elle aide à soulever le meuble, qu'ils brisent à la volée contre le parquet ou la cheminée. Montrant les débris.*) Et jetez au feu! (*Le regardant faire, d'une voix lente:*) Un chambellan, dites-vous, n'est pas un chancelier? Il pourrait être un adroit serviteur.

Les flammes bientôt deviennent magnifiques et les deux interlocuteurs en sont comme empourprés.

GRIGNAUX, maté, un genou en terre.

Mais je suis, Pâques-Dieu, je veux demeurer votre fidèle sujet.

LOUISE DE SAVOIE, ricanant.

A ma charge de vous livrer... plus tard... la garde des enfants royaux?

GRIGNAUX, se relevant.

Tout sincère attachement, voire aux meilleures causes, exige sa récompense!

LOUISE DE SAVOIE

Oui, c'est déjà le pillage. Chancellerie, amirauté, connétablie ont déjà pour noms: Duprat, Bonnivet, Bourbon. A tous des promesses, des serments, des gages. A vous l'emprise bientôt sur le cœur, l'âme de nos enfants!... Sans quoi, tous lugubres oiseaux, éperviers du royaume, vous nous fuiriez, mon fils et moi... comme à tire d'aile.

GRIGNAUX

C'est la vie.

LOUISE DE SAVOIE

La vie des cours.

GRIGNAUX

La vie tout court.

A ce moment, le page de la reine traverse la scène, ouvre la porte de droite et disparaît.

LOUISE DE SAVOIE

Tenez! la réponse de François à l'autre lettre!... Il sera fidèle à ce rendez-vous.

GRIGNAUX

Quelle imprudence!

LOUISE DE SAVOIE, calme.

Non lui-même absolument. Sous sa vêture, monsieur de Bonnivet.

GRIGNAUX, dans l'ébahissement.

Hein?

LOUISE DE SAVOIE

L'affaire est entre nous conclue. Vous le savez, ils ont grande ressemblance.

GRIGNAUX, dont augmente la surprise.

Mais votre François?

LOUISE DE SAVOIE

Sera enlevé, se rendant vers sa belle.

GRIGNAUX

Enlevé?... enlevé par qui?

LOUISE DE SAVOIE

Ce n'est mon secret à moi seule. Vous le devinerez plus tard, grand sorcier! François aura donc fait ce qu'il aura voulu, et partira le cœur plein d'ivresse. De la meilleure foi du monde jusqu'à l'instant suprême, il ne traversera point mes projets.

GRIGNAUX

Pâques-Dieu!

LOUISE DE SAVOIE

Jamais ainsi ne pourra-t-il être accusé d'un forfait qui serait une tache à son royal avenir.

GRIGNAUX, de plus en plus ébahi.

Et... Bonnivet le remplacera?

LOUISE DE SAVOIE

Lui, ça n'a pas d'importance.

GRIGNAUX

Pâques-Dieu!

LOUISE DE SAVOIE

Traître à mon fils, pour une fois, il y gagnera l'amirauté que je lui ai promise.

GRIGNAUX, levant les bras en l'air.

Pâques-Dieu!... vous nous dépassez tous en sorcellerie!...

Entre par le fond à gauche Marguerite.

SCENE IX

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE

Madame, je ne pus rejoindre ce damné petit page. De galerie en galerie, il volait mieux qu'hirondelle.

LOUISE DE SAVOIE

Et c'est bien ainsi.

MARGUERITE

Le sire de Bonnivet, introuvable.

LOUISE DE SAVOIE

Mieux encore.

MARGUERITE

Mais dans la cour, je rencontrai Monseigneur de Bourbon (*Louise de Savoie crispe les deux poings*) qui vous veut entretenir... Il sera là bientôt.

GRIGNAUX

Le duc de Bourbon à Paris!

LOUISE DE SAVOIE, à Marguerite.

Ici même, n'est-ce pas?

MARGUERITE

Je ne lui fis point mystère du lieu où vous rencontrer...

LOUISE DE SAVOIE

Mais, dans ce moment, où est-il?

MARGUERITE

Aux écuries.

GRIGNAUX, à part.

C'était lui... (*Haut.*) Je le croyais à Moulins, réunissant nos bandes contre l'Italie.

LOUISE DE SAVOIE

Et moi, je l'attendais. (*Bas à Grignaux.*) L'ombre de la mort, avant la mort même, est un appât aux silen-

cieux. Ma fille, rejoignez madame Claude et veillez bien à la consoler.

MARGUERITE

Inconsolable, madame.

LOUISE DE SAVOIE, sèchement.

Les ressources de votre esprit...

MARGUERITE

Je ne lui parlerai que selon mon cœur. Je la plains de tout mon cœur.

LOUISE DE SAVOIE, haussant les épaules.

Cependant vous riiez, lorsque...

MARGUERITE

Ce rire m'est plus qu'un péché. Une trahison! Et je m'en accuserai devant Dieu.

LOUISE DE SAVOIE

Le Dieu de Luther.

MARGUERITE

Notre Dieu.

LOUISE DE SAVOIE, durement.

Ma fille, allez retrouver madame Claude!... Ah! et ne vous égarez plus dans la cour... voire même aux écuries.

MARGUERITE

Vous m'injuriez, madame!

LOUISE DE SAVOIE

Respectez-moi. Sortez! (*Sort Marguerite. Un silence.*) Monsieur de Grignaux, je vous reverrai ce soir.

GRIGNAUX, saluant.

Pâques-Dieu, madame, laissez-moi bien y compter.

Il sort par le fond gauche de la galerie.

SCENE X

LOUISE DE SAVOIE, et derechef, un instant,
MONSIEUR DE GRIGNAUX

Louise de Savoie, aussitôt le départ du chambellan, tire de sa gorgerette un petit miroir ovale et s'y regarde, aux lueurs du foyer, en soupirant.

LOUISE DE SAVOIE

O visage!... L'ombre du moins soit ta complice... (*Du pied elle refoule des cendres sur le feu*)... Non! je serais plus pâle dans l'ombre...

Elle gifle ses joues.

GRIGNAUX, dans la coulisse.

Pâques-Dieu, je tombe!... On a laissé des boules ici...

LOUISE DE SAVOIE

L'imbécile!

GRIGNAUX, toujours invisible.

Encore une! Ah!...

Une boule jetée par lui hargneusement traverse toute la scène à grand bruit et s'en va cogner et faire retentir la porte des appartements royaux.

LOUISE DE SAVOIE, se précipitant vers la porte.

Que faites-vous!... Brutale sottise!... (*Nulle réponse; elle appuie son oreille contre la porte.*) Non! ils ne bougent...

Lentement elle revient vers les flammes et se regarde encore au miroir. Elle réajuste ses cheveux sous le coeffon.

GRIGNAUX, passant la tête.

Excusez-moi, Madame, je suis vif. — Oh! pardon...

LOUISE DE SAVOIE

Le démon! (*Elle cache le miroir. Monsieur de Grignaux, disparu, se retire d'un pas ferme. Un silence.*) Est-ce lui?... Non, pas encore... L'autre qui s'éloigne... (*Se mirant de nouveau.*) ...Roses de la jeunesse. O flétrissure!... ô pâleur! Visage, mon seul ennemi! (*Se penchant sur le foyer.*) Feu, rends-moi la jeunesse!... Feu! rends-

moi son amour! (*Désespérée et se regardant encore.*) Ah!... (*Elle laisse pendre à son bras le miroir où glissent des lueurs ardentes. Puis, lointaine et sombre, agitant le front pour une négation misérable.*) Tout le feu de l'enfer...!

Alors, pliant son bras sur le bord de la cheminée, elle y laisse tomber sa tête et sanglote. — Bourrasque de vent au dehors et

RIDEAU

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henri de Régnier : *Proses datées*, « Mercure de France ». — Gustave Kahn : *Silhouettes littéraires* « Editions Montaigne ». — Paul Reboux : *A la manière de... (4e série)*, Grasset. — Charles Melaye : *Pastiches du Sérail*, Librairie des lettres.

Le grand charme de ce livre nouveau de M. Henri de Régnier, **Proses datées**, est dans l'évocation stylisée des personnages que le poète ressuscite et recrée : Leconte de Lisle, J.-M. de Heredia, Mallarmé, etc. Un portrait littéraire signé Régnier, c'est un peu, dans le domaine intellectuel, ce qu'est dans le domaine artistique un portrait signé Manet, Renoir ou Whistler. Survivre dans la mémoire d'un grand poète qui laissera de nous une image de haut style, c'est une belle et rare faveur du destin, c'est une gloire qui s'ajoute à la gloire, ou un petit rayon de lumière qui éclaire le néant et lui donne une vie illusoire.

M. de Régnier nous évoque le temps où, jeune étudiant, il venait s'asseoir entre deux cours de droit, sur un banc du jardin du Luxembourg, pour lire un poème de Vigny ou de Baudelaire, une page de Stendhal ou de Flaubert. Leconte de Lisle traversait le jardin se rendant à la Bibliothèque du Sénat : « Je le regardais, écrit-il, avec une admiration émue et craintive, s'avancer de son pas lourd et las. Leconte de Lisle n'était pas grand, mais le paraissait, par la dignité de son allure et de son attitude. Sur un corps encore solide reposait une tête noble et belle. La large face soigneusement rasée, au nez droit, à la bouche sinueuse, s'animait de deux yeux clairs, dont l'un s'abritait derrière le verre d'un monocle. Des larges bords d'un chapeau à haute forme, de longs cheveux blancs caressaient le col de la redingote correcte. Ainsi passait-il, solitaire et dédaigneux, et je le regardais longtemps s'éloigner... »

Heredia présenta à Leconte de Lisle le jeune poète décadent,

« un de ces misérables décadents et des plus coupables », ajoutait-il, « parce qu'il a du talent ». Dans ce petit appartement de l'Ecole des Mines où logeaient les bibliothécaires du Sénat, M. de Régnier rencontra des poètes et des écrivains connus ou célèbres : Rostand, Léon Dierx, Mendès, Judith Gautier, le singulier bonhomme qu'était Louis Ménard « avec ses accoutrements sordides et son avarice maniaque ».

Leconte de Lisle contait, sur l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*, maintes anecdotes divertissantes, et nulle ne paraissait invraisemblable, ajoute M. de Régnier, « quand on avait rencontré Louis Ménard, coiffé de son vieux canotier et le cou entouré d'un boa de plumes ».

Quelques années plus tard, Leconte de Lisle, malgré la noble prestance et la vivacité d'esprit conservées, semble fatigué, il se sent lui-même atteint. Et M. de Régnier nous évoque le poète, à un déjeuner intime chez Mme Guillaume Beer, ouvrant au salon un volume de ses poèmes posé sur un guéridon. D'une voix précise, triste, un peu tremblante, il lit l'admirable pièce intitulée : *Si l'Aurore* :

J'ai goûté peu de joie, et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens ;
Dans le sable stérile où dorment tous les miens,
Que ne puis-je finir le songe de ma vie !

Que ne puis-je, couché sous le chiendent amer,
Chair inerte et vouée au temps qui la dévore,
M'engloutir dans la nuit qui n'aura pas d'aurore,
Au grondement immense et morne de la mer !

Et quand il eut achevé les sublimes strophes, note M. de Régnier, silencieusement il pleura : « Ce fut la dernière fois que je le vis. Quelques semaines après, il mourut à Louveciennes. »

Ce fut chez Mallarmé que M. de Régnier vit pour la première fois le singulier et « poësque » personnage dont Mallarmé lui avait souvent évoqué l'image noire et blanche :

Du premier coup d'œil je le reconnus en ce petit homme élégant et nerveux, au monocle impatient, au regard vif, au rire sarcastique et quelque peu diabolique, à la noire chevelure bouclée où se dressait une longue et souple mèche blanche, aux mains fines et agitées, maniant une badine noire et tirant de l'échancrure de son gilet de soirée un

mouchoir pie. C'était bien le Whistler légendaire, l'artiste au pinceau subtil, aux reparties cruelles...

Ce Whistler, M. de Régnier l'écoutait avec délice, contant, d'une voix un peu nasillarde et fortement accentuée, des anecdotes rapides et féroces, coupées de propos brusques et narquois que soulignait, avec l'agitation de la mèche blanche, le rire impitoyable.

Et M. de Régnier nous montre encore Mallarmé, venu poser chez Whistler pour le petit portrait lithographique qui figure en tête de *Vers et Prose* :

On était en hiver, et Mallarmé, debout, s'était adossé à la cheminée, tandis que Whistler prenait des croquis. Bientôt l'ardeur du feu commença à incommoder Mallarmé ; mais chaque fois qu'il faisait mine de bouger, Whistler, d'un geste impérieux, le retenait à sa place, si bien que, le croquis terminé, quand Mallarmé put enfin s'éloigner du foyer, il avait les mollets littéralement « grillés », mais cette « grillade » lui valut un petit chef-d'œuvre d'expression et de facture. Cette lithographie de Whistler est une des plus émouvantes images que nous ayons de Mallarmé et un souvenir de l'amitié tardive, mais ardente, si l'on peut dire, qui unit le peintre et le poète.

C'est encore l'évocation de Mallarmé à Valvins, en son logis rustique, situé au bord de l'eau. Voici la légère voiture qui servait au courses forestières, au trot vif d'un petit cheval « dont les oreilles étaient enfermées dans des cornets d'andrinople rouge pour les préserver des mouches ». Cheval et voiture étaient d'ailleurs soigneusement tenus, note M. de Régnier qui ajoute :

Mallarmé avait des goûts simples, mais que relevait celui de la perfection ; il aimait que les objets dont il se servait eussent un caractère de distinction matérielle. Il était sensible à leur rareté et veillait à ce que les plus humbles atteignissent le degré d'élégance dont ils étaient capables. Ce même soin se retrouvait dans ses moindres propos, sa phrase parlée était toujours d'une admirable et limpide précision, d'un fini précieux, sans que jamais la vînt gâter aucune recherche affectée.

Et M. de Régnier regrette qu'aucun des visiteurs du Maître, « le cher enchanteur de ma jeunesse », écrit-il, n'ait pris le soin de noter, sinon le texte même, du moins une esquisse approximative des « propos » de Stéphane Mallarmé et « ne nous ait conservé l'écho des causeries intimes qui faisaient l'attrait des soirées du mardi de la rue de Rome » ! Il est vrai, note encore M. de

Régnier, que cette réputation de causeur agaçait un peu Mallarmé, de même que son renom de poète « obscur ». « Pourquoi explique-t-il mes vers ? disait il en souriant d'un de ses amis ; cela tendrait à faire croire qu'ils sont obscurs. »

Un des thèmes favoris de sa conversation était la restriction qu'il apportait au fanatisme wagnérien. Cette confiscation de la Plastique et de la Poésie au profit de la Musique apparaissait au poète esthéticien qu'était Mallarmé, « comme une usurpation magnifique, mais qu'il ne pouvait se résoudre à considérer comme définitive et absolue ». Il rêvait « à des reprises futures où la Poésie, dégagée de la subordination à laquelle Wagner l'avait réduite, retrouverait sa place prépondérante, et, s'assimilant à son tour la Musique, redeviendrait la souveraine expression de la pensée ».

Voici encore le souvenir d'une visite à Pierre Loti, à bord du *Vautour* ancré dans le Bosphore. Et ce portrait de Loti :

Il y a en Loti un mélange de dignité et de retenue, qui, au premier abord, ne laisse pas de déconcerter. Et puis son attitude même a quelque chose d'assez intimidant. Il se tient volontiers immobile et parle peu. Heureusement que l'on est rassuré par le timbre et l'inflexion de la voix et par l'obligeance des propos.

Voici Moréas, « plus curieux des mots que des idées ».

Les siennes se réduisaient à celles qui se prêtaient le mieux à l'expression poétique. Ses *Stances* ne formulent guère en leur harmonie que des sentiments très simples et très généraux, soutenus d'images justes et naturelles, et leur perfection réside en leur brièveté si pleine et si exacte, en un accord toujours rigoureux entre la pensée et la forme.

M. de Régnier nous dit encore son admiration perpétuée pour Victor Hugo, et, à ce propos, il nous rapporte une anecdote qu'on lui a contée et qui l'a toujours enchanté. Au retour de l'exil, un soir, après dîner, quelques amis demandent au Maître de lire quelques vers. Hugo y consent. On écoutait en silence, quand tout à coup retentit un grand coup de poing sur la table...

C'était Flaubert qui, le visage enflammé et les yeux pleins de larmes, ne trouvait pas autre chose pour exprimer son admiration, son respect, sa tendresse, que de répéter avec ivresse et vénération : « Ah ! le cochon ! le cochon ! »

Je ne sais pas de plus bel hommage, écrit M. de Régnier.

Portraits et souvenirs encore le livre de Gustave Kahn : **Silhouettes littéraires**, ce n'est pas sans une juste fierté que M. Gustave Kahn rappelle le mot que lui dit Mallarmé un soir de banquet littéraire : « Vous fûtes mon premier visiteur. » Aussi, c'est le Mallarmé d'avant la gloire que le poète nous évoque ici, se souvenant de la joie profonde qu'il éprouva à découvrir *Hérodiade* et *l'Après-midi d'un Faune*. Peu à peu des admirations nombreuses vinrent s'incliner devant Mallarmé, les unes enthousiastes et sincères, les autres un peu factices : celle de jeunes écrivains « indifférents à l'art de Mallarmé, mais soucieux de conquérir un galon dans le clan littéraire, d'être du Tout-Paris des poètes, puisque cela *cotait* d'être invité aux mardis de Mallarmé ». Mais il y avait tout de même un hommage dans leur respectueuse incompréhension. D'autres chapitres sont consacrés aux inquiétudes d'Huysmans qui « se plaignait d'une sensibilité d'écorché », à la vie douloureuse de Verlaine, au poète Charles Cros, trop peu connu :

Il mourut prématurément au milieu d'un bruit de gloire, qui n'était pas celle qu'il méritait et dédaigneux de la formuler plus exacte. Indifférence ? découragement ?

Je signale particulièrement dans ce livre les notes sur Rodin où l'art du grand sculpteur est analysé avec une très subtile pénétration : « la beauté picturale d'expression, écrit-il, empreint toute l'œuvre de Rodin ». Et ceci :

Rodin a été influencé par la peinture. Il a aimé l'impressionnisme ; il y a des points d'émulation entre un Monet et lui dans la fièvre de conquérir la vie lumineuse.

Mais,

modifié par la peinture et en ayant imprégné l'art sculptural, il a, par un retour des choses, par la communication de notions renouvelées, contribué à renouer l'art pictural en lui tendant des moyens de sculpteur.

C'est très exact, et très important à noter pour l'histoire de l'art.

§

Je viens de signaler la quatrième série des **A la manière de...**, par Paul Reboux, veuf de Charles Muller. Mais il est inutile de redire la fine ironie critique de ces pastiches que tout le

monde a lus. On trouvera dans ce nouveau recueil, un Paul Morand, un Brousson, un Carco,... Porto-Riche, Raymond Radiguet, et même un Clément Vautel, dont le « bon sens » populaire est encore ici exagéré.

Et puis voici les **Pastiches du sérail** de M. Charles Melaye, l'auteur du célèbre *Miroir des Amazones*. Ici le pastiche s'élève jusqu'à la caricature : ce sont de petits Daumier de haut style. Dans ce sérail, au parfum de lubricité, nous rencontrons Lucie Delarue-Mardrus, Mme Burnat-Provins, à côté de Remy de Gourmont et des « Saintes... du Gynécée », Rimbaud, Verhaeren, Maurice Magre, Maurice Rostand... etc, etc.

Le talent dépensé à la fabrication de ces pastiches m'apparait un peu comme du gaspillage. Parfois, je songe que ces pasticheurs pourraient, en amalgamant adroitement un peu de la manière et du talent de leurs pastichés, fabriquer des œuvres dignes d'Anatole France et de M. Abel Hermant. Mais c'est en éliminant toutes ces manières de la leur, qu'ils se trouvent ou se trouveront. Que leur critique amusée nous apprenne à n'imiter que nous-mêmes.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Léo Loups : *Les Déesses*, illustré d'après les bois de S. E. Bonetto, « les Editions de Belles Lettres ». — Maurice Heim : *Le Chacal de Minuit*, Chiberre. — Marcel Chabot : *Etreintes d'âmes*, Messein. — Robert Milliat : *Pile et face*, préface de Maurice Magre, « Aux éditions de la Caravelle ». — Laurent d'Algol : *Aux Temps médiévaux*, « Aux éditions de la Nef ». — M. Khaïry : *Essors et Vertiges*, Bernard Grasset. — M. Khaïry : *Les Rêves Evanescents*, Bernard Grasset. — M. Khaïry : *En marge de Tout-Ankh-Hammon*, Bernard Grasset. — M. Khaïry : *Les batailles intérieures*, Bernard Grasset. — Charles Monis : *l'Ame et son Parfum*, Chiberre. — Frank Morgan : *Fleurs de l'âme*, Jouve. — Jean Peretti : *Sœur d'amour, Sonnets à Aline*, « La Pensée Française ». — Nan Odib : *Dans la Ménagerie*, Georges Quettier, Vernon (Eure).

Les Déesses, de M. Léo Loups, reparaissent par les soins des éditions des *Belles-Lettres*, avant *les Dieux* dont s'annonce prochaine la venue. *Les Déesses*, ou plutôt une édition collective des quatre volumes de M. Léo Loups : *Les Lévriers*, avec une belle préface de John Antoine Nau (1909), *les Apparences*, *les Déesses*, *les Nombres*. L'ordre établi par le poète, et qui n'est point l'ordre simplement chronologique, situe et gradue la montée de sa réflexion, de sa méditation : le premier ensemble est à

peu près tout visuel; le dernier austèrement abstrait et de pénétration philosophique.

John-Antoine Nau pouvait, il y a seize ans, écrire, ayant lu *les Apparences* et *les Lévriers* :

Loups est un poète éminemment plastique. Sa forme, toujours variée, toujours délicatement et précieusement orfévrée, enserre d'or souple et de joyaux comme fluides les sujets qu'il lui plaît d'évoquer.

Il saluait en lui un poète vraiment algérien « d'une Algérie romaine et classique, mais çà et là chatoyante des fantastiques hallucinations de l'Asie arabe ». — On ne saurait que souscrire sans restriction à un si juste hommage, d'autant que le poète préfacier laissait entendre suffisamment « qu'au-dessus et autour des visions qu'il offre aux yeux de notre âme plane l'azur énorme, flotte l'infini air libre de la pensée. »

Les Nombres n'avaient point paru lorsque Nau est mort, mais peut-être les avait-il prévus. En tout cas, ils se meuvent, se combinent, montent et évoluent avec une aisance singulière et parfaite dans l'azur énorme, dans l'infini air libre de la pensée !

Rares les poètes qui pourraient sans dommage encourir le risque, après des années, de présenter ensemble réunis leurs ouvrages précédents. M. Léo Loups l'a pu faire et sa maîtrise en ressort plus sûre, plus significative. Il est un d'entre les poètes dont l'œuvre est acquise, compte, de nos jours, et, on n'y saurait contredire, il est le plus caractéristique et le plus glorieux des poètes d'Algérie.

Dans **le Chacal de Minuit**, M. Maurice Heim par endroit semble ne pas se souvenir de prototypes que ses rythmes évoquent au lecteur. Ce n'est d'ailleurs que réminiscence à coup sûr involontaire, non pas calculée, mais il ne saurait être mauvais qu'il se méfie. Il n'a souci que d'originalité, il est donc surprenant qu'il ne se défende pas mieux d'influences que, sans doute, il subit inconsciemment, loin de les avoir recherchées.

Au demeurant, son talent, encore dans le présent livre, se manifeste sous des visages si divers que le véritable reproche à lui adresser serait de ne s'en tenir pas à un aspect plutôt qu'à tous les autres à la fois, et de se disperser de la sorte au lieu de se présenter lui-même, dans une direction ou dans l'autre, au mieux de sa puissance.

M. Maurice Heim présente l'exemple curieux d'un homme à

coup sûr de talent, mais qui manque à ce point de foi en lui-même que rien de ce qu'il tente ne le satisfait, ni surtout ne lui inspire assez de confiance en ses propres forces pour poursuivre la tâche commencée. En eux-mêmes, certains de ses poèmes en vers libres sont intéressants, bien menés, souples et même (début de *Plaie d'Eté*) assez chantants et évocateurs par le chant ; maints de ses poèmes en vers réguliers (*A une Passante,... Aspiration*, etc...) sont, mieux que corrects, solides et sûrs, ou, tel *l'Amour*, agréablement mêlés de vers libres et réguliers ; puis toutes ces qualités se dessèchent jusqu'à quelque chose de trop arbitrairement cherché, de mièvre, de contourné, à quoi, du moins, il excelle quand il l'avoue, et compose, même pour ce recueil dont l'ensemble eût pu être grave et émouvant, des rondels pleins d'humour ou des triolets de boudoirs.

Nous attendons un nouveau volume de M. Heim, qui porte en lui un talent dont la totale éclosion nous enchanterait, car il y a en lui un poète.

L'abondance trop facile, la bonne volonté attentive, ce sont, aux débutants, des qualités fréquentes, qui, cependant, propagent, quand elles s'affinent et se surveillent comme aux **Etreintes d'âmes** de M. Marcel Chabot, mieux que des dispositions, un commencement d'art, peut-être, un jour, de maîtrise. M. Chabot est sensible à la musicalité des phrases et au charme des mots ; pour le surplus, on ne peut que souhaiter qu'il parvienne à se contraindre et à choisir. Qu'il se méfie aussi de l'hyperbole apparente du mot, c'est d'un effet médiocre que d'écrire en conclusion à son livre :

Aime, aime, et surpassant ton propre amour, suraime !

— parce que, simplement, tout ce qu'il veut exprimer par ce mot suprême est impliqué déjà par ce qui le précède. Aime, soit; aime, en surpassant, si l'on veut, ton propre amour : oui ! Mais alors que feras-tu? Tu *aimeras*, et il n'est pas possible d'aller plus oultre qu'aimer. Le *suraimer* n'est qu'apparence et ne signifie rien.

M. Maurice Magre a eu beaucoup de plaisir, écrit-il, à lire les vers que M. Robert Milliat lui a adressés et qu'il réunit, avec portrait par Gerem Falquet et illustrations de Jean Arnô, sous une couverture spécialement dessinée par Maurice Barret et ornée de ce titre : **Pile et Face**. M. Robert Milliat, au jugement de

son préfacier, serait « un écrivain de la tradition de Verlaine ». Qui, de nos jours, parmi les poètes, saurait ne pas l'être ? Du moins, M. Robert Milliat l'est-il avec assez de sécheresse, non dans le sentiment certes, mais dans l'expression, et parfois, n'était la disposition rompue des lignes qui se succèdent, on aurait peine à imaginer qu'on se trouve en présence de vers et non de prose. Pris de la sorte, certains poèmes — je dis : poèmes en prose — *Adolescence*, par exemple, ne manquent pas d'un certain charme.

Alignés pesamment sous le joug rigoureux de rimes implacables, les poèmes de M. Laurent d'Algol tentent de nous reporter **Aux Temps Médiévaux** et à leurs splendeurs les plus coruscantes. C'est un essai de « modulation, nous enseigne l'auteur, sur trois notes du lugubre au gai ». Le second de ces trois poèmes (la seconde de ces trois notes) est formé de sept sonnets ; le premier en terze-rime, le troisième en longue laisse d'alexandrins à rimes suivies ou entrelacées, le tout très nourri et de termes archéologiques ou d'histoire.

D'un coup, l'éditeur Bernard Grasset, éperdu, je suppose, de confiance en l'avenir glorieux d'un inconnu, met au jour quatre gros livres de vers, soigneusement imprimés sur beau papier, d'un seul et même auteur, M. M. Kaïry. Ce sont **Les Rêves Evanescents**, **Essors et vertiges**, **En marge de Tout-Ankh Hamon**, **Les batailles intérieures**, sans que rien ne révèle clairement l'ordre dans lequel, chronologiquement, ces poèmes ont été composés. L'auteur probablement habite ou a habité l'Egypte, et ses vers sont précis et bien faits.

Sérénade d'Automne :

L'air améthyste
Sur un cercueil
Pose son deuil,
La feuille tombe,
Le chant retombe
Toujours sur l'air,
Un peu trop clair,
Que dit la lune,
Que dit la brume,
Que dit la fleur,
Que dit le cœur,
Que dit la flûte ..

... C'est le mot qu'on attend à la rime, l'énumération est finie : « Je fus, vous fûtes ». — Et c'est par de tels ou d'analogues poèmes, certains bien graves, longs, en alexandrins, que M. Charles Monis dégage pour nous ce qu'il appelle **l'Ame et son Parfum**.

Auteur de : *Unposted Letters*, M. Frank Morgan nous apprend, au seuil de ce petit livre de vers français, **Fleurs de l'Ame**, qu'il est Anglais, qu'il n'a « jamais vécu au pays où se parle cette belle langue française », mais qu'il « aime beaucoup le peuple français et sa littérature ». Par l'art, en qui il voit « le vrai socialisme, la vraie religion », il entend essayer de se faire partout des amis : « c'est seulement pour ceux qu'on aime avec un grand amour qu'on peut travailler honnêtement et avec plaisir ».

En tout cas, sa connaissance de notre langue est très grande, et il a pénétré maint arcane de notre versification compliquée. Parfois un peu de flottement dans l'expression, dans la rigueur imagée du vers, c'est possible ; mais qui n'envierait d'écrire, et sans doute de parler, avec autant d'adresse, de savoir, de subtilité même une langue qu'on aimerait et cultiverait, sans l'avoir pratiquée entre ceux qui normalement la parlent ? Et ces poèmes, en vérité, renferment nombre de trouvailles heureuses et jolies.

Qui ne consentirait à assister la recherche, l'espoir de M. Jean Peretti ? Hélas ! trouvera-t-il jamais, rencontrera-t-il, puisqu'elle s'est enfuie du monde, **la Sœur d'Amour**, que chantent, célèbrent, exaltent, pleurent et imaginent ses **Sonnets à Aline** ? Lors de la publication d'un premier recueil de vers, *Cris d'Amour* (3e édition), une jeune femme inconnue lui adressa un sonnet qu'elle signait Aline. Elle lui adressa dans la suite d'autres vers, sans jamais se faire autrement connaître, et enfin lui apprit, avec l'envoi d'une mèche de ses cheveux, qu'elle quittait les agitations du siècle et se réfugiait dans un couvent. Quoi d'étonnant qu'une aventure si flatteuse ait intrigué la verve poétique de M. Peretti et nous vaille ce volume de sonnets pleins d'Aline et d'Alfred de Musset ? Même, comme il y avait urgence, naturellement, avant l'édition qu'il nous est accordé d'en connaître, M. Peretti avait publié d'abord de son livre une « édition spéciale réservée au Maroc » où il vit, et où son aventure a eu lieu. La présente édition est enrichie de vingt-sept sonnets nouveaux.

Format en rhombe, évidemment commode à placer dans une bibliothèque, un poète signe Nan Odib un certain nombre de feuilles volantes réunies dans un angle par un cordon. L'ensemble s'intitule **Dans la Ménagerie**. Qu'il plaisante ou soit sérieux, il nous instruit de la considération que professent bien des jeunes d'à présent pour leurs « prédécesseurs d'hier » :

longue génération d'arriérés — qu'à plaindre — voir
hugo patapoum lamartine nouilles lacrymales leconte de lisle
trop cuit musset tout minouche vigny ça ne vient pas sully prudhomme
oh le pion gautier rien heredia néant banville dommage samain où
qu'est sa main...

Voilà le ton et la révélation. Surréalisme peut-être, ou rapprochement avec M. Tristan Tzara ? Mais, à la première page, un délicieux chef-d'œuvre :

je suis tout petit tout bête
lorsque j'ai mal à la tête
lorsque j'ai mal à la tête
je suis tout petit tout bête
je suis tout petit tout bête
lorsque j'ai mal à la tête
lorsque j'ai mal à la tête
je suis tout petit tout bête.

L'auteur ajoute : « infini en variétés d'intonations ». Nous sommes désolés de ne pas en entendre davantage.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS (suite). — Marcelle Vioux : *Marie-du-peuple*, E. Fasquelle. — Lucie Delarue-Mardrus : *A côté de l'amour*, J. Férenczi et fils. — Lucie Cousturier : *Mon amie Fatou citadine*, F. Rieder. — Rachilde : *Le meneur de louves*, Plon. — Suzanne de Callias : *Lucienne et Reinette*, E. Fasquelle. — Charlotte Chabrier : *Une jolie femme meurt deux fois*, Albin Michel. — Marie Gasquet : *Tante la Capucine*, E. Flammarion. — Jeanne Broussan-Gaubert : *Faites vos jeux*, G Crès et Cie. — Elissa Rhaïs : *L'Andalouse*, Arthème Fayard. — Mémento.

Marie du-Peuple, par Marcelle Vioux. Une grande vague de pitié sociale menace d'envahir encore une fois le roman, et qui nous vient, ou nous revient comme la première de Russie, ce pays dont, par une contradiction singulière, mais psychologiquement très explicable, la charité, ou plutôt l'humanitarisme,

n'a d'égale que la cruauté. Jules Lemaître s'était naguère efforcé de montrer qu'il fallait chercher chez nous l'origine de cette exaltation de l'esprit démocratique, dégénérant en mysticisme passionné et militant. Avant d'en reconnaître les éléments chez Hugo, dont Tolstoï tenait *Les Misérables* pour l'œuvre d'art la plus belle du XIXe siècle, Jules Lemaître avait indiqué que le romantisme de George Sand, cette nièce de Rousseau, exprimait déjà, sous la forme romanesque, la révolte qui secoue la résignation chrétienne, où toute espérance de justice pour les déshérités de la vie se concentrait autrefois. Il seyait que ce fût une femme qui introduisît dans la littérature populaire, en les vulgarisant, et en faisant appel aux sentiments les plus prompts à s'émouvoir, les idées des moralistes et des philosophes touchant les imperfections ou les vices de la société. Je ne m'étonne donc pas de trouver parmi les romancières les plus ardents protagonistes d'un mouvement auquel participent aussi plusieurs hommes, sans doute, mais qui n'obéit à aucune impulsion de caractère viril. De ces romancières, Mme Marcelle Vioux, dont j'ai lu avec sympathie *L'enlisée*, est probablement la mieux douée, et le livre qu'elle donne aujourd'hui me confirme dans mon respect pour son inspiration généreuse et dans mon admiration pour son pouvoir d'évoquer la vie, si même son tempérament la porte à en assombrir la peinture. Clairvoyante, certes ! elle l'est, et le plus curieux, dans son cas, me semble bien que, tout en faisant les réserves qui s'imposent à quiconque ambitionne d'améliorer le sort des hommes, elle ne se révèle pas moins fervente apôtre de la Nouvelle Foi. Des épreuves auxquelles elle soumet sa mystique héroïne qui, s'étant vouée au triomphe des idées libertaires, meurt victime de sa charité, il ne semble pas, en effet, qu'elle veuille dégager un exemple contre la possibilité de régénérer le monde par la douceur ou seulement d'améliorer le cœur humain. Je la crois tolstoïenne, ou plutôt désespérément attachée, comme le pauvre Charles-Louis Philippe, à la croyance dans l'efficacité de la doctrine d'amour du prophète solitaire de Toula. Oui, Charles-Louis Philippe eût reconnu une de ses sœurs en cette « Sainte-Marie-du-Peuple » qui, sur le point de se donner, moins par entraînement sensuel que par attendrissement, s'afflige de n'être pas assez belle pour procurer à son amant toute la joie qu'il attend d'elle, et se désespère à l'examen des

imperfections de son corps chétif, déformé par la misère... Mais c'était en se repliant sur lui-même, dans une sorte de méditation lyrique et familière, que l'auteur de *Bubu* et du *Père Perdrix*, mêlant le rêve à la réalité, cherchait une ouverture vers la joie. Il refaisait, en l'attirant vers son cœur, le prolétariat à son image ; il ne se projetait pas, avec on ne sait quelle fureur d'élargissement individualiste, dans la pauvreté et la souffrance comme l'apôtre de Mme Vioux. Du moins, les tableaux de foule de celle-ci sont-ils d'un beau caractère épique, et son récit d'une grandeur réelle et parfois très impressionnante.

A côté de l'amour, par Mme Lucie Delarue-Mardrus. Le métier de critique a ses désagréments, mais en revanche, il réserve, parfois, de bien douces surprises. C'en est une, et de qualité, que de trouver, dans un livre que l'on avait ouvert par devoir, l'expression d'idées ou de sentiments qui répondent à vos plus secrètes préférences. En effet, Mme Lucie Delarue-Mardrus, qui a traduit, ici, avec une remarquable intelligence, un des plus beaux poèmes d'Edgar Poe, a su créer, autour des personnages de son petit roman, une atmosphère où se combine de fort troublante façon, dans un sujet moderne, le charme du romantisme français et celui du romantisme britannique, et elle est parvenue à dégager une impression de mystère d'une donnée non sans analogie avec *Les deux maîtresses* d'Alfred de Musset. Le héros de Mme Delarue-Mardrus, débilité par la guerre, trouve, d'abord, dans la fougue d'une Américaine, le cordial qui le fait reprendre goût à la vie. Mais c'est de la finesse d'une Française qu'il s'enivre subtilement, ensuite... L'amour, avec force proclamé de Mildred, atteint-il, au surplus, à la profondeur de sensibilité que voile l'apparente indifférence de Mme Royère ? Non, la foi simple de l'une ne vaut pas le scepticisme compliqué, ou pour mieux dire *affiné*, de l'autre, et Antonin s'aperçoit, bientôt, que la Française, qui doutait qu'on puisse jamais posséder un être, s'était plus complètement donnée à lui que l'Américaine, et qu'en tout cas, il existait entre elle et lui tant d'affinités qu'ils étaient aussi complètement l'un à l'autre qu'un homme et qu'une femme peuvent l'être... Mais je précise (et bien lourdement !) des choses qui ne sont qu'indiquées ou que suggérées dans le livre de Mme Delarue-Mardrus, où la musique joue un rôle essentiel. C'est risquer de vous gâter votre plaisir si, comme

le mien, il est fait d'une part d'interprétation personnelle.

Mon amie Fatou citadine, par Lucie Cousturier. C'est, sans conteste, une perte pour la littérature que la mort de Mme Lucie Cousturier, sur qui un premier ouvrage: *Des inconnus chez moi*, avait attiré l'attention de l'élite. Douée d'un sens d'observation aiguë, Lucie Cousturier n'était point romancière, mais peintre, et mettait au service de ses qualités plastiques son art d'écrivain probe et soucieux, par-dessus tout, de vérité. Chargée d'une mission officielle en Afrique occidentale (dirai-je: en manière de récompense à l'accueil qu'elle avait fait chez elle à Fréjus aux tirailleurs noirs ?), elle a rapporté de son voyage dans notre domaine colonial une suite de tableaux ou de croquis pris sur le vif et qui nous instruisent intimement de la vie sénégalaise. Rien de fantaisiste, ou qui soit composé de chic dans cette suite que Lucie Cousturier présente sous forme de journal et qui témoigne à chaque instant de son intelligente attention et de sa sensibilité généreuse. Qui donc a prononcé le nom de Paul Cézanne à son propos ? Sa conscience, autant que la franchise de ses couleurs et leur ingénuité, rappellent, en effet, celle de cet adorateur obstiné de la vie. Il y a dans *Mon amie Fatou* des pages aussi savoureuses et acides, dans leur nouveauté, que certains fruits, modelés en pleine pâte, par le vieux maître provençal.

Le meneur de louves, par Rachilde. J'ai toujours tenu pour le chef-d'œuvre de l'auteur de tant de livres débordants d'imagination fougueuse et exaltée de mystère, de réalisme et de fantaisie, cette œuvre évocatrice des temps mérovingiens, et je demeure convaincu, après l'avoir relue d'un bout à l'autre, que sa beauté farouche et spirituelle lui assurera une place parmi nos meilleurs romans historiques. C'est qu'autour de la fière figure du berger Harog, amoureux de la fille de Chilpéric, Basine, Mme Rachilde a su faire revivre d'étonnante façon, avec le peu de documents que lui fournissaient la chronique de Grégoire de Tours, les récits de Frédégaire et du *Liber historiæ*, une des époques les plus difficiles à caractériser de notre existence nationale. Elle a su montrer la naissance de l'esprit chevaleresque à travers le désordre de mœurs telles que le clergé lui-même comptait alors, non seulement des adultères, mais des assassins, et que l'Eglise gallo-franque fut sur le point de faillir à sa mission de

préserver le christianisme contre la barbarie païenne, et de laisser la violence des passions déchaînées emporter le trésor du *remedium animæ* dont elle était dépositaire. Une puissance virile anime les scènes où Mme Rachilde nous montre son berger-sorcier rassemblant, pour en composer une armée, tous les misérables des campagnes et des villes, et les menant devant Poitiers. L'immense et ténébreuse forêt de Gaule sert de décor à son épopée, dont le couvent de Sainte-Radegonde, en proie à une révolte de nonnes, symbolise l'âme tourmentée, et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus des images expressives dont elle a illustré cette épopée ou du sens qu'elle en a su dégager, comme des anciennes basiliques sortirent les premiers édifices religieux romans.

Lucienne et Reinette, par Suzanne de Callias. Une jeune fille, Lucienne, de famille bourgeoise, que des revers de fortune obligent à vivre de travaux d'art, peu rémunérateurs, se prend d'amitié, à la suite de relations de voisinage, pour une petite femme entretenue, Reinette. Mais Reinette est cause qu'elle manque un mariage. Le Monsieur, d'esprit timoré, qui voulait l'épouser, ayant exigé d'elle qu'elle rompît tout commerce avec cette irrégulière, elle lui rend, en effet, sa parole, « par principe » autant, sinon plus, que par devoir d'affection, et continue de vivoter dans la gêne. Du temps passe. Les difficultés s'accumulent. Reinette, pour qui Lucienne a raté sa chance, accepte, de guerre lasse, un engagement assez équivoque pour l'Orient, et abandonne son amie. Elle rencontre à Alexandrie, sans qu'il la reconnaisse, le Monsieur qui a lâché Lucienne à cause d'elle, lui inspire de l'amour, et s'en fait bientôt épouser. Lucienne, cependant, a réussi à se créer une situation. Elle dirige un atelier d'art, et quand elle revoit à Paris son ex amie, mariée à son ex-fiancé, c'est sans rancune qu'elle a avec elle un entretien, le dernier, où sans amertume peut-être, mais avec une nuance d'attendrissement ironique, elle la laisse dégager de leur aventure une manière de philosophie. Tout cela est fort agréablement conté, avec esprit et finesse. Mme de Callias indique, notamment, de façon subtile, ce qu'il y a de trouble ou d'indéfini dans les sentiments qui font Reinette entreprendre la conquête du Monsieur qui faillit épouser Lucienne (désir de venger son amie, d'éprouver son pouvoir de séduction sur ce Monsieur qui la mé-

prisa, plut à son amie, etc...) Elle a tracé de ses héroïnes deux portraits d'un aimable réalisme, et c'est avec intelligence qu'elle exprime, en les tempérant de bonhomie, de justes réflexions sur la misère de la condition féminine dans notre imparfaite société.

Une jolie femme meurt deux fois, par Charlotte Chabrier. « Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides, et la peur de vieillir ?... » interrogeait Baudelaire. Et l'héroïne de Mme Chabrier répond à cette anxieuse demande par la plus désespérée des confessions. Cette femme — que l'on sent riche de sève, sous ses flétrissures avouées, et si désirable encore, cependant — souffre de voir s'éloigner d'elle la jeunesse, au moment où l'amour qu'elle éprouve et ne parvient pas à inspirer lui en fait reconnaître le prix. *To late!* Et c'est cette jeunesse qui lui échappe qu'elle adore avec déchirement dans le beau garçon un peu bête, incapable de comprendre le charme des heures, d'une mélancolie voluptueuse, qu'il a l'occasion unique de vivre... Sensualité? Mieux. Imagination tendre; délirant besoin d'éprouver son pouvoir de donner le bonheur, car eût-elle vécu chastement jusque-là, si elle n'avait été maîtresse de ses sens, et n'avait attendu dans la certitude d'être capable de dispenser, quand elle le voudrait, toutes les joies?... Mme Chabrier sait nous rendre sensibles ces nuances d'âme, d'une très délicate subtilité, chez sa fière héroïne qui préfère la mort à une agonie prolongée. C'est une jolie et émouvante page de psychologie féminine qu'elle a écrite.

Tante la Capucine, par Marie Gasquet. On pouvait écrire la plus fade histoire édifiante avec le sujet du roman de Mme Gasquet, où la salutaire influence d'une sainte s'exerce sur une famille désunie; mais, ici, la qualité de l'émotion sauve tout, ou plutôt élève et éclaire tout sur le plan mystique. Tante la Capucine, qu'une politique brutalement anticléricale rejette dans le siècle après quarante ans de vie religieuse, est une véritable fille du divin illuminé d'Assise, et la sagesse et la charité de cette illettrée absorbent tout doucement, dans leur rayonnement, « les lumières » des intellectuels au milieu desquels il lui faut vivre. Avec de rares beautés de détails, le roman de Mme Gasquet vaut, surtout, pour son harmonie générale, pour la

simplicité et la suavité qu'il dégage et qui trouve son expression suprême dans la mort de Tante la Capucine.

Faites vos jeux, par Jeanne Broussan-Gaubert. Le tableau est exact, et par là même lamentable, que brosse Mme Broussan-Gaubert de la maison de jeu d'Enghien, aujourd'hui heureusement fermée, et du monde mêlé qui la fréquentait. Mme Broussan-Gaubert n'a point voulu faire une satire de mœurs, mais nous apitoyer en nous montrant quelles victimes la passion de « la boule » et du baccara faisait, hier encore, aux portes de Paris, parmi le petit monde des employés, des boutiquiers et des rentiers modestes. Elle a écrit un roman, vivant, pittoresque, avec un grain d'humour, et son portrait de la pauvre fille déclassée, qui finit par sombrer dans la folie après avoir perdu son par sou tout ce qu'elle gagnait à de rudes besognes, est très dramatique.

L'Andalouse, par Elissa Rhaïs. Ce roman de mœurs marocaines emprunte à son caractère exotique un certain pittoresque qui, en partie, rachète ce que peut avoir de conventionnel son sujet : la coquetterie d'une fille d'Espagne, infidèle à son brave garçon de fiancé, et ne séduisant un monsieur d'un niveau social plus relevé que pour le tromper bientôt à son tour. Mme Elissa Rhaïs, que frappe surtout le côté extérieur des choses, n'approfondit guère la psychologie de ses personnages. Mais elle a le sens de la couleur, de la facilité, et son récit est d'une lecture attachante.

Mémento. — *Les leçons de l'amant*, par Lucie Paul-Margueritte (E. Flammarion). Mme Lucie Paul-Margueritte a déjà traité ce thème de la jeune épouse malheureuse et qui finit par retrouver le bonheur dans les liens du mariage, après une expérience décevante. C'est un thème qu'elle traite agréablement, non sans esprit ni sensibilité, et elle ne laisse pas d'y apporter, chaque fois, de nouvelles retouches au portrait qu'elle a réussi de la femme pour qui l'amour est la raison suprême. — L'histoire est simple, mais poignante dans sa simplicité, que narre Mme Henriette Waltz et qui est celle d'une pauvre femme, *Madame Coude* (Albin Michel), luttant en vain, de tout son courage, contre le mauvais sort, et finissant par succomber sous les coups de celui-ci. Rien d'exceptionnel dans la destinée obscure de cette malheureuse ; nulle déclamation non plus, ni recherche des effets faciles dans le récit de ses malheurs. Des pages sombres, grises plutôt (si l'on veut bien ne pas donner un sens péjoratif à ce mot) et qui apparentent le livre de Mme Waltz à *Une Vie* de Guy de Maupassant. — Pierre Mac Orlan et Joseph Del-

teil doivent être des auteurs aimés de Mme Renée Dunan. Je retrouve, en effet, quelque chose de leur influence dans le verveux roman d'anticipation : *La dernière jouissance*, que publie d'elle France-Edition, et qui est peut-être, à tout prendre, plus singulier qu'original, mais ne laisse pas, sous son apparence assez désordonnée, de révéler de véritables qualités dramatiques, et un sens aigu du pittoresque. — Dans ce roman du « caf'conc' » qui est aussi un gentil roman d'amour (*La dernière jeunesse de M. Lalouette*, E. Flammarion) Mme Juliette Lermina-Flandre révèle de l'observation, avec un réalisme doucement romanesque, une bonhomie souriante et attendrie. Le portrait est touchant qu'elle trace de M. Lalouette, sentimental impénitent, qui, parce qu'il n'a pas su être jeune ne se résigne point à vieillir. — *La femme d'aujourd'hui*, par Mme Marie Laparcerie (E. Flammarion) est un roman à thèse ; mais cette thèse a sans doute effrayé son auteur, car elle l'élude à la fin. « Toute femme, dont les flancs ont saigné pour frayer un passage à la vie, *a payé le droit, la fierté, le plaisir de porter son enfant à bout de bras, afin que nul n'en ignore.* » On juge par cette citation du ton du livre.

JOHN CHARPENTIER.

HISTOIRE

H. G. Wells : *Esquisse de l'Histoire universelle*, traduction française de M. Edouard Guyot, Maître de Conférences à la Sorbonne, Payot, Paris.

Depuis Voltaire, qui y trouva quelques satisfactions anticatholiques, le point de vue universel n'a cessé de s'affirmer en Histoire, — tant et si bien qu'à cette heure M. H. G. Wells espère y trouver des satisfactions scientifiques, des « anticipations » pour son humanitarisme intégral. Sa foi n'est pas petite. Elle embrasse « de bout en bout », dans cette **Esquisse de l'Histoire universelle**, la durée de l'évolution du monde jusqu'à ce jour, — des dizaines et peut-être des centaines de millions d'années, nous dit-on. Elle conçoit l'Histoire (et la Préhistoire aussi) « comme une aventure commune à toute l'humanité », ce qui signifie quelque chose, si nous nous disons, avec l'auteur, que cette communauté est, virtuellement dès les origines, une unité, une solidarité universelle.

C'est une bien difficile entreprise qu'une Histoire universelle *tracée à grands traits*, comme ici. Les compilations détaillées (autant qu'il se peut) sur l'histoire du genre humain ne sont relativement pas rares, quoique malaisées à connaître, cette

classe d'ouvrages demeurant en général obscure. Je présume qu'il ne fallut guère que de la patience aux auteurs de ces compilations. Ces entreprises peu compromettantes remplissent aisément leur objet, qui est d'abouter des histoires particulières pour en faire une somme plus ou moins amorphe de savoir. Je mis un jour la main sur un de ces travaux, je tombai sur de tranquilles pages sur la Chine. Il y avait aussi, comme cela, l'Orient, la Grèce, Rome avec le Bas-Empire, le moyen âge, les Temps modernes, etc. Cela pouvait facilement meubler et aider la mémoire. Mais une « Esquisse » (ce qu'on appelait autrefois un Tableau, un Précis) relève d'un genre autrement savant et difficile, disons-nous. Quelle ampleur et quelle scientifique mise au point, indispensables dans la conception de la méthode! Quelle sûreté de savoir et de discernement nécessaires dans le choix et la mise en valeur des traits principaux d'un ensemble peut-être *incalculable* (incalculable, je ne dis pas seulement dans le présent, mais dans le passé) ! Quelle originalité requise !

Voici quelques rubriques, quelques expressifs échantillons de la manière qui est celle de M. Wells, pour pratiquer des divisions, des coupes dans l'Histoire universelle. J'ai vu des personnes s'en trouver frappées, attirées, je m'empresse de le dire d'abord. Par exemple, pour résumer l'histoire de l'Antiquité classique en Occident (c'est-à-dire en dehors de la sphère d'action des vieux empires asiatiques et de l'hellénisme), M. Wells trouve ceci : « Les deux Républiques Occidentales » (Rome et Carthage) : pour synthétiser la République romaine, la crise économique et financière où l'on veut qu'elle ait sombré : « De Tiberius Gracchus au Dieu-Empereur » ; et l'Empire romain, épanoui sur les bords de la Méditerranée, avec la formidable menace invisible, à l'arrière-plan : « Les Césars entre la Mer et les Grandes Plaines du Vieux Monde » ; et, plus tard, pour caractériser la période surtout politique qui s'étend de la fin du XVIe siècle à la Révolution française : « Princes, Parlements et Puissances ». Etc.

Ce sont là de suggestives formules portatives, qui ont dû plaire au public en Angleterre et aux Etats-Unis. Le succès de l'ouvrage, avec son procédé de garnir d'aperçus empruntés à la sociologie les cadres offerts par l'Histoire universelle, ce succès a été « prodigieux », nous apprend-on, dans ces pays. Et, en effet,

avec de telles formules épinglées en tête d'exposés rapides, vigoureux et clairs dans le plan annoncé par elles, un public éminemment pratique et pressé a eu, pour toutes les périodes importantes de l'Histoire, une commode explication de poche, une solution expéditive, et sans doute pratique à son sens, de plusieurs grandes questions historiques. Quant à ce côté-ci du Détroit, nous ignorons l'accueil qui a pu y être fait à la traduction française de M. Edouard Guyot. Cet accueil, nous le souhaitons le plus large possible,... — surtout si un public français, tout en se montrant empressé, garde son goût à lui, qui nécessairement a ses particularités, comme celui d'un public de langue anglaise a les siennes. M. Wells a une façon de présenter les choses capable, chez nous comme ailleurs, de piquer la curiosité (j'ai rapporté plus haut un exemple de ceci). Mais ce qu'on pourra sentir, chez nous plus qu'ailleurs, c'est que l'auteur, tout à ses idées d'universalité, trop habitué à parcourir d'un coup d'œil les ensembles dans les immenses perspectives du temps, bâcle un peu les délicates questions de différences, de culture, et met plus ou moins toutes les civilisations sur un même niveau. La civilisation gréco-latine, par exemple, à laquelle nous nous rattachons, est, pour lui, dans la nombreuse succession des millénaires, une civilisation entre autres, abstraction faite de toute hiérarchie. Il reproche à la Grèce ce qui fait esthétiquement sa gloire et son universalité, c'est-à-dire d'être restée politiquement en dehors des grands courants du monde ancien (p. 161). D'ailleurs, même sous ce dernier rapport, il ne prête nulle attention à la signification d'un homme tel qu'Alcibiade, en qui il ne voit qu'un traître (parce que cet illustre Athénien se réfugia chez le Grand Roi), sans même mentionner l'expédition de Sicile, tentative d'Alcibiade pour projeter la Grèce vers l'Occident, où le sort du monde devait se jouer. Avec Alexandre le Grand, d'autre part, l'hellénisme n'est plus guère que de l'orientalisme pour M. Wells. Quant à Rome, son empire se présente à M. Wells en quelque sorte sur le même plan que les autres empires de l'antiquité. L'empire romain est un empire dans la série des empires, et voilà tout :

Considéré à l'échelle de l'histoire du monde, l'Empire romain perd beaucoup de son importance (1). Il avait à peine duré quatre siècles

(1) C'est ainsi qu'il la garde le mieux, justement !

qu'il était déjà complètement ébranlé... Le total des années de prospérité additionnées n'équivaut pas à plus de deux siècles. Lorsqu'on songe à l'expansion paisible et continue, à la mission civilisatrice de l'Empire chinois contemporain, de l'Egypte d'entre l'an 4000 et l'an 1000 avant J.-C., ou de Sumer avant la conquête sémitique, ces deux siècles n'apparaissent que comme un simple incident...

Et voilà où l'on en arrive en considérant indistinctement l'Histoire comme le théâtre universel du Génie de l'Espèce, acteur invisible ou voilé qui circule indifféremment partout sans se fixer nulle part. Hegel, du moins, l'identifiait avec l'esprit, et cet esprit (à tort ou à raison) résidait en Europe. Nous n'aurons pas la sottise de le faire résider en France : seulement la Grèce et Rome sont deux réussites non seulement en elles-mêmes, mais, ce qui a quelque importance, par rapport à nous. Que nous le voulions ou non, les deux siècles de grande culture gréco-romaine nous concernent plus directement que les siècles totalisés de l'Empire Chinois, de l'Empire des Sumériens, de l'Empire de Cyrus, de l'Empire Mède et de l'Empire des Parthes. Mais M. Wells n'est occupé qu'à rabattre, avec un sans-gêne tout anglo-saxon, la civilisation romaine. Je ne peux le suivre dans les détails, généralement fantaisistes, de cet « éreintement ». Mais, d'une façon générale, ce qui l'intéresse principalement, dans ce spectacle des « Césars entre la Mer et les Grandes Plaines du vieux monde » (selon sa pittoresque formule), ce sont ces Grandes Plaines du vieux monde, c'est-à-dire les immenses étendues barbares, ou plutôt « nomadiques », allant, presque sans interruption, du Rhin et du Danube, jusqu'aux montagnes de l'Asie centrale et de la Mongolie, avec les Germains, les Goths, les Sarmates, les Alains, et surtout les Huns ; et quand « les grandes plaines s'agitent », c'est alors que M. Wells exulte ; si bien qu'il en vient, dans son *great excitment* d'historien-romancier, à se mettre du parti des Huns contre les Romains :

C'est encore la coutume européenne, dit-il, de faire crédit aux écrivains romains et de représenter ces Huns et leurs alliés comme des hommes d'une incroyable cruauté, mus par un besoin aveugle de destruction (1). Mais nous ne devons pas oublier que tous les récits des

(1) En un autre endroit, M. Wells reconnaît bien ce besoin, mais à titre de chose exempte de passion sanguinaire ; il s'agissait simplement de transformer la Chine en terre de pâture par le massacre intégral de ses habitants. Cela a dû rappeler à M. Wells ses merveilleux Marsiens.

Romains furent écrits durant des périodes de panique, et que, de plus, le Romain savait mentir, lorsqu'il s'agissait de ses ennemis, avec un sang-froid et une énergie que pourraient envier nos modernes propagandistes... Comme nos contemporains, il tenait à montrer en toutes circonstances qu'il était dans son droit... (*Cela, ce n'est pas mal !*) Nous ne devons pas oublier non plus que cette indignation, en face des actes de sauvagerie des Huns, venait de gens dont les luttes de gladiateurs étaient le principal amusement... (*Suit un tableau chargé des mœurs romaines.*) Il est bon de tenir compte de tous ces faits avant de considérer l'envahissement de l'Empire romain par les barbares comme la défaite de ce qui, dans la vie, était beau et noble, par ce qu'elle renfermait de sombre et de laid.

Il y a là l'exagération d'une théorie rationaliste d'histoire universelle, d'après laquelle aucune prééminence sur les autres peuples n'est reconnue aux peuples de l'Europe. Voltaire, en France, se servait déjà de cette théorie pour diffamer le catholicisme ; plus tard, Schlözer, en Allemagne, l'a utilisée d'une façon plus scientifique ; il admirait les empires Mongols, dont M. Wells, à son tour, parle avec beaucoup de zèle. Après 1870, le développement de la politique mondiale, les tractations plus fréquentes et sur pied d'égalité avec la Chine, le Japon et l'Islam, l'Américanisme croissant, firent qu'on rencontra de plus en plus l'intérêt historique ailleurs qu'en Europe. Plus récemment, les progrès de l'archéologie en Babylonie et en Egypte élargirent encore ce champ historique, lequel, quelque vingt ans avant la dernière guerre, se trouvait déjà plus ou moins universalisé. M. Wells, en supposant qu'il n'ait pas consulté Schlözer, a dû connaître les dernières étapes du mouvement et recevoir là l'impulsion, — suivie avec une bonne volonté louable, quoique un peu trop zélée.

Mais nous ne pouvons, dans une simple chronique, songer à entrer dans le détail de cet ouvrage. Il suffira que le lecteur sache qu'il ne doit pas chercher, dans ces Annales sommaires du genre humain, où l'historien compte, non par années, ni par décades, mais par centuries et par millénaires, la chronique des règnes, des guerres, etc. D'une façon générale, on y devra chercher une description, un essai de description des faits généraux, des valeurs fondamentales et constantes en leurs infinies combinaisons à travers les siècles. Mais laissons la parole à M. Wells :

Notre esquisse, dit-il, traite plutôt des époques, des races et des

nations... Un grand nombre de sujets d'une importance tout à fait primordiale pour l'humanité, par exemple l'apparition et le développement de l'esprit scientifique, son influence sur la vie humaine, l'élaboration des idées de monnaie et de crédit, l'histoire des origines, de la diffusion et de l'influence du christianisme (1), tous ces sujets que, dans une histoire partielle, on ne peut traiter que par fragments ou dans des digressions compliquées, apparaissent et se développent intégralement et naturellement dès que nous embrassons d'un coup d'œil général le monde...

Et M. Wells insiste sur la nécessité d'avoir, dans les conditions actuelles du monde, « un fonds commun d'idées historiques », sans lequel il ne peut y avoir d'éducation générale (l'éducation est un des principaux objets de M. Wells dans son œuvre), ni d'information mondiale, ni de solidarité humaine.

Le livre débute, comme la Bible, par la Genèse, une Genèse scientifique du monde. On y trouvera les hypothèses cosmologiques, biologiques et paléontologiques en cours, touchant la formation de la terre, l'apparition et le développement de la vie, l'origine et la différenciation des espèces, etc. Nous ne pouvons que signaler ces intéressants chapitres. Il importe seulement de noter que M. Wells, en sa qualité de transformiste intégral, reprend l'hypothèse de Darwin en ce qui concerne l'homme, dont l'ancêtre, dit-il, est « un singe marcheur ». Hypothèse odieuse et d'ailleurs parfaitement invérifiable. Sur le fameux *Homo neanderthalensis*, qui serait l'anthropoïde intermédiaire entre le « Singe ancestral » et l'*Homo sapiens*, l'homme proprement dit, M. Wells émet cette remarque légère qui fait à la fois frissonner et sourire : « Si la mâchoire de Heidelberg est bien celle d'un Néanderthalien, et si on n'a pas commis d'erreur dans l'évaluation de l'âge de cette mâchoire, on peut dire que la race de Néanderthal eut une durée de plus de deux cent mille ans ». Si... Si. Voilà deux cents millénaires engagés sur un « Si ». Passons.

Une constatation historique de M. Wells, touchant une conséquence du darwinisme, s'impose ici (page 487) :

La biologie, dit-il, n'apportait aucune idée constructive capable de tenir la place des vieux préceptes moraux. Il en résulta une véritable

(1) M. Wells réduit cette histoire à celle d'un Christianisme libéral, anticatholique. Ses vues sur saint Paul, où s'exagère le syncrétisme à la mode, doivent être examinées avec précaution.

démoralisation. Le niveau des conditions matérielles de la vie était, chez les classes éduquées, plus élevé au commencement du xxe siècle qu'il ne l'était au début du xviie, et pourtant, au point de vue de la conscience et du désintéressement, il est probable qu'il y avait recul... Vers la fin du xixe siècle, une théorie grossière, qui était du reste une déformation du darwinisme, devint la croyance fondamentale d'une foule de gens « éduqués »... La vieille foi des rois et des dirigeants s'était évanouie à la lumière vive de la critique scientifique. Les riches et les puissants croyaient sincèrement qu'ils avaient triomphé en vertu de la lutte pour l'Existence, lutte au cours de laquelle les forts et les rusés doivent l'emporter sur les faibles et les gens crédules. Ils étaient en outre convaincus que leur devoir était d'être énergiques, impitoyables, égoïstes, « pratiques ». D'où... un renouveau d'admiration pour la force, même aveugle, même cruelle.

On sait que c'est après 1870, après la victoire de la Prusse, que les idées darwiniennes sur la lutte pour l'existence commencèrent à régner plus souverainement en Histoire. Après 1870. Mais après 1914-1918 ? Question à laquelle il ne peut être fait qu'une triste réponse ! Le matérialisme historique, qui explique par l'Economique et la lutte pour la vie non seulement la politique, mais les religions et les idées, — ce matérialisme historique, s'il n'existait pas encore, naîtrait comme doctrine et dans sa plus grande virulence immanquablement de nos jours, *annonçant* la brutalité et la bassesse d'une époque issue de la guerre la plus dépravante qui fut jamais !

A ce matérialisme historique, le livre de M. Wells se trouve, par mainte de ses thèses, apporter une contribution. Pourtant, il témoigne par ailleurs d'un effort pour contrebalancer les suggestions de l'historiographie matérialiste. En effet, M. Wells préconise « l'union nécessaire, si les hommes ne veulent pas être écrasés par leurs propres inventions ». Bouddhisme, Christianisme, Islamisme, etc., traversent son livre, comme des exemples à cet égard. L'Education, l'Information sont aussi recommandées.

Mais, somme toute, il n'arrive guère qu'à concevoir ainsi une Economique humanitaire et un Machinisme moral, si l'on peut dire. Ces considérations sur le Machinisme, qui est le dernier grand événement de la planète, paraîtront en général optimistes. M. Wells veut une réadaptation générale, politique, économique, sociale, parallèle à l'évolution machiniste. Cette

entreprise considérable est indiquée en termes assez abstraits. Mais comment l'indiquer autrement ? En tout cas, l'aperçu de M. Wells paraît dénoter de sa part une grande confiance dans le machinisme, puisqu'en lui subordonnant tous les autres agencements des Sociétés, il lui fait une place centrale et prééminente. Mais croit-il vraiment que la machine, promue à cette importance, restera l'esclave de l'homme, même fortifié par des unions, par des réadaptations, par des idées historiques universelles et claires, etc. ? N'est-ce donc pas le contraire, l'asservissement de l'homme par la machine, qui pourrait arriver ? Déjà le spectacle actuel de la civilisation donne à penser que les Sociétés ne sont pas capables autant qu'on le suppose de se rendre supérieures à leurs *moyens*. Elles vont de plus en plus participant du caractère, de la physionomie de ces *moyens*. Et au fond, il n'y a qu'eux, car il faut une originalité qu'on n'aperçoit pas pour ne pas s'en remettre exclusivement à eux. En écrivant ces lignes, je pense aux romans de M. Wells. Il y a longuement développé le déterminisme machinique. Or, dans des œuvres comme *la Machine à explorer le temps*, comme *la Guerre des mondes*, on ne trouve rien de l'optimisme qu'il se plaît au contraire à montrer, au cours de cette *Histoire universelle*, dans ses vues sociologiques sur le Machinisme. Ses Romans sont un démenti à son Histoire. Où est-il sincère : dans les Romans, dans l'Histoire ? La tristesse infernale qui émane de ces romans peut devoir quelque chose de son caractère hallucinatoire à l'artifice du romancier : gardons-nous cependant de la croire entièrement concertée ; je la crois même, au bout du compte, très involontaire, et véritablement naturelle, immanquable. Elle est déjà une part authentique de ce que l'on éprouvera dans un « Monde-Machine » ! Oui, pour ce qui est des « Anticipations » de M. Wells, je m'en rapporte plutôt à ses nerfs de romancier qu'à ses raisonnements d' « historien ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edouard Maynial : *La Vie de Jean-Henri Fabre, l'Homère des Insectes*, 1823-1915, avec deux portraits, dans « Nobles vies, grandes œuvres », Plon-Nourrit. — L. Verlaine : *L'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères, l'Instinct de nidification chez le « Pelopaeus clypeatus » du Congo belge*, Annales de la Société entomologique de Belgique. — M. Molliard et Et. Rabaud :

La Feuille des naturalistes, revue mensuelle, d'histoire naturelle, fondée par Adrien Dollfus, E. Chiron.

Un nouveau livre sur Fabre. **La Vie de Jean-Henri Fabre**, d'Edouard Maynial, vient de paraître dans « Nobles vies, grandes œuvres », entre le *Guynemer*, de Henry Bordeaux, et le *Saint Vincent de Paul*, de Georges Goyau.

Si J.-H. Fabre n'a guère eu de chance durant sa vie, il n'en a guère plus depuis sa mort. Ses admirateurs, qui sont encore nombreux dans les milieux scientifiques, officiels ou non, de France et de l'étranger, déplorent qu'un savant comme M. Bouvier, l'auteur de *la Vie psychique des Insectes*, et qui, depuis plus de 20 ans, dans ses leçons du Muséum, a commenté l'œuvre de Fabre, n'ait pas écrit un livre sur le grand naturaliste. Mais des auteurs notoirement incompétents, médiocrités prétentieuses et avides de réclame, ont pris les devants, se sont emparés de la mémoire de Fabre et ont cherché à l'exploiter à leur profit. Je ne dis pas cela pour Edouard Maynial, dont l'intention est louable. Dans les pages qu'il consacre à la Vie de Fabre, il a mis un peu de poésie et beaucoup d'émotion ; mais il n'apporte guère que ce qu'on savait déjà. Je ne relèverai que cette phrase :

Ce savant, ce poète, comme Pasteur, est un croyant. Il croit à un Dieu caché, à une intelligence universelle. Au poète Richepin, qui lui demandait un jour s'il croyait en Dieu, il fit cette admirable réponse : « Dieu ?... Mais je le vois ! » Aussi son œuvre a-t-elle quelque chose de religieux. En nous révélant les merveilles de la nature et particulièrement celles de l'infiniment petit, il humilie notre raison devant la puissance insondable du Créateur.

Pour Fabre, dit encore M. Maynial, « le travail est un acte d'adoration devant l'Etre suprême, un moyen humain de l'associer à son œuvre, d'embellir encore la terre où nous vivons ».

On m'a affirmé d'autre part que Fabre était anticlérical !

§

On doit à M. L. Verlaine une série de mémoires fort intéressants sur **l'Instinct et l'Intelligence chez les Hyménoptères**. Le dernier paru est relatif à l'instinct de nidification chez les Pélopées. De nombreuses expériences confirment les résultats obtenus par Bordage (1912) et par Roubaud (1916). A noter l'opinion suivante de l'auteur :

Sans doute, le dogme de l'immuabilité de ce qu'on appelle l'instinct de nidification chez les Hyménoptères solitaires, âprement défendu par Fabre au cours de sa longue carrière, est définitivement renversé. Il semble bien cependant qu'il ne soit pas encore devenu complètement inutile de lui livrer quelques derniers combats, lorsque des occasions aussi favorables que celle-ci se présentent.

L. Verlaine s'efforce de préciser le déterminisme, fort complexe, des différents actes du travail de nidification ; il note les obstinations, les variations, les innovations présentées par l'Insecte. Sans doute, si Fabre s'était adressé, non pas à de vieilles Guêpes maçonnes, mais à de toutes jeunes, il eût obtenu des résultats complètement différents.

L. Verlaine conclut :

L'intelligence et l'instinct sont des étiquettes placées sur des classes de phénomènes entre lesquels il n'apparaît pas de différence essentielle lorsqu'on étudie la causalité et les mécanismes... La psychologie animale et la psychologie humaine sont régies par les mêmes lois.

§

La guerre avait interrompu la publication de la *Feuille des jeunes naturalistes*, revue fondée par Adrien Dollfus. Or, ce recueil, qui avait rendu de réels services pendant 44 ans, vient de renaître, grâce à MM. Molliard et Rabaud, sous ce titre: **Feuille des naturalistes**. Comme par le passé, la Feuille s'adresse à tous les naturalistes, botanistes, géologues, zoologistes, « à tous ceux qui, ayant le goût des sciences naturelles, restent des fervents quand ils ont cessé d'être des débutants ». Comme par le passé, la Feuille sera « le journal où ils peuvent consigner au jour le jour leurs observations et leurs expériences, provoquer des échanges d'idées, poser des questions sur l'objet de leurs recherches ». La Feuille restera ainsi l'intermédiaire naturel entre tous les naturalistes, « le lien nécessaire que facilite le travail et qu'apprécient spécialement ceux qui vivent isolés à la campagne ou dans les centres éloignés ». Depuis mars 1924, la Feuille paraît tous les mois.

Le premier article, du professeur Paul Lemoine, est intitulé « le rôle des amateurs en géologie », et il indique bien l'esprit dans lequel est conçue la Revue.

Les amateurs en Géologie, les amis de la Nature, existent. On les a peut-être découragés ; nous devons les réveiller et les encourager à

nouveau... On les a traités de « Coquillards » et ils n'osent plus ramasser de coquilles. On a suspecté leurs déterminations, on leur a dit que les noms qu'ils donnaient n'étaient plus conformes aux nomenclatures modernes, si complexes, et ils n'osent plus définir leurs fossiles et leurs roches. On a méprisé leurs observations locales, parce qu'elles n'avaient pas de portée générale, et ils n'osent plus les publier; ils n'osent presque plus en faire ; ils n'osent presque plus regarder une carrière.

De cela, la Géologie mourra, et il faut qu'elle vive ! Elle ne vivra que par une collaboration intime des professionnels et des amateurs.

Je viens de parcourir le premier volume de la nouvelle série de *la Feuille des Naturalistes*. Les articles et les notes touchent à des sujets très variés. Il y est naturellement beaucoup question des mœurs des Insectes: retour au nid de *Vespa sylvestris*, sur la Cochenille du Figuier, la Rhynchite du Fraisier, la répartition géographique de quelques Microlépidoptères en France, le déterminisme de la ponte chez un Ichneumonide parasite de la Piéride du Chou, etc. Les botanistes y trouveront des renseignements intéressants : dispersion en France des Primevères, l'arbre qui atteint la plus haute altitude dans le massif du Cantal (*Sorbus aucuparia*), plantes nouvellement naturalisées aux environ de Calais et de Dunkerque, Lichens et Mousses de vieux bois employés comme clôtures dans les dunes de Berk-Plage, des cas de fasciation, de virescence florale, etc.

Plusieurs communications sont relatives à la fonte de la neige en rapport avec les rochers et les roches sous-jacentes. Par la chaleur qu'ils dégagent, les rochers provoquent la fusion de la neige à leur contact ou même à travers une couche de terre de 10 centimètres d'épaisseur, comme M. Obaton l'a observé dans la Forêt de Fontainebleau. D'autre part, une nuit de l'hiver 1923-24, la neige — fait exceptionnel — a couvert le massif de l'Esterel ; le matin, la neige ne se trouvait pas répandue avec uniformité sur les montagnes : certains emplacements, à peine blanchis, indiquaient qu'une fonte rapide s'était déjà effectuée à la nuit finissante ; or, ces emplacements avaient tous la forme de voies qui montaient depuis le bord de la mer jusque vers les différents sommets, et, détail frappant, ces voies étaient rectilignes ; la régularité de ces voies, larges d'une centaine de mètres, était si grande « qu'il était difficile de ne pas les tenir pour le résultat d'un travail intelligent ». M. P. de Riencourt, qui rapporte

cette observation, pense que l'explication de M. Obaton est applicable également dans ce cas. La conductibilité des roches serait de même un facteur pour l'explication de la distribution des végétaux à la surface du globe.

A noter encore une curieuse note intitulée : « Anthropologie et bolchevisme ». L'excellente revue américaine *American journal of physical anthropology* renferme un article de M. A. Svanovsky, professeur à l'Université de Kharkov, intitulé *Physical modifications of the population of Russia under famine*, d'où il résulterait que la famine aurait déterminé une transformation profonde du type physique russe. Rien n'aurait résisté à ce terrible agent de transformisme. La taille, l'indice céphalique, l'indice nasal, les proportions du corps, auraient été complètement modifiés, et sensiblement dans le même sens, dans tous les groupes examinés. Pour l'éminent ethnographe Paul Rivet, les faits signalés sont pour le moins déconcertants.

> Par quel mécanisme mystérieux, la famine a-t-elle pu, *chez les adultes*, faire baisser de 5 mm. la longueur du crâne et la largeur de la face, de 8 mm. le diamètre transverse de la tête ?... Les biologistes ne sont pas habitués à constater des faits de variation aussi rapides et aussi profonds.

M. Paul Rivet nous invite à une attitude de prudente réserve.

On trouvera encore dans la *Feuille des naturalistes* une enquête sur « les Eglises bâties sur les sources ».

Souhaitons bon succès à cette *Revue*, destinée à créer et à entretenir le goût des sciences naturelles.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Origine et tendances. — L'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Evangile. En d'autres termes, l'homme a besoin de pain et d'absolu. Les difficultés du temps présent viennent de là : le double besoin fondamental n'est pas satisfait.

La religion chrétienne, sous des formes diverses, a longtemps donné satisfaction au besoin d'absolu. Elle satisfait un peu moins chaque jour ce besoin. Des foules de fidèles remplissent encore les églises, les Etats laïques sont imprégnés de christianisme et la Papauté est restée, comme on dit, une des grandes puissances spirituelles du monde, — ce n'est plus la religion chrétienne qui

obtient des peuples le sacrifice de la vie. Des soldats en grand nombre ont pu aller à la bataille en puisant dans leur foi chrétienne la force d'affronter la mort, mais si on s'en tient au fait général, au fait essentiel, les belligérants se sont battus pour une terre. C'est pour une terre que les hommes par millions ont donné leur vie. (On ne s'occupe pas ici des responsabilités). Une terre qui est d'abord géographique, avec des frontières, située sur un point déterminé de la carte. Mais une terre chargée par la foi d'un sens mystique. C'est pour cette terre transfigurée que les hommes ont donné leur vie. Ce n'est pas pour la reprise du Saint Sépulcre (qui a été rendu aux Juifs). Ce n'est pas pour Dieu, c'est pour la patrie que les hommes se sont battus et sont morts. On reconnaît une religion, on en mesure la force aux sacrifices consentis pour elle. C'est la religion de la patrie qui, sous des formes diverses, a présidé aux hécatombes de la Grande Guerre. L'impératif de l'union sacrée a remplacé l'ancien « Dieu le veut ».

Cette religion ne donne pas longtemps satisfaction au besoin d'absolu, parce qu'elle oppose les peuples et les divise. A l'intérieur des pays, elle n'apaise qu'un moment la guerre civile.

Le danger passé, la guerre finie, il fallut constater que les richesses du monde avaient été détruites par milliards. Quand diminue la quantité de nourritures disponibles, bon gré, mal gré, les hommes doivent consentir à manger moins de pain. Alors commença la lutte pour les matières premières et, à l'intérieur des pays, la lutte pour la répartition des richesses. A l'abri de barrières douanières, chaque pays tenta de retrouver son équilibre. Comme après toutes les guerres, le protectionnisme porta au paroxysme les rivalités nationales.

La Société des Nations est née du besoin de concilier les rivalités nationales et de les réduire au commun dénominateur. S'il est vrai que la fonction crée l'organe, de vagues aspirations à la paix, à la fraternité, et la nécessité des échanges internationaux créèrent, faute de paradis, la Société des Nations.

La pierre angulaire de la nouvelle cathédrale, c'est le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Telle est la force de la religion « nationale ». Bien entendu, ce droit primordial est contesté à un grand nombre de peuples, car la casuistique démocratique n'est pas plus que l'autre à court d'arguments. (Et bien entendu, nous sommes ici en pleine fiction). On veut bien se réunir et

causer, et, malgré les calculs de chacun, une espèce de bonne volonté ne manque pas; mais jusqu'ici tous les efforts de paix et de fraternité sont venus donner sur le roc de la souveraineté de l'Etat. La S. D. N. ne suscite pas la foi des peuples, mais les combinaisons des diplomates et les manœuvres des politiciens.

Les Assemblées de Genève sont des espèces de conciles. Mais le concile suppose un pape. Le pape est le chef. Il y a un chef. Le pape commande à la chrétienté. Il est au sommet d'une hiérarchie. La chrétienté forme une pyramide. Pas de pape, pas de concile. Les Assemblées de Genève sont des conciles sans pape, c'est à-dire sans tête. A l'heure où le parlementarisme est sur son déclin dans tous les pays des deux mondes, on a institué à Genève un parlement « kolossal ». Les alchimistes modernes y cherchent à grands frais la pierre philosophale. *Vulgus vult decipi*. Le peuple veut être trompé, mais son besoin d'absolu n'est pas satisfait. Si du moins la S. D. N. donnait satisfaction, sur le plan terrestre, à son besoin de pain!

On dira peut-être : Et le droit, et la Justice?

Le droit et la force ont leurs partisans et leurs détracteurs. Il vaudrait mieux chercher à voir comment les choses se passent en réalité. On a essayé la force pour régler les différends européens. La force a donné un commencement de solution : reprise de l'Alsace-Lorraine, renaissance de la Pologne, création de nouveaux Etats, etc. C'est le premier acte. Il s'agit ensuite de consacrer le nouvel état de choses, par des traités de paix. Le deuxième acte est destiné à l'établissement des règles de droit. C'est ainsi que les révolutionnaires, depuis toujours, sortent de la légalité, s'emparent du pouvoir et changent la constitution (à leur profit). De même, les traités de commerce mettent fin (provisoirement) aux guerres de tarif, et les luttes de classes aboutissent à des lois nouvelles. (Un droit nouveau s'élabore sous nos yeux, qui est manifestement en conflit avec la législation en vigueur.)

Dans leur antagonisme séculaire, le droit et la force peuvent reprendre le grand mot d'amour : ni nous sans moi, ni moi sans vous. Le conflit a éclaté entre les deux principes le jour où, faute de leur trouver une position d'équilibre, on a eu l'idée de les installer sous un même toit, mais dans deux habitations séparées : le Traité de paix et le Pacte de la S. D. N. Le principe de force a fait faillite dans la mesure où les vainqueurs ont laissé les vain-

cus violer le traité de paix. Le principe de droit a fait faillite dans la mesure où le Pacte ne prévoit pas de sanctions.

Les laborieuses négociations sur la sécurité sont un des épisodes de la lutte entre le Pacte et le Traité de paix. Elles marquent un retour au principe d'équilibre d'avant-guerre, à l'heure où les Anglo-Saxons et les Etats de la Petite Entente remettent en honneur le système des alliances ; à l'heure où, par la renaissance du nationalisme russe, recommence à gronder la vieille rivalité anglo-russe.

En réaction contre ces tendances, les socialistes, qui furent les premiers à dénoncer l'union sacrée, et les syndicalistes, qui sont sortis de l'abstention politique, s'affirment les plus zélés défenseurs de la Société des Nations. Leur champ de ralliement et d'action tend à se déplacer de Stockholm et d'Amsterdam vers Genève. Là, quel est le premier objectif auquel ils vont s'attaquer ? La souveraineté nationale. M. Léon Blum l'a dit récemment à la Chambre (1) : « Il faudra admettre une sorte de limitation des souverainetés nationales en fonction de leur organisation internationale. »

FLORIAN DELHORBE.

ANTHROPOLOGIE

A. C. Haddon : *The Races of Man and their distribution*, Cambridge, University Press, in 16, X planches.

Donner en 184 pages, à composition serrée il est vrai, un traité général d'anthropologie et d'ethnologie est un tour de force que seul pouvait réussir le professeur Haddon, qui écrit en petites phrases nettes, précises, et qui ne craint pas de prendre position devant chacun des problèmes qui se présentent. Et l'on sait combien il y en a, et combien complexes, dans l'étude des **Races humaines et de leur répartition géographique.**

D'abord la « race ». On a dit souvent ici que c'est une notion peu précise, par la faute même des faits biologiques, non par celle des méthodes scientifiques, ni par celle, souvent, des savants. Haddon a classé les éléments de la race de la manière suivante, par ordre décroissant d'importance : A. La nature des cheveux et des poils, droits, ondulés, laineux, d'où la grande division de toutes les races humaines en Lissotriques, Cymotriques et Ulo-

(1) Le 3 février 1925.

triques. Ce caractère biologique semble à Haddon un caractère fixe, bien que certaines conditions climatiques puissent déterminer des variations secondaires ; mais il élimine, comme caractère distinctif, la couleur des cheveux, à laquelle le grand public et tant d'anthropologistes d'autrefois attribuaient une valeur classificatrice ;

B. La couleur de la peau ; la division en Leucodermes, Xanthodermes et Mélanodermes est classique ; Haddon rappelle avec raison que la pigmentation de la peau est aussi un caractère fixe, qui est indépendant de l'habitat ; la différenciation a dû se produire à une époque extrêmement reculée dans l'histoire de l'Humanité, bien avant même le Paléolithique ;

C. La taille, et D, la forme de la tête, sont des caractères connus, qui ont été étudiés et utilisés les premiers ; je n'insiste donc pas et renvoie au traité de Deniker ;

E. La forme du visage : il y a des faces larges et des faces étroites, les chaméprosopes et les leptoprosopes ; le problème est de savoir si cet élément est en corrélation génétique avec la brachycéphalie et la dolichocéphalie, ou bien si on doit le regarder comme indépendant ; la formule courante est que l'alliance d'un visage étroit avec un crâne large est une « disharmonie dénotant un mélange de races » ; mais cela n'est pas certain ; Haddon laisse le problème en suspens ;

F. Le nez, dont l'arête peut être de hauteur faible, moyenne ou élevée, ce qui donne trois définitions, et dont les narines peuvent être larges, moyennes ou étroites, ce qui donne trois autres termes encore ;

G. L'œil : il faut considérer ici la forme de la fente palpébrale d'une part, et la pigmentation de l'iris de l'autre.

Donc, pour la définition d'une *race*, Haddon fait intervenir un nombre de caractères beaucoup plus grand que ses prédécesseurs ; et il a bien soin d'avertir que si, « pour la commodité du discours, il se contente souvent de ne parler que de brachycéphales et de dolichocéphales, le lecteur doit se rappeler que ces délimitations sont arbitraires et simplement utilisées dans un but de comparaison et de classification ». Suit, pages 14-15, un tableau de classement anthropologique des principales races humaines, selon leurs noms historiques ; et p. 16-33, la description des principaux groupes humains.

Ce qu'il y a d'intéressant dans les chapitres suivants, où l'histoire de ces races et de leurs migrations préhistoriques et historiques est présentée à grands traits, ce sont la prudence avec laquelle les faits sont groupés et les aveux fréquents d'ignorance provisoire, alors que tant de préhistoriens et d'ethnologues récents affirment à tort et à travers. Quand Haddon déclare, par exemple, que les « gravures sur rochers de l'Afrique du Nord ne peuvent pas être attribuées à tel ou tel peuple en particulier, et que leur âge est incertain », il est dans le vrai ; la tentation était pourtant grande d'agir à la manière de Frobenius. De même pour beaucoup d'autres faits, ou séries de faits, surtout dans les problèmes de migrations.

Je renvoie au livre pour ces descriptions classées par ordre géographique (Afrique, Europe, Asie, Océanie, Amérique) pour discuter quelques sections du *Résumé général* qui commence à la page 139. L'auteur demande qu'on l'étudie avec critique. Après avoir rappelé que l'Homme est un animal qui se déplace plus que les autres, depuis les débuts de l'Humanité, que ses races sont diversifiées dès l'époque paléolithique, et qu'il a comme les autres animaux été soumis aux conditions variables du milieu, Haddon dit « qu'un type racial n'est après tout qu'un concept artificiel, quoique un isolement de longue durée dans des aires géographiques déterminées tende à déterminer une certaine uniformité d'apparence physique. Or, il existe des groupes humains qui présentent un grand mélange de caractères. » Les anciens anthropologistes expliquaient ces mélanges et superpositions par le métissage. Je suis heureux de voir Haddon éliminer le plus possible cette clef magique et admettre que, dans beaucoup de cas, on a affaire à des *stocks primitifs*, non encore différenciés, et qui sont des restes d'Hommes préhistoriques n'ayant « pas acquis de traits distinctifs dans les aires géographiques de caractérisation ».

Ceci étant, il faut rejeter tous les schémas d'évolution uniforme et rectiligne de l'Humanité et n'attaquer le problème du lieu d'origine de l'espèce entière qu'en utilisant toutes les données. Que si on admet, comme cela est raisonnable, que l'Homme provient d'un groupe particulier d'anthropoïdes, il faut savoir au moins qu'on a déjà reconnu cinq races de gorilles, plus de douze races de chimpanzés, sept races d'orangs-outangs, et que chacune

de ces races est confinée dans un territoire particulier. Il a dû en être de même de l'Homme primitif. Pourtant, Haddon n'ose se prononcer absolument pour la polygénèse des races humaines. Mais il serait fou de penser que depuis, les races ne se sont pas modifiées : un processus d'évolution a accentué certains caractères, en a affaibli ou supprimé d'autres.

Reste à savoir quels sont les facteurs de cette évolution, ou plutôt de ces formes multiples d'évolution. Ici, l'auteur donne un résumé des travaux les plus récents sur les divers aspects de ce problème : influence du climat, de la nourriture, de la montagne ou de la mer, etc. ; — en outre la sélection naturelle aurait joué un rôle considérable. Vu l'amplitude des variations actuellement constatées, on doit admettre un lieu d'origine géographiquement différencié. L'auteur examine les diverses hypothèses proposées et rejette tout d'abord la possibilité d'une origine tropicale, puisque la zone tropicale présente des conditions uniformes. Se fondant sur diverses recherches nouvelles, qu'il analyse avec soin (Fleure, Mathew, Bryn, etc.), il finit par proposer « l'hypothèse de travail » suivante :

L'Humanité serait née « quelque part en Asie », probablement dans la partie occidentale de l'Asie Centrale, avant le soulèvement montagneux, donc pendant la période miocène ; le soulèvement des montagnes aurait déterminé des aires de différenciation et une sorte de dichotomie de l'espèce humaine entière, les peuples à nez mince, peau blanche et cheveux ondulés étant repoussés au nord, et les peuples à nez large, peau sombre et cheveux laineux l'étant au sud de la grande barrière montagneuse de l'Asie centrale ; les groupes localisés dans des pays tempérés ont vu se fixer certains caractères, ceux localisés en pays tropicaux asiatiques d'autres caractères ; et c'est de là que, par migrations, souvent de très petits groupes, les divers types anthropologiques se seraient diffusés par le monde. Un schéma, page 157, montre comment, selon cette conception dichotomique, les diverses « races » principales sont reliées génétiquement.

Ce n'est pas le lieu de discuter en détail l'hypothèse préparatoire de M. Haddon : je l'accepte dans les termes où il la donne, déjà pour cette raison que puisque le reste du monde a été bien exploré et n'a pas fourni la clef cherchée, le plus sage est de la croire cachée dans les régions non encore explorées, donc en

Perse, en Afghanistan, dans le Pamir et toute l'Asie centrale. On revient donc maintenant, après un long circuit, à des conceptions générales très en faveur au milieu du XIXe siècle, ensuite discréditées par des exagérations linguistiques et des fantasmes aryanophiles pseudo scientifiques. J'aurai pourtant à discuter certains détails d'interprétation, si, comme je l'espère, je publie une traduction française augmentée de ce manuel excellent et plein d'idées neuves.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Elie Brackenhoffer : *Voyage en France* (1643-44), Berger-Levrault. — Robert Redslob : *De Cracovie à Budapest*, id.

Le Voyage en France d'Elie Brackenhoffer, que publie M. Henri Lehr d'après un manuscrit du musée historique de Strasbourg, est une véritable curiosité. L'auteur, d'une des bonnes familles de la vieille ville du Rhin, où il devait être échevin et occuper divers postes dans l'administration municipale, effectua cette « expédition » en 1633 et 1644. Il avait vingt-cinq ans (les voyages forment la jeunesse, dit la sagesse des nations) et se trouvait avide de voir du pays.

Je n'ai pas à m'occuper ici du rôle qu'il joua par la suite à Strasbourg, de la famille qu'il se créa, des collections qu'il eut le goût de se former et qui devinrent même une des curiosités de Strasbourg ; je m'en tiendrai à son journal de route, qui donne surtout, avec bien d'autres choses, l'état de notre pays dans le moment.

On est au début du règne de Louis XIV et la guerre a fait des siennes en Alsace, car on retrouve ses traces dès les premiers pas du voyageur. Parti dans une voiture de poste, avec de nombreux compagnons pour lui faire un bout de conduite, il gagne d'abord Benfeld, puis Brisach. Ce sont des villes fortifiées, dans un pays plutôt ravagé par la lutte et où l'on signale même des villages comme ayant disparu. A Brisach, le journal indique un fort château, pourvu de défenses curieuses ; une belle église où l'on conservait le corps du duc de Weimar ; un vieux pont de bois sur le Rhin.

M. Elie Brackenhoffer arrive à Ottmarsheim, où fut une abbaye de femmes avec une singulière église octogone. Après quelques

incidents, on arrive à Bâle, puis bientôt à Genève où le voyageur fait un long séjour, — à peu près de trois mois et demi.

Mais nous sommes obligé de passer le chapitre qui concerne la grande ville suisse.

De Genève il gagne à cheval la Savoie et donne en passant d'intéressants détails sur Aix-les-Bains, puis Chambéry, à deux heures de là. Notons en passant que le promeneur doit produire, pour être reçu à Chambéry, un certificat de bonne santé qui lui avait été délivré en Suisse. Le texte donne une assez intéressante description de Chambéry, qui était alors triangulaire, ceinte de murailles, de tours et de fossés. Il y avait trois portes, et au dehors des faubourgs étendus. Il y avait aussi de nombreuses églises et des couvents, dont Saint-Pierre, hors la ville, et où une crypte recèle le corps de saint Concorde, évêque d'Islande. On assiste à un repas et à des cérémonies à la cour du duc ; et incidemment l'auteur parle du célèbre saint suaire, maintenant à Turin, — qui porte l'empreinte du corps du Christ. De Chambéry, nous gagnons Montmélian, forteresse sur un rocher à pic qu'assiégea le roi Louis XIII. En passant, le voyageur note de bizarres détails sur la Savoie : le fromage se met à toutes les sauces, — même avec le poisson ; il est d'usage de ne pas mettre de verres sur la table, et, quand on veut boire, il faut le demander. Après Montmélian, le voyageur visite la Grande Chartreuse, sur laquelle il apporte de très précieux renseignements, et gagne Grenoble. A Grenoble, il fait diverses promenades aux environs, — l'une à « la fontaine qui brûle » ou source enflammée qui se déplace (?)

Il visite l'Hôtel du Parlement, mais doit déposer à l'entrée son épée et ses éperons. Il assiste à une procession somptueuse qui se fait dans la ville le 15 août. Il visite aussi le château de Vizille, — qu'on a récemment classé, mais pour des raisons plutôt différentes. C'était encore le château du connétable de Lesdiguières, et dont l'intérieur méritait d'être vu. On nous décrit cependant Grenoble, qui est dominé par « une bastille », et la tour du Rabot. Les deux côtés de la ville, sur l'Isère, sont reliés par un pont portant une haute tour avec horloge.

Un homme est arrêté, ayant été vu mesurer trop ostensiblement les fortifications, et c'est sa logeuse qui doit aller le réclamer. Enfin le voyageur nous parle des mœurs et coutumes de Grenoble,

et finit par gagner Lyon. C'est pour lui une belle occasion de rappeler les origines romaines de la ville ; puis il est parlé de l'administration de la Justice, de l'abondance des lupanars, mais qui ne serait qu'un faux bruit, — des foires qui ont lieu quatre fois par an. Un moment il se rend à Vienne, dont les antiquités surtout l'intéressent, — mais il en rapporte surtout des inscriptions, selon la coutume de son temps.

Il quitte enfin Lyon, après y avoir passé sept mois et deux semaines, et gagne Tarare en passant par la tour de Salvagny, puis Roanne, et bientôt il arrive à Nevers, capitale du Nivernais, où l'on remarque surtout un beau pont de vingt arches, fortifié aux deux bouts. C'était alors une petite ville aux pittoresques maisons, et où l'on montrait surtout le château et la cathédrale.

L'itinéraire mentionne ensuite La Charité-sur-Loire, où subsistaient encore, avec les remparts, ses portes et son pont levis. On rappelle incidemment le siège horrible que dut subir la petite ville aux derniers jours de Charles IX. De là, on se dirige sur Bourges par l'abbaye de Saint-Satur et Saint-Céols. — A Bourges, il décrit la superbe cathédrale. Le promeneur gagne ensuite Orléans par Gien, encore fortifié de murailles et défendu par un château.

Il passe à Jargeau sur un pont de pierre de dix-neuf arches traversant la Loire.

A Orléans, il signale que « les femmes sont bossues ou boiteuses ; que le vin du pays a un petit goût qui l'a fait *interdire à la bouche du Roi*, et aussi aux Parisiens ». — Sur le pont se trouvait un souvenir de Jeanne d'Arc, une croix près de laquelle on voyait la Vierge et le Christ, Charles VII en prière et la Pucelle.

La cathédrale Sainte-Croix avait été ruinée par les Huguenots et se trouvait encore en reconstruction pour donner le médiocre édifice que l'on sait. Le livre signale, parmi d'autres choses, le beffroi et l'hôtel de ville, avec « la vraie représentation et les costumes du *Pucellage d'Orléans* (?) ». L'itinéraire de M. Brackenhoffer passe par Beaugency, pour dîner à Blois. La description en est assez incomplète, et nous apprenons seulement ce que la ville comptait de paroisses et établissements religieux, mais on trouvera un curieux paragraphe sur les coutumes et usages de la ville.

On passe à Vendôme qui comptait alors cinq portes — dont l'une si curieuse subsiste encore. C'est ensuite Amboise, mais dont l'aspect au moins général ne s'est guère modifié depuis ce temps, puis nous parvenons avec l'auteur à Marmoutiers et à Tours, où il signale surtout la Cathédrale et la grande église Saint-Martin ; à Saumur qui avait encore ses fortifications, à Richelieu, à Chinon, à Loudun, Thouars, Montreuil-Bellay, à Angers, où subsistait encore sur la Maine un front couvert de maisons. Dans le château existait une « cage de Rois » où avait été enfermée une reine de Sicile, etc.

Cet ouvrage est en somme abondant. L'auteur était un esprit curieux et qui avait le don de l'observation.

Il discute volontiers les prix, les tarifs, — tout ce qu'il dépense et donne, — avec la complication du système monétaire d'alors; il raconte volontiers une anecdote, parle des coutumes et costumes des diverses régions qu'il traverse, etc.

Son ouvrage en somme méritait d'être publié, car il a son intérêt, — mais qui est peut être surtout de nous faire retrouver les aspects du pays, malgré quelques modifications,— et le visage de la jeune fille, malgré tout, sous les traits flétris de la plus accueillante et vénérable des grand'mères.

§

La très remarquable plaquette de M. Robert Redslob : **De Cracovie à Budapest** *par les montagnes de la Tatra*, est la relation d'un voyage et séjour dans l'ancien empire d'Autriche-Hongrie, en Pologne, etc...

L'auteur, qui doit faire des conférences à l'Université de Cracovie, traverse la Suisse et constate que le ticket de Bâle à Buchs, d'une frontière à l'autre, coûte autant que de Buchs à Budapest. A Vienne, il visite le palais de Schœnbrunn, bien mélancolique aujourd'hui, et où l'on s'arrête devant les lits mortuaires de François-Joseph et du Roi de Rome.

Mais à Vienne, le souci du pain quotidien passe avant tout. La plupart des familles vivent d'expédients, vendent leur mobilier pièce à pièce; des jeunes mariés, ne pouvant monter leur ménage, continuent de vivre chez les parents, en attendant de trouver un logement. A Cracovie, M. Robert Redslob remarque la façade des hôtels de la noblesse, qui ont cinq fenêtres au lieu de trois.

Ailleurs, c'est le Rynek avec la cathédrale gothique (XIIIe siècle) aux clochers couverts de cuivre. Un beffroi large et puissant, reste de l'ancien hôtel de ville, s'élève à l'autre extrémité de la place. Au centre est l'antique Halle aux Draps, dont les longues arcades regorgeant, surtout les jours de marché.

On arrive à l'Université Jaguellone, où l'auteur doit parler et qui garde une délicieuse cour « gothique » où s'élève la statue de Copernic.

Ailleurs, M. Robert Redslob nous parle de la juiverie de la ville, — cette incroyable pouillerie dont Mme de Bovet (1) nous donnait jadis un si pittoresque tableau, puis il nous mène dans les musées et bibliothèques ; dans des milieux et des coins bizarres, — dans des églises, — et à Wavel, château-fort de Cracovie, etc. Le voyageur, en quittant la vieille capitale polonaise, s'enfonce dans la *Tatra* et arrive en fin de compte à Budapest.

M. Robert Redslob n'a pas l'œil du peintre ; mais c'est un esprit averti et désireux de tout voir. On le suit avec intérêt, surtout dans ses descriptions historiques, dans ce qu'il raconte de l'état nouveau de la Pologne et de la Hongrie. — Sa jolie plaquette est en somme à conserver en bonne place.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

René Thierry : *L'Afrique équatoriale française et le chemin de fer de Brazzaville à l'Océan*. Publication du comité de l'Afrique française, Paris, 1925. — Georges Brousseau : *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1925. — Mémento.

Depuis des années, surtout depuis 1918, on parle à tort et à travers de *mise en valeur* de nos colonies. « Mise en valeur », un vocable assez barbare, constatait naguère M. Joseph Chailley, mais qui, cependant, a fait son chemin dans le domaine des mots et des expressions à la mode. Je n'irai pas jusqu'à dire, — je ne suis point si pessimiste, — que ce vocable soit demeuré vide de substance, et ne corresponde, à cette heure encore, à aucune réalité. Non : ce serait injuste et je connais trop bien l'*effort colonial* de notre pays pour en méconnaître à ce point l'importance. Non : mais il faut bien avouer que l'expression est davan-

(1) *Cracovie*, Laurens.

tage demeurée un mot-fétiche, un leit-motiv banalisé au gré des improvisations oratoires ou journalistiques, plutôt que la traduction d'un fait riche de réalisations économiques. Pourquoi ? Je n'ai pas l'intention de faire ici le procès de nos dirigeants coloniaux, d'autant que le grand coupable en l'occurrence est avant tout et surtout notre *opinion publique* qui demeure, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, assez fermée et parfois même imperméable à l'idée coloniale, et cela, en toute inconscience et innocence. Les Français possèdent un des plus beaux empires coloniaux du monde. Ils ne l'ignorent point tous évidemment, et une manifestation comme l'admirable participation des colonies à l'Exposition des arts décoratifs les enchante et les amuse. Mais, comme on dit outre-Manche, ils ne « réalisent » point exactement la qualité ni l'utilité exacte d'un Empire qui, certains milieux directement intéressés mis à part, représente davantage pour eux une succursale des Mille et une Nuits, une vision pittoresque et romantique, une vaste « rue du Caire » aux dansantes images, plutôt que ce qu'il est au vrai, c'est-à-dire un formidable réservoir de richesses et un incomparable motif d'énergie et d'activité. Je dois à la justice, néanmoins, de reconnaître qu'il y a tout de même un léger progrès, en ce sens que notre pays, moins qu'autrefois, est indifférent à la politique coloniale. C'est ainsi que le choc très rude que nous venons de subir au Maroc n'a point provoqué dans le pays les mêmes réactions que le choc du même genre éprouvé il y a quelque quarante ans au Tonkin. Le 30 mars 1885, on s'en souvient, au lendemain de Lang-Son, Jules Ferry, flétri de l'épithète : « Tonkinois », était renversé par ses adversaires politiques. Au contraire, l'union s'est faite au Parlement en faveur du cabinet Painlevé, après que se fut déchaînée l'attaque d'Abd-el Krim.

Cependant, au même moment où tous, dans ce pays, comprenaient la nécessité absolue, sous peine pour la France de « perdre la face » aux yeux du monde civilisé, de maintenir notre position dans l'Afrique du Nord, on pouvait lire dans un journal quotidien, à l'ordinaire beaucoup mieux inspiré, et dont le distingué directeur connaît mieux que quiconque, par expérience personnelle, la valeur de notre empire d'outre-mer, on pouvait lire un article dont l'auteur discutait l'intérêt national de cet empire et émettait le regret de voir une nation comme la France, à natalité déficiente, poursuivre aux colonies une œuvre au-dessus

de ses forces, et y consacrer trop d'argent. L'auteur de cet article, dont l'autorité en matière coloniale m'était demeurée jusqu'à ce jour inconnue, avait l'inconscience ou le cynisme, également admirables, d'appuyer son argumentation, si je puis dire, sur le témoignage de son père, M. Henri Germain, lequel, des années durant, présida aux destinées du Crédit Lyonnais. Or, c'est au cours de cette présidence, dont on ne saurait discuter la compétence technique, que le Crédit Lyonnais contribua, pour une très large part, à engager l'épargne française dans des placements incessants et renouvelés en Russie.

Et ceci, en passant, me rappelle une des plus touchantes coquilles dont j'aie été victime au cours de ma déjà longue carrière de publiciste colonial. C'était en 1904. Je venais, seul, je crois bien, de mon espèce à l'époque, d'écrire pour le *Mercure de France* une chronique où je prédisais la victoire possible du Japon sur la Russie, les deux pays qui entraient en guerre. On se souvient sans doute ou on a oublié en France que, lorsque le conflit éclata entre les gouvernements de Tokyo et de Pétersbourg, il n'était pas un Français qui ne fût persuadé de la rapide victoire des Russes. Je soutins la thèse contraire, convaincu que j'étais de la prodigieuse vitalité des Japonais et de l'excessive purulence de ces braves Russes. Cette purulence, cet état de décomposition et de *nolonté* des Russes, j'en avais retiré l'impression de conversations tenues avec des amis personnels qui avaient voyagé au pays des Tsars, et aussi, je l'avoue en rougissant, d'une étude assez poussée à laquelle j'avais procédé de la littérature russe. A travers les demi-fous qui peuplent toute l'œuvre d'un Dostoïevsky, j'avais pressenti l'effroyable infirmité de l'âme russe et deviné avant la lettre, avant les articles magistraux de Ludovic Naudeau sur la religion passive du « Nitchevo », le manque absolu de réaction des Russes à toute action extérieure un peu vivement menée. J'écrivis donc mon article pour le *Mercure* et, afin de mettre au point mes lecteurs de l'époque, je rappelai rapidement ce qu'était la colonisation russe, colonisation terrestre et non point d'outre-mer, passant les monts Oural, gagnant, sans rompre terre, les plaines de la Sibérie ou du Turkestan, et je parlai de l'empire russe s'étendant ainsi de *proche en proche*. Lorsque mes épreuves m'arrivèrent, je pus constater qu'un prote distrait ou malicieux, sait-on jamais, avait composé *de poche*

en poche au lieu de *proche en proche*. Or, les grands établissements financiers venaient alors de soutirer à l'épargne française le quinzième ou seizième milliard d'emprunt russe ! J'eus bien envie, je l'avoue, de ne point corriger cette judicieuse coquille !

Eh bien, — et je reviens à M. André Germain, fils de M. Henri Germain, — si, au lieu d'engloutir quinze à vingt milliards d'argent français dans les steppes cosaques, une grande finance mieux avisée, plus préoccupée de l'avenir économique de la France et moins assoiffée de commissions profitables, avait investi ces capitaux dans nos colonies, j'imagine que notre empire colonial représenterait aujourd'hui un formidable réservoir de richesses et que la France jouirait d'une prospérité inouïe. Quinze, vingt milliards de francs or, il n'en eût point fallu autant pour doter nos possessions de l'outillage économique, chemin de fer, routes, canaux d'irrigation et postes, qui eût assuré « leur mise en valeur » intégrale et définitive.

Si je rappelle ces choses, c'est que je viens de lire avec un vif intérêt la petite brochure de M. René Thierry sur **l'Afrique équatoriale française et le chemin de fer de Brazzaville à l'Océan**. L'auteur, homme préoccupé de promptes réalisations, ne s'attarde point à de longues considérations littéraires ou historiques sur notre Congo français. Il n'a point jugé utile de rappeler la fâcheuse destinée de notre Afrique équatoriale, cette « cendrillon coloniale » à laquelle une métropole insouciante et mal renseignée a accordé si parcimonieusement jusqu'à ce jour les moyens de vivre ou, plutôt, de ne pas mourir. Non, partant de ce fait, à savoir la nécessité absolue de donner à notre Congo français un accès à la mer, il s'est efforcé de démontrer que ce chemin de fer ne sera pas seulement « le Brazzaville Pointe Noire et deviendra par la force des choses le Congo-Océan et un des plus grands chemins de fer du monde ». M. Thierry, à l'appui de sa démonstration et sans nier le merveilleux effort entrepris par nos amis et voisins belges pour améliorer leur voie ferrée de Kinshassa à Matadi, M. Thierry montre la supériorité du point d'aboutissement du railway français, le port de Pointe-Noire :

Situé sur une des grandes routes du trafic mondial, d'accès facile de jour et de nuit sans pilote, mouillage sûr où l'on trouvera de l'eau, des places à quai par 12 mètres d'eau et tous les moyens nécessaires pour

travailler rapidement. Par contre, le terminus du chemin de fer belge, Matadi, est à 175 kilomètres sur un fleuve dans lequel ni la navigation ni le séjour ne sont engageants pour les navires... Cette situation déjà si défavorable s'aggrave de plusieurs dangers. D'abord ceux que présente la navigation sur le fleuve Congo, d'ailleurs inaccessible, par suite du manque de fonds, aux grands navires et, par suite de la rapidité de son courant, aux voiliers et aux navires de faible vitesse, c'est-à dire aux transporteurs bon marché. Puis, du danger du mouillage de Matadi, où il y a parfois des courants de 8 nœuds. La situation s'aggrave ensuite des frais et des pertes de temps coûteuses qu'entraîne la montée des fleuves.

Et M. Thierry de conclure :

Le parallèle entre les deux ports de Matadi (belge) et de Pointe-Noire (français) montre que ce seront les marins qui départageront les chemins de fer probablement après une lutte de quelque durée. La sagesse serait de l'éviter en faisant une entente avec nos voisins et amis. Elle épargnerait aux Belges de dépenser 300 millions pour transformer un chemin de fer que son terminus condamne à végéter. En assurant l'avenir du nôtre, elle nous permettrait de faire tout de suite un grand chemin de fer et un grand port dont les Belges, traités comme nos nationaux, bénéficieraient autant que nous et qui donnerait à l'Afrique centrale la porte largement ouverte sur la mer dont elle a besoin. Malheureusement, nous voyons tous les jours combien on s'écarte en Europe des solutions sages. Il y a donc bien peu de chances pour que l'on ne s'en écarte pas en Afrique. Mais, l'issue de la lutte, si lutte il y a, ne peut être douteuse. Le fait géographique la déterminera et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que Pointe-Noire sera le grand port de l'Afrique centrale, le Dakar de l'Atlantique Sud.

Je souhaite que les prévisions optimistes de M. René Thierry se réalisent. Cette réalisation à plus ou moins lointaine échéance, et dont certains nient cependant la possibilité, constituerait pour la France, en Afrique équatoriale, une sorte de réparation d'un passé difficultueux et ingrat. M. Georges Brousseau, dans ses **Souvenirs de la Mission Savorgnan de Brazza**, rappelait, il n'y a pas longtemps, avec éloquence et talent et aussi l'expérience d'un ancien compagnon du grand explorateur, combien furent pénibles les débuts de notre action au Congo, comment Brazza procéda à sa conquête pacifique, comment on l'explorait et aussi comment on y mourait. Des acteurs de cette admirable époque de l'Ouest Africain, il ne reste point avec M. Brousseau beaucoup de survivants. Beaucoup des pionniers de la première

heure reposent dans la brousse ou sous les palmes du cimetière de Kérellé.

Depuis le premier voyage d'exploration de Brazza entre 1875 et 1878, soit depuis un demi-siècle, le Congo français n'a point connu beaucoup d'heures fortunées. En 1898-1899, on put croire un instant que la création des sociétés concessionnaires allait enfin le mettre en valeur. Vaine illusion, tentative avortée.

Avec le chemin de fer de Brazzaville à l'Océan, il court sa dernière chance. Je m'empresse, d'ailleurs, d'ajouter que, même si la réalisation de la nouvelle voie ferrée rencontrait de grosses difficultés qui sont, en effet, à prévoir, difficultés de tous ordres, économique, financier et moral, et allant du matériel humain au matériel tout court, il ne faudrait point pour cela désespérer. Ici, je répèterai ce que, cent fois déjà, j'ai écrit : Nos colonies, n'en déplaise à certains esprits obtus et chagrins, sont une œuvre jeune et neuve. Dans la chaîne des temps, leur passé n'est rien et leur présent et leur avenir sont tout. Ne pas miser hardiment et ardemment sur elles, ce serait désespérer de la destinée même de la mère-patrie qui, plus on ira, sera étroitement conditionnée par leur prospérité.

Mémento. — Sous la direction de M. Octave Homberg, la *Dépêche coloniale* publie une série de monographies consacrées aux grands produits coloniaux. Monographies déjà parues : *Le Pétrole en France et dans les colonies françaises* (avec 6 cartes) ; *Le caoutchouc* (avec 2 photographies) ; *le Thé* ; *le Sucre* ;

— De M. Paul Lechesne (Edition de la « Revue indochinoise ») une bonne étude sur *Les Moïs du centre indo-chinois*.

— De M. Edmond Laugier (imprimerie du Centre à Saïgon) une bonne notice touristique sur le Cambodge : *De la mer d'Opale à la montagne d'Emeraude*.

— De M. Pierre H. Maybon, un savant *Essai sur les Associations en Chine*, intéressant pour notre Indochine qui comprend sur son sol d'importantes « congrégations chinoises » (Plon-Nourrit et Cie éditeurs).

— Sous la direction du professeur Heim de Balsac, l'Agence générale des colonies et le Comité d'encouragement aux recherches scientifiques coloniales publient de très intéressants fascicules sous cette rubrique : *Riz et Riziculture*. A consulter par tous ceux que préoccupe la grosse question de la standardisation du riz, si importante pour l'avenir économique de l'Indochine. Tant que les riz indochinois ne seront pas bien sélectionnés et classés commercialement, ils se heurteront à des difficultés d'exportation.

— Le Dr A.-F. Legendre a donné dans *la Revue anthropologique* une bien curieuse étude sur *les Races d'Extrême-Orient*. J'en retiens la conclusion qui offre pour notre Indochine un intérêt de premier ordre : «... C'est cette Chine, plus près du moyen âge que de l'époque présente qui a voulu passer brusquement en 1911 de son absolutisme millénaire au régime démocratique. Vous savez ce que cette expérience vient de lui coûter : la misère dans l'anarchie, une immense, poignante misère, et 20 millions de sa population disparus par la guerre civile et la famine. C'est là le bilan de la République chinoise depuis 1911 jusqu'à ce jour, le bilan d'une période de véritable régression ».

— Chez Lavauzelle vient de paraître l'*Annuaire officiel des troupes coloniales pour 1925*.

CARL SIGER.

LES REVUES

Poésie : un sonnet inédit de Pierre Louys ; le grand prix des Jeux floraux de France attribué à une poétesse de onze ans, Mlle Sabine Sicaud. — *Le Correspondant* : impérialisme de la Russie soviétique au Caucase. — *Commerce* : Une pièce en prose de M. Paul Claudel et un poème de M. Francis Jammes. — Mémento.

Poésie (juillet) place sous l'égide de Pierre Louys son numéro consacré aux lauréats des « Jeux floraux de France ». Aux poèmes des heureux vainqueurs, la revue ajoute deux pièces inédites de Louys, dont ce très beau sonnet communiqué par M. André Lebey :

GIBIER DIVIN

Un soir, deux éclaireurs envoyés par Sylla
Dans le val le plus noir des monts Acrocétaunes
Débusquèrent de l'herbe entre deux buissons d'aulnes
Un satyre affolé qui s'était blotti là.

Il voulut fuir, grimper, bondir : on l'accula.
En guerre chez les dieux, Rome traquait les faunes.
On traîna celui-ci devant les aigles jaunes
Et le vieux conquérant lui-même lui parla.

Il demanda son nom, sa nocturne origine,
S'il était bien de ceux que le pâtre imagine
Sous les flots verts des bois ?... Le captif immortel

Répondit. Mais sa voix que nul ne put comprendre
Faisait gémir l'airain suspendu sur l'autel
Et son grand corps plein d'ombre était couleur de cendre.

Les organisateurs de ce « premier tournoi 1925 » ont reçu « plus de 500 poèmes ». Le comité de lecture en a retenu 150 qui furent « présentés en dix séances au public constitué en jury. » Une des concurrentes, Mlle Sabine Sicaud, âgée de 11 ans, nous dit-on, a été laurée trois fois. Elle a obtenu le grand prix avec cette pièce :

MATIN D'AUTOMNE

C'est un matin... non pas un matin de Corot
Avec des arbres et des nymphes. — Sur la terre,
C'est un coin tout petit, entre des murs de pierre
Pas bien hauts...
C'est un matin dans le petit jardin du presbytère.
C'est un matin d'automne :
Vigne rouge, dalhias jaunes,
Petits doigts tortillés de chrysanthèmes roux ;
Chute de pièces d'or sous l'aubépine, au bout ;
Un tournesol montrant sa face de roi nègre
Sous un vieux diadème en plumes raides, un peu maigres. .
Arrosoir vert, près du géranium en pot.
C'est un matin, sans nymphes de Corot.
Le curé dort, la maison dort, le chemin dort,
Pendant que, doucement, tombent des pièces d'or...
C'est un matin d'automne...
L'aube, qui s'est levée à pas de loup, d'abord frissonne
En peignoir rose... puis se met à rire dans le ciel,
Et tout devient rose comme elle, et rit comme elle,
Et ce sont des clartés roses et blondes, telles
Que le petit jardin doré semble irréel.
Réveillée en sursaut, dans le clocher, la cloche :
« Vite ! vite ! Levez-vous, bonnes gens !
« C'est le matin ! c'est le matin d'automne !
« Je sonne ! Il fait beau temps !
« Entends, vieille servante en bonnet blanc du presbytère,
« C'est l'heure, lève-toi... Lève-toi, vieux curé !
« Vois les oiseaux, vois la lumière !
« Prends ta soutane et ton bonnet carré,
« Ouvre ta porte et va... L'heure te presse !
« L'allée a tous les tons fauves des vieux missels...
« Va vite, ne t'attarde pas, sous le grand ciel,
« Au tout petit jardin plein d'allégresse...
« Couleur de feu, couleur de fleurs, couleur de miel,
« Il est trop beau ! Tu le prendrais pour un autel,
« Tu manquerais la messe... »

Outre Mlle Sicaud qui a obtenu 3 prix, le public a couronné Mme Gisèle Valleray, Mme Rital del Noiram et Mlle Simone Costa. Ainsi, sur 150 poèmes soumis à son jugement, le public, qui devait en choisir dix, a donné ses suffrages à trois femmes et à une enfant, pour six pièces. C'est environ la proportion où l'Académie française, toujours galante, décerne ses médailles aux ouvrages de dames.

Elle en comblera certainement Mlle Sicaud, qui a onze ans, si Mlle Sicaud persévère.

§

Le Correspondant (25 juillet) publie un article bien curieux de M. Jean Leune : « les Communistes, le Maroc et le Caucase », d'où il appert que la Russie des Soviets (qui dénonce aux camarades de l'Internationale la guerre du Maroc comme un « simple acte de brigandage » commis par la France) a conquis par la force et la terreur le Caucase, qui entendait vivre en dehors de la communauté soviétique U. R. S. S.

L'article de M. Leune, rempli de documents, est à lire en entier et à méditer. Nous le signalons en particulier à **Clarté**, qui vient de faire paraître (15 juillet) un numéro « contre la guerre du Maroc, contre l'impérialisme français ». Il faut être logique. Personnellement, nous sommes contre *toute guerre* et *tout impérialisme*. Aussi, reproduisons-nous ici les conclusions de M. Jean Leune :

Mais pourquoi cet acharnement des Rouges à conquérir, *malgré les traités signés par eux* en 1920, puis à dénationaliser, en brisant, en décapitant, — et par quels moyens abominables ! — l'opposition nationale, les pays caucasiens, Géorgie, Daghestan, Azerbaïdjan, etc. ?

On ne saurait trop le répéter, et le dire bien haut :

Parce que la Russie rouge veut garder pour elle seule les pétroles de Bakou ;

Parce qu'elle veut posséder en toute propriété les routes d'accès à Bakou et les voies d'exportation par Batoum ;

Parce qu'elle veut posséder en toute propriété les gisements de manganèse de Géorgie (Tchiatouri notamment), les plus riches du monde, afin de les pouvoir utiliser comme monnaie d'échange avec les riches pays capitalistes dont elle veut attirer chez elle les capitaux abhorrés, mais indispensables tant à sa propre existence qu'au financement de son épouvantable propagande de désagrégation et de haine, dans ces mêmes pays !

Enfin, parce que le Caucase est la porte de l'Asie, la forteresse naturelle qui commande aux routes d'Occident en Orient par la mer Noire ou la Caspienne : or « les centaines de millions d'habitants de l'Asie auront à monter sur l'avant-scène de l'histoire, à notre suite, dans un avenir prochain », a écrit Lénine, dans une Note au Congrès du parti communiste russe, datée du 31 décembre 1922.

Comment qualifier ces raisons, sinon de raisons parfaitement « impérialistes » ?

Et ce passage du discours de Zinoviev, chef de la IIIe Internationale, prononcé le 11 juin 1925, dans un faubourg de Moscou, est-ce bien véritablement à l'action de la France au Maroc qu'il se rapporte, ou non pas plutôt à l'action de la Russie rouge au Caucase en 1924 :

Au début de la guerre mondiale, on ne voyait pas bien clair. Cette fois-ci, on sait ce qui se passe.

D'un côté, un petit peuple ; de l'autre une formidable puissance impérialiste qui attaque la plus faible, ouvrant par son action une nouvelle ère de conflits internationaux. Nous sommes en présence d'un simple acte de brigandage dont le but apparaît clairement à tous.

§

Commerce (n° IV. Printemps) publie, sous forme de planche hors-texte et dans un arrangement bizarre de carrés et de rectangles où il y a une guitare, un ensemble de courtes pièces en prose de M. Paul Claudel, réunies sous ce titre : « Le vieillard sur le Mont Omi ».

Nous fûmes des tout premiers — dès 1891 — qui admirèrent *Tête d'Or* : Marcel Schwob nous avait invité à lire l'admirable tragédie publiée sans nom d'auteur. Depuis, *la Ville*, *Connaissance de l'Est*, *l'Arbre*, *l'Otage*, et toute la série catholique des dernières œuvres de M. Paul Claudel, ont valu à ce grand poète une gloire universelle. Il y a chez lui une force, un emploi de l'image, une profondeur de la pensée, un délire sacré, qui le portent exceptionnellement haut, très souvent auprès d'un Hugo et d'un Dante.

Cela dit, nous faisons imprimer ci-dessous l'une des pièces de prose publiées par *Commerce* :

La Terre-Pure

—— Le vieillard, les manches retroussées, rapporte chez lui un seau d'eau claire qu'il est allé puiser a la source. — —— Il est neuf heures du matin. Il fait un temps superbe. Le talus est couvert d'une herbe jaune, sèche, chaude, brillante, lumineuse, toute remplie d'asters violets et de chrysanthèmes sauvages et de chardons d'un rouge réconfortant. Un grand vent froid entrecoupé de pauses brulantes. —

—— Il y a un arbre dépouillé a l'exception de trois feuilles et dessus un Monsieur-Petit-Oiseau qui n'est pas a son aise et qui aimerait autant être ailleurs. ——

—— Il ne chante pas eh gredin pourquoi est-ce que tu ne chantes pas ? ——

—— C'est drôle ! Comme nous sommes tous heureux ! Il y a de quoi se tenir les côtes ! ——

Réflexion supplémentaire

—— Il y a des moments ou l'on a le sentiment qu'on a surpris la nature en pleine préparation d'une de ses énormes plaisanteries archiconnues et qu'elle est pétrifiée de confusion. Eh grande vache !

Explique qui pourra ce « Eh grande vache ! » final et le texte qui précède.

Dans la même revue, ce poème de M. Francis Jammes, que l'on classera parmi ses meilleures pages :

BAYONNE

Doux Amsterdam français, petit port de Bayonne,
Si vieux que l'on dirait d'une gravure jaune
Dont l'azur délavé demeure par fragments.
Tu sembles fait exprès pour le seul agrément.
Un bateau de Colomb aborda sur les rives
De l'Adour qui reçoit son affluent la Nive.
Matelot de Pinçon, je te vois sur le quai,
Et sur ton poing fermé tenant un perroquet.
Ne te soûlas-tu pas dans ces ruelles basques
Où l'ombre de midi sur les murs met un masque ?
Peut-être, à Saint-Esprit, as-tu mangé le suif
D'une carne vendue au rabais par un Juif ?
Que ces temps sont changés ! ainsi que dans Racine.

Le roi d'Espagne Alphonse treize ici voisine
Avec le chocolat qu'on sert sous les arceaux.
La Cour autour de lui fait un babil d'oiseaux,
Mais elle ira prier dedans la cathédrale,
Cent fois baisant le pouce, à genoux sur les dalles.
Sa Majesté louera le rempart de Vauban,
Car il ne sert à rien, il est fort élégant,
Et puis il saluera Bonnat, fils de Bayonne,
Comme Lavigerie et sa croix qui harponne.
Le soleil descendra sur le cours ombragé.
Tout se fera dansant, chantant, un peu léger ;
Les cerceaux des gamins s'empliront de crevettes
Sous cet embarcadère où l'on jette des miettes
Et vers lequel s'avance, île mouvante en fleurs,
Tous ses marins debout, un contre-torpilleur.

§

Mémento. — *Les Amitiés foréziennes et vellaves* (juillet) : « L'Astrée et le Forez », par M. Mario Meunier.

La Revue mondiale (1er août) : M. J. Lucas-Championnière : « Le vrai visage de la Chine ». — M. L. Forges : « Le malade et le médecin ». — M. L. Lemonnier : « Le théâtre J.-J. Bernard ».

Cahiers Léon-Bloy (juillet-août) : Les discours prononcés à l'inauguration du monument funéraire de Léon Bloy, par M. l'abbé Léonce Petit et MM. L. Tournier, J. Maritain et l'abbé Jakubisiak ; un article de R. Martineau sur Frédéric Brou.

Les Lettres (août) : « Eugénie de Guérin et Louise de Bayne », par Mme d'Escola.

Le Divan (juillet-août) consacré au souvenir de Paul Drouot, par ses amis, « pour commémorer le dixième anniversaire de sa mort (Artois, 9 juin 1915) », — constitue un bel hommage à la mémoire du parfait poète d'*Eurydice deux fois perdue*.

L'Europe nouvelle (18 juillet) : « Les affaires de Chine ». — (1er août) : « Les Etats-Unis et l'Europe ».

La Revue française (2 août) : « Le charme d'Athènes », par M. H. Brémond. — « Souvenirs de Constantinople », par M. Claude Farrère. — « Damas et la Syrie », par MM. J. et J. Tharaud. — « L'Orient moderne », par M. Louis Bertrand.

Revue de l'Amérique latine (1er août) : « L'élément autochtone dans la littérature argentine », par M. J. Pérès.

Le Feu (1er juillet) : « Laurent-Vibert et le château de Lourmarin », par M. Ed. Aude.

La Revue hebdomadaire (1er août) : « L'actualité de Malherbe », par

M. Lucien Dubech. — Suite des lettres du duc de Chartres (plus tard Louis-Philippe Ier) au général de Montesquiou (1793-1796).

Revue bleue (1er juillet) : « Le charme de Rabat », par M. Léon Berthault. — « Benvolio », poème de M. Ch. Le Goffic.

La Revue Universelle (1er août) : « Entretiens », de M. Paul Valéry, notés par M. F. Lefèvre.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Louis Hémon au pays de Maria Chapdelaine (*Journal des Débats*, 6 août). — Le couvent des empoisonneuses (*Le Petit Parisien*, 7 août).

On vient d'inaugurer, à Brest, une plaque commémorative posée contre la maison de la rue du Château où naquit Louis Hémon le 12 octobre 1880. Cette plaque a été posée « par ses admirateurs du Canada ». A ce propos M. Hubert Morand nous donne dans le **Journal des Débats** le résumé d'un livre publié à Montréal : *Le bouclier canadien français*, par M. L.-J. Dalbis, professeur à l'Université de Montréal.

M. Dalbis a eu l'idée de faire lui-même les voyages que fit Hémon au Canada, de voir — et même de photographier — les paysages au milieu desquels avait vécu le jeune romancier, de connaître les gens qui lui avaient servi de modèles, et de contrôler ainsi, autant que possible, les détails comme les grandes lignes de *Maria Chapdelaine*. Suivons-le tandis qu'il recherche les « sources » du roman.

Après avoir passé huit ans en Angleterre, Louis Hémon s'embarqua à Liverpool pour Québec, au mois d'octobre 1911. Il sentit très vivement le charme particulier que cette ville peut faire éprouver à un Français, et son journal garde des traces fort émouvantes de cette impression... De Québec Hémon se rendit à Montréal, puis il partit en décembre pour le lac Saint-Jean et ses environs. Il passa le printemps de 1912 à Montréal, et remonta vers le lac Saint-Jean. Au mois de juin, il rencontra, sur un bateau, le fermier Samuel Bédard, que plusieurs critiques identifient avec le père Samuel Chapdelaine. Les différences entre les deux Samuel sont importantes, mais il est certain que cette rencontre devait être décisive dans la carrière de Louis Hémon. M. Bédard, plus instruit que la plupart de ses voisins, l'intéressa vivement par ses propos ; le jeune Français proposa donc au fermier canadien de le prendre à son service comme journalier, et il fixa lui-même ses gages à la très modeste somme de 8 dollars par mois... Il comptait bien qu'en plus de ses 8 dollars, il récolterait de nombreuses et précieuses observations !

La ferme qu'habitait alors la famille Bédard était située en pleine forêt, à trois milles de Péribonka et tout près de la rivière. C'était une simple cabane, avec une seule pièce au rez-de-chaussée, divisée par un rideau en deux chambres, un grenier, un appentis qui servait de cuisine, et un hangar pour le cheval, la vache et les instruments aratoires. Louis Hémon vécut plusieurs mois dans ce pauvre logis avec les époux Bédard et leurs deux fils adoptifs. Il travaillait au défrichement et à la culture, chassait le canard sauvage, mais surtout il regardait, écoutait, méditait...

Dans une ferme voisine habitait le père de Mme Bédard, un « colon migrateur » nommé Bouchard. Il avait auprès de lui sa fille Eva, que les gens du lac Saint-Jean appellent aujourd'hui Maria Chapdelaine. Mais, ici encore, il y a des différences profondes entre le personnage du roman et son « modèle », car Eva Bouchard avait étudié pendant cinq ans chez les Ursulines de Roberval et avait été institutrice pendant plusieurs années. Elle apprit à Louis Hémon des histoires et des contes qui passèrent dans le roman. C'est elle qui lui fit comprendre la vieille âme française, rurale, religieuse et familiale des Canadiens de notre race.

Tous les autres personnages du roman ont aussi leurs prototypes approximatifs dans d'autres Canadiens, que Louis Hémon eut occasion de connaître pendant les journées de travail ou pendant les veillées d'hiver. Il était d'ailleurs fort apprécié de tous, et d'abord de ses patrons. Samuel Bédard a déclaré à un journaliste canadien, en 1918, que, si Hémon ne valait pas grand'chose pour le gros ouvrage, il était « toujours paré à faire plaisir », affectueux et généreux pour les enfants de la maison, de bonne humeur, et « le cœur sur la main ». Et la bonne Mme Bédard, — qui se porte à merveille, bien que Louis Hémon ait fait mourir et enterrer la mère Chapdelaine dans son roman — renchérissait avec une savoureuse bonhomie. « Un dimanche — dit-elle, j'étais toute seule à la maison avec M. Hémon. Il composait sur la table de la cuisine. Voilà-t-il pas que je mets la tête à la porte et j'aperçois les animaux en train de sauter dans le grain. « Monsieur Hémon, « que je lui dis, les animaux vont sauter dans le grain. Ils vont tout « abîmer. Est-ce que vous ne pourriez pas les renvoyer ? » Et lui de me répondre sans s'exciter : « Madame, laissez-les faire ; moi, j'écris. » Ça y était ; ils étaient dedans ! Je le fais assavoir à M. Hémon et il me répond toujours bien tranquille : « Oh ! Madame, si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. » Et, là-dessus, Mme Bédard laissait Hémon à son travail.

Il écrivait donc le dimanche, et ce jour-là seulement, dans sa petite chambre... Au printemps de 1913, il quitta Péribonka et alla s'installer au bord du lac Saint-Jean, à Saint-Gédéon, pour coordonner ses notes

et rédiger son récit. Puis il se rendit par étapes à Montréal, où il s'engagea comme traducteur dans une maison de commerce. Le matin, il arrivait à son bureau une heure avant les autres employés, et copiait à la machine le manuscrit de son roman. Ce travail fini, il partit à la fin de juin pour voyager dans l'Ouest. On sait que, le 8 juillet, le malheureux Hémon fut écrasé par un train à la gare de Chaplau, dans l'Ontario.

Il avait donc fallu, note M. Hubert Morand, moins de deux ans à Louis Hémon pour parcourir et connaître le Canada, connaître l'âme canadienne-française et fixer sa beauté dans une « touchante figure de femme, symbole d'un charme discret et d'une noblesse presque héroïque ». M. Dalbis pense que, de même qu'on dit déjà : « Au pays de Colette Baudoche », on dira demain : « Au pays de Maria Chapdelaine ».

§

Dans **le Petit Parisien**, M. Robert Lœwel, avocat à la cour de Paris, publie ses observations et impressions d'une visite consacrée au bagne des femmes à Montpellier, des femmes condamnées aux travaux forcés et qui ne sont plus exportées à la Guyane, et des condamnées à mort, dont la peine est toujours commuée.

Cette maison centrale de Montpellier donne tout d'abord l'impression d'un orphelinat pour jeunes filles de bonne et modeste famille. D'ailleurs, les bâtiments sont ceux d'un ancien couvent d'Ursulines. Montons, avec M. Lœwel, à l'un des ateliers du premier étage :

C'est une longue salle aux murs tout en fenêtres, laissant affluer une clarté joyeuse qui attriste ici. Soixante femmes en robe bleue, avec un tablier et un châle à carreaux, sont assises devant une dizaine de tables de bois et autant de machines à coudre. Elles m'ont dévisagé un instant, puis s'étant souvenues que l'homme est un être interdit dans cette geôle, elles se sont replongées dans leur ouvrage, pantalons et vareuses d'ouvriers, ou besogne inattendue, chéchias pimpantes comme des coquelicots. Tandis qu'elles ont les yeux baissés et qu'elles continuent leur travail pour le compte de l'entrepreneur de Toulouse, qui délègue une employée à demeure dans la maison, je cherche en vain un joli minois. De vieilles femmes, toutes des avorteuses ou des empoisonneuses, se distinguent, par leurs cheveux vénérables, de la majorité, composée de femmes de trente à cinquante ans, à la physionomie le plus souvent sans charme et étrangement banale. Les femmes forçats n'ont

pas la tête de leur situation. Si rien n'attire dans leurs traits ou dans leurs regards, par contre rien en eux n'est repoussant. Serait-ce que ces femmes savent si bien déguiser la vérité que leur visage est lui aussi un mensonge ?

Les deux autres ateliers de la maison centrale, contenant en tout trois cents détenues, sont consacrés : l'un à la confection de vêtements pour les surveillants des prisons de France ; l'autre à l'inévitable fabrication de chaussons de lisière. Comme ce dernier atelier est en réparation, les détenues qui s'y réunissaient ont été rassemblées dans la cour. Du deuxième étage, je les aperçois, à travers les branches des platanes, silencieuses, immobiles, les unes adossées à un mur, les autres rapprochées de l'arbre sous lequel une de leurs compagnes lit à haute voix, d'un ton si monotone qu'il me fait songer aux Ursulines égrenant leur chapelet dans ce jardin qui fut leur...

En compagnie de mes guides, nous nous engageons dans un couloir, d'où par une fenêtre donnant sur une terrasse, nous apercevons un régiment de chemises de ces dames, alignées par colonnes dans un ordre parfait, séchant au soleil leur surface luisante. Un étage, le dernier, et nous voici au dortoir. Chaque petite cabine grillagée réalisant le système d'Auburn, travail en commun le jour, solitude la nuit, est pourvue d'un lit de fer, de couvertures roulées très soigneusement, et de chaussons placés côte à côte. Je me suis arrêté, étrangement ému devant le seul ornement découvert dans une cellule : une fleur en papier que la locataire des lieux avait piquée dans la paroi de bois... Les détenues reposent de 7 heures du soir à 6 ou 7 heures du matin, suivant les saisons. Une surveillante, dont le lit est placé dans une pièce à côté, a, grâce à un guichet, l'ensemble du dortoir sous ses yeux, et un procédé ingénieux permet, par un seul mouvement appliqué à une barre de fer, d'ouvrir ou de fermer toutes les cellules à la fois.

— Mais ce système n'est-il pas trop ingénieux, fis-je remarquer à l'économe, en ce sens que si vous voulez faire sortir une détenue, vous êtes obligée de les mettre toutes en liberté, et n'est-ce pas un danger en cas de soulèvement ?

— Un soulèvement ? Nous n'en avons jamais eu à réprimer, et pourtant je suis depuis dix-sept ans dans cette maison. Les femmes, en général, se conduisent très bien, et nous avons fort peu de mal avec elles. Si deux ou trois voulaient tomber sur nous, mais trente viendraient à notre secours ! Elles ne songent nullement à se révolter, car elles se rendent parfaitement compte que leur salut est dans leur bonne conduite. Même, nous avons rarement l'occasion d'employer des sanctions : le pain sec, la privation de cantine, la camisole de force, ou le cachot. Quant à l'évasion, c'est une idée qui ne germe jamais dans le cerveau d'une prisonnière. Un homme, lui, dès qu'il sera entre quatre murs,

tentera, par tous les moyens, de se procurer un couteau et de creuser, souvent au prix d'un travail infini, une issue. Les femmes, elles, essaient plutôt de se mettre dans nos bonnes grâces. Et si quelques-unes, et elles sont rares, songent à s'évader, c'est de la vie, par le suicide...

— Mais, repris-je, comment faites-vous pour les empêcher de transgresser certains règlements, par exemple l'interdiction de parler, si difficile déjà à faire appliquer dans les prisons d'hommes ?

— Ah ! monsieur, il faut bien qu'à cet égard nous fermions un peu les yeux et les oreilles. Je vous le demande, comment voulez-vous empêcher une femme de parler ?...

En somme, dans cette maison des empoisonneuses, comme l'appelle M. Lœwel, la vie me semble fort douce dans le calme et le silence ; c'est un peu l'existence des Carmélites. Mais la solitude et le silence sont peut-être la torture la plus cruelle pour les âmes basses ; et sans doute ces pêcheresses préféreraient au couvent de Montpellier l'agitation et l'aventure du bagne, avec son rêve d'évasion et de liberté.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : retraite de M. Edmond Pottier. — Les nouveaux conservateurs du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin. — Sculptures romanes au Musée du Louvre. — Un tableau du « douanier » Rousseau va entrer au Louvre. — La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs. — Le pourpoint de Charles de Blois au Musée des tissus de Lyon. — Mémento bibliographique.

Avant d'aborder l'examen des nouveaux enrichissements du Louvre, il nous faut déplorer la perte que lui fait subir la récente mise à la retraite d'un de ses conservateurs, M. **Edmond Pottier**, atteint par la limite d'âge. C'est un devoir élémentaire de reconnaissance de ne pas laisser ce savant, aussi modeste qu'éminent, quitter la maison à laquelle il appartenait depuis quarante ans sans rappeler succinctement le bon travail qu'il y a accompli. Après avoir été membre de l'Ecole d'Athènes, où il se signala par les fouilles qu'il exécuta avec MM. Salomon Reinach et Veyries dans la nécropole de Myrina, et qui mirent au jour tant de charmantes statuettes de terre cuite, de l'époque hellénistique, il était maître de conférences à Toulouse quand, en 1886, la perspicacité et la confiance de M. Léon Heuzey l'appelèrent au Louvre pour lui servir d'adjoint dans la direction du département des antiquités orientales qu'il venait de créer, et auquel était rattaché

celui de la céramique antique. Il ne pouvait trouver un collaborateur plus précieux, ni plus tard, en 1910, un plus digne successeur. Ce n'est pas seulement dans l'organisation méthodique et l'enrichissement de ces collections que M. Pottier sut manifester sa valeur, elle s'affirma, en outre, dans son *Catalogue des vases antiques de terre cuite* du Louvre, modèle de sûre érudition et de présentation scientifique dans celui, rédigé avec le regretté Maurice Pézard, des *Antiquités de Susiane* provenant des fouilles de M. J. de Morgan, dans celui des *Antiquités assyriennes*, dans quantité de mémoires, et dans trois livres destinés au grand public et qui, par le charme dont il a su parer la science dont ils sont remplis, sont de véritables chefs-d'œuvre : *Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité* (volume aujourd'hui très rare et très recherché), *Douris et les peintres de vases grecs*, *Diphilos et les modeleurs de terres cuites grecques*. Ces qualités de vaste et impeccable érudition, de clarté et d'agrément par quoi se distinguèrent également ses leçons de l'Ecole du Louvre et son cours d'archéologie et d'histoire du costume à l'Ecole des Beaux-Arts, où il succéda également à M. Heuzey en 1908, l'avaient fait appeler dès 1899 à l'Académie des Inscriptions et ont fait de lui un des plus éminents représentants, unanimement apprécié à l'étranger, de la science française. On en a eu la preuve quand, il y a deux ans, l'Union académique internationale (où, depuis la mort du regretté M. Homolle, il représente maintenant notre Académie des Inscriptions) le désigna pour diriger la publication d'un *corpus* de tous les vases antiques conservés dans les collections publiques du monde. C'est pour se consacrer uniquement à cette vaste entreprise — qui, grâce à ses soins diligents, en est déjà à son cinquième fascicule (1), — qu'il a abandonné tous ses cours, et c'est à elle qu'il va désormais réserver les loisirs de sa retraite. Espérons pourtant que cette tâche ne l'empêchera pas de faire bénéficier de temps à autre le monde savant et le public de quelqu'un de ces travaux à la fois solides et séduisants dont il a le secret.

A la suite de son départ, la direction du Musée du Louvre a réparti de façon plus logique les attributions dont il était chargé : le département de la céramique a été rattaché, comme il con-

(1) Nous avons donné dans le *Mercure* du 1er décembre 1923, p. 513-514, le compte rendu des deux premiers et parlerons prochainement des trois suivants.

vient, à celui des antiques, les antiquités orientales restant seules entre les mains de son ancien adjoint, M. Thureau-Dangin, bien digne, lui aussi, de lui succéder.

Les journaux ont déjà tenu nos lecteurs au courant de la décision prise pour le poste de conservateur du **Musée du Luxembourg**, rendu vacant par la mort du regretté Léonce Bénédite et auquel prétendaient quantité de candidats plus ou moins qualifiés pour l'occuper. Il a été finalement donné à celui qui y avait tous les droits, M. Charles Masson, conservateur adjoint de ce musée depuis vingt-sept ans. Nous sommes persuadé qu'il y fera d'aussi bonne, et même de meilleure besogne que ceux qui, dans leur dépit d'avoir été évincés, le critiquent d'avance.

Au **Musée Rodin**, dont Léonce Bénédite assumait la direction en même temps que celle du Musée du Luxembourg, on a cru devoir nommer un conservateur spécial, qui est M. Georges Grappe, et au Musée du Luxembourg le nombre des adjoints de M. Masson va être porté à quatre au lieu de trois, qui suffisaient amplement à la tâche. Et l'on parle de la nécessité de faire des économies !

§

Le département de la sculpture du Moyen âge du **Musée du Louvre** a acquis il y a quelques mois deux beaux chapiteaux romans, l'un bourguignon, l'autre languedocien, qui méritent d'être signalés à nos lecteurs. Le premier, qui était, sur un de ses côtés, engagé dans la muraille, est orné, sur ses deux faces latérales, de deux grandes rosaces d'un style presque classique et, sur la face antérieure, d'un animal fantastique inscrit dans un cercle : ce basilic à tête de coq et à queue de serpent que les *Bestiaires* du Moyen âge disaient né d'un œuf de coq couvé par un crapaud et décrivaient comme un monstre des plus redoutables, dont le seul regard frappait de mort, à moins qu'on n'en fût garanti, comme on le voit sur un chapiteau de Vézelay montrant un guerrier combattant un basilic, en interposant entre lui et son visage une cloche de verre (1). — L'autre chapiteau, qui provient d'une église des environs de Moissac, où il avait été transformé en bénitier, est un magnifique spécimen de ces chapiteaux richement ornementés d'entrelacs, de feuillages et de

(1) V. E. Mâle, *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, p. 333 et fig. 194.

bêtes fantastiques, dominés ici par une grecque qui court tout le long du tailloir, comme les artistes du Midi de la France se plurent à en sculpter en s'inspirant sans doute des motifs que leur apportaient les tissus orientaux (1).

Dans la section de peinture, c'est un art primitif d'un tout autre genre que va introduire un vote récent du Conseil des musées nationaux. Ceux qui connaissent les productions du brave peintre amateur, connu sous le nom du « douanier » Rousseau, dont notre confrère M. Arsène Alexandre, annonçant la mort en 1911, n'hésitait pas à écrire : « Il n'est que trop certain que ses œuvres n'iront pas au Louvre » (2), n'apprendront pas sans stupéfaction que le Conseil des musées vient de donner un démenti à cette affirmation en acceptant le don, que lui offrait, avec réserve d'usufruit, M. Jacques Doucet, d'une toile de Rousseau : *La Charmeuse de serpents*. Cette composition —qui n'est pas dénuée d'une certaine poésie— montre, au bord d'une rivière éclairée par les pâles reflets de la lune, et à la lisière d'une forêt que bordent des bouquets d'aloès, une négresse debout jouant de la flûte et attirant par ce chant des serpents qui se dressent à ses pieds ou se tendent vers elle le long des branches d'un arbre voisin. Ce tableau fait partie d'une série de paysages exotiques dont l'artiste puisait les éléments dans ses souvenirs de la campagne du Mexique, complétés par des gravures d'origine malaise que lui avait communiquées un retraité de la marine ou par les miniatures orientales du Musée du Louvre. Mais ce qu'il peignait d'ordinaire, c'étaient les simples et mélancoliques paysages des fortifications qu'il avait sous les yeux comme employé d'octroi, ou des vues de la banlieue, ou bien des effigies de lui-même ou des siens, des réunions de noce, des fêtes populaires, d'enfantines allégories, peintures exécutées avec beaucoup d'application, mais avec une touchante gaucherie, et qui, exposées à partir de 1886 au Salon des Indépendants, ne manquaient pas d'exciter une douce gaieté. Si certaines, comme la *Forêt vierge* et le *Lapin*, sont traitées avec un certain sentiment décoratif, si quelques paysages décèlent une vision assez délicate, la plupart, cependant, ne sont que de puérils balbutiements. Néanmoins,

(1) Sur cette influence orientale qui régna dans notre art français jusqu'au XII.e siècle, voir le magistral ouvrage de M. Emile Mâle que nous venons de citer, p. 340 à 363.

(2) *Le Figaro*, 5 septembre 1911.

grâce à cette ingénuité, l'artiste avait su trouver des admirateurs parmi les esthètes et les jeunes peintres, et un critique allemand fixé à Paris, Wilhelm Uhde, qui lui consacra tout un livre en 1911, ne craignait pas d'écrire : « C'est à juste titre que devant ses grands portraits on a évoqué les noms de Fouquet et de Clouet, que d'autres plus petits ont rappelé Holbein [!]. Il y a des tableaux de lui peints dans l'esprit de Breughel, d'autres qui rappellent Giotto, Taddeo Gaddi et Uccello. D'autres encore [ceci, à la rigueur, pourrait se soutenir pour certains paysages] font songer à du Corot première manière, et quelques-uns de ses tableaux de forêt vierge se rattachent au vieil art des Gobelins. » Et depuis, soit engouement sincère, soit calcul d'une spéculation astucieuse, d'autres écrits ont surgi, des expositions se sont organisées, à la gloire du brave « douanier », qui sans doute, tout crédule qu'il fût, ne serait pas peu étonné des dithyrambes que suscitent ses œuvres et des prix auxquels on les cote (M. Jacques Doucet a, paraît-il, payé 45.000 francs le tableau qu'il vient d'offrir à l'Etat et en a refusé beaucoup plus). Quelle ne serait pas, en tout cas, sa fierté en apprenant aujourd'hui qu'une de ses toiles entre au Louvre ! Eût-il jamais pu rêver pareille apothéose ?... Quant à nous, quelle que soit notre sympathie pour toutes les recherches sincères, on nous permettra de trouver pour le moins excessive une mesure qui, en faisant voisiner avec les chefs-d'œuvre créés au cours des siècles par le génie humain les balbutiements d'un art retombé en enfance, semblera consacrer et proposer à l'admiration cette évolution à rebours.

§

A la belle exposition de « Cinquante ans de peinture française », le **Musée des Arts décoratifs** vient de faire succéder pour les mois d'été, jusqu'en octobre, une nouvelle exposition qui continue celles des années précédentes à la même époque : tapisseries des anciennes manufactures royales et photographies des monuments historiques de France. Les seize tapisseries qui, cette année, garnissent le grand *hall* appartiennent à sept suites différentes : d'abord l'amusante *Tenture des Chinois* en six pièces, exécutée à Beauvais en 1724 d'après les cartons de Vernansal et de Belin de Fontenay, et *Le Combat* faisant partie de la tenture des *Convois militaires* de Casanova, tissée en 1787

dans les mêmes ateliers ; puis des tapisseries des Gobelins exécutées de 1717 à 1772 : une pièce de la tenture de l'*Iliade* : *Achille courant venger Patrocle*, d'après Antoine et Charles Coypel ; quatre pièces de la célèbre suite de *Don Quichotte* d'après Charles Coypel, avec encadrements d'Audran ; une de la *Tenture des fragments d'Opéra*, de Parrocel ; les deux pièces, naguère admirées à l'Exposition orientale de la Bibliothèque nationale, représentant l'*Ambassade turque de Mehemet effendi* arrivant aux Tuileries et en sortant, par le même artiste ; enfin les *Amusements de la campagne*, d'après Casanova.

Dans les salles adjacentes, plusieurs centaines de photographies mettent sous nos yeux les plus beaux édifices publics ou privés du XVIIIe siècle de Paris et de la province avec leurs intérieurs : pour Paris, notamment le palais de l'Elysée, celui des Archives nationales, le ministère de la Marine avec sa belle Galerie dorée, l'hôtel de Chimay; pour la province, le Versailles de Louis XV, les châteaux de Louveciennes, de Villarceaux, de Champs, puis des monuments de Lille, Rouen, Nantes, Lyon, Pont-à-Mousson, Nancy, Strasbourg, Bordeaux, etc., et, entre tous, les admirables hôtels privés de Dijon et d'Aix-en-Provence. On ne se lasse pas d'admirer ces chefs-d'œuvre de goût et d'élégance, soit dans l'architecture, soit dans la décoration intérieure, et aussi, devant ces modèles d'un art si français, de déplorer que nous en soyons si loin aujourd'hui.

§

Le **Musée des Tissus de Lyon** s'est enrichi il y a quelques mois, grâce à la générosité d'un collectionneur, M. Julien Chappée, qui la possédait, d'une pièce très précieuse, célèbre dans le monde des archéologues, et qui avait figuré en 1921 à l'exposition des tissus organisés au Victoria and Albert Museum de Londres : le pourpoint du duc de Bretagne Charles de Blois, tué en 1364 à la bataille d'Auray dans la lutte qu'il soutenait contre son compétiteur le comte de Beaufort. Conservé avant la Révolution dans le trésor des Carmes d'Angers, il en disparut avant l'inventaire fait en 1790 de ce trésor. Un soldat, l'ayant retrouvé dans un château de Bretagne, le vendit en 1793 à un M. Jouffrault, receveur d'octroi à Saumur, lequel le céda à un marchand d'habits qui, lui-même, le revendit en 1848 à un cos-

tumier de Paris nommé Eude. Ce dernier le garda une quinzaine d'années, le louant aux artistes qui allaient poser chez les peintres. De là le pourpoint passa successivement entre les mains d'un antiquaire de Lyon, du collectionneur Albert Goupil et de M. R. de Madrazo qui, en 1907, le céda à M. Jules Chappée, son dernier possesseur (1). Cette belle pièce, un peu usée, mais ayant encore bonne tournure, est un spécimen tout à fait rare des vêtements du XIVe siècle. C'est un tissu de satin crème offrant un décor obtenu par une trame de fils d'or et qui consiste en octogones dans lesquels sont inscrits alternativement des aigles et des lions. Le style oriental de cette ornementation a fait regarder tour à tour cette étoffe comme mauresque, ou sicilienne, ou persane. « La vérité », dit M. H. d'Ennezel, « est assez difficile à établir » (2). Quoi qu'il en soit, c'est là une pièce de premier ordre pour l'histoire du costume.

Mémento. — La direction des Musées nationaux vient d'ajouter à la collection des catalogues du Louvre un nouveau volume consacré aux moulages en vente dans ses ateliers: sculptures de l'antiquité, du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (in-16, 122 p. avec XX p. de reproductions). Le public ne sait pas assez qu'il peut trouver au Louvre, à des prix relativement modiques, des fac-similés fidèles des grands chefs-d'œuvre qu'il admire dans les salles de sculpture, depuis les statues égyptiennes, la *Victoire de Samothrace* et la *Vénus de Milo* jusqu'à la *Jeanne d'Arc* de Chapu, en passant par les *Vierges* du Moyen âge, la charmante *Tête de sainte Fortunade*, les *Esclaves* de Michel-Ange et la *Diane* de Houdon. C'est la beauté mise à la disposition de tous pour l'ornement du foyer; il est à souhaiter qu'on en profite. Le catalogue que voici, très clair, de consultation facile et offrant tous les renseignements désirables avec les prix de chaque œuvre, y contribuera, espérons-le.

D'excellents ouvrages nous sont arrivés d'Allemagne sur l'histoire de la peinture primitive en France, en Allemagne et dans les Flandres. Ce sont d'abord, dans la collection d'albums sur l'histoire de l'art intitulée *Das Bild*, éditée par la maison R. Piper, de Munich, deux volumes consacrés l'un à la peinture gothique allemande (*Tafelmalerei der deutschen Gotik*; in-4, 76 planches, avec 26 p. de texte, 70 marks),

(1) Nous empruntons ces détails à un intéressant article, orné de deux reproductions, publié dans la revue *Beaux-Arts* du 15 février dernier, par M. Henri d'Ennezel, conservateur du Musée des Tissus de Lyon, qui lui-même résume une brochure publiée en 1911 sur ce pourpoint par le regretté Louis de Farcy, spécialiste en la matière.

(2) Article cité.

l'autre à la peinture française primitive (*Tafelmalerei der alten Franzosen*; in-4, 80 planches, avec 47 p. de texte, 70 marks) et offrant tous deux un choix parfait des chefs-d'œuvre de ces deux écoles dans leur ordre chronologique. Pour l'Allemagne, ce sont des panneaux de maître Bertram de Minden, de maître Conrad de Soest, d'Hermann Wyurich et de maître Wilhelm de Cologne, l'émouvant *Homme de douleurs* de maître Francke, de Hambourg, les œuvres de Conrad Witz admirées à Paris l'an dernier, de son contemporain et émule Lukas Moser, des autres Souabes Hans Multscher et Friedrich Herlin, des Alsaciens Isenmann et Schongauer, de Stephan Lochner de Cologne, du charmant Maître de Liesborn, de ceux, également anonymes, de la *Vie de Marie*, de la *Passion* de Lyversberg, du *Livre de raison*, du Suisse Hans Fries, de Zeitblom qui travailla à Ulm, du grand Tyrolien Michel Pacher, de Hans Burgkmair et d'Holbein le Vieux, de Bernard Strigel, des Nurembergeois Pleydenwurf et Wohlgemut, etc., enfin de Dürer lui-même, et, en même temps que ces reproductions, groupées par écoles locales, montrent le caractère distinctif de chacune de celles-ci, un texte érudit de M. W. Hausenstein achève de mettre en lumière ces particularités et l'évolution de l'art dans les diverses parties de l'Allemagne. — Le choix des planches de l'album consacré à nos peintres du Moyen Age a été basé principalement sur notre Exposition des Primitifs français de 1904, qui eut tant de retentissement. Du *Portrait du roi Jean le Bon* à la figure allégorique de la *Paix*, de l'école de Fontainebleau, appartenant au Musée d'Aix-en-Provence, toutes les grandes œuvres qui y figurèrent sont reproduites ici, parfois en détail, en des photogravures qui, comme dans l'album précédent, réalisent la perfection même. Mais on y rencontre en outre plusieurs autres créations qui ne s'y trouvaient pas, au premier rang desquelles il faut citer l'admirable retable de la *Vie de saint Bertin*, de Simon Marmion, conservé au Musée de Berlin, les quatre panneaux franco-espagnols de la *Légende de saint Georges* du Musée du Louvre, un *Portrait de jeune homme* de Jean Clouet de l'Ancienne Pinacothèque de Munich, etc., qui ajoutent encore à la richesse de cet album et achèvent d'en faire une image excellente de la production de nos artistes du XIVe au XVIe siècle. Le commentaire et les notices biographiques qui y sont joints sont dus, encore ici, à M. W. Hausenstein.

L'école primitive néerlandaise a fait le sujet de deux autres volumes, conçus non plus sous forme d'albums, mais comme des ouvrages d'histoire critique approfondie, et néanmoins richement illustrés. L'un (*Die altniederländische Malerei : die Malerei in Belgien und Holland van 1400-1600* ; Berlin, Propyläen-Verlag, in-8, 412 p., av. 214 fig.) est dû à un des meilleurs historiens d'art d'Allemagne, M. Friedrich Winkler. Il embrasse, comme le titre l'indique, toute l'histoire

de la peinture en Belgique et en Hollande de 1400 à 1600, et l'on y trouvera, avec un exposé savant de l'évolution de l'art en ces deux pays, des commentaires critiques pénétrants sur les œuvres qui jalonnent cette histoire et dont plus de 200 images nous montrent les plus belles. — L'autre ouvrage, encore plus important, est dû au conservateur des peintures du Musée de Berlin, M. Max-J. Friedländer, dont l'autorité est universellement reconnue (*Die altniederländische Malerei* ; Berlin, Paul Cassirer, in-4, 40 marks par volume). C'est une histoire détaillée, dont seulement deux parties ont paru jusqu'ici, des grands maîtres de cette école. Le premier volume est consacré à Van Eyck et à Petrus Christus ; il comprend, avec 170 pages de texte critique, une suite de 71 planches reproduisant l'œuvre à peu près complet de ces maîtres ; l'autre, consacré à Rogier van der Weyden et au mystérieux « Maître de Flémalle », comprend 152 pages avec 79 planches. Les historiens d'art ne sauraient se dispenser de connaître et d'étudier cet important ouvrage qui offre le dernier état de la science en ces matières et qu'illustrent des reproductions magnifiques.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Charles Diehl : *Constantinople*, Laurens. — Charles Fegdal : *Coins curieux de Paris*, Stock.

C'est un cas assez peu fréquent en librairie, je crois, de trouver dans une même collection, écrits par des auteurs différents, deux ouvrages sur le même sujet. Le fait se rencontre à la librairie Laurens où après *Constantinople, ville d'art célèbre*, de M. H. Barth, on rencontre aujourd'hui *Constantinople, ville d'art célèbre*, de M. Charles Diehl.

Mais nous n'avons pas à expliquer les raisons de cette anomalie, et il suffit de constater que, si l'ouvrage de M. H. Barth, que nous présentions autrefois, est une production des plus honorables, M. Charles Diehl, spécialiste depuis longtemps attaché à l'Orient byzantin, était tout désigné pour nous décrire la vieille capitale du Bosphore.

M. Charles Diehl nous montre cependant Constantinople dans un chapitre qui en donne la physionomie générale ; il raconte l'occupation alliée à la fin de la grande guerre ; les modifications de détail, survenues dans son aspect général, par exemple à cause des incendies si fréquents et qui ont dévasté des quartiers entiers de la vieille capitale ; l'attitude et même le costume de la popu-

lation modifiés par l'apport des idées occidentales et le séjour récent des troupes alliées d'occupation. Mais ce sont là surtout des détails, et le visage de la Stamboul que décrivirent Théophile Gautier et Pierre Loti ne s'est pas essentiellement modifié.

Fondée en 330 par Constantin, la nouvelle capitale de l'Empire romain d'Orient avait remplacé une plus ancienne cité, celle des Mégariens, qu'on trouve dès le XIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'au temps (196) où elle avait été détruite par Septime Sévère à la suite d'une révolte. Avec des vicissitudes diverses, la nouvelle capitale romaine d'Orient devait durer jusqu'à l'occupation turque de 1453. Mais de la Byzance ancienne, une des villes les plus peuplées du moyen âge (1 million d'âmes) et dont le nom fut synonyme de richesse, d'opulence, d'art, comme aussi de débauches et de crimes, qu'est-il resté depuis la conquête mahométane? Des murailles, le rempart qui résista si longtemps à l'invasion et dont on peut admirer encore le système défensif. Cette muraille formidable, qui date du Ve siècle de Théodose II, défend surtout Constantinople du côté de la terre. Le château des Sept Tours, postérieur, la Tour de Marbre, faisaient partie de ce système défensif, ainsi qu'une muraille s'élevant le long du Bosphore.

Parmi les autres vestiges de l'époque byzantine, on peut encore signaler l'aqueduc de Valens ; la célèbre citerne des Mille et une Colonnes; la « colonne brûlée » élevée par l'empereur Claude en souvenir de sa victoire sur les Goths, qui est antérieure à la ville Constantinienne. C'est ailleurs un reste du palais des Blaquernes, un pavillon du XIe ou XIIe siècle et qu'on nomme Tekfour-Seraï; les ruines du Grand-Palais et la maison de Justinien, etc. Ailleurs, c'est l'obélisque de Théodose, la colonne Serpentine, etc. Les anciennes églises sont naturellement devenues des mosquées, à commencer par Sainte-Sophie, — que les Turcs ont flanquée de minarets. C'est également Fetijé-Djami, Sainte-Irène, l'église des Saints-Serge et Bacchus qu'on appelle communément la petite Sainte-Sophie. Il faut mentionner encore l'église du Pantocrator, qui possède de très curieuses mosaïques, etc.

Nous arrivons cependant à la Constantinople ottomane, — à l'art « turc », dont l'un des éléments les plus caractéristiques, on le sait, est le minaret ajouté à tout édifice religieux mahométan, et qui est en somme une très haute colonne entourée vers le faîte

d'un balcon pour les appels du muezzin, et que coiffe un éteignoir. Mais à côté des mosquées et des tombeaux de Brousse, ville où les sultans attendirent avant de se jeter sur la capitale convoitée, c'est la mosquée de Bajazet, bel édifice dont on vante surtout la cour, qu'il faut citer. Celle de Shah-Zadé, *également* avec une cour remarquable : celle de Soliman où l'on admire un très beau mihrab ; celle de Rustem pacha, d'Achmet, de Yéni-Validé, etc. Parmi les palais, on cite ceux de Dolma-Bagtché, Yldiz-Kiosk avec la mosquée Hamidié ; le Vieux-Sérail, près du curieux Kiosque de Bagdad ; le château des Sept-Tours. Enfin, ce sont les cimetières, si beaux en Turquie, et les turbés célèbres comme celui de Sélim II, de Shah-Zadé, de Roxelane ; les fontaines, comme celles d'Achmet III, de Top-hané, de la mosquée de Shah-Zadé.

Bien d'autres choses encore seraient à signaler dans l'exploration de Constantinople, mais il faut indiquer au moins les musées, d'organisation européenne, et surtout le musée lapidaire où se sont entassés les vestiges collectionnés dans les pays divers que possédaient les Turcs : Asie Mineure, Syrie, Phénicie, Assyrie et Babylonie, vieux royaume des Hittites, monuments chypriotes, etc.

Les musées de Constantinople ont été surtout installés dans des locaux voisins de Tchinli-Kiosk, qui date de Mahomet II (1472) ; à côté, on a bâti un beau bâtiment, toujours pour les musées, mais qui s'est trouvé encore insuffisant, si bien qu'on a dû utiliser l'Ecole des Beaux-Arts, toute voisine ; c'est là que se trouve le « trésor de Priam », que Schliemann retrouva dans les ruines de Troie (fouilles d'Hissarlik), et les sarcophages des rois de Phénicie. Il y a aussi des sarcophages grecs, dont l'un a passé pour celui d'Alexandre ; et enfin des centaines de pièces de première importance pour l'histoire du vieil Orient.

M. Charles Diehl étudie les régions autrefois possédées par l'Empire byzantin. Son volume est un des meilleurs de la collection Laurens.

§

M. Charles Fegdal, dont nous avons eu l'occasion de parler déjà et qui se trouve un des écrivains les plus consciencieux s'occupant du passé de la capitale, a publié récemment un volume intéressant encore : **Coins curieux de Paris**. C'est une suite de notices où successivement on présente des types

extraordinaires rencontrés dans Paris, comme la Chinoise échouée à Montparnasse dans un restaurant de son pays, un caveau que fréquentent les étudiants, au 52 de la rue Galande. Dans la cour, qui reste un précieux décor d'autrefois, est l'entrée d'un sous-sol dépendant jadis du Petit-Châtelet et qui sert également de buvette. Plus loin, il est parlé de la table de Napoléon au café de la Renaissance, sur la place du Palais-Royal, qui a émigré, lors du tracé de la rue de Rivoli, au nº 161 de la rue Saint-Honoré. On sait que l'ancien café de la Renaissance était fréquenté par Diderot, Voltaire, Robespierre, Alfred de Musset, etc... Nous arrivons au Temple de l'Humanité, rue Payenne, bâtisse singulière. M. Charles Fegdal apporte de curieux détails sur l'immeuble, comme aussi sur l'essai de religion humanitaire qu'instaura Auguste Comte et dont Jules Bois nous entretint autrefois. D'ailleurs, ses adeptes sont bien clairsemés.

Comme on parle de choses plutôt diverses dans le volume, il y est question ensuite de la maison de Nicolas Flamel, rue de Montmorency, dont le pignon a été coupé et qui a été l'objet, il y a quelque temps, d'une assez intéressante restauration. On a rétabli des inscriptions de la façade, réparé l'immeuble, — dont des moulages de panneaux sculptés figurent au Trocadéro. La maison de Nicolas Flamel est devenue une sorte de taverne, — de *Chat noir* du « Vieux Paris ».

Cependant, on nous parle de l'auberge du *Compas d'Or*, rue Montorgueil, 64, avec le superbe hangar où l'on remisait autrefois les coches faisant le service de Paris à Dreux. Depuis la stupide démolition de la pittoresque auberge de la rue Mazet, — au sujet de laquelle la Commission des Monuments n'a pas pensé devoir intervenir, — c'est le dernier spécimen d'une hôtellerie de ce genre qui subsiste dans Paris. M. Charles Fegdal nous parle de l'île Saint-Louis et de ses vieux hôtels; de la rue Mouffetard, si pittoresque, où l'on retrouve l'emplacement de la vieille porte Saint-Marcel, à la hauteur du nº 9, où une inscription a été placée. Nous sommes d'ailleurs tout proches de la vieille église Saint-Médard, qui garde la beauté de son décor et eut autrefois son heure de célébrité.

Nous arrivons rue de l'Hôtel de-Ville, — ancienne rue de la Mortellerie, — où logeaient surtout des maçons, — et dont le délicieux aspect est en passe de disparaître. Le vieil Hôtel de

Sens, qui fut un dépôt de bric-à-brac, puis une confiturerie, est vaguement occupé aujourd'hui par des bureaux. Il reste debout, tandis qu'on saccage la rue de l'Hôtel-de-Ville, et d'ailleurs tout le quartier, pour des travaux — paraît-il indispensables — d'une ligne de métro.

Ailleurs encore, M. Charles Fegdal nous parle du train d'Arpajon, qui apporte des denrées aux Halles, — à travers le pays où se trouvent Montlhéry, Longjumeau, Arcueil, etc.

Enfin, il est question des boutiques juives, le Ghetto du quartier de l'Hôtel de-Ville, — quartier qui s'étend surtout d'ailleurs du côté de la rue du Roi-de-Sicile ; du vieux quartier Saint-Merry, etc., pour terminer par des chapitres sur « le Quartier du Plaisir », le « Quartier des Arts » et le « Quartier de la Chanson ».

Les volumes de M. Charles Fegdal sont toujours intéressants à suivre. Dans le tome actuel, on a réuni, en somme, des articles écrits sur des sujets divers, mais connexes et dont le vieux Paris reste le thème fondamental. Ce genre d'ouvrages aura toujours une clientèle, surtout parmi les amateurs de belles vieilles choses qu'on sacrifie trop souvent à un prétendu Progrès. — L'ouvrage de M. Charles Fegdal comporte une illustration (bois dessinés et gravés) intéressante, malgré son modernisme, peut-être un peu violent.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

L'Algérie à l'exposition des Arts décoratifs. — « A la bonne heure ! Ici, au moins, il y a de l'air et de la lumière... » Ce propos d'un passant anonyme, mais bien français, qui, en compagnie de deux jeunes femmes, pénétrait derrière moi un matin à la Section algérienne de l'Exposition internationale des Arts Décoratifs, résume on ne peut plus exactement l'impression de bien-être, d'aise, d'allègement, de repos que tout visiteur, je crois, ne manque pas d'éprouver en parcourant cette Section.

Nous voici au cœur du blanc palais de la France nouvelle, du palais de la France nord-africaine. L'Algérie exprime, dans la douce splendeur d'un sanctuaire, le meilleur de sa jeune vigueur, de sa traditionnelle délicatesse et de ses richesses, aujourd'hui pleines d'un prodigieux avenir.

Sous un auvent aux tuiles vertes, soutenu par la grâce de six colonnes le long desquelles court déjà le leitmotiv décoratif d'une céramique miraculeuse, l'Algérie vous sourit, vous accueille et vous retient. Vos yeux en quelques secondes vont de la magnificence des tapis et des tentures au faste des vitrines et des peintures, puis du lustre, qui flamboie comme une masse de nuages découpés en cubes éblouissants par un arc-en-ciel gigantesque et invisible, à ce patio, à cette fontaine, chef-d'œuvre de la céramique et que mille feux subtils embrasent, telle une nappe de cuirs ouvragés, longtemps cuits et recuits par le soleil d'Afrique.

Oui, le visiteur anonyme avait raison : « Ici il y a de l'air et de la lumière ! » L'Algérie essentielle, je veux dire son art, son âme, son esprit, est dans cette seule salle, spacieuse, claire, aérée, où l'œil embrasse tout, en un même instant, parce que tout est dégagé, posé ou accroché avec un goût infaillible et comme pour toujours. La lumière et l'air de dehors pénètrent par un large portail. Une lumière d'or tombe, à droite et à gauche, d'un vélum à triangles rouge-sang et noir. Au centre, des lumières de sanctuaire partent des douze verrières d'une coupole arabe, soutenue par quatre piliers à colonnes jumelles, et sous laquelle est suspendu un lustre saisissant par l'originalité de sa conception et de son exécution.

Ce lustre, à base octogonale d'un diamètre de 3 mètres, se compose de trois rangées de trièdres lumineux, aux dimensions décroissantes, avec trois couronnes intercalées de triangles noir-mat incrustées d'aluminium et d'or, qui permettent un reflet décoratif, alors même que le lustre est éteint. L'ensemble offre une bien curieuse vision de décoration translucide, grâce aux verres dépolis. Précisons que la matière des trièdres est en bois durci, trempé dans l'huile chaude jusqu'à en être de part en part imprégné, et qu'un travail minutieux de ce bois a voulu se traduire par des dessins de tapis berbères.

Le lustre se termine par un groupe de clochetons en cuivre qui projette une lumière forte, accumulée et calculée sur un patio et une fontaine, merveille de cette salle.

Au premier aspect, le pavement de ce patio et le revêtement de cette fontaine présentent l'apparence d'une masse de cuir brûlé, peint et repeint, verni et reverni. En regardant de près, ce ne sont que des carreaux de céramiques, à trois tons : brique, noir

et ocre, combinés en arabesques, entrelacés en motifs arabo-berbères ! Tonalité et composition sont d'une qualité absolument remarquable.

Le patio, d'abord. Au milieu d'un champ de motifs arabo-berbères, — croix alternées d'autres petites croix en damier, — s'étale une rosace formée d'une superposition de trois étoiles desquelles partent des croix berbères. A quelque distance de la rosace et comme pour la cerner et la garder, quatre rappels aux quatre angles. Plus loin, aux approches des marches noires, quatre rappels de fausses marches, noires également.

Le patio est dominé par une fontaine, revêtue des mêmes dessins avec en plus, sur le fronton, les motifs linéaires des tissages berbéro-sahariens exposés à proximité. Fronton et tronc reproduisent, dans leur aspect d'ensemble, les diverses chaînes du massif de l'Atlas. L'eau s'échappe de source invisible, glisse et s'épand dans un bassin minuscule.

En céramique aussi sont les revêtements des panneaux qui séparent les grandes fresques de M. Léon Cauvy et les bandes qui encadrent, aux quatre coins de la salle et aux alentours du portail, de petits tapis de Herzig ; néo-berbères ou copies de coptes ou de tout petits Djebalas, tissus berbères de la petite Kabylie au fond rouge-grenat animé de losanges blancs. Enfin, sur un meuble Alfonsi, deux poteries, modèles de reconstitution des anciennes cruches kabyles.

Tout ce magnifique travail nous vient de l'Ecole de céramique indigène dirigée par M. Delduc. Avec une patience qui égale son érudition, M. Delduc est en train de nous restituer un art autrefois prépondérant parmi les arts musulmans. Les arts du feu tenaient en effet une place d'honneur dans les mosquées merveilleuses, dans les féeriques palais auxquels ils étaient aussi essentiels que les vitraux devaient l'être plus tard à nos cathédrales gothiques et les vases de Sèvres à nos palais français. Ils marquaient mieux que tous autres arts le goût inné, l'aptitude particulière qu'avaient les Musulmans pour la décoration, où ils mettaient le meilleur de leur génie, lui-même produit de cette lumière limpide et de ces paysages ardents au milieu desquels l'âme est tout naturellement fervente. Mais la prospérité de la céramique musulmane dans l'Afrique du Nord s'est éteinte dès le crépuscule de l'Islam ; et sous le joug ottoman, la race des cé-

ramistes a complètement disparu, et avec elle les secrets, les procédés, les pratiques d'un art entre tous raffiné. Il appartenait à des Français d'aider, là encore, l'indigène musulman à retrouver un élément de richesse et d'ennoblissement.

L'effort de M. Delduc et de ses équipes est illustré, célébré en peinture par M. Cauvy, celui de nos peintres décorateurs le plus riche assurément d'inspiration et de technique neuve. De ses douze panneaux, le plus curieux et le plus original, à notre gré, montre précisément — sur le mur Nord — toutes les phases du travail des potiers céramistes. A droite, le potier avec son tour et ses formes ; à gauche, le décorateur, le céramiste, avec ses cartons à dessins, avec ses feuilles de maquettes et de projets ; au milieu, trois ouvriers céramistes : assis, le maître cuiseur reçoit de ses deux aides les poteries fraîchement décorées, les place dans le four et en surveille la cuisson.

Ce qui frappe dans les fresques de M. Cauvy, c'est leur caractère de simplification. Simplification dans les lignes, simplification dans la composition, simplification dans les harmonies. Comme M. Delduc dans son royaume de céramique, comme tous les musiciens de la couleur, M. Cauvy parvient à l'accord harmonique au moyen d'un très petit nombre de tons : le noir, l'ocre, le bleu et le brique. Cela est d'autant plus caractéristique que, contrairement aux harmonies et accords de sa palette habituelle, ce peintre a fait un grand effort d'adaptation au but qui lui était proposé. Je vous confierai d'ailleurs — et vous ne tarderez pas à le constater vous-même — que c'est grâce à la répétition d'un certain nombre de tons, toujours les mêmes et qui ne vous frappent d'abord qu'inconsciemment, que le maître, l'animateur de ces lieux — en l'espèce M. Gérard — a pu réunir un ensemble si harmonieux et si simple avec des éléments aussi variés, aussi disparates que les tapis.

§

Nous voici arrivés devant la richesse réelle de cette salle : les tapis.

Sous la frise éloquente que composent les panneaux décoratifs de M. Cauvy, se déroule — je ne crains pas de le dire — l'une des plus splendides expositions de tapis, et de tentures que Paris ait vues. Elle est le fruit du travail opiniâtre entrepris, sur la

très heureuse et agissante initiative du Gouvernement général de l'Algérie, d'abord par l'Académie d'Alger dont le rôle de grande éducatrice ne sera jamais assez vanté, ensuite par les ouvroirs exécutants des Sœurs blanches, par des chercheurs et des reconstructeurs tels que M. Herzig, enfin par des industries privées.

Pour décrire une à une, par le menu, toutes les pièces de cette exposition, il faudrait de nombreuses pages. Force nous est de nous borner à quelques remarques générales et à quelques indications d'origine.

En Algérie, mieux que partout ailleurs, l'art des tapis et des tentures exprime la dualité de l'âme indigène. Le style berbère, d'inspiration égyptienne, le style arabe, d'inspiration persane, se marient, s'associent, se combinent, se complètent à travers les âges. Ils restent néanmoins distincts. L'unité ne s'est pas encore faite — elle ne se fera sans doute jamais — pas plus d'ailleurs que l'unité de la race, demeurée tantôt arabe, tantôt berbère. De là, par exemple, l'originalité de tels motifs de tissage caucasiens dont le coloris se marque de nuances nettement berbères. Est-ce bien une rencontre de hasard ? J'imagine que, pour tout ethnographe initié au secret des compositions textiles, découvrir une palmette persane sur un tissu saharien est signe non seulement d'une technicité plus savante, mais aussi d'une mentalité déjà dissociée, isolée de sa cellule originelle. Dans tel tapis genre « copte », la noblesse classique du persan semble rechercher le contact du romantisme berbère pour mieux gagner en pathétique. Et, dans tel autre, genre « Soudan », le rythme barbare des lignes sahariennes ne s'adoucit-il pas en se mêlant aux suavités perfides et subtiles du style hispano-mauresque ? Des hérédités diverses, mais apparentées par le même mysticisme coranique, aspirent à se rapprocher. Nulle part cette aspiration n'est aussi sensible que dans l'art indigène de l'Algérie. Quoi apparemment de plus différent comme origines et comme traditions que des tapis genre « Kalâa », « Guergour » et « Djebel Amour » ? Eh bien, non seulement ils se supportent, mais ils s'appellent. Plus encore, ils supportent le voisinage des « Tombouctou », des « Touareg » et des « Mozabites ». Bien mieux encore — et on le croirait à peine — ces six types berbéro sahariens, à leur tour, les « Guergour » en particulier, s'éclairent d'une sorte

de sourire de famille en face des « coptes », des « Kairouan », ou des « Rabat ».

Il y a donc des affinités, des concordances mystérieuses entre les styles. Elles sont dictées, en premier lieu, par des lois et règles impérieuses : lois de couleurs et d'éclairage, règles selon lesquelles les couleurs s'aggravent ou se neutralisent. Il est bien évident que la valeur tonale d'un tapis, non pas tant dans sa totalité que dans sa dominante, change à vue d'œil, selon les variations de l'heure et les incidences de l'éclairage.

Les correspondances secrètes entre les styles de diverses régions ou de diverses traditions sont déterminées, en outre, par l'état social des artisans. Pendant plusieurs siècles et jusqu'à ces derniers temps, les artisans musulmans de l'Afrique du Nord vivaient de leur propre fond, sans guère subir des influences extérieures, sans commercer en tout cas avec le dehors. Ils pratiquaient l'industrie des tapis de laine à points noués pour le seul usage familial, parfois, il est vrai, avec un grand luxe de matière et de tons et avec une réelle maîtrise dans l'inspiration. Du reste, les tapis anciens que l'on peut admirer au Musée d'Alger témoignent du degré de perfectionnement auquel ils avaient atteint. Mais, la crudité des couleurs et la géométrie des dessins étaient les caractéristiques rigoureuses de leur art, très peu apprécié au demeurant par le touriste européen dont les préférences allaient aux tapis turcs et persans.

Aussi bien, avant la guerre encore, les tapis comptaient-ils bien peu dans les exportations algériennes. Tout cela est du passé. Le présent est plein de promesses et l'avenir est plus prometteur encore. Au cours de ces dernières années, un effort considérable a été accompli.

Des écoles, des ouvroirs, des ateliers ont été créés en grand nombre, où la jeune fille indigène est guidée, disciplinée, éduquée, dans une atmosphère de douceur et de travail qui l'ennoblit et la transforme à ses propres yeux, comme aux yeux du clan familial, du même coup séduit et conquis par de telles transformations. Les écoles d'Alger (rue Marengo et rue Marey), l'école de Blida, l'école de Bône, l'école de Bougie, l'école de Constantine, l'école de Djelfa, l'école de Mostaganem, l'école d'Ait-Hichem, l'école de Nédroma, l'école de Médéa, l'école de Djeballa, rivalisent de zèle délicat, qui se traduit par des tapis du Guergour, de Kalaa,

du Sud-Constantinois et d'Aflou, par des tapis à points noués à la main, tous d'une facture savante, tous d'une technique juste et sobre, fruit des recherches, longues, multiples, tenaces, entreprises sous l'inspiration active de l'Académie. Les ouvriers ont suivi la voie ouverte par l'Université. Ouvroirs des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs blanches) ; ceux de Laghouat, de Birkadem, de Ghardaïa, de Djemaa Saharidj, d'Ourgla, d'El Goléa, de Biskra, de Gouréara et de Ouagzeni ; Ouvroir Saëton à Tlemcem ; Ouvroir Delfau ; Ouvroir de Sétif ; Maison mauresque d'Alger ; Apprentissage familial de Blida : autant de pépinières d'élites indigènes professionnelles, qui à leur tour produiront des fournées nouvelles de travailleurs. Là est peut être le point de départ d'une œuvre vaste de francisation des masses indigènes déjà conquises à notre civilisation.

Une main d'œuvre féminine abondante est aussi recrutée par les manufactures privées, lesquelles absorbent déjà plus de trois mille femmes ou jeunes filles. A l'heure qu'il est, l'industrie des tapis est la seule industrie d'art algérienne outillée pour des résultats réellement commerciaux, et qui lance sur le marché pour une valeur considérable de produits fabriqués. Quelques chiffres préciseront les progrès réalisés en dix ans dans les exportations des tapis de laine de l'Algérie. En 1913, la Colonie avait expédié à l'extérieur 60.100 kgs de tapis d'une valeur de 527.000 fr.; en 1924, l'exportation a passé à 131.900 kgs, représentant plus de 5 millions de francs. Conclusion : en dix ans, ont décuplé les chiffres du commerce des tapis algériens, désormais recherchés par une clientèle française et internationale de plus en plus nombreuse. Compte tenu de l'abondance et de la qualité de la main-d'œuvre, ainsi que de l'importance de la production lainière locale, il est aisé de prévoir qu'une telle industrie assurera prochainement à l'Algérie un appoint précieux pour son développement commercial, outre qu'elle contribuera à répandre à travers le monde le renom d'un art ressuscité par le génie tutélaire de la France.

Mais d'autres arts algériens retiennent l'attention : les tissus, les broderies, la bijouterie, la dinanderie, l'armurerie et l'ébénisterie. Tous sont d'inspiration et de facture berbères, mais tous témoignent en même temps de leur adaptation aux besoins et aux caprices de notre temps.

MONY SABIN.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Furnes et la Procession de Pénitence. — Un roman de M. Henri Davignon *Un pénitent de Furnes*. — Mémento.

Juillet et août, mois de vacances, appel de la mer et des bois, auxquels nul Bruxellois ne résiste...

Littoral et forêts sont envahis. Il n'est point de village luxembourgeois sans touristes, et le long de la côte, de La Panne, quasi française, à Knocke, d'où l'on aperçoit les pâturages hollandais, une frange de villas et d'hôtels atteste la prédilection du Belge pour les siestes au bord de l'eau.

Ce n'est pas qu'il y recherche agrément ou confort. L'inclémence de nos étés transforme maintes fois les vallées ardennaises en nids à rhumatismes et sous la rigueur des ondées, les baigneurs de nos plages ont souvent allure de héros.

Mais on mange et boit bien dans les restaurants, les dancings sont nombreux et les cinémas prodigues en paysages enchantés.

Il faut croire que l'étranger partage nos goûts. Si l'Ardenne le tente peu, il abonde sur nos plages. Le Français du Nord pullule de La Panne à Nieuport et l'Anglais autour du golf du Zoute. La bourgeoise Blankenberghe retient le Hollandais expert en bâfrerie et tous les rastas du monde émigrent vers les tapis verts d'Ostende.

Tout compte fait, la mer n'est qu'un accessoire et il ne reste pour en tirer profit que les pêcheurs, les enfants et les poètes.

Si l'on escalade les dunes en tournant le dos à la plage, on aperçoit, jaillies de l'immensité des campagnes, les églises des villes et des villages de Flandre. Comme elles sont proches de la mer, parfois le chant de leurs cloches vient effleurer d'un peu d'infini la béatitude placide des villégiateurs.

Plusieurs d'entre elles avaient péri sous les bombes. La paix venue, le zèle pieux des habitants s'empressa de les reconstruire.

Si bien que le promeneur qui n'aurait pas constaté au lendemain de l'armistice la désolation de ce coin de terre, y chercherait en vain les traces du fléau.

A vol d'oiseau, les champs s'étendent dans une verdoyante majesté, et il faut parcourir des villes comme Nieuport et Dixmude, dont les pierres nouvelles chantent encore un alleluia trop sonore, pour retrouver blotti, sous une muraille en ruines, le spectre de 1914.

De La Panne on distingue les flèches de Furnes, comme d'Ostende on reconnaît les clochers de Bruges.

Ce sont les derniers témoins d'une antique gloire.

On l'a dit et répété : Bruges et Furnes traînent à travers les siècles l'ombre d'un héroïque blason.

L'ensablement du Zwyn condamna à mort la première ; l'autre, révoltée contre les seigneurs qui la réduisaient à merci, succomba sous les coups de Philippe de Valois.

Mais toutes deux se réveillent une fois l'an à l'appel de Dieu.

Bruges, agenouillée devant le Saint-Sang, et Furnes, brandissant un morceau de la Vraie Croix, tout ce qui survit en elles de gloire et d'orgueil se cristallise alors en un brusque élan de foi.

Les hommes ont beau les déserter, Dieu leur reste et c'est en son honneur qu'elles soulèvent la dalle de leur tombeau.

En mai, la procession du Saint-Sang remplit les rues brugeoises de tumulte et d'émoi. Tous les anciens trésors s'évadent des églises et s'étalent à la face d'un peuple prosterné. Ostensoirs, ciboires, calices, mitres dorées, crosses alourdies de pierreries, éclatent au soleil printanier.

Le carillon sonne parmi les oriflammes, et le Seigneur sourit à la foule en liesse.

La procession de Furnes qui sort le dernier dimanche de juillet, se refuse à un tel faste. Elle n'est point prétexte à luxueux cortège. Ceux qui y participent ne célèbrent que le renoncement et l'expiation.

Après *l'hosannah*, voici le *Dies iræ*.

L'élément profane qui s'y mêlait jadis en est rigoureusement banni. Depuis trois cents ans, austère et vengeresse, elle poursuit de sa colère l'âme errante de deux sacrilèges qui expièrent leur crime sur la Grand'Place.

Contraste bien flamand : le poteau d'infamie a disparu et a fait place, pour quelques jours, aux carrousels d'une Kermesse.

Tout à l'heure, les pitres se mêleront à la foule comme dans un tableau Ensorien.

Mais une cloche sonne à Sainte-Walburge. Les premiers groupes du cortège s'avancent à travers la ville soudain recueillie.

On n'entend plus que le glas des églises, le cri des trompettes et les sourds battements des tambours voilés.

Voici la chute de l'Homme, Adam et Eve chassés du Paradis,

les Patriarches, le sacrifice d'Abraham, les huit prophètes, le Roi David, saint Jean, l'étable de Bethléem, les quatre Bergers et les Rois Mages.

Voici encore la fuite en Egypte, la Cour d'Hérode, Jésus discutant avec les Docteurs, Marie-Magdeleine, l'Entrée à Jérusalem, la Cène et le Jardin des Oliviers, la Trahison de Judas, le Christ capturé, le Reniement de saint Pierre, la Flagellation, le Couronnement d'Epines, le Portement de la Croix, le Crucifiement, la Résurrection des morts, le Saint Sépulcre et l'Ascension, tout cela figuré par des groupes de bois polychromé ou par des habitants de la ville en costumes anachroniques, mais pittoresques, et commenté par des versets flamands qu'échangent entre eux, d'une voix monotone, les personnages même de la procession. Un tel défilé, touchant de ferveur et de naïveté, trouve grâce aux yeux des plus sceptiques.

Le décor qu'il emprunte aux rues bordées de pignons, de couvents, de maisons patriciennes et de vieilles hôtelleries, le relie du reste trop intimement au passé pour que l'on ne s'émeuve pas devant la tradition qu'il ressuscite. Toute la foi populaire y brave l'injure des temps.

Mais sa vraie significatien est ailleurs.

Déjà, quand le Christ, figuré par un pénitent couronné d'épines, s'affaisse sous le triple fardeau des menaces, des outrages et de la lourde croix, nous percevons dans cette humiliation publique une volonté expiatoire qui dépasse en grandeur et en sincérité les remords les plus cruels. Dès que surgit le bouquet funèbre des vrais pénitents, anonymes ceux-là, sous leur cagoule égalitaire et tous porteurs d'une pesante croix, le spectacle s'amplifie en exemple. Comme Pascal au cours de ses veillées solitaires, nous nous trouvons brusquement face a face avec l'énigme de l'Eternité.

Ces hommes et ces femmes nu-pieds, ces aristocrates et ces gens du peuple surgis de tous les coins du monde, ces pêcheurs dont personne ne connaît le nom et qui, demain, rentreront dans la vie sans révéler leur secret, sont donc venus à l'appel de leur Dieu, vers une petite ville ignorée des Flandres, pour y retremper, aux sources d'un baptême de feu, leur âme endolorie.

La leçon a de quoi surprendre en ces jours sans honneur, et l'on ne s'étonne pas de ce que plusieurs de nos écrivains aient

cherché dans la Procession de Furnes motif à contes et à romans.

Si la truculence de Camille Lemonnier fait patauger dans une invraisemblable aventure *Le Petit Homme de Dieu*, l'âme mystique de Georges Rodenbach pénètre sans peine le touchant symbolisme du cortège furnois. Les pages qu'il lui consacre dans *Le Carillonneur de Bruges* (car, par un curieux subterfuge, Rodenbach situe la procession dans sa ville d'élection) sont parmi les mieux senties de son œuvre.

Tout récemment, M. Henri Davignon, dans un roman intitulé **Un Pénitent de Furnes**, fit à son tour endosser par son héros la Cagoule pathétique.

M. Davignon a signé un grand nombre de romans et d'essais. Chaque mois, il publie dans *La Revue Générale*, qu'il dirige, des chroniques sans grand accent, mais d'un tour aisé, sur le mouvement intellectuel d'aujourd'hui. Récemment réunies en volume sous le titre **La Vie des Idées**, elles ont, grâce à leur verve aimable et aux questions qu'elles agitent, gardé leur charme et leur intérêt, car bien qu'appartenant au monde catholique, M. Davignon s'abstient dans ses écrits de tout dogmatisme, et on aime à le sentir curieux de toutes les choses de l'esprit.

Dans *Un Pénitent de Furnes* ce catholicisme devient même une garantie. Parce que l'on y sent palpiter une âme de croyant, son récit de la procession est excellent.

On voudrait pouvoir en dire autant de tout le roman et saluer enfin, dans *Un Pénitent de Furnes*, l'œuvre maîtresse que, depuis plusieurs années, M. Davignon s'obstine à ne pas nous donner.

Le thème en est pourtant fort beau. Propriétaire d'un vaste domaine au bord de la mer, Réginald Camerlinghe aime sa femme d'un amour presque sauvage, auquel elle ne répond guère. Dans un moment de rage sensuelle, il la chasse, non sans ancrer au fond de soi les glaives de sa passion. Mais son orgueil l'emporte et il s'enfonce dans une farouche solitude, qu'enchanteront seuls les chants lointains des clochers de Furnes.

Mme Camerlinghe s'est fixée à Nieuport, reportant son affection sur un jeune garçon du pays. Blessé de guerre, il a été soigné jadis par les deux époux. Mme Camerlinghe le protège et l'encourage. Grâce à l'argent qu'elle lui avance, il devient commandant d'une flottille de pêche.

Rien que de très pur n'existe entre eux. Sevrée de tendresse,

elle environne l'adolescent d'une affection maternelle. Lui la vénère comme une bienfaitrice.

A la Panne, la voix des cloches ensorcelle de plus en plus l'âme inapaisée de Réginald.

Le regret passionné d'une épouse qu'il accuse néanmoins en secret le conduit un beau jour à Furnes, où il portera pour elle, si coupable d'avoir méconnu son amour, la lourde croix et la cagoule sombre.

De cette épreuve il sort régénéré. La flamme qui le dévorait s'est éteinte. Qu'il parte donc à la conquête de l'exilée.

Par malheur, celle qu'il cherche souffre à son tour d'un mal inexorable.

Son protégé, blessé dans un naufrage, a été ramené chez elle, presque agonisant.

Tandis qu'elle pleure à son chevet, il rouvre les yeux, la regarde, saisit la main qu'elle lui tend et cherche ses lèvres. Comme elle lui crie son horreur, il s'écroule et meurt au moment même où elle allait peut-être lui céder.

Réginald arrive trop tard. Il ne découvre plus qu'une épave.

Longtemps elle erre et se cherche autour d'elle-même sans se retrouver.

Par bonheur, un couvent s'ouvre à sa détresse. Dieu va lui parler. Il lui parle. Et la paix, la paix que Réginald rapporta de Furnes, entre dans son cœur.

Le drame humain s'est accompli. L'heure de l'esprit va sonner.

Réconciliés en Jésus-Christ, les époux se reconnaissent enfin, mais las des épreuves terrestres et promis aux délices d'un indicible amour, ils se dirigent, l'un vers le couvent des Oblats, l'autre vers la chapelle des Clarisses.

Un des dédicataires du *Pénitent de Furnes* est M. François Mauriac, que M. Davignon doit avoir en particulière estime.

Cet âpre conflit aurait certes eu de quoi plaire à l'auteur de *Génitrix,* et on imagine la manière sèche et brûlante dont il l'aurait traité.

Par sa souplesse et sa facilité, — facilité qui dégénère souvent en mollesse, — le style de M. Davignon devait forcément faire dévier le drame.

Si les figures de Réginald et de sa femme atteignent, dans la

dernière partie du livre, à une grandeur vraiment émouvante, elles cèdent ailleurs le pas à des comparses souvent inutiles.

Soucieux de nous conter une histoire morale, M. Davignon a jugé bon, comme dans tout honnête roman, de nous arrêter devant d'antiques connaissances un peu agaçantes comme de vieux cousins de province : le jeune diplomate avisé, la belle et charmante ingénue, le méchant régisseur, la belle-mère orgueilleuse, le fermier philosophe, le bon curé familier, la vieille servante dévouée et l'admirable religieuse, tous héros bénévoles qui excuseront, aux yeux des douairières, le brûlant problème qui nous était proposé...

Et parce que M. Davignon eut trop de scrupules, nous attendrons une nouvelle fois le maître livre qu'il nous doit.

Mémento. — *Le Thyrse*, devenu hebdomadaire, ouvre une enquête sur la Jeunesse belge.

— *Les Cahiers de la Jeunesse catholique* publient les résultats d'un curieux referendum sur les tendances doctrinales des jeunes catholiques. Leurs prédilections vont aux écrivains suivants :

Ch. Maurras	174 voix
P. Bourget	123 —
Maurice Barrès	91 —
Henri Bordeaux	13 —
Ernest Psichari	12 —
René Bazin	10 —
Léon Bloy	8 —
Pierre Loti	5 —
Georges Goyau	6 —

Les Tharaud, Jacques Maritain, Léon Daudet, J.-K. Huysmans, Charles Péguy, Louis Bertrand, Henri Massis ont obtenu quelques voix.

— M. Louis Delattre, dont il fut parlé dans la *Chronique de Belgique* du 15 juillet, vient d'obtenir le prix triennal de Littérature.

GEORGES MARLOW.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'hommage canadien au Breton Louis Hémon, auteur de « Maria Chapdelaine. » — L'étrange destinée de Louis Hémon offre un exemple presque unique en littérature : voici un jeune écrivain français dont le « génie » est unanimement reconnu en terre étrangère, — dans ce Canada tombé en 1763 sous la domination anglaise, qui s'appela naguère « Nou-

velle France ». Tout de lui, jusqu'à son nom, est inconnu des lettrés français : son père lui-même, en lisant son nom au bas d'un feuilleton du *Temps* en 1914, se voit obligé de faire une enquête auprès de M. Hébrard, pour savoir si ce Louis Hémon est bien son fils.

Ce n'est qu'en 1921 qu'on s'aperçut vraiment en France que notre littérature nationale s'était enrichie d'un chef-d'œuvre, et c'est M. Daniel Halévy qui distingua *Maria-Chapdelaine* et choisit ce roman parmi beaucoup d'autres pour ouvrir sa collection des « Cahiers verts ».

De 1914 à 1921, la réputation de Louis Hémon ne fit que croître au Canada ; l'ouvrage fut édité en français et fut préfacé par M. Louvigny de Montigny, homme de goût et fin lettré, puis il fut traduit en anglais et répandu sous cette forme en Angleterre, aux Etats-Unis et jusqu'en Australie.

Charles Le Goffic, ayant entendu parler du livre de Louis Hémon, publia sous ce titre dans la *Démocratie nouvelle* : « Un chef-d'œuvre inconnu », un article qui fit sensation. Il écrivait :

Chef-d'œuvre, c'est le mot. Inconnu ? Entendons-nous. Il n'est inconnu que dans la patrie de l'auteur. Au Canada, dans toute l'Amérique du Nord, aux Antipodes, il est fameux depuis longtemps.

Et il ajoutait :

Que soit loué M. Daniel Halévy, malgré la petite dent que je lui garde pour m'avoir coupé l'herbe sous le pied, de vouloir réparer une des plus criantes injustices littéraires de ce temps, en accordant les honneurs du premier numéro de sa Revue au chef-d'œuvre de Louis Hémon, écrivain de génie, mort à 33 ans, célèbre dans le monde entier, sauf dans son pays.

Aussi la parution de ce volume au Canada souleva-t-elle un enthousiasme extraordinaire ; on y trouvait exprimés des sentiments que tous avaient confusément dans leur cœur. Les littérateurs canadiens avaient vainement essayé de produire une œuvre nationale et c'est un Français, après un séjour chez eux de 18 mois à peine, qui réussissait tout d'un coup et comme sans effort à donner une forme définitive aux aspirations d'un peuple chez qui le sentiment national était puissant et unanime... Aussi les Canadiens n'ont-ils pas hésité à reconnaître dans ce récit paysan leur Evangile national. Ceux-ci ont manifesté de mille manières,

à l'égard de Louis Hémon, leur reconnaissance et leur admiration.

Nous donnerons quelques-uns de ces émouvants témoignages. En 1917, la société de géographie de Québec a donné le nom de Lac Hémon à l'ancien lac des Islets, au nord du canton Tanguay, et le nom de Chapdelaine à l'ancien lac Vert, sur le parcours de la rivière Tête-Blanche.

La Société des Arts et Lettres de Québec a fait élever un monument à Louis Hémon à Peribonka, non loin de l'église. Il consiste en une pyramide ornée d'une palme et porte l'inscription suivante :

A LOUIS HÉMON
Homme de lettres.
Né à Brest (France) le 12 octobre 1880.
Décédé à Chapleau (Ontario), le 8 juillet 1913.

Ses confrères, les « Hommes de lettres du Canada », ont fait construire un mausolée à Chapleau, et c'est près de ce lieu même où il trouva la mort que repose notre infortuné compatriote.

Si l'on consulte la presse canadienne qui s'est occupée de Louis Hémon, on constate partout l'expression du plus ardent enthousiasme. M. Louis Mercier-Govin écrit dans le journal *Le Terroir*, de Québec :

Je suis allé à Péribonka ; là je songeais à Louis Hémon, ce prestigieux artiste qui cisela le plus pur joyau de notre littérature régionaliste. Ce poète, qui chanta avec amour l'humble épopée de nos héroïques colons, ce grand ami des nôtres repose en terre Ontarienne... Sa sympathie si cordiale nous a valu un véritable chef-d'œuvre. C'est donc un Français qui produisit le meilleur et le plus canadien de tous nos romans. Notre race se doit à elle-même de donner à ce cher disparu un témoignage de notre reconnaissance nationale.

M. de Grandpré, dans le journal *Le Parler Français*, conclut en ces termes un article élogieux de Louis Hémon :

Puisse l'œuvre de Louis Hémon ouvrir des horizons nouveaux. Nous constatons en effet quelle poésie jaillit de la nature et de l'âme nationale. Faudra-t-il laisser à d'autres de telles richesses, ou ne verrons-nous pas bientôt surgir l'artiste capable de faire passer dans un roman la fine fleur de nos campagnes et la beauté de notre vie canadienne ?

Et, ce n'est pas seulement dans les journaux que nous trouvons

l'expression de cette commune admiration pour un auteur étranger, traducteur de l'âme d'un peuple. Au Parlement canadien, on a vu un député qui, ayant à défendre les intérêts des Canadiens français, ne crut pas pouvoir trouver une plus belle péroraison que ces pages brûlantes, véritable Marseillaise canadienne (mais Marseillaise pacifique) que Louis Hémon fait entendre par la voix de Québec, animée tout à coup d'une existence surnaturelle ; cette voix a le son pur de la vérité, mais elle est baignée dans l'atmosphère merveilleuse de la légende.

Citons enfin quelques pages du discours prononcé par l'honorable Cyrille-Delage, surintendant de l'Instruction publique, lors de l'inauguration de la statue de Louis Hémon à Québec ; elles sont l'un des plus beaux hommages qui aient été rendus par les Canadiens à la France, leur mère, à Louis Hémon, leur frère adoptif.

La terre canadienne n'est pas, ne peut pas être, ne sera jamais pour un Français une terre étrangère, mais bien au contraire un prolongement de son beau pays. C'est l'agrandissement désiré et donné à un royaume il y a près de trois siècles, par de très bons sujets, à un royaume qu'on appelait le royaume de France. C'est le territoire que ces pionniers de la civilisation ont parcouru en tous sens, arrosé de leurs sueurs et de leur sang et sur lequel ils ont laissé des traces que le temps n'a pas encore fait, ne fera jamais disparaître.

Non, la terre canadienne ne sera jamais pour un Français une terre étrangère.

La séparation, les distances, les années ne peuvent affecter en aucune manière les sentiments d'une véritable mère pour son fils. Rien de ce qui lui arrive ne la trouve indifférente ou désintéressée à son égard.

O France ! comme l'Alsace et la Lorraine, notre pays est fils de ta pensée et de ton cœur. Un jour déjà éloigné, il fut violemment arraché à ton affection maternelle. Il s'éloigna seul avec tes regrets, mais promit de se souvenir et que rien au pays de Québec *ne mourrait, ne changerait*. Ce fut ton espérance. Il tint parole, et ton verbe retentit encore sur les bords du Saint-Laurent ; tes lois y sont toujours en vigueur ; c'est ta récompense et son légitime orgueil.

Il te fait aujourd'hui une autre promesse.

Un de tes fils, dans une envolée superbe, s'est cassé les deux ailes. Il ne retournera jamais au pays qui l'a vu naître. Il s'est endormi pour toujours sur notre sol. Nous garderons sa tombe et conserverons sa mémoire avec un soin jaloux. Et sur le mausolée que nous lui avons élevé, nous déposerons souvent la fleur du souvenir, celle de la recon-

naissance, car nous le considérons toujours comme un fils de la famille, un de nos meilleurs amis, un de nos insignes bienfaiteurs.

La race canadienne, « en dépit des séparations et des distances », a prouvé qu'elle n'oublie pas et qu'elle sait tenir les promesses solennellement faites sur un cercueil. Nous avons vu, en effet (et c'était hier), une délégation canadienne ayant à sa tête l'honorable M. Mercier, ministre des Terres et des Forêts de la Province de Québec, traverser l'Atlantique et quitter les rives historiques du Saint-Laurent pour venir apposer sur la maison natale de Louis Hémon, à Brest, une plaque commémorative. Cette cérémonie a eu lieu le 5 août devant le n° 33 de la rue Voltaire. On remarquait, du côté canadien, outre le président de la délégation, M. Avila Bédard, directeur de l'Ecole Forestière de Laval (Province de Québec). M. Charles le Goffic avait été chargé de représenter à la cérémonie la Société des Gens de Lettres. S'adressant à Mme Hémon, mère de l'écrivain, à Mlle Marie Hémon, sa sœur, à M. Alain Hémon, son frère, M. Mercier, au nom des Français du Canada, s'exprima en ces termes :

Parti des bords du Saint-Laurent, je viens représenter en cette cérémonie le gouvernement de Québec, c'est-à-dire les Français du Canada...

Après avoir esquissé l'histoire des luttes qu'eurent à soutenir les colons français pour conserver leur indépendance, il ajouta :

Le colon commence à défricher le sol et, quand il a bâti sa maison, le sentiment hérité de ses ancêtres le pousse à aller plus loin dans la forêt ; d'autres viennent à sa place, et demeurant là continuent le travail commencé. Notre écrivain national Crémazie a chanté la vie héroïque des colons avides de nouveau. Il convenait qu'un autre écrivain parlât à son tour de ce que j'appellerai le « colon défricheur » qui a contribué le plus à créer ces grands centres qui émaillent le territoire de notre province.

Louis Hémon a accompli cette œuvre et a écrit un ouvrage, *Maria Chapdelaine*, qui décrit admirablement le courage, la vaillance, l'abnégation sublime des colons canadiens. Aussi avons-nous voulu, par l'apposition de cette plaque, marquer combien était vive notre reconnaissance.

Au nom du gouvernement canadien, j'ai l'honneur de présenter à la famille de Louis Hémon l'hommage du gouvernement de Québec et mon hommage personnel et d'y ajouter l'expression émue de la fidélité

et de l'amour que n'ont jamais cessé de nourrir les Canadiens pour la bonne et vieille France (1).

La veille de l'inauguration, des ouvriers étaient venus fixer sur les murailles de la demeure désormais historique la plaque de bronze qui porte, outre l'inscription, un médaillon de Louis Hémon, œuvre du sculpteur Canadien Laliberté. On a tracé sur le bronze ces simples lignes qui résument en un raccourci émouvant la brève existence du jeune écrivain :

En cette maison
le 12 octobre 1880
est né
LOUIS HÉMON
auteur de « Maria-Chapdelaine »
mort d'un accident
le 8 juillet 1913
a Chapleau (Canada)
où il est enterré.
Cette plaque a été posée
en l'année 1925
par ses admirateurs canadiens

Aujourd'hui, la réputation de Louis Hémon est aussi fortement assise chez nous qu'elle l'est dans la Nouvelle-France, et nous ne pouvons contenir notre émotion en voyant deux peuples séparés par l'injustice des guerres communier dans la même admiration et dans le même enthousiasme. Car, quoique Louis Hémon soit allé chercher ailleurs, en Angleterre d'abord, au Canada ensuite, ses sources d'inspiration, il est bien de chez nous. Breton et Breton de Brest, la ville la plus occidentale de la presqu'île armoricaine, il avait, comme la plupart de ses compatriotes de la côte, le goût des aventures et des voyages, et rien ne justifie la sévérité de certains écrivains farouchement régionalistes, qui semblent reprocher à Louis Hémon je ne sais quelle indifférence et quel dédain pour sa petite patrie bretonne... Ne faut-il pas croire plutôt, comme l'écrit M. Charles Chassé (2), que ce « n'est pas tout le Canada que nous trouvons (dans *Maria Chapdelaine*), mais plutôt une sorte de Bretagne nostalgique, telle qu'une cris-

(1) M. Mercier annonçait également que ses compatriotes ont décidé de décerner chaque année une médaille, dite « Médaille Louis Hémon », au meilleur ouvrage d'inspiration canadienne écrit en langue française.

(2) Dans la *Dépêche* de Brest.

tallisation de ses souvenirs la fait reparaître à lui du fond de son enfance ».

Cette assertion, quoique subtile, nous paraît fort juste :

Et cette image de la Bretagne, ajoute M. Chassé, il la peignit très loin de son pays, ainsi que font certains grands artistes, que leur amour de la synthèse oblige à s'éloigner de leurs modèles.

Pour notre part, nous souscrivons sans hésiter à ce jugement, de même que nous sommes convaincus avec M. Ch. Chassé que Louis Hémon dut, au contact de ses héros, « subir une crise mystique dont *Maria Chapdelaine* est sortie »; cette crise le ramenait de la révolte déclarée contre l'orthodoxie à une adhésion presque joyeuse au Credo de son principal personnage. Car cette foi forte et naïve n'aurait jamais pu être peinte, sous une forme aussi émouvante, par la plume d'un incroyant.

Si la vie primitive des Canadiens français passionna d'instinct ce chercheur d'idéal qui joua longtemps avec les mystères de la vie au jeu troublant de « Colin-Maillard, c'est qu'il éprouvait une ivresse atavique à parcourir les forêts vierges du Canada. Celte de race et de cœur, il trouva le bonheur (1) à vivre avec les Canadiens français cette existence fruste et rude que ses anciens ancêtres, les Celtes, avaient menée dans la forêt de Brocéliande...

E. CHRÉTIEN et RENÉ VILLARD.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Chez le Kaiser à Doorn. — Comment vit, dans son manoir de Doorn, en Hollande, ce saint homme... de chat de Wilhelm, ex-deuxième du nom? Voici une question que se sont posée maints journalistes, des divers points du globe, qui y sont allés voir et nous ont narré leurs impressions en termes variant de l'apologie pure et simple à l'ironique satire. Aucun, cependant, ne nous semble avoir réuni, en quelques colonnes, les qualités de naïve franchise de l'ineffable Daniel Schäfer, collaborateur du *Sonntagsblatt für Familie*, un périodique qui ne circule pas en France, mais dont la rareté est compensée du fait que le récit qu'il contenait — digne de la plume d'une Courths-Mahler — a été réimprimé en brochure par le *Sonnenverlag* de Berlin et

(1) Ce qui me plait ici, c'est que les manières sont simples et dépourvues de toute affectation (Lettre de Louis Hémon).

profusément répandu dans toute l'Allemagne. On ne sera certes pas fâché d'en trouver ici la traduction des passages essentiels, avec quelques illustrations personnelles.

« Dorn — nous dit Schäfer — est une petite ville d'environ 4.000 habitants et, pendant l'été, est visitée, en sa qualité de station de cure par l'air (*Luftkurort*) par quantité d'étrangers », sans compter la masse énorme de badauds qu'y attire la présence de Guillaume. L'excursion d'Utrecht à Doorn, ajouterons-nous, est d'ailleurs classique et Bædeker la signalait dès l'origine de son Guide : *Belgique et Hollande*, comme ne demandant — à travers la charmante contrée de Zeist et Driebergen, — que *3 heures de route*. Mais revenons à notre « Berger » (Schäfer). On le logea, aux frais du Kaiser, cela va de soi, dans un hôtel, la maison du seigneur du lieu étant pleine, débordante de fidèles. Là, notre loyal sujet se déboutonne, en authentique Germain qu'il est. Sa première observation sera donc que, chez Guillaume, l'on mange presque aussi « impérialement » que chez le Kronprinz.

Et, à ce propos, nous ouvrirons une parenthèse : Nous avons découpé dans le *Berliner Lokal-Anzeiger* du 29 janvier 1915 — oui, mil neuf cent quinze — le passage suivant d'une assertion de Guillaume à son héritier présomptif : *Bei Dir isst man besser wie bei mir ! Ich werde mir überlegen, ob ich nicht Deinen Koch requirieren lasse !* (*On mange mieux chez toi que chez moi. Je réfléchirai pour savoir si je ne réquisitionne pas ton Chef !*) Et nous avons aussi découpé — dans les *Münchener Neuesten Nachrichten* du 28 de ce même mois de janvier 1915 — un article de Ludwig-Ganghofer, où cet officieux correspondant de guerre communiquait à l'Allemagne que sa Majesté était sur le point de succomber d'inanition. En effet, le menu de son souper n'avait-il pas été le suivant :

Soles frites
Viandes froides
Pommes en robe de chambre
Fruits.

Avec, comme unique boisson, *französischen Landwein* (*vin français du pays*) et eau, ainsi que simplement, du *Kriegsbrot* ! Aujourd'hui, Guillaume se contente de consumer ses 50.000 marks de pension mensuelle et l'on sait que son activité gouvernemen-

tale lui a valu de placer, en d'excellentes conditions, à l'étranger, la bagatelle de 40 millions de marks, pour toutes fins utiles.

Ce fut dans la matinée de Pâques 1925 que Guillaume reçut le bon Schäfer et que celui-ci eut l'heur de contempler sa souveraine n° 2. On se doit de le laissser nous narrer cette entrevue.

Dans le bâtiment de la porte cochère — où habitent en partie les employés de Sa Majesté, — nous fûmes reçus par le Conseiller de Cour et salués par le Maréchal de Cour alors en service, qui s'exprima ainsi : *Sie bringen uns die Sonne nach Doorn!* (*Vous nous apportez le soleil à Doorn!*) En même temps, il nous conduisait jusqu'à l'entrée. Alors, à ce moment précis, le Kaiser descendit l'escalier pour nous saluer, à son tour. Ce fut pour nous un moment mélancolique, inoubliable, que celui où nous vîmes l'homme qu'acclamaient naguère des millions de sujets, qui avait gravi des hauteurs vertigineuses de gloire et de splendeur — cause, jadis, de la jalousie mondiale à notre endroit — et qui n'est plus qu'un banni, un sans-foyer. Sa barbiche grise lui donne un autre air, mais sa démarche est demeurée élastique, ses mouvements sont vifs, sa voix est haute. Il nous salua en ces termes : *Guten, Morgen deutsche Landsleute!* (*Bonne matinée, compatriotes allemands!*) Puis il salua chacun de nous isolément, d'un air tout naturel, simple, badin, à la façon d'une vieille connaissance.

Voici maintenant la Kaiserin... *in partibus infidelium.* Mais, avant de traduire l'ineffable Schäfer, nous noterons que, pour connaître le vrai Guillaume, il importe d'avoir lu les *Mémoires* du Comte Zedlitz-Trütschler, par exemple, car ce n'est guère que là que l'on trouve des renseignements précis sur la façon ignominieuse dont il traitait sa première femme. Et il la traitait, en présence de tiers, comme on ne traitait pas alors, en France, une bonne à tout faire. Quand, pendant trois années, nous adressâmes, il y a vingt ans, au défunt *Siècle*, d'Allemagne de si nombreuses *Lettres* que, si elles étaient recueillies, elles formeraient un gros volume, nous fîmes, plusieurs fois, allusion à la façon encore peu connue dont s'était opérée cette première union de Guillaume et qui, le jour où cela sera révélé, réservera maintes surprises curieuses au futur historien. La défunte Kaiserin a laissé d'elle une bien mauvaise opinion de guerre, et je me souviens que des soldats allemands en traitement dans un hôpital de Westphalie au début de la guerre, puis faits prisonniers et soignés à Saint-Mandrier, où j'étais interprète militaire en 1914 et 1915, m'ont conté sur elle de fort vilaines choses, me la représentant comme

une vieille ladre sans âme, qui leur débitait de belles paroles, mais était incapable du seul geste de bonté significatif, en pareille occurrence, et qui consiste à mettre la main à la bourse.

Sa remplaçante nous est dépeinte par Schäfer comme vêtue d'un simple manteau vert, déteint et raccommodé, pauvre mais propre, une femme, en un mot, *schlicht* (*simple*) et cependant *voll Anmut* (*pleine de grâce*). Elle descend, à la Marie-Louise, à son tour l'escalier et sa joie de voir des compatriotes — Dieu sait si elle peut en voir à Homburg vor der Höhe, où elle passe, ainsi que dans d'autres stations de bains allemandes, la moitié de l'année! — est presque aussi grande que celle de son ex-impérial camarade. Laissant à chacun « le temps de lui répondre », elle produit l'impression « d'une femme pleine d'âme et de soleil, d'une mère ». Ainsi s'opérait en Allemagne la propagande d'avant les élections, en faveur du parti qui a triomphé avec Hindenburg.

Le Kaiser continue l'habitude qui l'avait rendu si comiquement célèbre, aux temps de sa splendeur : de diriger lui-même le service divin et de s'adresser à Dieu sur le ton d'égalité, de pair à compagnon. Schäfer nous le montre, en jaquette bleue, les yeux chaussés de grosses lunettes, au pupitre du prédicateur, commentant les Livres Saints comme il le faisait lors de ses croisières en mer ou pendant la Guerre. Sa position en face du Nouveau Testament — remarque notre garant — est celle d'un dévot du Christ, simplement, et d'un fidèle de la doctrine du Christ. Et ceci nous remet en mémoire certaine glose marginale de Guillaume au volume XV de *Grosse Politik*, page 306 : *Aber ich werde in meiner Praxis auch für später mich nur auf Gott und mein scharfes Schwert verlassen und berufen. Und sch (eisse) auf die ganzen Beschlüsse.* Nous en laisserons, cette fois, la traduction aux amateurs.

Quand Schäfer parcourut le parc de Guillaume, celui-ci cria aux loyaux Allemands qui l'y accompagnaient : *Kinder, seht euch den Park gut an, aber zertretet mir meine Rasenränder nicht !* (*Enfants, voyez le parc à votre aise, mais ne piétinez pas mes plates-bandes !*) Le ton est sensiblement différent de celui qu'employait, envers ces mêmes « enfants », notre Capitaine Fracasse, alors que, le 28 mars 1891, à l'occasion de l'inauguration du monument qu'est la Kaiser-Alexander Kaserne, il leur intimait ceci : *Und wenn die Stadt Berlin noch einmal..... sich*

mit Frechheit und Unbotmässigkeit gegen den König erheben wird, dann seid ihr, meine Grenadiere, dazu berufen, mit der Spitze der Bajonette, die Frechen und Unbotmässigen zu Paaren zu treiben ! (*Et si la ville de Berlin s'élève encore avec audace et désobéissance contre le Roi, c'est vous, mes grenadiers, qui êtes appelés, avec la pointe des baïonnettes, à ramener à la raison les impudents et les désobéissants.*) Et il ajoutait, le misérable : *Wenn ich es Euch befehle, müsst Ihr auf Vater und Brüder schiessen !* (*Si je vous l'ordonne, vous devez tirer sur votre père et vos frères !*) Celui qui, aujourd'hui, prie qu'on ne foule pas ses plates-bandes est le même homme qui, en pleine folie de domination, s'était écrié : *Ehe ich einen Fussbreit von dem preisgebe, was mein Vater erobert hat, eher lasse ich meine 18 Armeekorps auf der Strecke.* (*Avant que je ne cède un pied de ce que mon père a conquis, je laisserai plutôt sur le terrain mes 18 corps d'armée*). Et, encore en 1904 : *Ohne einen ordentlichen Aderlass mit Dazwischenschiessen, wird es in der nächsten Zeit wohl nicht abgehen!* (*Sans une régulière saignée, avec coups de fusil à tort et à travers, le prochain avenir ne se passera pas.*)

On sait que Guillaume fut un grand amateur de chasse. Ce globe-trotter en était, le 19 septembre 1909, à son deux centième cerf et c'est la même année qu'il célébra sa cinquante millième pièce abattue. Aujourd'hui, où il ne peut plus tuer, il est devenu un fleuriste, passionné de roses. L'argent des pauvres diables de Germains lui sert à faire s'épanouir des fleurs. En hiver, il s'adonne à scier du bois ainsi qu'en automne, et de formidables piles de bûches témoignent de ses hautes capacités, où d'ex-personnages de l'ex-Empire rivalisent à l'envi pour l'aider à tirer la scie. A ses ouvriers, Guillaume serre démocratiquement la main et prodigue cigares et cigarettes. S'ils s'avisaient de se mettre en grève, il ne lui viendrait plus à l'esprit de leur dire, comme à ceux de Berlin, lors de la grève des tramways de 1909 : *Ich erwarte, dass beim Eingreifen der Truppen mindestens 500 Leute zur Strecke gebracht werden!* (*J'attends que, lorsque les troupes interviendront, 500 bonshommes au moins soient fauchés !*) Car son personnel est désormais trop restreint, le pauvre Sire ! Mais, il faut que l'Univers s'en convainque.

Der Kaiser ist ein lieber Mann,
Er wohnet im Haus Doorn,
Und geht der Krieg von neuem an,
Dann ist er wieder vorn !

CAMILLE PITOLLET.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

J. H. Fabre et son défenseur. — M. Coulon ne se sent pas de joie. Pour la première fois de sa vie, on l'a lu ! On lui a répondu ! Tel les *Bandar log*, il s'écrie dans son bonheur extrême : Bagheera a fait attention à moi ! Et il croit que toute la jungle l'admire. Il s'ébroue et manifeste son ravissement en bombardant de nouveau les gens paisibles de ses barbarismes et de ses vociférations. Soudain, en pleine allégresse, un vague soupçon le mord au cœur : ne l'aurait-on pas moqué ? Qu'importe ! être moqué, cent fois moqué, mais être lu, ô jouissance ! Rêver un instant qu'on est pris au sérieux, ô enchantement ! ô vanité délicieusement chatouillée ! Et il s'oublie, tant sa béatitude est excessive, jusqu'à se ranger parmi les inconscients ! Qui voudrait le contredire ?

Au risque de gâter sa joie, il faut bien l'informer que si Ed. Rabaud et moi l'avons saisi aux cheveux, ce n'est qu'en qualité de simple occasion. Peu nous importaient ses incompétentes clameurs, mais nous avons pensé que le prétexte en valait un autre pour dire au grand public (qui s'en doutait) que Fabre n'était pas le naturaliste génial prôné par deux ou trois augures et que les idées qui règnent actuellement en psychologie animale reposent sur d'autres travaux que les siens. M. Coulon fait sourire comme un figurant qui, dans l'emploi d'utilité, se prend pour un grand premier rôle. Mais, grisé par son succès, il commence à devenir encombrant, et son ton n'est plus de bonne compagnie. Ses injures sont un peu grosses ; il n'a plus le sens des réalités : un zoologiste, qui n'a jamais cessé de m'honorer de son amitié, écrit-il une aimable banalité à mon sujet, cela devient une douche officielle. Mais, au fait, M. Coulon, qui donc aurait besoin d'être douché ?

Croit-il aussi que je vais discuter sérieusement avec lui l'endroit où Réaumur a parlé de l'instinct des hyménoptères prédateurs ? Je laisse à sa sagacité le soin de le découvrir ; cela rem-

placera les mots croisés pour occuper ses vacances. Pense-t-il que je vais perdre mon temps à lui démontrer qu'Audoin, déclarant avoir vu vivre trois mois sans bouger des larves piquées par des Odymères, a découvert la paralysie avant Fabre ? Que Lepeletier constate l'immobilité des victimes des *Bombex*, malgré leur survie (Fabre a cru à tort qu'elles étaient mortes) ? Qu'admettre la piqûre d'un sphex sur les ganglions des proies est non seulement faux, mais aussi absurde que de croire qu'une vipère ne tue qu'en enfonçant ses crochets dans le bulbe rachidien, et que le venin ne diffuse pas ? Non, non, il est temps de couper les ficelles de l'ennuyeux fantoche et de le remiser dans le magasin aux accessoires. Et voilà pour lui !

Cependant, un instant encore ! M. Coulon me prie de lui ouvrir les périodiques scientifiques. Je n'en ai pas les clefs sur moi, mais il n'est besoin d'aucun sésame pour y pénétrer. Que M. Coulon apporte des résultats nouveaux. un travail anatomique bien fait, des expériences originales et ingénieusement conduites et il y sera le bienvenu. Mais s'il compte y faire le père fouettard, y injurier, y dénoncer, avec l'esprit, la légèreté et le style qui le caractérisent, y requérir contre les naturalistes du ton dont il use avec ses clients habituels de la correctionnelle, alors je crains bien que, malgré ma recommandation, son espoir ne soit déçu. Mais bien d'autres possibilités lui restent. Il pourrait placer ses réquisitoires, par exemple, dans la gazette des tribunaux.

Maintenant que M. Coulon est bien moqué, adressons-nous aux lecteurs sérieux, et, n'en déplaise à l'accusateur public, reprenons nos fonctions de diffamateur non moins public. J'ai dit que les *Souvenirs entomologiques* se composaient surtout d'articles de vulgarisation parsemés de lamentables erreurs. On m'accuse de ne pas apporter assez de précisions. Pour en finir avec Fabre, prenons au hasard son VIIIe volume et faisons-en l'inventaire : nous y voyons une suite de chapitres sur les bruches, contenant des banalités sur leur biologie, qui toutes se trouvent déjà dans Rupertsberger, des facéties scatologiques sur le haricot et des variations sur l'étymologie de ce mot. Comme *lamentables erreurs*, on ne peut trouver mieux : les bruches sont très spécifiques ; or Fabre croit que la bruche des pois peut attaquer les fèves, les gesses et les vesces, confondant ainsi quatre espèces que le jeune débutant collectionneur sait distinguer : les *Laria*

pisorum, des pois, *rufimana*, des fèves, *tristis*, des gesses, et *rufipes*, des vesces. Mais, fait plus grave, il décrit sans les avoir vues la jeune larve et l'éclosion, car il n'en soupçonne pas la véritable biologie, découverte par Chittenden en Amérique et revue par Mingaud en France. Ce dernier l'écrivit à Fabre. Il ne reçut aucune réponse. Le souci de la vérité cédait le pas à l'entreprise de librairie (1).

Suivent les halictes : Pérez lui-même n'a pas su à quel point les erreurs de Fabre ont été lamentables. La biologie des halictes, telle que nous l'ont fait connaître plusieurs savants étrangers, est une des plus curieuses qui soient, mais elle est trop compliquée pour être exposée ici. On pourra la lire dans l'ouvrage sur les insectes sociaux que le professeur américain Wheeler est sur le point de faire paraître en langue française. Qu'il me suffise de dire que Fabre est passé à côté de la réalité autant qu'il est possible.

Dans les chapitres sur les mouches à viande, rien de personnel que ceci : l'asticot régurgite un suc digestif qui liquéfie la viande. C'est encore une *erreur lamentable*. La viande devient toujours sanieuse en se putréfiant. Mais Guyénot et d'autres ont montré que les larves activent cette liquidation en s'enfonçant dans la profondeur et en ensemençant à mesure les bactéries de la putréfaction.

Je passe sur les pucerons du térébinthe et leur galles, étudiés par Courchet, sur les volucelles qui nous ont valu l'immortel mémoire de Kunckel d'Herculais, un des chefs-d'œuvre de l'entomologie française, dont Fabre ne souffle mot, sur la ponte de l'épeire que notre auteur n'a pas vue, car l'épeire de Fabre, véritable araignée Dagobert, fait son cocon et sa ponte à l'envers, comme l'a démontré Bonnet, et j'arrive au mauvais chapitre des guêpes, mauvais surtout pour qui le compare au beau travail de P. Marchal sur la biologie des guêpes sociales, d'ailleurs passé sous silence. Fabre y prend la guêpe germanique, seule commune dans le midi, pour la guêpe vulgaire. Puis il se demande si c'est faute d'aliments et de chaleur que les guêpes meurent en hiver. Il transporte un guêpier chez lui et ses habitants décèdent.

(1) Je tiens l'histoire de Galien Mingaud lui-même. L'honnête naturaliste était encore tout stupéfait en me racontant ce trait du : « *parangon de probité.* »

Il conclut que ni la famine ni le froid n'interviennent, mais la *prédestination*. Il ne songe pas un instant que les ouvrières ont la vie courte, en été comme en hiver, mais que c'est le guêpier et pas seulement les individus, qui disparaît lors des frimas, et ceci à cause des conditions ambiantes. Son expérience est tellement mal conduite que les reines elles-mêmes périssent chez lui, alors qu'elles hivernent normalement au dehors.

C'est faute de place et non par machiavélisme que je ne m'étends pas davantage. Ce tome VIII, simple compilation sans citation des sources, et qui fourmille de *lamentables erreurs*, n'est pas sensiblement plus mauvais que les autres. Que dirais-je du tome VII? du chapitre intitulé les vieux charançons, par exemple? Qu'y lit-on ? D'insipides poncifs sur le crocodile enchaîné, sur la semeuse « qui fait penser », sur les fossiles, ces « manuscrits de la nature », pour aboutir à cette phrase, bien digne du grand styliste : « *il devançait de longues étapes, les industrieux en incubation dans les contingences du possible.* » Je traduis, pour les lecteurs peu familiarisés avec ce prestigieux jargon. Cela veut dire, en bon français, deux choses : 1° les charançons sont les plus stupides des coléoptères ; 2° ils sont apparus à l'époque tertiaire avant tous les autres (1). Avec la logique qui fait pâmer d'aise M. Coulon, Fabre va s'évertuer à ruiner de suite sa première proposition, en démontrant que nul autre coléoptère ne déploie plus d'industrie que le charançon dans l'établissement de sa famille. A l'aide de la seconde, il ne démontre que son ignorance : on connaît, en effet, des élytres de carabides et de ténébronides dans le carbonifère, on a découvert plus de cent espèces de coléoptères dans les terrains liasiques, entre autres des gyrins, des hydrophiles, des chrysomèles, des byrrhides, des buprestes et des calosomes. Tout cela n'empêche pas Fabre de vaticiner. Qu'importe, il noircit du papier, et cela se vend !

A l'école primaire modèle qui se trouve à l'exposition des arts décoratifs, mes regards furent attirés par une vitrine renfermant la bibliothèque-type qu'une école bien conçue devrait posséder. Sa composition, par parenthèse, est un poème : mon ébahissement fut extrême d'y voir *Kim*, chef-d'œuvre de Kipling, mais chef-d'œuvre peu à la portée de bambins de 8 à 12 ans, ne serait-

(1) J'affirme que cela veut dire tout cela. Ma profonde connaissance du dialecte fabrien, comme dirait M. Coulon, en est un sûr garant.

ce que parce que deux des épisodes se passent dans l'antre d'une prostituée. Peut-être s'agit-il d'apprendre aux enfants comment on devient un mouchard ? Heureusement, au meilleur endroit était un livre que j'aurais été bien surpris de ne pas voir là : les *Souvenirs entomologiques*. Celui-ci est à sa place. Il importe de faire lire aux écoliers quelques pages de l'auteur *inimitable*, en leur expliquant pourquoi son verbiage prétentieux n'est, en effet, pas à imiter.

F. PICARD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Al. Carthill : *The Lost Dominion*, Edinburgh, W. Blackwood. — Sir Surendranath Banerjea : *A Nation in making*, London, H. Milford.

L'Inde anglaise est à la fois l'une des plus anciennes colonies et la plus gigantesque qu'il y ait jamais eu. Sa population (350 millions d'habitants) égale presque celle de toute l'Europe. Napoléon considérait comme le but de sa politique de l'enlever à l'Angleterre et celle-ci, jusqu'à ces derniers temps, subordonnait toute la sienne à ce qu'elle croyait de nature à la lui faire conserver. Pourtant, un Anglais qui est un écrivain de talent et un penseur vigoureux, vient, sous le pseudonyme d'Al. Carthill, d'écrire un livre où il soutient que c'est une **colonie perdue**. Il est instructif d'étudier sa pensée, surtout si on l'éclaire par les dires d'autres écrivains, et en particulier par ceux de Sir S. Banerjea, le journaliste bengali qui vient de mourir.

Au lendemain de la conquête, l'Inde était en général satisfaite. Le nouveau gouvernement, tout en se contentant de percevoir les anciennes taxes, faisait régner un esprit de justice et de protection des faibles qui le classait au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. Il initiait en même temps quelques-uns de ses collaborateurs indigènes à la civilisation occidentale et ceux-ci en étaient enthousiasmés. Banerjea le reconnaît :

> Nos pères, écrit-il, les premiers fruits de l'éducation anglaise, étaient violemment pro-Anglais. Ils ne pouvaient voir de paille dans la civilisation occidentale... La réaction contre les tendances pro-anglaises a été en partie la création du gouvernement britannique lui-même. En 1833, la Charte abolit toute disqualification, mais elle resta pratiquement lettre morte.

Simultanément se formait une bureaucratie, anglaise à ses de-

grés supérieurs, et où l'Anglais était privilégié. Le nationalisme indien est avant tout un nationalisme de lettrés, d'avocats et de fonctionnaires, ces derniers exaspérés de ce qu'on ne leur appliquait pas la règle : à capacité égale, avancement égal. Ils lisaient dans la littérature anglaise que tous les hommes sont égaux, qu'il n'y a de gouvernement légitime que celui des électeurs par les élus, et eux, les descendants des sages védiques, étaient traités de « noirs » et de race inférieure. Leur croyance dans les dogmes politiques des libéraux devenait toujours plus ardente, et simultanément les bureaucrates, leurs maîtres, prenaient ces dogmes en horreur. C'est là la raison pour laquelle l'auteur de *Lost Dominion* s'est abrité derrière un pseudonyme. On dit que c'est feu Lord Curzon. C'est possible, car il fut plusieurs années vice-roi de l'Inde. Tout ce que l'on peut dire avec certitude, c'est que ce livre est l'œuvre d'un Anglo-Indien à qui cette publication enlevait toute possibilité de faire partie du Parlement anglais ou de l'administration indienne, s'il avouait en être l'auteur. Il est l'expression de l'horreur de la démocratie, si commune parmi les aristocrates britanniques, et du mépris du parlementarisme, si répandu parmi les fonctionnaires anglais. Banerjea, vers 1873, constatait chez un haut fonctionnaire anglo-indien ces vues si contraires à la tradition anglaise :

A un certain degré, écrit Carthill, tout Anglais est un Whig. La constitution anglaise actuelle est une invention whig... Le fonctionnement silencieux et sans heurts du despotisme indien apparaissait aux Whigs comme quelque chose de monstrueux... Ce système du gouvernement par des experts ne leur était pas familier et leur était par suite suspect... Les franchises y étaient tenues à titre précaire. Le despotisme qui les permettait pouvait, théoriquement, les révoquer à volonté. Le constitutionaliste, par suite, considérait avec malaise l'Empire Indien.

Pour maintenir le caractère anglais au *Civil Service*, il fut établi vers 1867 que ceux qui voudraient y entrer devraient avoir étudié un certain temps en Angleterre et prendre part à un concours. Banerjea, qui y alla dans ce but en 1868, y puisa ces sentiments qui, dans les générations plus jeunes, prirent la forme d'une haine violente de tout ce qui est anglais. Son idéal était Mazzini, qui avait affranchi sa patrie. C'est pour l'imiter qu'il fonda en 1875 l'Indian Association :

Notre idée, en la fondant, était de créer un centre pour le mouve-

ment pan-indien. Dès cette époque, la conception d'une Inde *une*, dérivée de l'inspiration de Mazzini, avait pris possession des esprits des chefs du mouvement du Bengale... Je fis des conférences sur Mazzini, mais je prenais soin de dire aux jeunes gens d'abjurer les idéals révolutionnaires et de suivre le chemin du développement constitutionnel avec un esprit de sacrifice et d'abnégation.

Si les Anglo-Indiens avaient eu une influence constante dans le gouvernement anglais, ces idées n'auraient eu aucune chance de réalisation, mais ceux-ci n'avaient même pas de représentants dans le Parlement. Les destinées de l'Inde dépendaient surtout du secrétaire d'Etat pour l'Inde. « La politique nous concernant, dit Banerjea, est dominée par le caractère et les sympathies de ce personnage et n'est que partiellement déterminée par la politique du parti auquel il appartient. » La proclamation de 1858 est due à un conservateur, ainsi que la fondation des bourses; celles-ci furent supprimées par un libéral. En 1892, un conservateur fit voter la réforme et l'expansion des Conseils législatifs.

Un autre conservateur, Lord Curzon, vice-roi à partir de décembre 1898, suivit au contraire une politique réactionnaire. Celle de ses mesures qui entraîna les plus graves conséquences fut la division du Bengale. Déjà en 1874, l'Assam en avait été détaché. Curzon, le 20 juillet 1905, lui enleva de nouveau le nord et l'est pour constituer la nouvelle province du Bengale Oriental:

Ces parties, dit Carthill, inaccessibles de Calcutta, étaient habitées par des Musulmans négligés par le Gouvernement et opprimés par des propriétaires et des usuriers hindous... Les Bengalis ont toujours été passionnés de prouver leur courage (dont on doute assez) par des attaques virulentes contre le Gouvernement britannique, qui y est complètement indifférent... La division excita les alarmes des politiciens bengalis... Le Bengale étant représenté par une déesse, mère de la race bengalaise, le corps de la mère était menacé de division... Les jeunes patriotes bengalis firent appel à Kali, la déesse féroce et buveuse de sang... Le culte de Devi [la déesse des énergies féminines] devint dix fois plus populaire... Le prolétariat intellectuel était un sol tout préparé pour des énergies de ce genre... Dans tout le pays, des clubs de jeunes lettrés surgirent, franchement séditieux et criminels... Les assassinats commencèrent.

Banerjea et le parti modéré se contentèrent de préconiser le boycottage des produits anglais tant que la division serait maintenue, ce qui favoriserait l'industrie indienne (*Swadeshi move*

ment). La presque totalité des Bengalis les suivirent. Le gouvernement essaya en vain de combattre ce mouvement par des déportations.

En 1906, les Libéraux remplacèrent les Conservateurs et Lord Morley devint secrétaire d'État pour l'Inde. « Par instinct et par conviction, dit Banerjea, il était opposé à une politique de répression. » Carthill en fait le portrait suivant :

C'était un homme d'un caractère autocratique, nullement un sentimental ou un humanitaire... Il voulait restaurer l'ordre, mais ce soin, suivant lui, ne pouvait être confié à un gouvernement despotique et même suspecté d'être bureaucratique. Il désirait que les mesures à prendre trouvassent quelque appui dans le peuple. Le chef des modérés indiens lui fit les propositions qui semblaient le promettre...

« Nous sommes les chefs naturels du peuple indien, lui dit-il. Nous appartenons *aux castes* et aux races universellement respectées... Nous avons absorbé la civilisation européenne *sans abandonner notre orientalisme*... Nous ne demandons pas beaucoup : quelques postes... et une position officielle qui nous permette de faire pression sur le Gouvernement d'une façon constitutionnelle. Le changement sera magique. »

Ces réformes furent exécutées... C'est la vieille politique de l'Angleterre de sacrifier ses amis à ses ennemis... La province du Bengal Oriental fut supprimée... L'indignation en fut grande parmi les Musulmans de l'Inde... Ils ne furent pas réconciliés par l'adoption de Delhi comme capitale... Ils dirent : « Nous étions loyaux et nous sommes sacrifiés. Les Hindous étaient déloyaux et ils ont tout ce qu'ils ont désiré... Joignons-nous à la réaction hindoue, peut être renverserons-nous le Gouvernement. Alors il y aura des chances pour que nous, qui sommes des guerriers, nous mettions les Hindous sous nos pieds (*Khilafat agitation*). »

Le parti libéral ayant reçu le prix fut prié d'accomplir sa promesse. Il ne le put ; il était peu nombreux...

La guerre mondiale vint... Pendant 5 ans, l'Inde politique contempla la communauté chrétienne plongée dans la plus désespérée des guerres civiles... Toutes les promesses de la civilisation occidentale étaient des mensonges !...

[Quand la paix vint], les Musulmans n'approuvèrent pas le traité avec la Turquie... L'agitation khilafatiste devint plus intense et plus franchement séditieuse... Parmi les Hindous, le culte de la Mère cédait la place à celui de l'avocat Gandhi... Il disait : « La civilisation occidentale moderne est une tromperie de Satan... L'usage de la force physique est illégal... N'obéissez pas au gouvernement. Ne payez pas

d'impôts. Ne plaidez pas. » Le résultat fut une série d'émeutes anarchiques... Pendant quelque temps, Gandhistes et Khilafatistes marchèrent ensemble... Leur seul lien était la haine de l'Angleterre... [Finalement, les meneurs khilafatistes furent mis en jugement.] Leur attitude musulmane agressive alarma les Hindous, déjà émus des événements du Malabar [émeutes des Mopillas]... De ce procès date la séparation du Khilafatisme et du Gandhisme. Le premier a d'ailleurs été rendu ridicule par les événements récents de Turquie...

Tout cela avait passé inaperçu en Angleterre... Un puissant intérêt, enrôlé du côté des réformes, contrôlait la presse anglaise... La visite du prince de Galles dans l'Inde (nov. 1921) ouvrit les yeux. Elle servit de prétexte à des grèves politiques et à des émeutes. Ces insultes ne visaient pas le prince, car il est les délices de la race humaine... Elles étaient donc adressées à l'Angleterre... On comprit que tout n'était pas bien dans l'Inde...

A la fin de 1919, conformément à la recommandation du rapport Montagu-Chelmsford, une moitié de gouvernement parlementaire (*dyarchy*) avait été introduite dans l'Inde, les conseils devenant électifs, mais n'ayant de vote impératif qu'en certaines matières (enseignement, police sanitaire, etc.) Cette réforme ne paraît point avoir réussi. « Le Gouvernement, dit Carthill, alla loin dans le chemin de la conciliation », mais après s'être abandonné, lui et ses fonctionnaires, aux critiques de la presse, il dut faire usage de ses pouvoirs dictatoriaux pour protéger les princes indiens. La Chambre refusant de voter d'autres impôts que des tarifs prohibitifs pour les produits européens, il dut imposer l'impôt du sel.

Le Gouvernement découvrit de bonne heure, dit Carthill,... que la façon la plus sûre d'acquérir de la popularité était de condamner et de mortifier ses agents européens... Quand la loi leur réservait une place, le Gouvernement « acceptait en principe » son abolition ou sa modification. L'intention des législateurs était évidemment de réduire les services [anglais] à des corps de fonctionnaires maltraités et mal payés. Grâce au progrès des réformes, il n'y aurait bientôt plus de place pour l'Européen. Finalement, le gouvernement publia une circulaire montrant assez clairement qu'il ne voulait plus en recruter. Ce n'était guère nécessaire, car c'était devenu très difficile... *L'Anglais avait ainsi perdu la domination de l'Inde*... Le cas de l'Inde est jusqu'à présent unique, cette possession précieuse a été abandonnée *pour des raisons morales*.

Carthill reconnaît que la seule solution possible est maintenant

une augmentation des pouvoirs des législatures indiennes. Mais qu'adviendra-t-il alors des intérêts financiers anglais, de l'armée anglo-indienne, de la mission de l'Angleterre de protéger les frontières de l'Inde et de maintenir l'ordre à l'intérieur? Il n'ose avoir une opinion, car *il n'y a pas de nation indienne* : l'Inde est une expression géographique. L'attitude que prendront ses nations, races, sectes, castes et classes, le jour où l'Angleterre cessera de les régenter, ne peut être prévue avec sûreté.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Camille Mauclair : *Titien*. Avec des reprod.; Nilsson. 10 »

Education

J. Demoor et T. Jonckheere : *La science de l'éducation*. Avec 26 fig. ; Alcan. 22 50

Esotérisme

G. Danville : *Le mystère psychique;* Alcan. 9 »

Docteur Paul-Emile Lévy : *Le traitement moral. De l'autosuggestion à l'éducation de la volonté;* Messageries Hachette. 2 50

Robert Mirabaud : *Lettres égyptiennes*. Introduction de M. C. Toussaint; Fischbacher. 8 »

Ethnographie

Docteur Charles Vidal : *Choses du Terroir Castrais;* Occitania, Paris et Toulouse. 7 50

Finance

J.-F.-A. Boissonnet : *Vie chère, politique et fiscalité ;* Stock. 7 50

Albert Mamelet et Antoine Scheikevitch : *Les finances françaises assainies sans confiscation, sans inquisition, sans inflation;* République démocratique. 2 »

Louis Thomas : *Le sauvetage du franc ;* Edit. du Siècle. 7 50

Histoire

Clément Huart : *La Perse antique et la civilisation iranienne*. Avec 35 fig., 4 pl. et une carte; Renaissance du Livre. 20 »

Nicolas II : *Journal intime*, traduction de A. Pierre; Payot. 15 »

Georges Weill : *Histoire de l'Idée laïque en France au XIXe siècle;* Alcan. 25 »

Littérature

Jean Bodel, trouvère artésien du XIIIe siècle : *Le jeu de Saint-Nicolas*, édité par Alfred Jeanroy; Champion. 5 »

Henri, Jean et André Brémond : *Le charme d'Athènes et autres essais;* Bloud. 15 »
Edouard Dulac : *Histoires gasconnes*, gasconnades, contes, légendes et proverbes de Gascogne ; Edit. de France. 7 50
Vincent Huidobro : *Manifestes* ; Revue mondiale. 10 »
Robert de La Vaissière : *Labyrinthes* ; Messein. 5 »
Léo Paillet : *Dans la ménagerie littéraire*. Caricatures de Roger Chancel; Baudinière. « »

Musique

Hector Lainé : *Le message de Beethoven;* Picart. 5 »

Philosophie

J. Segond : *La prière*, essai de psychologie religieuse ; Alcan. 9 »

Poésie

Paul Champagne: *Rêves et réalités;* La Bonne Idée. 6 »
Maurice Diamantberger : *Les instants renouvelés* ; La Belle Edition. « »
Docteur Alfred Dujardin : *Péchés de vieillesse;* Edit. des Trois Rois Mages, Lille. « »
Michaël Fairniss : *L'étang sous les feuilles* ; Mercure de Flandre, Lille. « »
Jacques Feschotte : *... d'amour*. Bois original par Hélène Marre ; Edit. Montaigne. 15 »
Vincent Huidobro : *Automne régulier;* Libr. de France. 6 »
Alphonse de Lamartine : *Méditations poétiques*, publiées d'après l'édition originale et suivies des plus beaux vers du poète; Payot. 10 »
Guy Lévis-Mano : *Trois poèmes de la tristesse et de la mort*. Préfacés et imagés par Gaston Poulain; Edit. des Poèmes. « »
Geneviève Martyne : *Mes roses et petites et grandes choses*, préface de Robert de Flers ; Messein. 6 »
Régina Régis : *Amour et amours;* Goulet. 8 »
Emmanuel Signoret : *Eve*. Bois originaux de Jean Saint-Paul ; Edit. Montaigne. 15 »

Politique

Sir George Buchanan : *Mémoires*, 1910-1917, traduit de l'anglais par Marcel Thiébaut; Payot. 15 »

Questions coloniales

Paul Collard : *Cambodge et Cambodgiens*, métamorphose du Royaume Khmer par une méthode française de protectorat; Soc. d'édit. coloniales. 40 »

Questions religieuses

Luther : *Textes*, traduction, introduction et notes par Maurice Goguel; Renaissance du Livre. 5 »

Roman

Louis Bertrand : *Une destinée* ; Fayard. 7 50
Pierre Billotey : *La fausse amoureuse* ; Albin Michel. 7 50
Binet-Valmer : *Les exaltées;* Flammarion. 7 95
Divers : *Récits de la vie américaine*, traduits par Max Daireaux, F. de Miomandre, Philéas Lebesgue, etc., et publiés par Ventura Garcia Calderon; Payot. 10 »
Louis Dumur : *La Croix rouge et la Croix blanche, ou la Guerre chez les Neutres* ; Albin Michel. 7 50
Major Heitner : *Le satyre intermittent*. Préface de Tristan Bernard; Flammarion. 4 50

Rudyard Kipling : *Une vraie flotte*, traduction d'Albert Savine; Stock 9 »

Léon Lemonnier : *L'amour interdit*; Flammarion. 7 95

André Lichtenberger : *Les André Graffougnat*; Plon. 7 50

Paul Pourot : *La douleur d'aimer*; Baudinière. 7 50

C.-F. Ramuz : *L'amour du monde*; Plon. 10 »

Maurice Rostand : *L'homme que j'ai tué*; Flammarion. 7 95

Marcelle Tinayre : *Un drame de famille*; Calmann-Lévy. 7 50

Oscar Wilde : *Le portrait de Monsieur W. H.*, traduction d'Albert Savine; Stock. 9 »

Sociologie

Docteur Gottschalk : *La guénétique ou morale et justice guéniennes, basées sur l'évolution guénienne avec la démonstration des faux scientifiques très graves commis par les auteurs socialistes*; Sagot. 15 »

Albert Londres : *Chez les fous*. (Les grands reportages). Dessins de Rouquayrol; Albin Michel. « »

Théâtre

Géo Charles : *Jeux olympiques*, premier spectacle du Théâtre de plein air. Avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par Foujita ; Nouv. Revue franç. « »

Varia

Carnabot et autres contes et poèmes, écrits et illustrés par des enfants pour des enfants ; La Nouv. éduc., Garches (S.-et-O.). 2 50

Le Grand Kalendrier et Compost des Bergiers, aveca leur astrologie et plusieurs autres choses, publié par Bertrand Guégan, réimprimé d'après l'édition moyenne du XVe siècle et orné de 73 grav. sur bois; Payot. 30 »

Lothrop Stoddard : *Le flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs*, traduit de l'anglais par Abel Doysié. Avec 2 cartes; Payot. 20 »

Voyages

Magdeleine Marx : *La perfide*. (Par les routes d'Asie-Mineure) ; Flammarion. 7 95

MERCVRE.

ÉCHOS

Georges Palante. — Au sujet du monument Brillat-Savarin. — Les séjours de Jean-Jacques Rousseau et du comte de Gobineau au château de Trie. — Anatole France et la Béchellerie. — Les logis de Desbordes-Valmore. — Un logis de Bernardin de Saint-Pierre. — La brouette de Pascal. — A propos du « Journal » de Pepys. — Sur une définition de la Paix. — Albert Samain au Chat Noir. — « Le Vengeur » au Panthéon. — Les belles citations. — Le melon. — Errata.

Georges Palante. — Les journaux ont annoncé, le 7 août, le suicide, à Hillion (Côtes-du-Nord), de Georges Palante, qui s'était tiré, la veille, un coup de revolver dans la tête.

J'avais rencontré Georges Palante à Saint-Brieuc où il était professeur de philosophie au Lycée depuis bien des années. C'était pendant la guerre, au début de 1915. Je venais de rejoindre le dépôt de mon ré-

giment, que l'avance ennemie avait obligé à transférer de la Meuse dans les Côtes-du-Nord.

Arrivé depuis quelques mois, j'avais fait connaissance d'un fonctionnaire de la Préfecture, homme instruit et intelligent, qui, me parlant un matin, un peu avant midi, de sa ville et des personnes que j'allais y rencontrer, me dit :

— Nous avons Palante, vous savez Georges Palante qui tient la chronique philosophique au *Mercure de France*.

Je connaissais Georges Palante par ses travaux sur Stirner et sur l'individualisme, ainsi que par sa brochure sur la *Philosophie du Bovarysme*. Le fonctionnaire m'offrit aussitôt de me présenter et m'emmena au café Jouhaux.

C'était le plus grand café de la ville. Il a disparu depuis, remplacé par je ne sais quelle banque. Il se trouvait à l'extrémité de la rue Saint-Guillaume, la rue principale, non loin de la petite chapelle placée sous le vocable de ce saint.

Au café où m'entraîna mon interlocuteur, Georges Palante était entouré des trois ou quatre habitués qui, deux fois par semaine, se réunissaient à l'heure de l'apéritif avant le déjeuner pour converser quelques instants.

Ce jour-là, on parla, je m'en souviens, de Bernard Shaw, de *Arms and the Man* (Le Héros et le Soldat) que Palante venait de lire, et du comte de Gobineau dont il exposa avec une extrême clarté le système. Après quoi on se sépara. Je revis Palante une fois ou deux ; je le rencontrai ensuite au hasard de mes promenades, dans les rues, sans qu'il me reconnût, perdu qu'il était dans ses réflexions.

Je devais le retrouver il y a trois ou quatre ans. C'était par une après-midi d'été. J'étais allé de Saint-Brieuc à Hillion, une petite localité perdue sur la côte. Comme je suivais la route qui mène à la grève, à quelques mètres de celle-ci je vis devant moi Georges Palante. Il était, à son habitude, coiffé d'un bizarre chapeau à carreaux, à bords ronds relevés tout autour d'une calotte formant une sorte de pointe dans son milieu. Il était vêtu d'un veston trop large et d'un pantalon acheté tout fait. Son grand corps semblait lui peser et l'on eût dit qu'il éprouvait de la peine à marcher, mettant difficilement l'un devant l'autre deux pieds qu'il avait immenses et qu'il tenait très ouverts en dehors, à la manière des maîtres de danse. Mal rasé, des poils jaunes recouvraient sa figure dans laquelle on n'apercevait tout d'abord que deux oreilles larges, épaisses, aux cartilages roulés grossièrement.

Sous son bras, Georges Palante tenait le dernier numéro du *Mercure de France*. Il venait de sortir d'une maison, la dernière, je crois bien, avant d'arriver à la grève, où il passait ses vacances. A quelques pas derrière lui venait sa femme, tenant d'une main un broc et de l'autre un

seau dans lesquels elle allait chercher de l'eau à la fontaine voisine.

Quelques minutes nous bavardâmes ; il me parla du *Mercure* qu'il allait lire là-bas, sur la grève, une grève déserte, entre des rochers à pic, comme il n'y en a qu'en Bretagne.

Je ne devais plus revoir Georges Palante. Il s'est suicidé, dans cette petite maison d'Hillion près de laquelle je l'avais rencontré pour la dernière fois.

« Il a succombé, victime d'un pessimisme né d'une fréquentation exagérée de Schopenhauer », a-t-on dit. Peut-être. Toujours est-il que sa fin tragique n'aura pas surpris ses compatriotes.

Nul n'ignorait qu'après avoir consacré des études élogieuses à Jules de Gaultier, Georges Palante avait engagé une polémique, très vite violente, avec le théoricien du *Bovarysme* à l'occasion d'un ouvrage de M. de Gaultier intitulé : *La Philosophie officielle et la Philosophie* (Alcan 1922, in-16). Cette polémique qui s'engagea entre eux dans le *Mercure* des 1er octobre, 1er novembre, 15 décembre 1922 et 15 janvier 1923 atteignit un tel paroxysme que le *Mercure* se vit obligé de refuser l'insertion des écrits des deux adversaires, qui se combattirent alors dans la Revue *Belles-Lettres*, où Georges Palante publia notamment *La Fraude des textes ou M. Jules de Gaultier renégat de ses formules*, cependant que M. Jules de Gaultier répondait en donnant *Parménide ou M. Palante et les raisons de Basile*.

Au cours de ces discussions Palante avait déclaré : « Nous croiserons le fer pour les beaux yeux de l'inadéquat. » De fait, un échange de témoins eut lieu. Georges Palante, en raison de sa difformité physique, était dans l'impossibilité de tenir une épée. Bref, on se mit d'accord sur la rédaction d'un procès-verbal. Mais après avoir signé celui-ci, Georges Palante se prétendit déshonoré. « Ma bonne foi, disait-il, a été surprise par mes témoins. » Il voulut rouvrir le différend ; il provoqua publiquement un de ses témoins qui ne releva pas le gant. Palante s'en fut tristement.

Jules de Gaultier, qu'il avait qualifié, avant sa querelle, de « prestigieux évocateur de la vie, d'incomparable imprésario métaphysique », lui avait tout d'abord fait entrevoir « du haut du belvédère spéculatif » où il l'avait conduit, des « perspectives panoramiques » prodigieuses ; il avait fait surgir à ses yeux un « univers scénique... d'une inconsistance de rêve bouddhique »... puis, les formes qu'il contemplait dans son rêve s'étaient évanouies. Georges Palante ne voyait plus rien devant lui et, ne pouvant survivre au bovarysme dont il avait dressé lui-même l'acte de décès (*Belles-Lettres*, août 1923), ne pouvant se passer de cet « appareil d'optique propre à percevoir le monde en beauté », il s'en est allé de ce monde où rien ne pouvait plus retenir le philosophe désenchanté qu'il était devenu. — A. CHESNIER DU CHESNE.

§

Au sujet du monument Brillat-Savarin. — A la suite de l'écho que nous avons publié sur ce sujet dans le numéro du 1er août, Mme Emily Girod-Mahieu nous signale qu'il existe un buste de Brillat-Savarin non loin de Belley, dans le village de Champagne-en-Valromay. C'est le père de notre correspondante, M. Jean-Emile Girod, qui, ayant doté cette commune de canalisations d'eau, plaça, sur la fontaine, au centre du village, un buste de l'auteur de *la Physiologie du goût*. Ce buste fut exécuté par le sculpteur André Vermare, prix de Rome.

Une petite rectification de date doit être apportée dans notre écho du 1er août (page 861). Brillat-Savarin est mort le 1er février 1826 et non le 2 février comme l'indique la *Grande Encyclopédie*.

§

Les séjours de Jean-Jacques Rousseau et du comte de Gobineau au château de Trie. — Dans un récent article de l'*Œuvre* consacré à Gobineau et au gobinisme, le philosophe Ossip-Lourié déclarait que nul n'avait poussé plus loin l'individualisme que l'auteur des *Pléiades* ; à ce propos, il faisait un rapprochement entre le plébéien J.-J.Rousseau et l'aristocrate Gobineau et concluait : « *Rousseau et Gobineau*, c'est un livre à faire. »

Si jamais ce livre est écrit, l'auteur pourra rappeler que, par une coïncidence curieuse, Rousseau et Gobineau habitèrent la même demeure.

En effet, le premier fit, de 1767 à 1768, un séjour au château de Trie. Ce château, situé à une demi-lieue de Gisors, appartenait alors au prince de Conti. Rousseau, qui y vivait sous le nom de Renou, s'y crut persécuté par les domestiques et quitta le prince au bout d'une année en lui écrivant (juin 1768) la lettre pleine de rancœur qui commence par cette phrase : « Monseigneur, ceux qui composent votre maison (je n'en excepte personne) sont peu faits pour me connaître ; soit qu'ils me prennent pour un espion, soit qu'ils me croient honnête homme, tous doivent également craindre mes regards... »

On montre encore, dans une tour du XVIIIe siècle, seul vestige de l'ancien château de Trie, une chambre où Rousseau aurait, dit-on, composé l'*Emile*, ce qui contredit la chronologie, car cette œuvre fut achevée en 1760 ; il est plus probable qu'il y écrivit la seconde partie des *Confessions*.

Quant au Comte de Gobineau, il fut propriétaire de cette demeure pendant près de vingt ans (1857-1878) ; il y composa plusieurs de ses œuvres notamment *Trois ans en Asie* ; *Lecture des textes cunéiformes* ; *Voyages à Terre-Neuve* ; *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale* ; *L'Histoire des Perses*.

Le château de Trie avait été réédifié, sur l'emplacement de la Seigneurie de ce nom, par la **Duchesse de Longueville**. Son neveu, le prince de Conti en hérita. Sous la Révolution, le château tomba en ruines. Il fut, plus tard, acheté par un ancien notaire, M. Poulet, qui le restaura vers 1830, le mit dans l'état actuel et le revendit au Comte Charles de la Ferronays, fils de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg et frère de Pauline de la Ferronays, plus connue, en littérature, sous le nom de Craven (les romans de Mme Craven : *Récit d'une sœur, Anne Séverin, Adélaïde*, etc., obtinrent un grand succès dans le monde catholique).

Le Comte de Gobineau acheta Trie à Mme de la Ferronays, en 1857, par l'intermédiaire de Mme de Gobineau, qui était revenue de Téhéran pour fuir l'épidémie de choléra qui dévastait la ville. Il ne connaissait pas la région de Trie, mais voulait avoir une propriété dans ce coin de France où s'était établi son ancêtre le northmann *Ottar-Jarl*.

Gobineau séjourna à Trie en 1858 et pendant les étés de 1860 et de 1861. En octobre de cette dernière année, il repart pour la Perse et y reste jusqu'en 1863. Il revient à Trie et en repart en 1864 pour occuper son poste de ministre à Athènes. Pendant toute la guerre de 1870-1871 il se trouvait à Trie dont il fut nommé maire (en juin 1870, il était élu conseiller général du canton de Chaumont-en-Vexin). Jusqu'en 1878, date où il vendit Trie, il y séjourna peu, ayant été successivement ministre au Brésil, en Suède, etc.

Le château de Trie appartient actuellement à la famille Scribault de Boas. Sur la route, face à la tour du XVIIe siècle, on a élevé un monument à J.-J. Rousseau. — L. DX.

§

Anatole France et la Béchellerie. — A l'hôtel Drouot on vendit récemment aux enchères les livres de feu Elie Poirée, qui fut de son vivant musicographe et bibliothécaire à la Sainte-Geneviève. Parmi ses livres figuraient quelques ouvrages marqués d'un cachet ovale où se lisait cette inscription : *F. Porcherot, La Béchellerie de Saint-Cyr, Tours*. M. Porcherot avait été jadis ingénieur en chef des chemins de fer romains et du Royaume de Naples. Cette charge lui avait procuré une jolie fortune qui lui servit à acquérir la Béchellerie ; il y coula en paix le reste de ses jours, parmi les livres et ses souvenirs. Peu de temps après sa mort, vers 1910, sa veuve vendit la gentilhommière à Anatole France, qui en fit sa retraite ; il s'y est éteint, on s'en souvient, au début de cette année.

Ainsi donc, deux tout au moins des occupants de la Béchellerie ont été des amis des livres. — AURIANT.

§

Les logis de Desbordes-Valmore.

Paris, le 20 juillet 1925.

Monsieur,

Dans son intéressant article du 15 juin relatif aux domiciles successifs de Mme Desbordes-Valmore, à Lyon, à Douai et à Paris, M. L. Dx. écrit que la poétesse a habité de 1842 à 1845 le no 8 de la rue de Tournon où elle eut comme voisin Jules Janin, lequel y aurait séjourné « de 1830 à 1870 ».

Il est exact que le « prince des critiques » a occupé, à partir de 1830, dans cet immeuble un vaste appartement qu'il partageait avec la belle marquise de La Carte, la fille de Bosio ; mais il le quitta en 1838 pour aller s'installer au troisième étage de l'immeuble situé à l'angle de la rue Rotrou et de la rue de Vaugirard, au no 20 de cette dernière rue (et non au no 30, ainsi que l'affirme une plaque mensongère) ; c'est là qu'il se maria le 14 octobre 1841. Il y demeura jusqu'en 1858, époque à laquelle il transporta ses pénates à Passy. Il avait donc quitté depuis quatre ans au moins le no 8 de la rue de Tournon, lorsque la larmoyante Marceline vint y loger.

Je saisis cette occasion pour vous signaler une faute d'impression en ce qui concerne l'année de l'installation de Mme Desbordes-Valmore au no 73 de la rue de Rivoli ; c'est en 1853 et non en 1843, que celle-ci vint louer l'appartement où elle devait terminer sa douloureuse existence.

Veuillez agréer, etc.

GASTON PRINET.

§

Un logis de Bernardin de Saint-Pierre. — La rue Rollin, ancienne rue Neuve-Saint-Etienne, est une des voies curieuses du Ve arrondissement. Elle commence rue Monge, coupée à pic par un escalier, et finit, large de sept mètres, comme à l'entrée, rue du Cardinal-Lemoine. Là, Descartes et Pascal eurent leur domicile et un des logis parisiens de Bernardin de Saint-Pierre se dresse encore près de la rue Monge, au no 4. Une inscription qui se trouve à gauche dans le vestibule de ce dernier immeuble indique que la première pierre fut posée le 29 mai 1623, par Jehan Hubert, maître apothicaire.

Au-dessous de cette inscription gravée dans la pierre, une plaque rappelle que Bernardin de Saint-Pierre habita la maison du 1er février 1781 au 1er juillet 1786 et que, pendant son séjour, il publia, en 1784, ses *Etudes de la Nature* et, en 1786, son roman *Paul et Virginie*.

Mais la plaque de Bernardin de Saint-Pierre est en triste état. C'est un pauvre morceau de tôle rouillé que retiennent au mur quatre clous et dont l'inscription est peu lisible. Les habitants du 4, rue Rollin vont demander au Conseil municipal d'intervenir pour qu'une belle plaque

de marbre remplace la tôle, non plus dans le corridor, mais sur la façade de l'immeuble. — L. DX.

§

La brouette de Pascal.

Tournay, 5-8-25.

Monsieur le Directeur,

Pour confirmer ce que dit M. Rondot à la page 208 du *Mercure* du 15 mai à propos de la Brouette de Pascal, je vous signale qu'il y a dans le transept de la Cathédrale de Tournay des vitraux datant de 1465 et attribués à Lucas Adriaens, d'Anvers. Ils représentent les origines des dotations de la Cathédrale. Parmi celles-ci il y a le droit sur les vins, figuré par un marchand de vin amenant au percepteur un tonneau sur une brouette. La brouette du xve siècle est exactement pareille à celle employée de nos jours. DELCOURT-VASSEUR.

§

A propos du « Journal » de Pepys.

Pasadena, Californie, U. S. A.
Le 25 juillet 1925.

Messieurs,

J'ai noté une légère erreur à la page 286 du *Mercure de France* pour le 1er juillet.

Votre collaborateur déclare que Samuel Pepys a employé pour son *Diary* un chiffre dont il était l'auteur... Non, M. Pepys s'est servi d'un système de sténographie inventé par Thomas Shelton (publié en 1641 sous le titre de *Tachygraphy*), le rendant seulement plus secret par l'emploi de langues étrangères et quelques changements. Il n'en était donc pas « l'auteur », dans le sens où Shelton le fut, mais plutôt le « complicateur ».

Veuillez agréer, etc... ARNOLD W. LEWIS.

§

Sur une définition de la Paix. — *Peace is an adventure in Faith.* D'après *The Royal English Dictionnary*:

Adventure: an action whose result is doubtful. Synonymi : Hazard, chance, speculation.

Faith : a taking of what another says or does as true and right.

Il en résulte que *adventure* ne se traduit pas forcément par aventure et *Faith* par foi. On peut donc traduire :

Une spéculation sur la bonne foi (ou la confiance) [des peuples], à moins que le contexte n'indique que *Faith* doit être pris dans le sens religieux. — UN LECTEUR.

§

Albert Samain au Chat Noir. — M. Léon Bocquet a fait remarquer avec raison que la pièce des *Monts*, plus tard recueillie dans le *Chariot d'or*, puis dans la *Symphonie héroïque*, après avoir été reproduite dans la *Revue hebdomadaire* du 3 octobre 1896, et soumise, en 1894, aux Jeux Floraux où elle obtint un souci réservé, avait d'abord paru dans le *Chat Noir* du 29 novembre 1884 (1).

Ce ne fut pas la seule collaboration de Samain au *Chat Noir*, dont il ne fut jamais un habitué et où il ne venait que rarement. Cette exhibition des poètes dans leurs œuvres répugnait à sa finesse et à sa subtilité. Puis, quand furent venus les beaux soirs de la rue Victor-Massé, Paris montait trop à l'hostellerie, pour que s'y plût la rêverie d'Albert Samain. Trop de gens de bourse ou de noce, trop de filles, accompagnées de leurs michets ou de leur gigolos en habit, y venaient ouïr les boniments du gentilhomme-cabaretier et initier leurs âmes de poules à la musique des vers et à l'irrévérence des chansonniers.

Toutefois, en feuilletant la collection du journal, on y retrouve, en dehors des *Monts*, les pièces suivantes de Samain :

26 juillet 1884 : *Le Sacre*,
16 août 1884 : *Péché véniel*,
13 septembre 1884 : *Vieil émail*,
11 octobre 1884 : *Le lys*,
27 décembre 1884 : *Tsilla*,
31 janvier 1885 : *Le fouet*,
21 février 1885 : *La vache*,
2 mai 1885 : *Le sabre*,
23 mai 1885 : *Biscuit*,
30 juin 1885 : *Océan*,
31 octobre 1885 : *Nocturne*,
26 décembre 1885 : *Vieilles cloches*,
28 août 1886 : *Sirènes*.

Presque toutes ces pièces figurent dans l'œuvre de Samain où le *Sabre* est devenu *Vocation* et *Biscuit*, l'*Ile fortunée*.

Trois sonnets, *Péché véniel*, *Vieil émail* et le *Lys* semblent, cependant, ainsi que le poème intitulé *Océan*, n'avoir pas été recueillis. — PIERRE DUFAY.

§

« Le Vengeur » au Panthéon. — Il y eut pendant longtemps, au Panthéon, à l'entrée, au plafond du portique, un petit vaisseau suspendu en manière d'*ex-voto*, comme on en voit dans les églises des pays ma-

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juin 1925, pp. 806-816.

rins. Ce bateau, du modèle du *Vengeur*, avait été accroché là par décret de la Convention, à la suite des événements du 13 Prairial an II, et de la perte du *Vengeur* coulé dans la Manche par la flotte anglaise.

Le chansonnier Charles Gille (dont la vie vient d'être racontée par M. Marius Boisson) le vit encore, vers 1850, lorsqu'il écrivit les couplets qui eurent, en leur temps, un grand succès :

Au Panthéon, sublime ouvrage,
Au nom du Peuple souverain,
On plaça, gravés sur l'airain,
Tous les noms de son équipage ;
Un modèle, moindre en grandeur,
Fut suspendu sous le portique :
Les marins de la République
Montaient le vaisseau *le Vengeur !*

Et voilà une question comme les aiment les chercheurs et curieux de l'*Intermédiaire* : « Qu'est donc devenu le modèle réduit du vaisseau *le Vengeur* ? »

§

Les belles citations.

Le vers de Boileau : *La critique est aisée, mais l'art...* a hanté l'esprit de M. Roubaud à mesure de ses visites...

(*Mercure de France*, 15 août 1925, page 208, article de M. Marcel Coulon.)

... Cette annonce jeta un froid. Nos convives échangèrent un curieux regard. Leur émotion non dissimulée me rappela la théâtrale minute — vous savez ? — où Lucrèce Borgia s'écrie :

— Messieurs, vous êtes empoisonnés !...

(*Intransigeant*, 14 août 1925, article de Mme Blanche Vogt.)

§

Le Melon. — Le melon était bien Louis Veuillot, — mais il n'était pas celui qu'André Gill acheta, mangea avec ses amis, et dont il publia le portrait pour interloquer la censure, en août 1868, ainsi qu'il le précise dans *Vingt années de Paris*.

Le 10 mars 1871, à la veille de l'insurrection d'où sortit la Commune, l'*Eclipse* publiait — no 25 de la série de dessins intitulée « Fleurs, fruits et légumes du jour » — « le Melon », dessin d'Alfred Le Petit, représentant très clairement les traits du fougueux publiciste catholique « chargés » en lignes et en couleur dans les rugosités de l'écorce d'un cantaloup. Le « fruit », mûr apparemment, sort à moitié d'une cloche de jardinier armoriée de la tiare et des clefs, marquée d'ailleurs « Cloche de Rome » et munie d'un gros bouton, qui représente Pie IX.

Pour que les plus ingénus même n'en puissent ignorer, cette légende de H. Briolet est imprimée au-dessous :

M. LOUIS VEUILLOT

Elle a beau revenir de Rome,
Humide encor du goupillon,
Sous une cloche, au lieu d'un homme,
On ne peut trouver qu'un melon.

E MARTIN.

§

Errata. — Dans l'article l'*Idée de Faust*, paru dans notre dernier numéro, p. 105, un gros I, qui remplissait le blanc précédant les mots : LE « UN » ROMAIN, a sauté au tirage.

Article *René Quinton*, de M. Jules de Gaultier, numéro du 1er août, p. 699, dernière ligne, lire *jeu*, au lieu de *feu*.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Mire Texier